Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesviesdeshomme09plut

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

DE

# PLUTARQUE.

T. IX.

*On souscrit, sans rien payer d'avance:*

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;
*à Versailles*, chez LARCHER, libraire, rue des Réservoirs, n° 16;
*à Nantes*, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale;
*à Sens*, chez Thomas MALVIN, libraire;
*à Vendôme*, chez HENRION, libraire, rue du Change;
*à Angoulême*, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15;
*à Lille*, chez VANACKER, imp-lib. de Mgr. le dauphin.
*à Reims*, chez CORDIER, libraire;
*à Clermont-Ferrand*, chez PÉLISSON, r. St. Genès, n° 44;
*à Turin*, chez JOSEPH PUMBA, imp.-lib.

---

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LGr
737v
Fr
Plutarch. Vitae parallelae (Lives)

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

DE

# PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

*NOUVELLE ÉDITION.*

TOME IX.

208271
13. 1. 27

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, n° 156.

—

1830.

CHICAGO PUBLIC LIBRARY

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

## PAR PLUTARQUE.

---

## CRASSUS.

### SOMMAIRE.

I. Naissance de Crassus, son éducation, sa richesse et son avarice. II. Estime qu'il faisait de sa fortune et de son opulence. III. Sa maison ouverte à tout le monde; son application à l'éloquence; sa grande affabilité. IV. Marius et Cinna font mourir le frère de Crassus, qui s'enfuit en Espagne. V. Il y est reçu très favorablement par Vibius. VI. Il se lie étroitement avec Sylla, à qui il rend plusieurs services. VII. A quels moyens il dut son crédit. VIII. Il se rend caution de César pour une grande somme, et conserve son crédit entre César et Pompée. IX. Commencement de la guerre de Spartacus. X. Clodius est battu. XI. Divers avantages remportés par Spartacus sur les généraux romains. XII. Crassus est chargé de cette guerre; Mummius, son lieu-

tenant est battu. XIII. Crassus enferme Spartacus dans la presqu'île de Rhégium. XIV. Spartacus est défait par Crassus, et bat ensuite un détachement de son armé. XV. Dernier combat où Spartacus est tué. XVI. Crassus, nommé consul avec Pompée, ne fait rien de mémorable dans cette charge, ni dans sa censure. XVII. Il est soupçonné d'avoir eu part à la conjuration de Catilina; il forme, avec César et Pompée, une ligue funeste à la république. XVIII. Leur plan pour l'asservir. Pompée et Crassus briguent de nouveau le consulat. XIX. Ils se font nommer par violence. Projets et discours de Crassus, pleins de vanité. XX. Atéius tente inutilement de le détourner de la guerre contre les Parthes. XXI. Crassus se met en route. Ses premiers succès. XXII. Il montre son avarice en Syrie; il y reçoi une députation des Parthes. XXIII. Les nouvelles ef frayantes qu'il apprend ne l'empêchent pas de poursui vre son dessein. XXIV. Présages funestes qui ne peu vent l'arrêter. XXV. Conseils perfides que lui donn Ariamnes. XXVI. Éloge de Suréna. XXII. Messag d'Artabaze à Crassus. XXVIII. Il range son armée e bataille. XXIX. Il la fait marcher au combat. XXX La bataille s'engage. Manière de combattre des Par thes. XXXI. Crassus envoie son fils pour chasser les en nemis. XXXII. Mauvais succès de cette attaque XXXIII. Il est tué, et sa troupe taillée en pièce XXXIV. Exhortation de Crassus à son armée. XXXV La nuit sépare les combattans. Consternation de Cra sus. XXXVI. Les Romains se retirent à Carres. Un de lieutenans de Crassus est défait par les Parthes. XXXVII Ruse de Suréna pour découvrir si Crassus était à Carre XXXVIII. Crassus est trahi par Andromachus, qu avait pris pour guide de sa retraite. XXXIX. Su réna fait proposer une entrevue à Crassus. XL. Cra sus y va malgré lui, forcé par son armée. XLI. Il e mis à mort. XLII. Son armée est presque entièreme

détruite. XLIII. La tête de Crassus portée au roi Hyrodes. XLIV. La mort de Crassus vengée dans la suite. — Parallèle de Nicias et de Crassus.

---

I. Marcus Crassus, dont le père avait exercé la charge de censeur, et obtenu les honneurs du triomphe, fut élevé dans une petite maison avec ses deux frères. Ils avaient été mariés tous les trois avant la mort de leurs parens, et mangeaient à la même table. C'est sans doute de cette éducation simple que vinrent la tempérance et la sobriété que Crassus conserva toujours dans sa manière de vivre. Après la mort d'un de ses frères, il épousa sa veuve et en eût des enfans. Il ne le céda en continence à aucun des Romains; ce qui n'empêcha pas que dans un âge assez avancé il ne fût accusé d'avoir eu commerce avec une vestale nommée Licinia, qui, citée en justice et accusée par Plotinus, fut déclarée innocente. Ce qui donna lieu à cette accusation, c'est que la vestale ayant, dans les faubourgs de Rome, une très belle maison que Crassus voulait avoir à bon marché, il la voyait souvent, et lui faisait la cour avec une assiduité qui devint suspecte; mais comme on reconnut que l'avarice était le motif de ces visites fréquentes, il fut absous par ses juges, et ne cessa

pas de fréquenter la vestale qu'il n'eût acheté la maison. Les Romains assurent que cet amour des richesses était le seul vice qui ternît en lui plusieurs vertus; mais je croirais plutôt que l'avarice étant son vice dominant, elle servait à obscurcir et à cacher les autres. Les plus grandes preuves de cette passion sont dans les moyens qu'il employait pour acquérir du bien, et dans les richesses immenses qu'il possédait. Sa fortune, lorsqu'il entra dans le monde, ne montait qu'à trois cents talens (*); et dans la suite, pendant son administration, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, donna un festin au peuple, distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois; et malgré toutes ces dépenses, lorsque avant de partir pour son expédition contre les Parthes il voulut se rendre compte à lui-même de sa fortune; il trouva que ses fonds montaient à sept mille cent talens (**). La plus grande partie de ses richesses, s'il faut dire une vérité si déshonorante pour lui, avait été acquise par le fer et par le feu; les calamités publiques avaient été les sources de ses plus grands revenus. Car lorsque Sylla, devenu maître de Rome, fit vendre publiquement les biens de ses malheureuses vic-

(*) Environ 1,500,000 liv. de notre monnaie.
(**) Environ 35,500,000 liv. de notre monnaie.

times, qu'il regardait comme des dépouilles dont il voulait faire partager l'usurpation aux citoyens les plus considérables. Crassus ne refusa rien de ce que le dictateur lui donna, ou de ce qu'il put acheter lui-même.

II. Comme il voyait que les fléaux les plus ordinaires de Rome étaient les incendies et les chutes des maisons, à cause de leur élévation et de leur masse, il acheta jusqu'à cinq cents esclaves maçons et architectes: et lorsque le feu avait pris à quelque édifice, il se présentait pour acquérir, non seulement la maison qui brûlait, mais encore les maisons voisines, que les maîtres, par la crainte et l'incertitude de l'événement, lui abandonnaient à vil prix. Par ce moyen, il se trouva possesseur de la plus grande partie de Rome. Quoiqu'il eût parmi ses esclaves un si grand nombre d'ouvriers, il ne fit jamais bâtir d'autre maison que celle qu'il habitait; il avait coutume de dire que ceux qui aiment à bâtir n'ont pas besoin d'ennemis pour se ruiner. Il avait plusieurs mines d'argent, des terres d'un très grand rapport, avec beaucoup de laboureurs qui les faisaient valoir; mais ces possessions n'étaient rien en comparaison de ce que lui rapportaient ses esclaves : tant ils étaient nombreux et tous distingués par leurs talens! ils étaient lecteurs, écrivains, banquiers, gens d'affaires,

maîtres-d'hôtel. Non content d'assister à leur instruction, il les formait et les enseignait lui-même, persuadé que le devoir le plus important du maître est de bien dresser ses esclaves, comme les instrumens vivans de l'administration domestique. En cela Crassus avait raison, s'il pensait réellement, comme il le disait quelquefois, qu'il fallait gouverner ses biens par ses esclaves, et ses esclaves par soi-même. Nous voyons en effet que la science économique qui n'a rapport qu'aux choses inanimées est un simple trafic, et celle qui s'applique à conduire les hommes fait partie de la politique. Mais Crassus ne pensait pas aussi juste, lorsqu'il soutenait qu'il n'y avait d'homme riche que celui qui pouvait, de son bien, soudoyer une armée. Car la guerre, suivant Archidamus, ne se fait pas sur une dépense fixe et réglée : on ne saurait déterminer les fonds qu'elle exige. En cela il n'était pas de l'avis de Marius, qui, ayant distribué à chacun de ses soldats quatorze arpens de terre, et ayant su qu'ils en demandaient davantage : « A « dieu ne plaise, dit-il, qu'il y ait un seul Ro- « main qui trouve trop petite une portion de « terre qui suffit à sa nourriture. »

III. Crassus, malgré son avarice, était généreux pour les étrangers, sa maison leur était toujours ouverte, et il prêtait à ses amis sans

intérêt; il est vrai qu'à l'expiration du terme il exigeait le capital avec la dernière rigueur, et par là le prêt gratuit qu'il avait fait était plus à charge qu'une forte usure. Lorsqu'il donnait à manger, sa table était simple, et pour ainsi dire populaire; mais cette simplicité était relevée par une propreté et un ton de politesse plus agréables que la meilleure chère. Dans l'étude des lettres, il s'appliqua principalement à l'éloquence du barreau, comme la plus utile au public; et devenu un des plus grands orateurs que Rome eût de son temps, il surpassa, par son travail et son application, ceux qui étaient nés avec plus de talent. Il ne plaidait pas de cause, quelque légère et quelque petite qu'elle fût, qu'il n'y vînt bien préparé; cependant lorsque Pompée, César et Cicéron même, refusaient de parler dans une affaire, il lui arriva souvent de prendre la parole et de plaider à leur place. Il se rendit par là très agréable au peuple, et passa pour un homme obligeant et disposé à secourir tout le monde. Il plut surtout par sa popularité, par son attention à saluer, à accueillir avec politesse tous les citoyens; s'il rencontrait un Romain qui le saluât, fût-il de la condition la plus basse, il lui rendait le salut en l'appelant par son nom. On dit aussi qu'il était très versé dans l'histoire, et qu'il prit quel-

que teinture de philosophie dans les écrits d'Aristote, qui lui furent expliqués par Alexandre (1). Ce philosophe donna de grandes preuves de sa douceur et de sa patience dans son commerce avec Crassus; car il ne serait pas facile de dire s'il était plus pauvre en entrant chez lui qu'après y avoir demeuré long-temps. C'était de ses amis le seul que Crassus menât toujours avec lui à la campagne; il lui prêtait pour le voyage un chapeau qu'il lui redemandait au retour. Quelle patience! elle était d'autant plus admirable, que ce malheureux faisait profession d'une philosophie qui ne croyait pas que la pauvreté fût une chose indifférente; mais cela n'eut lieu que long-temps après.

IV. Quand Marius et Cinna eurent triomphé du parti qui leur était contraire, on vit bientôt qu'ils venaient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine et la perte des citoyens les plus distingués; ils firent égorger tous ceux qu'ils purent saisir; de ce nombre furent le père et le frère de Crassus. Il était alors dans sa première jeunesse, et il eut le bonheur de leur échapper, instruit à temps que les tyrans l'environnaient de leurs satellites, comme d'autant de limiers, pour le faire arrêter; il prit avec lui trois de ses amis et dix esclaves, et ayant fait la plus grande diligence, il se réfugia en Es-

pagne, où il avait accompagné son père pendant qu'il y commandait, et où il s'était fait des amis; mais les ayant trouvés saisis de crainte, et redoutant la cruauté de Marius autant que s'ils l'eussent eu à leurs portes, il n'osa se faire connaître à personne; il se retira dans une terre que Vibius Pacianus avait sur le bord de la mer, et s'y cacha dans une vaste caverne. Il envoya un de ses esclaves à Vibius, pour sonder ses dispositions, étant pressé d'ailleurs par le besoin de vivres, dont il commençait à manquer. Vibius fut bien aise d'apprendre qu'il s'était sauvé, et s'étant informé du nombre de personnes qu'il avait avec lui, et du lieu où il s'était retiré, il s'abstint, par prudence, d'aller le voir; mais ayant fait venir l'esclave qui régissait cette terre, il lui ordonna d'apprêter tous les jours un souper, de le porter lui-même à l'entrée de la caverne, de l'y poser, et de se retirer aussitôt en silence, sans s'informer de rien, sans faire aucune recherche: il le menaça de punir de mort la moindre curiosité, et lui promit la liberté s'il était fidèle à suivre ses ordres. Cette caverne n'est pas loin de la mer; les rochers qui l'entourent et la ferment de tous côtés n'y laissent pénétrer qu'un vent doux et léger; quand on y est entré, on la trouve d'une élévation étonnante, et d'une si grande éten-

due, qu'elle contient plusieurs autres cavernes qui communiquent l'une dans l'autre, et sont comme autant de vastes salles. Elle ne manque ni de lumière ni d'eau; une source limpide coule le long des rochers, dont les fentes naturelles, recevant la lumière du dehors, surtout aux endroits où elles se joignent, la transmettent dans l'intérieur de la caverne, qui jouit de la plus grande clarté. L'air y est pur et sans humidité, parce que l'épaisseur des roches les rend impénétrables à la vapeur extérieure, qui va se perdre dans le ruisseau voisin.

V. Tant que Crassus fut dans cette retraite, l'esclave de Vibius lui apporta tous les jours la nourriture dont il avait besoin, sans voir ni connaître ceux qu'il servait; mais il en était vu lui-même distinctement, parce que sachant l'heure à laquelle il venait, ils avaient soin de l'observer. Ces soupers ne se bornaient pas au simple nécessaire; ils étaient abondans et propres à flatter le goût. Vibius ne voulait rien épargner pour satisfaire Crassus; ayant même fait réflexion à sa grande jeunesse, il pensa qu'il devait lui procurer les plaisirs qu'on recherche ordinairement à cet âge : ne fournir qu'à ses besoins, c'eût été avoir l'air de le servir par nécessité plutôt que par affection. Il prit donc avec lui deux jeunes esclaves très

belles, qu'il mena sur le bord de la mer, et quand il fut près de la caverne, il leur montra l'endroit par où l'on y montait, et leur ordonna d'y entrer sans rien craindre. Crassus, en les voyant, crut que sa retraite était découverte; il leur demanda qui elles étaient et ce qu'elles voulaient. Comme Vibius leur avait fait la leçon, elles lui répondirent qu'elles venaient chercher leur maître qui était caché dans cette caverne. Crassus reconnut alors que c'était un badinage et une complaisance de Vibius; il reçut les deux esclaves, qui restèrent toujours avec lui, et il s'en servit pour instruire Vibius de tous ses besoins. L'historien Fénestella (2) dit avoir vu une de ces esclaves déjà fort vieille, et lui avoir souvent entendu raconter cette histoire avec plaisir.

VI. Il y avait déjà huit mois que Crassus vivait caché dans cette retraite, lorsqu'il apprit la mort de Cinna; il en sortit aussitôt, et s'étant fait connaître, il vit accourir auprès de lui un assez grand nombre de gens de guerre, parmi lesquels il en choisit deux mille cinq cents; et traversant avec eux les villes qui se trouvaient sur son passage, il pilla, suivant plusieurs historiens, celle de Malaca (3). Mais Crassus le niait, et s'élevait avec force contre leur témoignage; ayant ensuite rassemblé des

vaisseaux, il passe en Afrique, et se rend auprès de Métellus Pius, homme d'une grande réputation, et qui avait mis sur pied une armée assez nombreuse. Mais sur un différend qu'ils eurent ensemble, il le quitta bientôt, et alla joindre Sylla, qui lui fit l'accueil le plus distingué, et le traita avec autant d'égards qu'aucun de ses amis. Quand Sylla fut repassé en Italie, il voulut tenir en activité tous les jeunes gens qu'il avait auprès de lui, et leur donna à chacun différentes commissions. Crassus, qu'il chargea d'aller faire des levées chez les Marses, ayant à traverser un pays ennemi, lui demanda une escorte. « Je te donne pour « escorte, lui dit Sylla d'un ton de colère et « d'emportement, ton père, ton frère, tes pa- « rens et tes amis, indignement égorgés au mé- « pris des lois et de la justice, et dont je pour- « suis les meurtriers. » Crassus, dont ces paroles piquantes ranimèrent le ressentiment, part aussitôt, passe hardiment au travers des ennemis, et ayant rassemblé une grande armée, il se montra depuis, dans toutes les affaires qu'eut Sylla, un des plus ardens à le servir. Ce fut, dit-on, dans ces combats que prirent naissance sa jalousie et sa rivalité de gloire contre Pompée. Celui-ci, plus jeune que Crassus, né d'un père qui fut l'homme le plus dé-

crié et le plus haï de tous les Romains, se distingua tellement par les actions les plus brillantes, et devint si grand, que Sylla, par une distinction qu'il accordait rarement à de vieux capitaines, ses égaux en dignité, se levait de son siége à l'approche de Pompée, et, se découvrant la tête, lui donnait le titre d'Impérator. Ces honneurs, quoique déférés avec justice à Pompée, irritèrent Crassus, et enflammèrent sa jalousie. Il avait bien moins d'expérience dans la guerre que Pompée, et d'ailleurs il perdait tout le mérite de ses belles actions par les deux vices qui étaient innés en lui, son extrême avarice et son désir insatiable du gain. Car, à la prise de la ville de Tuder en Ombrie, il fut soupçonné et accusé auprès de Sylla d'avoir détourné à son profit la plus grande partie du butin. Mais dans un combat donné aux portes de Rome, qui fut le dernier et le plus sanglant de cette guerre, où l'aile gauche que Sylla commandait fut enfoncée et mise en déroute, Crassus, qui était à la tête de l'aile droite, remporta la victoire, et, après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il fit donner avis à Sylla du succès qu'il avait eu, en lui demandant à souper pour ses soldats. Dans les proscriptions et dans les ventes des biens confisqués, il fut généralement décrié pour en avoir acheté

à très vil prix, et s'en être fait donner de très considérables. Il fut accusé aussi d'avoir proscrit un citoyen dans le pays des Bruttiens, sans que Sylla lui en eût donné l'ordre, et par le seul motif de s'emparer de ses richesses. Sylla, qui en fut instruit, ne l'employa plus dans aucune affaire publique.

VII. Crassus était à la fois l'homme le plus adroit à s'emparer des esprits en les flattant, et le plus facile à se laisser prendre lui-même à l'appât de la flatterie. Un autre trait particulier de son caractère, c'est qu'à une extrême avidité pour l'argent il joignait une haine déclarée et une censure amère de tous ceux qui lui ressemblaient. Mais rien ne l'affligeait tant que le succès qui couronnait toutes les expéditions de Pompée, que le triomphe dont il avait été honoré avant que d'être sénateur, et le surnom de Grand que ses concitoyens lui avaient donné. Un jour quelqu'un ayant dit en présence de Crassus : « Voilà le grand Pom-« pée », il demanda avec un ris insultant « Quelle taille a-t-il? » Mais désespérant de jamais égaler sa réputation militaire, il entra dans l'administration des affaires politiques, et par son empressement à défendre les citoyens en justice, à leur prêter de l'argent, à appuyer les sollicitations de ceux qui briguaient les char

ges, ou qui demandaient quelque autre grâce au peuple, il acquit une puissance et une gloire qui balançaient celles que Pompée avait obtenues par un grand nombre d'actions éclatantes. Mais, par une différence assez singulière, Pompée avait à Rome plus de réputation et de crédit quand il en était absent; ce qu'il devait à l'éclat de ses exploits. De retour à Rome, il était souvent inférieur à Crassus, parce qu'il affectait dans toute sa conduite un air de grandeur et de dignité, qu'il fuyait la multitude, évitait les lieux d'assemblée, rendait rarement service, et jamais avec empressement, parce qu'il voulait conserver son crédit tout entier pour lui-même. Crassus, au contraire, toujours prêt à obliger, et d'un accès facile, se livrant sans réserve au public, et toujours au milieu des affaires, l'emportait, par ses manières populaires et pleines d'humanité, sur l'imposante gravité de Pompée. Quant à la dignité de la personne, à l'éloquence persuasive, à cette grâce répandue sur les traits du visage qui plaît et qui attire, ils les possédaient également l'un et l'autre.

VIII. Cependant cette jalousie de Crassus contre Pompée ne dégénéra jamais en haine ou en inimitié déclarée. A la vérité, il souffrait avec peine que César et Pompée fussent plus

honorés que lui ; mais ce sentiment ne produisit en lui ni aigreur, ni malignité, quoique César, fait prisonnier en Asie par des pirates, et gardé très étroitement, se fût écrié : « Ah! « Crassus, quel plaisir tu auras quand tu ap- « prendras ma captivité! » Mais dans la suite il se forma entre eux une étroite liaison ; et César, prêt à partir pour son gouvernement d'Espagne, n'ayant pas de quoi satisfaire ses créanciers qui le pressaient vivement et avaient saisi ses équipages, Crassus ne l'abandonna point dans cette fâcheuse extrémité ; il le délivra de leurs poursuites, en se rendant caution pour lui de la somme de huit cent trente talens (*). Rome était alors divisée en trois factions, qui avaient pour chefs Pompée, César et Crassus (Caton, dont le pouvoir n'égalait pas la gloire, était plus admiré que suivi). La partie sage et modérée des citoyens était pour Pompée ; les gens vifs, entreprenans et hardis s'attachaient aux espérances de César ; Crassus, qui tenait le milieu entre ces deux factions, se servait de l'une et de l'autre, et changeait souvent de parti dans l'administration des affaires ; il n'était ni ami constant, ni ennemi irréconciliable, et passait aisément, suivant son intérêt, de la

(*) 4,150,000 livres.

haine à la faveur et de la faveur à la haine. Aussi, dans un assez court espace de temps, le vit-on souvent accuser et défendre les mêmes hommes, appuyer et combattre les mêmes lois. Il pouvait beaucoup par son crédit, mais plus encore par la crainte quil inspirait. On demandait un jour à Sicinnius, celui qui suscita tant d'affaires à tous les magistrats et à tous les orateurs de son temps, pourquoi Crassus était le seul qu'il n'osât pas attaquer, et qu'il laissât tranquille : « C'est répondit-il, qu'il a du foin « à la corne. » Les Romains attachaient du foin à la corne des bœufs qui étaient sujets à en frapper, pour avertir les passans de s'en garantir.

IX. Ce fut vers ce temps-là qu'eut lieu le soulèvement des gladiateurs et le pillage de l'Italie, qu'on nomme aussi la guerre de Spartacus, et dont voici l'origine. Un certain Lentulus Batiatus entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Etroitement enfermés, quoiqu'ils ne fussent coupables d'aucune mauvaise action, mais par la seule injustice du maître qui les avait achetés, et qui les obligeait malgré eux de combattre, deux cents d'entre eux firent le complot de s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit, qui en furent avertis, eurent le temps de

prévenir la vengeance de leur maître; ils entrèrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisirent des couperets et des broches, et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de gladiateurs, qu'on portait dans une autre ville ; ils les enlevèrent, et s'en étant armés, ils s'emparèrent d'un lieu très fortifié, et élurent trois chefs, dont le premier était Spartacus, Thrace de nation, mais de race Numide, qui, à une grande force de corps et à un courage extraordinaire, joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa fortune, et plus digne d'un Grec que d'un barbare. On raconte que la première fois qu'il fut mené à Rome pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme, de même nation que lui, qui, possédée de l'esprit prophétique de Bacchus, faisait le métier de devineresse, déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable, et dont la fin serait heureuse. Elle était alors avec lui, et l'accompagna dans sa fuite.

X. Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue, et leur ayant enlevé leurs armes militaires, ils s'en revêtirent avec joie, et jetèrent leurs armes de gladiateurs, comme désormais indignes d'eux,

et ne convenant plus qu'à des barbares. Clodius, envoyé de Rome avec trois mille hommes de troupes pour les combattre, les assiégea dans leur fort, qui, situé sur une montagne, n'avait d'accès que par un sentier étroit et difficile, dont Clodius gardait l'entrée; partout ailleurs ce n'étaient que des rochers à pic, couverts de ceps de vigne sauvage. Les gens de Spartacus coupèrent les sarmens les plus propres au projet qu'ils avaient conçu, en firent des échelles solides et assez longues pour aller du haut de la montagne jusqu'à la plaine. Ils descendirent en sûreté à la faveur de ces échelles, à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leurs armes, et qui, après les leur avoir glissées, se sauva comme les autres. Les Romains, qui ne s'étaient pas aperçus de leur manœuvre, se virent tout à coup enveloppés, et furent chargés si brusquement, qu'ils prirent la fuite et laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi. Ce succès attira dans leur parti un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs, tous robustes et agiles; ils armèrent les uns et se servirent des autres comme de coureurs et de troupes légères.

XI. Le second général qui marcha contre eux fut Publius Varinus; ils défirent d'abord Furius, son lieutenant, qui les avait attaqués

avec deux mille hommes. Cossinius, le conseiller et le collègue de Varinus, qu'on avait envoyé ensuite contre eux avec un grand corps de troupes, fut sur le point d'être surpris et enlevé par Spartacus, pendant qu'il était aux bains de Salines (4), d'où il eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus s'étant rendu maître des ses bagages et l'ayant suivi de près, lui tua un grand nombre de soldats et s'empara de son camp; Cossinius périt dans cette déroute. Spartacus battit Varinus lui-même en plusieurs rencontres, et s'étant saisi de ses licteurs et de son cheval de bataille, il se rendit par ces exploits aussi grand que redoutable. Mais, sans être ébloui de ses succès, il prit des mesures très sages, et ne se flattant pas de triompher de la puissance romaine, il conduisit son armée vers les Alpes, persuadé que ce qu'il y avait de mieux à faire était de traverser ces montagnes, et de se retirer chacun dans leur pays: les uns dans les Gaules, les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, à qui leur nombre et leurs succès avaient inspiré la plus grande confiance, refusèrent de le suivre, et se répandirent dans l'Italie pour la ravager.

XII. Ce ne fut donc plus l'indignité et la honte de cette révolte qui irritèrent le sénat; la crainte et le danger d'avoir à soutenir une

des guerres les plus difficiles et les plus périlleuses que Rome eût encore eues sur les bras les déterminèrent à y envoyer les deux consuls. Gellius, l'un d'eux, étant tombé brusquement sur un corps de Germains qui, par fierté et par mépris, était séparé des troupes de Spartacus, le tailla en pièces. Lentulus, son collègue, qui commandait des corps d'armée nombreux, avait environné Spartacus, qui, revenant sur ses pas, attaque les lieutenans du consul, les défait et s'empare de tout leur bagage. De là, il continuait sa marche vers les Alpes, lorsque Cassius, commandant de la gauche des environs du Pô, vint à sa rencontre avec dix mille hommes. Les deux armées se battirent avec acharnement; Cassius fut défait, et eut bien de la peine à se sauver, après avoir perdu beaucoup de monde. Le sénat, indigné contre les consuls, leur envoya l'ordre de déposer le commandement, et nomma Crassus pour continuer la guerre. Un grand nombre de jeunes gens des premières familles le suivirent, attirés par sa réputation et par l'amitié qu'ils lui portaient. Crassus alla camper dans le Picenum, pour y attendre Spartacus qui dirigeait sa marche vers cette contrée; il ordonna à son lieutenant Mummius de prendre deux légions, et de faire un grand circuit, pour suivre seu-

lement l'ennemi, avec défense de le combattre ou même d'engager aucune escarmouche. Mais Mummius, à la première lueur d'espérance qu'il vit briller, présenta la bataille à Spartacus qui le battit et lui tua beaucoup de monde : le reste des troupes ne se sauva qu'en abandonnant ses armes. Crassus, après avoir traité durement Mummius, donna d'autres armes aux soldats, et leur fit prendre l'engagement de les garder plus fidèlement que les premières. Prenant ensuite les cinq cents d'entre eux qui, se trouvant à la tête des bataillons, avaient donné l'exemple de la fuite, il les partagea en cinquante dixaines, les fit tirer au sort, et punit du dernier supplice celui de chaque dixaine sur qui le sort était tombé. Il remit ainsi en vigueur une punition anciennement usitée chez les Romains, et interrompue depuis long-temps. L'ignominie attachée à ce genre de mort qui s'exécute en présence de toute l'armée rend cette punition plus sévère et plus terrible pour les autres. Crassus, après avoir châtié ses soldats, les mena contre l'ennemi.

XIII. Spartacus, qui avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer, ayant rencontré, au détroit de Messine des corsaires ciliciens, forma le projet de passer en Sicile et d'y jeter deux mille hommes ; ce nombre aurait suffi

pour rallumer dans cette île la guerre des esclaves, qui, éteinte depuis peu de temps, n'avait besoin que de la plus légère amorce pour exciter un vaste embrasement. Il fit donc un accord avec ces corsaires, qui, après avoir reçu de lui des présens, le trompèrent, et ayant mis à la voile, le laissèrent sur le rivage. Alors Spartacus, s'éloignant de la mer, va camper dans la presqu'île de Rhège. Crassus y arrive bientôt après lui; et, averti, par la nature même du lieu, de ce qu'il doit faire, il entreprend de fermer l'isthme d'une muraille, et par là de garantir ses soldats de l'oisiveté, en même temps qu'il ôterait aux ennemis les moyens de se procurer des vivres. C'était un ouvrage long et difficile; cependant, contre l'attente de tout le monde, il fut achevé en peu de temps. Crassus fit tirer d'une mer à l'autre une tranchée de trois cents stades (*) de longueur, sur une largeur et une profondeur de quinze pieds, le long de laquelle il éleva une muraille d'une épaisseur et d'une élévation étonnantes. Spartacus ne témoigna d'abord que du mépris pour ce travail: mais lorsque, le butin commençant à lui manquer, il voulut sortir pour fourrager, il se vit enfermé par cette muraille: et ne pouvant

(*) 15 lieues.

rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit que le vent et la neige rendaient très froide pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et d'autres matériaux, une petite partie de la tranchée sur laquelle il fit passer le tiers de son armée. Crassus, qui craignit que Spartacus ne voulût aller droit à Rome, fut rassuré par la division qui se mit entre les ennemis, dont les uns, s'étant séparés du corps de l'armée, allèrent camper sur les bords du lac de la Lucânie, dont l'eau, dit-on, change souvent de nature, et après avoir été douce quelque temps devient si amère qu'elle n'est plus potable. Crassus attaqua d'abord ceux-ci et les chassa du lac: mais il ne put en tuer un grand nombre, ni les poursuivre. Spartacus, qui parut tout à coup, arrêta la fuite des siens.

XIV. Crassus avait écrit au sénat qu'il fallait rappeler Lucullus de Thrace et Pompée d'Espagne pour le seconder; mais il se repentit bientôt de cette démarche, et sentant qu'on attribuerait tout le succès à celui qui serait venu à son secours, et non pas à lui-même, il voulut, avant leur arrivée, se hâter de terminer la guerre. Il résolut donc d'attaquer d'abord les troupes qui s'étaient séparées des autres, et qui campaient à part sous les ordres de Cannicius et de Castus; il envoya six mille hommes pour se

saisir d'une hauteur qui offrait un poste avantageux, avec ordre de faire tout leur possible pour n'être pas découverts. Dans l'espoir d'y réussir, ils couvrirent leurs casques de branches d'arbres; mais ils furent aperçus par deux femmes qui faisaient des sacrifices pour les ennemis, à l'entrée de leur camp; et ils auraient couru le plus grand danger, si Crassus, paraissant tout à coup avec ses troupes, n'eût livré le combat le plus sanglant qu'on eût encore donné dans cette guerre; il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis, parmi lesquels on n'en trouva que deux qui fussent blessés au dos; tous les autres périrent en combattant avec la plus grande valeur, et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. Spartacus, après une si grande défaite, se retira vers les montagnes de Pétélie ([5]), toujours suivi et harcelé par Quintus et Scrophas, le premier, lieutenant de Crassus, et l'autre, son questeur. Spartacus se tourna brusquement contre eux, et les mit en fuite. Scrophas fut dangereusement blessé, et on eut de la peine à le sauver des mains des ennemis. Ce succès, en inspirant à ces fugitifs la plus grande fierté, causa la perte de Spartacus : ses troupes, ne voulant plus éviter le combat ni obéir à leurs chefs, les entourent en armes au milieu du chemin, les forcent de revenir sur

leurs pas à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains. C'était entrer dans les vues de Crassus, qui venait d'apprendre que Pompée approchait; que déjà dans les comices bien des gens sollicitaient pour lui, et disaient hautement que cette victoire lui était due : qu'à peine arrivé en présence des ennemis, il les combattrait, et terminerait aussitôt la guerre.

XV. Crassus donc, pressé de la finir avant son arrivée, campait toujours le plus près qu'il pouvait de l'ennemi. Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les troupes de Spartacus étant venues charger les travailleurs, le combat s'engagea; et comme des deux côtés il survenait à tout moment de nouveaux renforts, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre toute son armée en bataille. Lorsqu'on lui eut amené son cheval, il tira son épée et le tua : « La victoire, « dit-il, me fera trouver assez de bons chevaux « parmi ceux des ennemis; et si je suis vaincu « je n'en aurai plus besoin. » A ces mots, il se précipite au milieu des ennemis, cherchant à joindre Crassus au travers d'une grêle de traits et couvert de blessures; mais n'ayant pu l'atteindre, il tue de sa main deux centurions qui s'étaient attachés à lui. Enfin, abandonné de tous les siens, resté seul au milieu des ennemis, il tombe mort, après avoir vendu chèrement sa

vie. Crassus venait de profiter habilement de l'occasion que la fortune lui avait offerte : il avait rempli tous les devoirs d'un excellent capitaine, et avait exposé sa vie sans ménagement; avec tout cela il ne put empêcher que Pompée ne partageât la gloire de ce succès. Les fuyards étant tombés entre ses mains, il acheva de les détruire, et il écrivit au sénat que Crassus avait défait ces fugitifs en bataille rangée, mais que c'était lui qui avait coupé les racines de cette guerre. Pompée donc eut tous les honneurs du triomphe pour avoir vaincu Sertorius et subjugué l'Espagne. Crassus ne songea pas à demander le grand triomphe; on crut même avoir blessé la dignité de Rome en lui accordant l'ovation pour la défaite d'esclaves fugitifs. Nous avons dit, dans la Vie de Marcellus, en quoi ce petit triomphe diffère du grand, et d'où lui vient son nom d'ovation.

XVI. Tous ces exploits appelèrent aussitôt Pompée au consulat. Crassus, qui avait tout lieu d'espérer qu'il serait nommé son collègue, ne dédaigna pas cependant de solliciter ses bons offices. Pompée, qui n'était pas fâché que Crassus contractât envers lui des obligations, saisit cette occasion de lui rendre service; il y mit même le plus grand zèle, jusqu'à dire dans l'assemblée du peuple qu'il ne serait pas moins

reconnaissant du collègue qu'on lui donnerait que du consulat même. Mais une fois entrés en charge, ils ne conservèrent pas long-temps cette bienveillance mutuelle : divisés presque sur tous les points, s'offensant de tout, se plaignant sans cesse l'un de l'autre, ils passèrent leur consulat sans rien faire de mémorable ni d'utile; Crassus fit seulement un grand sacrifice à Hercule, après lequel il donna un festin au peuple sur dix mille tables, et distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois. Comme ils étaient sur le point de sortir du consulat, un jour qu'ils tenaient une assemblée du peuple, un chevalier romain, d'une famille peu connue, nommé Onatius Aurélius, qui, accoutumé à vivre à la campagne, ne se mêlait pas des affaires publiques, monte à la tribune, et s'avançant vers le peuple, il raconte le songe qu'il avait eu pendant son sommeil : « Jupiter, dit-il, m'est apparu « cette nuit, et m'a ordonné de vous dire en « pleine assemblée que vous ne laissiez pas « sortir de charge vos consuls sans qu'ils soient « redevenus amis. » Sur le récit de cet homme, le peuple ordonna aux consuls de se réconcilier. Pompée restait debout, sans faire aucune avance; Crassus lui tendant le premier la main : « Romains, s'écria-t-il, je ne fais rien « de bas ni d'indigne de moi en offrant le pre-

« mier mon amitié à Pompée, à qui vous avez « vous-mêmes donné le nom de Grand lorsqu'il « était encore dans sa première jeunesse, et que « vous avez honoré du triomphe avant qu'il fût « sénateur. » Voilà ce qu'eût de plus remarquable le consulat de Crassus. Sa censure ne fut pas plus utile, et n'offre rien à citer. Il ne fit ni l'examen de la conduite des sénateurs, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement du peuple; cependant il avait pour collègue l'homme le plus doux des Romains, Lutatius Catulus, qui n'y aurait mis aucun obstacle. On rapporte néanmoins que Crassus ayant voulu faire l'entreprise aussi injuste que violente de rendre l'Égypte tributaire du peuple romain, Catulus lui opposa la plus forte résistance; et cette différence d'opinion ayant excité entre eux une contestation très vive, ils se démirent volontairement de la censure.

XVII. Dans cette fameuse conjuration de Catilina, qui pensa ruiner la république romaine, Crassus fut soupçonné d'y avoir eu part, et l'un des complices le nomma dans sa déposition; mais personne n'y ajouta foi. Cependant Cicéron, dans un de ses discours, charge ouvertement Crassus et César de cette complicité; mais ce discours ne fut publié qu'après la mort de l'un et de l'autre. Cicéron, dans l'oraison qu'il

fit sur son consulat, dit encore que Crassus étant venu la nuit le trouver, lui remit une lettre où il était fort question de Catilina, et lui prouva la vérité de la conjuration sur laquelle il faisait informer. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis, Crassus eut pour Cicéron une haine mortelle, mais que son fils empêcha qu'il ne cherchât les moyens de lui nuire. Ce jeune homme, qui aimait singulièrement les lettres, et qui se livrait à l'étude avec ardeur, avait un attachement si vif pour Cicéron, que lorsqu'on lui fit son procès il prit comme lui un habit de deuil, et persuada à tous les autres jeunes gens de faire de même. Il parvint dans la suite à le réconcilier avec son père. Cependant César, qui, revenu de son gouvernement, se disposait à demander le consulat, ayant trouvé Crassus et Pompée divisés l'un contre l'autre, ne voulut pas, en sollicitant le secours de l'un, encourir l'inimitié de l'autre; mais aussi, ne se flattant pas de réussir sans l'appui de l'un ou de l'autre, il s'attacha à les remettre bien ensemble, et pour cela il les obsédait sans cesse; il leur représentait qu'en cherchant à se détruire mutuellement ils ne faisaient qu'augmenter la puissance des Cicéron, des Catulus et des Caton, à qui ils ôteraient tout crédit si, réunissant leurs intérêts et se liant par une amitié et une

association solides, ils gouvernaient la ville avec un accord qui assurerait la durée de leur autorité. Il réussit à les persuader, et les ayant remis en bonne intelligence, il forma ce triumvirat dont la force invincible ruina l'autorité du sénat et du peuple. Loin que, dans cette union, César eût accru la puissance de Crassus et de Pompée, il s'était rendu, par le moyen de l'un et de l'autre, le plus puissant des trois. Appuyé de leur crédit, il fut déclaré consul par le suffrage unanime du peuple; et comme il se conduisit avec sagesse dans son consulat, ils lui firent obtenir le commandement d'une armée et le gouvernement des Gaules. Ils l'établissaient ainsi dans la citadelle d'où il devait commander à la ville, persuadé qu'après lui avoir assuré cette province qui lui était échue par le sort ils partageraient facilement entre eux tout le reste.

XVIII. Pompée suivait en cela son ambition démesurée; Crassus venait de joindre à son ancienne maladie, l'avarice, un amour violent, une soif insatiable de trophées et de triomphes que les victoires de César avaient allumées dans son cœur. Supérieur à lui en tout le reste, et ne voulant pas lui céder la gloire militaire, il mit tout en œuvre pour satisfaire une passion malheureuse qui finit par le précipiter dans la mort la plus honteuse et la plus funeste à sa

patrie. César étant venu de son gouvernement des Gaules à la ville de Lucques, y fut visité par plusieurs Romains, et entre autres par Crassus et Pompée. Ils eurent ensemble des entretiens secrets, dans lesquels ils résolurent de se rendre encore plus maîtres des affaires et de s'assujettir toute la république. Ils convinrent que César resterait toujours armé, que Crassus et Pompée prendraient pour eux d'autres gouvernemens et d'autres armées; que la seule voie pour y parvenir était que ces derniers demandassent un nouveau consulat; et que César, pour appuyer leur brigue, écrivît à tous ses amis, et envoyât aux élections un grand nombre de soldats de son armée. Après cet accord, Pompée et Crassus retournèrent à Rome, ou leur conférence avec César parut très suspecte : le bruit courut dans toute la ville qu'elle n'avait pas eu, à beaucoup près, le bien public pour objet. Dans le sénat, Marcellinus et Domitius ayant demandé à Pompée s'il briguerait le consulat : « Peut-être le briguerai-je, répondit-il; « peut-être aussi ne le briguerai-je pas. » Ces deux sénateurs ayant insisté, il répondit qu'il le briguerait pour des citoyens vertueux et non pour des méchans. Ces réponses ayant paru pleines de hauteur et de fierté, Crassus répondit, d'un ton plus modeste, qu'il demanderait

le consulat s'il le croyait utile à la république; qu'autrement il s'en désisterait. Cette réponse enhardit plusieurs compétiteurs à se présenter. De ce nombre fut Domitius: mais Crassus et Pompée ayant paru parmi les candidats, la crainte éloigna tous leurs concurrens, à l'exception de Domitius, que Caton, son parent et son ami, excita, encouragea même vivement à ne pas abandonner ses espérances, en lui représentant qu'il combattait pour la liberté publique; que Crassus et Pompée aspiraient moins au consulat qu'à la tyrannie: et qu'en paraissant ne demander qu'une magistrature, ils voulaient envahir les commandemens des provinces et des armées.

XIX. Caton par ces discours, de la vérité desquels il était persuadé, poussa comme par force Domitius sur la place: il se joignit à eux un grand nombre de citoyens: car on se demandait avec étonnement quel besoin Crassus et Pompée avaient du consulat. « Pourquoi, « disait-on, le demander ensemble? pourquoi « ne pas le briguer avec d'autres? Manquons-« nous ici de citoyens qui soient dignes d'être « les collègues de Crassus et de Pompée? » Ces propos ayant fait craindre à Pompée d'échouer dans son entreprise, il n'épargna, pour réussir, ni injustice ni violence. Il ajouta à

toutes les autres voies de fait, celle de dresser une embuscade à Domitius, qui se rendait sur la place avant le jour. Des gens apostés tuèrent l'esclave qui portait un flambeau devant lui, blessèrent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, entre autres Caton, les mirent tous en fuite, et les ayant tenus enfermés dans une maison jusqu'après les élections, Pompée et Crassus furent tous deux nommés consuls. Peu de jours après, ils environnèrent la tribune de gens armés, chassèrent Caton de la place, tuèrent quelques-uns de ceux qui leur faisaient résistance, et continuant à César pour cinq ans le gouvernement de la Gaule, ils se firent décerner à eux-mêmes les provinces de Syrie et des Deux-Espagnes qu'ils tirèrent au sort: Crassus eut la Syrie, les Espagnes échurent à Pompée. Ce partage plut à tous les partis : le peuple désirait que Pompée ne fût pas éloigné de Rome; et lui-même aimant tendrement sa femme était bien aise de pouvoir rester plus long-temps auprès d'elle. Crassus n'eut pas plutôt su le partage que le sort lui avait donné qu'on vit à ses transports de joie qu'il le regardait comme le plus grand bonheur qu'il eût eu de sa vie; et si en public, même devant des étrangers, il avait peine à se contenir, il se permettait avec ses amis des discours pleins

d'une vanité puérile, aussi peu convenable à son âge qu'au caractère qu'il avait toujours montré : car il n'avait jamais paru ni fanfaron ni vain. Mais alors, transporté hors de lui-même et corrompu par cette nouvelle promotion au consulat, loin de borner ses prétentions à la conquête de la Syrie et des Parthes, il ne se promettait rien moins que de faire passer pour des jeux d'enfans les exploits de Lucullus contre Tigrane, et les victoires de Pompée sur Mithridate ; déjà, dans ses folles espérances, il voyait la Bactriane, les Indes et la mer extérieure soumises à ses armes. Cependant le décret du peuple ne comprenait pas la guerre des Parthes, mais tout le monde savait que c'était la folie de Crassus, et César lui écrivit des Gaules pour louer son projet et l'exciter à cette guerre.

XX. Atéïus, l'un des tribuns du peuple, voulait s'opposer à son départ, et il était appuyé par un grand nombre de citoyens qui voyaient avec indignation qu'on allât porter la guerre chez des nations alliées du peuple romain, et de qui l'on n'avait pas à se plaindre. Crassus, qui craignit les suites de cette opposition, eut recours à Pompée, et le pria de l'accompagner hors de la ville. Ce dernier jouissait auprès du peuple d'une telle considération, que cette mul-

titude qui s'était attroupée pour s'opposer au départ de Crassus et l'arrêter par ses clameurs, n'eut pas plus tôt vu Pompée marcher devant lui avec un visage serein et un air riant, qu'adoucie par sa présence elle lui laissa le passage libre. Atéïus, sans se déconcerter, va au devant de Crassus, lui défend de sortir de Rome, et proteste contre son entreprise. Il commande ensuite à un huissier de le saisir et de l'arrêter. Les autres tribuns s'y étant opposés, l'huissier le lâcha; alors Atéïus ayant couru à la porte de la ville, met à terre un brasier plein de feu, et lorsque Crassus arrive, il jette des parfums dans le brasier, y répand des libations, et prononçant des imprécations horribles, il invoque par leurs noms des divinités étranges et terribles. Les Romains prétendent que ces imprécations qui sont très secrètes et très anciennes, ont toujours un effet inévitable sur ceux qui en ont été l'objet; qu'elles sont même funestes à ceux qui les prononcent, d'où vient que peu de personnes osent les employer, et qu'ils ne le font que dans des occasions extraordinaires. Aussi blâma-t-on Atéïus d'avoir compris, dans un anathème si terrible, Rome elle-même, dont l'intérêt était le seul motif de son indignation contre le consul.

XXI. Crassus s'étant mis en route, arrive à

Brundusium; l'hiver n'était pas encore passé, et rendait la navigation dangereuse; mais il ne voulut pas attendre, et ayant mis tout de suite à la voile, il perdit plusieurs vaisseaux. Il rassembla le reste de son armée, et se rendit par terre en Galatie, où il trouva le roi Déjotarus occupé, malgré son extrême vieillesse, à bâtir une ville : « Eh quoi! prince, lui dit Crassus « en plaisantant, vous commencez à bâtir une « ville à la douzième heure du jour! — Mais « vous-même, général, lui répondit en riant « Déjotarus, vous ne partez pas de trop bonne « heure pour aller faire la guerre aux Parthes. » Crassus avait alors soixante ans, et il en paraissait davantage. Arrivé en Syrie, il vit ses premiers succès justifier sas espérances; il jeta sans osbtacle un pont sur l'Euphrate et y fit passer en sûreté son armée. Plusieurs villes de la Mésopotamie se rendirent à lui volontairement; il y en eut une cependant, dont Apollonius était le tyran, qui osa faire résistance et tua cent soldats romains. Crassus ayant fait approcher toute son armée, prit la ville d'assaut, en pilla toutes les richesses, et vendit les habitans. Les Grecs appelaient cette ville Zénolotie (6), Crassus ayant souffert que ses soldats, pour un si mince avantage, lui donnassent le titre d'impérator, se couvrit de honte, et ne

donna pas une grande idée de l'élévation de ses sentimens. On jugea qu'il renonçait à l'espérance de plus grands exploits, puisqu'il attachait tant de prix à un si faible succès. Après avoir mis dans les villes qu'il avait soumises des garnisons qui montaient à sept mille hommes de pied et à mille chevaux, il retourna prendre ses quartiers d'hiver en Syrie. Ce fut là que son fils vint le joindre de la Gaule où il était avec César. Ce jeune homme avait déjà reçu plusieurs prix d'honneur qu'il devait à son courage, et il amenait à son père mille cavaliers d'élite.

XXII. Après la faute qu'avait faite Crassus d'entreprendre cette guerre, et qui fut la plus grande de toutes, il n'en commit pas de plus funeste que ce prompt retour en Syrie, tandis qu'il aurait dû hâter sa marche et occuper les villes de Babylone et de Séleucie, de tout temps ennemies des Parthes. Par ce retard, il donna le temps aux ennemis de se préparer à la défense. A cette première faute, il en ajouta une seconde, ce fut de se conduire pendant son séjour en Syrie plutôt en commerçant qu'en général d'armée, ce qui lui attira un blâme universel. Au lieu de faire la revue de ses troupes, et les tenir en haleine par des exercices et des jeux militaires, il s'amusa pendant plu-

sieurs jours à compter les revenus des villes à peser lui-même à la balance tous les trésors que renfermait le temple de la déesse d'Hiérapolis (7). Il envoyait demander aux peuples et aux villes des contributions en hommes pour recruter son armée, et ensuite il les en exemptait pour de l'argent. Cette conduite le rendit méprisable à ceux mêmes qui obtenaient ces exemptions. Le premier présage de ses malheurs lui vint de cette déesse d'Hiérapolis qui, selon les uns, est Vénus, suivant d'autres, Junon, et que quelques-uns assurent être la nature même, qui a tiré de la substance humide les principes et les semences de tous les êtres, et a fait connaître aux hommes les sources de tous les biens. Comme il sortait du temple, le jeune Crassus fit une chute sur le seuil de la porte, et son père tomba sur lui. Pendant qu'il rassemblait ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il reçut des ambassadeurs d'Arsace, roi des Parthes (8), qui lui exposèrent en peu de mots l'objet de leur députation. « Si cette ar-
« mée, lui dirent-ils, est envoyée par les Ro-
« mains, notre roi leur fera une guerre impla-
« cable ; mais si, comme on nous l'a dit, c'est
« contre la volonté de Rome et pour satisfaire
« sa propre cupidité que Crassus est entré en
« armes dans le pays des Parthes, et s'est em-

« paré de leurs villes, Arsace, lui donnant « l'exemple de la modération, aura pitié de sa « vieillesse et laissera la libre sortie de ses états « aux soldats romains qu'il regarde plutôt com- « me ses prisonniers que comme des troupes « établies en garnison dans ses villes. » Crassus leur ayant répondu avec une sorte de bravade qu'il leur ferait savoir ses intentions dans la ville de Séleucie. Vagisès, le plus âgé des ambassadeurs, se mit à rire, et lui montrant la paume de sa main : « Crassus, lui dit-il, il « croîtra du poil dans le creux de ma main « plus tôt que tu ne verras Séleucie. » Les ambassadeurs se retirèrent ; et étant retournés vers leur roi Hyrodes, ils lui déclarèrent qu'il ne fallait plus songer qu'à la guerre.

XXIII. Cependant quelques-uns des soldats romains que Crassus avait mis en garnison dans les villes de Mésopotamie, s'en étant échappés avec le plus grand danger, apportèrent à Crassus des nouvelles inquiétantes. Ils avaient vu de leurs yeux le grand nombre des ennemis, les combats qu'ils avaient livrés en attaquant ces villes, et, comme il est ordinaire dans la frayeur, ils faisaient les choses beaucoup plus terribles qu'elles n'étaient. « Les Parthes, disaient-ils, sont des « hommes dont on ne peut éviter la poursuite « et qu'on ne saurait atteindre dans leur fuite

« leurs traits sont d'une espèce inconnue aux « Romains, et ils les lancent avec tant de roi- « deur, que rien ne peut en suivre la rapidité, et « qu'on en est frappé avant que de les avoir vus « partir. Les armes offensives de leur cavalerie « brisent et pénètrent tout sans trouver de ré- « sistance, et leurs armes défensives ne peuvent « être entamées. » Ces rapports rabattirent beaucoup de l'audace des soldats, qui avaient cru que les Parthes ressemblaient aux peuples d'Arménie et de Cappadoce, que Lucullus avait toujours battus et poussés devant lui jusqu'à se lasser. Ils s'étaient flattés que les plus grandes difficultés de cette guerre seraient la longueur du chemin et la poursuite des ennemis, qui n'oseraient jamais les attendre pour se mesurer avec eux : et ils se voyaient, contre leur attente, réservés à des dangers continuels. Aussi, quelques-uns des principaux officiers furent-ils d'avis que Crassus s'arrêtât, et qu'avant d'aller plus loin il remît l'entreprise en délibération. De ce nombre était le questeur Cassius. Les devins même disaient tout bas que les victimes avaient toujours donné des signes funestes, et n'avaient jamais pu rendre les dieux propices. Mais Crassus ne fit aucune attention à leurs présages, et ne voulut écouter que ceux qui l'exhortaient à presser la marche. Ce qui augmenta encore sa

confiance, ce fut de voir arriver à son camp Artabaze, roi d'Arménie, qui lui amenait six mille cavaliers, qu'on disait n'être que les gardes et les satellites de ce prince, qui lui promettait encore dix mille chevaux bardés de fer, et trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Il conseillait à Crassus d'entrer dans le pays des Parthes par l'Arménie, où il aurait en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, que le roi fournirait lui-même; où il marcherait en sûreté, ayant devant lui une longue chaîne de montagnes, dans un pays très coupé et presque impraticable à la cavalerie, qui faisait toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement de sa bonne volonté et des offres qu'il lui faisait d'un si puissant secours; mais il lui dit qu'il passerait par la Mésopotamie, où il avait laissé un grand nombre de braves Romains. Sur cette réponse, le roi d'Arménie s'en retourna.

XXIV. Crassus faisait passer l'Euphrate à ses troupes sur le pont qu'il avait construit près de la ville de Zeugma (9), lorsqu'il survint tout à coup des tonnerres affreux et des éclairs redoublés qui donnaient dans le visage des soldats. Il s'éleva en même temps un vent impétueux et un nuage épais, d'où la foudre, s'élançant avec violence, tomba sur le pont, et en abattit un

grande partie. Le lieu où il devait camper fut deux fois frappé de la foudre. Un de ses chevaux de bataille, couvert du plus riche harnois, emporta son écuyer, et se précipita avec lui dans le fleuve, où il fut englouti. Quand on enleva l'aigle de la première compagnie pour donner le signal de la marche, elle se tourna d'elle-même en arrière. Lorsque après le passage du fleuve on distribua les vivres aux soldats, on commença par le sel et les lentilles, que les Romains regardent comme des signes de deuil, et qu'ils font servir pour les funérailles. Crassus, dans le discours qu'il fit aux troupes, laissa échapper une parole qui jeta le trouble dans toute l'armée : il dit qu'il avait fait rompre le pont, afin que personne ne pût retourner sur ses pas : et quand il eut senti combien cette parole était inconsidérée, au lieu de la corriger et de l'expliquer, pour rendre la confiance aux timides, son opiniâtreté naturelle la lui fit négliger. Enfin dans le sacrifice d'expiation pour l'armée il laissa tomber les entrailles de la victime, qu'il prenait des mains du devin ; et s'étant aperçu de l'impression fâcheuse que cet accident avait faite sur les assistans : « Voilà, dit-il en souriant, ce que fait la vieillesse ; du moins les armes ne me tomberont pas des mains. » Après le sacrifice, il se mit en marche le long de

l'Euphrate avec sept légions d'infanterie, un peu moins de quatre mille chevaux, et à peu près autant de troupes légères. Quelques-uns des coureurs qu'il avait envoyés reconnaître le pays lui rapportèrent qu'ils n'avaient pas trouvé un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avaient vu les traces d'un grand nombre de gens de cheval qui paraissaient avoir pris la fuite, comme s'ils étaient poursuivis. Ce rapport lui donna encore plus de confiance, et les soldats eux-mêmes conçurent du mépris pour les Parthes, en se persuadant qu'ils n'oseraient jamais en venir aux mains avec eux. Mais Cassius représenta de nouveau à Crassus qu'il devait laisser reposer son armée dans une des villes où il avait mis garnison, jusqu'à ce qu'il eût pris des informations plus sûres des ennemis; que s'il n'approuvait pas cet avis, il fallait, en suivant l'Euphrate, gagner Séleucie, où il serait à portée de tirer des vivres en abondance de ses vaisseaux de charge, qui suivraient toujours son camp; que l'Euphrate les empêchant d'être enveloppés, ils auraient toujours l'ennemi en face et le combattraient sans désavantage.

XXV. Crassus délibérait avec son conseil sur les propositions de Cassius, lorsqu'il vint dans le camp un chef d'Arabes, nommé Ariamnes, homme artificieux et fourbe, qui, de tous les

malheurs que la fortune rassembla pour la perte de Crassus, fut le plus grand et le plus décisif. Quelques officiers qui avaient servi sous Pompée dans ce pays-là savaient que l'amitié de cet Arabe ne lui avait pas été inutile, et il passait pour ami des Romains. Mais alors les généraux du roi des Parthes, avec qui il était d'intelligence, l'envoyèrent à Crassus, pour l'engager, par tous les moyens possibles, à s'éloigner, le plus qu'il pourrait, des bords du fleuve et des pays montueux, et à se jeter dans ces plaines immenses où il serait facile de l'envelopper : car rien n'était moins dans leur projet que d'attaquer de front les Romains. Ce barbare, qui ne manquait pas d'éloquence, étant donc venu trouver Crassus, loua d'abord Pompée comme son bienfaiteur; ensuite félicitant Crassus sur le bon état de son armée, il le blâma de tirer ainsi la guerre en longueur, de consumer son temps en préparatifs, comme s'il avait besoin d'armes, et non pas plutôt de mains et de pieds agiles, contre des ennemis qui depuis long-temps ne cherchaient que les moyens d'enlever les personnes qui leur étaient les plus chères, avec leurs meubles les plus précieux, et de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourraient chez les Hyrcaniens. « Quand même, ajouta-t-il, « vous devriez les combattre, il faudrait vous

« hâter, avant que leur roi, reprenant cou-
« rage, eût rassemblé toutes ses forces; main-
« tenant il jette entre vous et lui Scyllaces et
« Suréna, afin de vous empêcher de le poursui-
« vre; pour lui, il ne se montre nulle part. »

XXVI. Rien de tout cela n'était vrai : car le roi Hyrodes, ayant fait deux divisions de son armée, était allé à la tête de l'une ravager l'Arménie, pour se venger d'Artabaze(10); et il avait envoyé l'autre contre les Romains, sous les ordres de Suréna, non, comme on l'a dit, qu'il méprisât Crassus; Hyrodes n'avait pas assez peu de sens pour faire si peu de cas d'un adversaire tel que Crassus, l'un des premiers personnages de Rome, et pour préférer d'aller combattre Artabaze, et faire le dégât dans l'Arménie. Je crois plutôt que voulant, par la crainte du danger, n'être que simple spectateur et attendre l'événement, il envoya d'abord Suréna pour tenter la fortune du combat, et arrêter les Romains. Car Suréna n'était pas un homme ordinaire; ses richesses, sa naissance et sa réputation le plaçaient immédiatement au-dessous du roi; en valeur et en prudence il était le premier des Parthes, et ne le cédait à personne pour la beauté de la taille et de la figure. Quand il était en voyage, il avait à sa suite mille chameaux qui portaient son bagage, deux cents chariots pour ses concubines,

mille cavaliers tout couverts de fer, et un plus grand nombre armés à la légère, car ses vassaux et ses esclaves auraient pu lui composer une escorte de dix mille chevaux. Sa naissance lui donnait le droit héréditaire de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes le jour de leur couronnement. Il avait rétabli Hyrodes sur le trône d'où il avait été chassé, lui avait soumis la ville de Séleucie, en montant le premier sur la muraille, et renversant de sa main tous ceux qui faisaient résistance. Il n'avait pas encore trente ans, et déjà sa prudence et la sagesse de ses conseils lui avaient acquis la plus grande réputation. Ce fut principalement par cette prudence qu'il détruisit Crassus, que d'abord son audace et son orgueil, ensuite le découragement où le jetèrent ses malheurs, firent si facilement tomber dans tous les piéges que Suréna lui tendit.

XXVII. Le barbare Ariamnes lui ayant alors persuadé de s'éloigner du fleuve, le mena à travers de grandes plaines, par un chemin d'abord uni et aisé, mais qui devint bientôt très difficile. On ne trouva plus que des sables profonds, que des campagnes découvertes où l'on ne voyait ni arbres ni eaux, où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. La soif, la fatigue, et plus encore les objets désespérans que les Romains avaient sous les yeux, les jetèrent

dans le découragement ; ils ne voyaient nulle part ni arbre, ni ruisseau, ni colline, ni herbe verte ; ce n'était, en quelque sorte, qu'une mer immense de sables déserts qui les environnaient de toutes parts. Ce début leur fit soupçonner de la trahison, et ils ne purent plus en douter, lorsqu'ils reçurent des courriers d'Artabaze, qui mandait à Crassus, qu'obligé de soutenir une guerre difficile contre Hyrodes, qui était tombé sur lui avec de grandes forces, il ne pouvait lui envoyer le secours qu'il lui avait promis ; qu'il lui conseillait donc de retourner vers l'Arménie, de joindre ses troupes aux siennes, pour combattre ensemble contre le roi des Parthes : que s'il ne voulait pas suivre ce conseil, il évitât du moins de marcher et de camper dans des lieux favorables à la cavalerie, et qu'il s'approchât toujours des montagnes. Crassus, aveuglé par sa colère et par son imprudence, ne daigna pas même écrire au roi d'Arménie : il se contenta de répondre de vive voix aux courriers qu'il n'avait pas le temps de penser aux Arméniens, mais que bientôt il irait dans leur pays se venger de la trahison d'Artabaze. Cassius, indigné de cette réponse, ne fit plus de nouvelles représentations à Crassus, qui les recevait mal ; et prenant à part Ariamnes, il l'accabla de reproches et d'injures : « Le plus scélérat des hommes, lui dit-il,

« quel mauvais génie t'a conduit vers nous! Par « quels charmes, par quels sortiléges as-tu su « persuader à Crassus de jeter son armée dans « ces déserts immenses, dans ces abîmes de sa- « bles, dans ces chemins arides qui convien- « draient plutôt à un chef de voleurs numides « qu'à un général des Romains? » Le barbare, homme fourbe et rusé, parlant à Cassius avec beaucoup de soumission, cherche à le rassurer, et l'exhorte à supporter cette marche pénible qui finirait bientôt. Se mêlant ensuite parmi les soldats et marchant avec eux, il leur dit d'un ton railleur : « Croyez-vous donc marcher dans « les belles plaines de la Campanie! et voudriez- « vous trouver ici ces sources, ces ruisseaux, « ces ombrages, et jusqu'à ces bains et ces hô- « telleries dont elle est pleine? Oubliez-vous « que vous êtes sur les confins de l'Arabie et de « l'Assyrie? »

XXVIII. C'est ainsi que ce barbare tâchait de les adoucir; mais avant que sa fourberie fût découverte, il sortit du camp, et du consentement de Crassus, à qui il persuada encore qu'il allait le servir, en mettant le trouble parmi les ennemis. Ce jour-là, dit-on, Crassus, au lieu de paraître en public avec sa robe de pourpre, comme c'est l'usage des généraux romains, en prit une noire, et s'en étant aperçu, il alla tout

de suite en changer. Les officiers ayant voulu prendre les enseignes pour donner le signal de la marche, ils eurent autant de peine à les arracher que si elles eussent pris racine en terre. Crassus ne fit qu'en plaisanter; et pour presser la marche, il força ses gens de pied de suivre la cavalerie. Mais bientôt quelques-uns des coureurs qu'il avait envoyés à la découverte vinrent lui rapporter que leurs camarades avaient été tués par les ennemis; qu'ils avaient eu eux-mêmes bien de la peine à leur échapper, et que l'armée des Parthes, aussi nombreuse que pleine d'audace, était en marche pour venir les attaquer. Ce rapport jeta le trouble dans toute l'armée, et Crassus en fut si étonné, que, hors de lui-même, et n'ayant pas une entière liberté d'esprit, il rangea avec beaucoup de précipitation ses troupes en bataille. D'abord, par le conseil de Cassius, il donna le plus d'étendue possible à son infanterie, afin qu'occupant un grand espace, elle fût moins facile à envelopper, et il distribua la cavalerie sur les ailes; mais ensuite, changeant d'avis et resserrant son infanterie, il en forma une phalange carrée d'une grande profondeur qui faisait face de tous côtés, et qui avait sur chaque face douze cohortes fortifiées chacune par une compagnie de gens de cheval; il voulait que chaque partie

de cette phalange fût soutenue par la cavalerie, et que tout le corps de bataille, étant également défendu, chargeât avec plus de confiance. Il donna le commandement d'une des ailes à Cassius, mit son fils Crassus à la tête de l'autre, et se plaça lui-même au centre. Ils s'avançèrent dans cet ordre, et arrivèrent aux bords d'un petit ruisseau appelé Balissus; il n'avait pas beaucoup d'eau, mais il fit un grand plaisir aux soldats, qui, par l'extrême sécheresse et la chaleur excessive qu'ils avaient essuyée dans une marche si pénible, étaient accablés de fatigue.

XXIX. La plupart des officiers proposèrent de camper en cet endroit et d'y passer la nuit, pour s'assurer, autant qu'il serait possible, du nombre des ennemis, de leur ordonnance de bataille, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais Crassus, emporté par l'ardeur de son fils et de la cavalerie que commandait ce jeune homme, et qui le pressaient de les mener au combat, ordonna que ceux qui voudraient prendre leur repas mangeassent debout sans quitter leurs rangs; il ne leur donna pas même le temps d'achever, et les fit remettre en marche; mais, au lieu de les faire aller au petit pas, en prenant de temps en temps du repos, comme on a coutume de faire quand on mène des troupes au combat, ils marchaient d'un pas préci-

pité, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils aperçurent les Parthes, qui, contre leur attente, ne leur parurent ni si nombreux ni si imposans qu'on les leur avait représentés : car Suréna avait placé derrière les premiers rangs une grande partie de ses troupes; et pour cacher l'éclat de leurs armes, il les leur avait fait couvrir avec des peaux ou avec leurs manteaux. Mais dès qu'ils furent près des Romains, et que Suréna leur eût donné le signal, à l'instant toute la campagne retentit de cris affreux et d'un bruit épouvantable : car les Parthes ne se servent pas, pour s'animer au combat, de cors ou de trompettes, mais d'instrumens creux, couverts de cuir, entourés de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent avec force, et d'où il sort un bruit sourd et effrayant, qui semble un mélange du rugissement de bêtes féroces et des éclats du tonnerre. Ils avaient très bien observé que l'ouïe est de tous nos sens celui qui porte plus aisément le trouble dans l'âme, qui émeut plus promptement les passions, et transporte plus vivement l'homme hors de lui-même.

XXX. Les Romains étaient encore tout effrayés de ce bruit extraordinaire, lorsque les Parthes, jetant tout à coup les couvertures de leurs armes, parurent tout en feu par le vif

éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui, faits d'un acier margien, brillaient comme la flamme; leurs chevaux, bardés de fer et d'airain, ne jetaient pas moins d'éclat. A leur tête Surénas se faisait distinguer par sa taille et sa beauté; son air efféminé semblait démentir sa haute réputation; car il peignait son visage à la façon des Mèdes; et ses cheveux étaient séparés sur le front; au lieu que les autres Parthes les laissaient croître naturellement, à la manière des Scythes, afin de se rendre plus terribles. Ils voulurent d'abord charger les Romains à coups de piques, afin de les enfoncer et d'ouvrir leurs premiers rangs; mais quand ils eurent reconnu la profondeur de leur phalange et l'assiette ferme des soldats qui se tenaient unis et serrés, ils reculèrent à quelque distance; et feignant de se disperser et de rompre leur ordonnance, ils eurent enveloppé le bataillon carré des Romains avant que ceux-ci se fussent aperçus de leur dessein. Crassus, aussitôt, ordonne à ses troupes légères de tomber sur l'ennemi; mais elles n'allèrent pas loin : accablées d'une grêle de flèches, elles se retirèrent bien vite pour se mettre à couvert sous leur infanterie, qui commença à être saisie de trouble et d'effroi à la vue de ces flèches, dont la force et la roideur brisaient toutes les armes et ne trouvaient aucune résistance.

Les Parthes, s'étant éloignés, lancèrent des flèches de tous côtés, sans viser personne ; la phalange romaine était si serrée, qu'il était impossible que chaque coup ne portât, et tous ces coups étaient terribles : la grandeur, la force, la flexibilité de leurs arcs, donnaient plus d'étendue à la corde, chassaient la flèche avec impétuosité, et faisaient des blessures profondes. Les Romains étaient dans la situation la plus fâcheuse : s'ils restaient fermes dans leurs rangs, ils étaient cruellement blessés ; s'ils marchaient contre les ennemis, ils ne pouvaient leur faire de mal, et n'en étaient pas moins maltraités. Les Parthes fuyaient à leur approche, sans cesser pour cela de tirer ; car c'est une manière de combattre qu'ils entendent mieux qu'aucun autre peuple du monde, après les Scythes : manœuvre très adroitement imaginée, puisqu'ils se défendent même en fuyant, et que par là leur fuite n'a rien de honteux.

XXXI. Tant que les Romains espérèrent que les Parthes, après avoir épuisé leurs flèches, cesseraient de combattre ou en viendraient aux mains, ils souffrirent avec courage ; mais quand on sut qu'il y avait derrière l'armée des chameaux chargés de flèches, où les premiers rangs, en faisant le tour, allaient, à mesure qu'ils en avaient besoin, en prendre de nouvelles, alors

Crassus, ne voyant point de termes à des maux si cruels, fit dire à son fils de tout tenter pour joindre et charger les ennemis avant qu'il fût enveloppé : car c'était surtout de son corps de cavalerie qu'une des ailes de l'armée ennemie s'était approchée davantage, pour l'entourer et la prendre par derrière. Le jeune Crassus ayant pris à l'instant treize cents chevaux, au nombre desquels étaient les mille que César lui avait donnés, cinq cents archers, et les huit cohortes d'infanterie qui se trouvaient le plus près de lui, courut sur ceux des ennemis qui cherchaient à l'envelopper; mais les Parthes, soit, comme on l'a dit, qu'ils craignissent cette attaque, soit qu'ils voulussent attirer le jeune homme le plus loin qu'ils pourraient de son père, tournèrent bride et prirent la fuite. Le fils de Crassus se mit à crier que les ennemis n'osaient les attendre, et en même temps il pousse à eux à bride abattue, suivi de Censorinus et de Mégabacchus : celui-ci, distingué par son courage et par sa force; Censorinus, par sa dignité de sénateur et par son éloquence; tous deux amis du jeune Crassus et à peu près de son âge. La cavalerie s'étant donc mise à la poursuite de l'ennemi, les gens de pied ne voulurent pas montrer moins d'ardeur ni moins de joie, dans l'espérance qu'ils avaient de la victoire : car ils

croyaient être vainqueurs et n'avoir plus qu'à poursuivre l'ennemi ; mais lorsqu'ils furent très éloignés du corps de leur armée, ils reconnurent la fraude des Parthes : ceux qui avaient fait semblant de fuir tournèrent tête, et furent bientôt joints par un grand nombre d'autres. Les Romains s'arrêtèrent, dans la pensée que les ennemis, les voyant en si petit nombre, en viendraient aux mains avec eux ; mais les Parthes leur opposant leur chevaux bardés de fer, firent voltiger autour d'eux leur cavalerie légère, qui, en courant la plaine et en remuant jusqu'au fond les monceaux de sable dont elle était couverte, éleva un nuage si épais de poussière, que les Romains ne pouvaient ni se voir ni se parler. Rassemblés dans un petit espace, et pressés les uns contre les autres, ils tombaient sous les flèches des ennemis, et expiraient, d'une mort aussi lente que cruelle, dans des douleurs et des déchiremens insupportables. Ils se roulaient sur le sable avec les flèches dans le corps. et mouraient dans des tourmens affreux : ou s'ils voulaient arracher ces flèches à pointes recourbées, qui avaient pénétré à travers les veines et les nerfs, ils ouvraient davantage leurs plaies et augmentaient leurs douleurs.

XXXII. Il en périt un grand nombre dans cette attaque meurtrière, et ceux qui restaient

encore n'étaient plus en état de se défendre. Le jeune Crassus les ayant exhortés à charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui montrèrent leurs mains attachées à leurs boucliers, leurs pieds percés d'outre en outre et cloués à terre, en sorte qu'ils étaient dans une égale impuissance de combattre et de fuir. Alors Crassus, poussant ses gens de cheval, se jette au milieu des ennemis, et les charge avec vigueur; mais le combat était trop inégal, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Les Romains frappaient avec des javelines faibles et courtes sur des cuirasses d'acier ou de cuir; et les barbares, armés de forts épieux, portaient des coups terribles sur les corps des Gaulois, qui étaient presque nus et légèrement armés. C'était en ces derniers que le jeune Crassus avait la plus grande confiance, et il fit avec eux des prodiges de valeur. Ils prenaient à pleines mains les épieux des Parthes, et les saisissant eux-mêmes par le milieu du corps, ils les renversaient de dessus leurs chevaux; et une fois à terre, la pesanteur de leurs armes les empêchait de se relever. Plusieurs de ces cavaliers gaulois, quittant leurs chevaux, se glissaient sous ceux des ennemis, et leur perçaient le flanc avec leurs épées. Ces animaux se cabraient de douleur, renversaient leurs maîtres, les fou-

laient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, et tombaient morts sur la place; mais rien ne faisait autant souffrir les Gaulois que la chaleur et la soif qu'ils n'étaient pas accoutumés à supporter. Plusieurs de leurs chevaux périrent en allant s'enferrer d'eux-mêmes dans les épieux des ennemis. Ils furent donc obligés de se retirer vers leur infanterie, emmenant le jeune Crassus qui souffrait beaucoup de ses blessures. Ayant aperçu assez près d'eux une butte de sable, ils s'y retirèrent, attachèrent leurs chevaux au milieu de cet espace, et formèrent une sorte d'enceinte avec leurs boucliers, dans l'espérance qu'ils pourraient mieux s'y défendre contre les barbares. Il arriva tout le contraire : car sur un terrain uni les premiers rangs servent à couvrir les derniers; mais l'inégalité du lieu les élevant les uns au-dessus des autres, et ceux de derrière étant les plus découverts, ils ne pouvaient éviter les flèches des barbares; ils en étaient tous également frappés, et déploraient leur malheur de périr ainsi sans gloire et sans pouvoir se venger de leurs ennemis.

XXXIII. Le jeune Crassus avait auprès de lui deux de ces Grecs qui s'étaient établis à Carres ([11]), ville de cette contrée; ils se nommaient Hiéronymus et Nicomachus. Ils lui proposèrent de s'enfuir avec eux et de se retirer

dans la ville d'Ischnes, qui tenait pour les Romains, et qui n'était pas éloignée. Mais il leur répondit qu'il n'y avait point de mort si affreuse dont la crainte pût lui faire abandonner des soldats qui se sacrifiaient pour lui; il leur conseilla donc de se sauver, et après les avoir embrassés il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main qui était traversée d'une flèche, il présenta le flanc à son écuyer, et lui ordonna de le percer de son épée. Censorinus mourut, dit-on, de la même manière, et Mégabacchus se donna lui-même la mort. Les principaux officiers se tuèrent de leur propre main, et ceux qui restèrent périrent par le fer de leur ennemi, en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent pas plus de cinq cents prisonniers; ils coupèrent la tête du jeune Crassus, et marchèrent aussitôt contre son père, qui, après avoir donné à son fils l'ordre d'attaquer les Parthes, ne fut pas long-temps sans recevoir la nouvelle de leur déroute et de la poursuite qu'en faisaient les Romains; voyant que les ennemis qu'il avait en tête ne le pressaient plus si vivement, car la plupart étaient allés contre son fils, il reprit un peu courage, et ayant réuni ses troupes, il alla se placer sur une colline qu'il avait derrière lui, dans l'espérance que son fils ne tarderait pas à revenir de la pour-

suite des Parthes Les premiers courriers que le jeune Crassus lui avait envoyés pour lui apprendre dans quel danger il était avaient été massacrés par les ennemis; les derniers leur ayant échappé avec beaucoup de peine, vinrent lui annoncer que son fils était perdu, s'il ne lui envoyait un secours aussi puissant que prompt.

XXXIV. Cette nouvelle jeta Crassus dans un tel trouble, qu'agité de passions contraires, il ne savait quel parti prendre. Long-temps partagé entre la crainte de tout perdre et le désir d'aller au secours de son fils, il se détermine enfin à faire avancer son armée; elle était à peine en marche, qu'il voit arriver les Parthes, que leurs cris perçans et leurs chants de victoire rendaient encore plus terribles. Ils firent retentir les sons effrayans de leurs tambours aux oreilles des Romains, qui les regardèrent comme le signal d'un nouveau combat. Ceux qui portaient au bout d'une pique la tête du jeune Crassus, s'approchant des Romains, la leur présentèrent en leur demandant avec une raillerie insultante quels étaient les parens et la famille de ce jeune homme : « Car, ajoutèrent-ils, il n'est pas vrai-« semblable qu'un jeune guerrier d'un si grand « courage, d'une valeur si brillante, ait pour « père un homme aussi lâche, aussi méprisable « que Crassus. » Cette vue abattit beaucoup

plus le courage et les forces des Romains que tous les autres maux qu'ils souffraient. Loin d'enflammer leur colère et de les animer du désir si naturel de la vengeance, il les glaça de crainte et d'horreur. Cependant Crassus, dans un malheur si grand, fit paraître beaucoup plus de courage qu'il n'en avait encore montré : il parcourut les rangs en criant à ses soldats : « Romains, c'est moi seul que cette perte re-
« garde. Tant que vous vivrez, toute la for-
« tune et toute la gloire de Rome subsistent et
« sont toujours invincibles. Mais si vous êtes
« touchés du malheur d'un père qui vient de
« perdre un fils si estimable, montrez votre com-
« passion pour moi dans votre colère contre les
« ennemis ; ôtez leur cette joie barbare, punis-
« sez cette cruauté, et ne vous laissez pas abattre
« par mon malheur. Il faut nécessairement en
« éprouver quand on aspire à de grandes cho-
« ses. Ce n'est pas sans verser le sang des Ro-
« mains que Lucullus a vaincu Tigrane, et que
« Scipion a défait Antiochus. Nos ancêtres ont
« perdu mille vaisseaux sur les mers de Sicile ;
« ils ont vu périr en Italie plusieurs de leurs
« généraux et de leurs capitaines, et leurs dé-
« faites n'ont pas empêché les Romains de sub-
« juguer leurs vainqueurs. Ce n'est pas aux
« faveurs de la fortune, mais à leur patience,

« à leur courage dans l'adversité, qu'ils ont dû « cette grande puissance à laquelle ils sont « parvenus. »

XXXV. Ces encouragemens de Crassus firent peu d'impression sur le plus grand nombre; et lorsqu'il donna l'ordre de jeter le cri du combat, il reconnut le découragement de ses troupes au cri faible et inégal qu'elles firent entendre, et qui contrastait si fort avec les cris éclatans et fermes que poussaient les barbares. Dès que l'attaque eut commencé, la cavalerie légère des Parthes se répandit sur les flancs des Romains, et fit pleuvoir sur eux une grêle de flèches. La cavalerie pesamment armée les chargea de front avec ses épieux, les força de se resserrer dans un espace étroit; quelques-uns seulement, pour éviter la mort cruelle que donnaient les flèches, osèrent se jeter sur eux en désespérés, non qu'ils leur fissent beaucoup de mal, mais du moins ils recevaient une mort prompte des blessures larges et profondes que faisaient ces longues piques, dont les barbares leur portaient des coups si roides et si forts, que souvent ils perçaient deux cavaliers à la fois. Un combat si inégal dura jusqu'à la nuit, qui obligea les Parthes de rentrer dans leur camp. Ils dirent en se retirant qu'ils accordaient une nuit à Crassus pour pleurer son fils,

à moins que, prenant un parti plus sage et plus sûr, il ne voulût aller de lui-même trouver Arsace plutôt que de s'y voir traîné ; ils campèrent près des Romains, avec l'espérance de les défaire entièrement le lendemain. Cette nuit fut terrible pour les soldats de Crassus ; ils ne songèrent ni à enterrer les morts, ni à panser les blessés, qui expiraient dans les douleurs les plus cruelles. Chacun déplorait son propre malheur, qu'ils jugeaient tous inévitable, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils entreprissent de se jeter pendant la nuit dans cette plaine immense. Leurs blessés les mettaient aussi dans une cruelle perplexité : les emporter avec eux, c'était mettre plus de lenteur dans la fuite ; en les laissant, leurs cris ne pouvaient manquer de faire découvrir leur départ. Quoiqu'ils reconnussent que Crassus était l'auteur de tous leurs maux, ils désiraient néanmoins de le voir et de l'entendre ; mais, retiré à l'écart dans un lieu obscur, couché à terre et la tête couverte, il offrait à la multitude un grand exemple des vicissitudes de la fortune, et aux hommes de sens une preuve frappante des effets de sa folie et de son ambition, qui, le rendant insensible à la gloire d'être le premier et le plus grand entre tant de milliers d'hommes, lui avaient fait croire que tout lui manquait parce

qu'il en voyait deux qui lui étaient préférés.

XXXVI. Octavius, un de ses lieutenans, et Cassius, voulurent le faire lever et lui redonner du courage : mais le voyant incapable d'en reprendre, ils appellent les centurions et les chefs de bandes, tiennent conseil à la hâte, et ayant décidé le départ, ils font lever le camp sans donner le signal avec la trompette. L'ordre s'exécuta d'abord dans un grand silence : mais dès que les blessés s'aperçurent qu'on les abandonnait, ils poussèrent des cris et des gémissemens qui remplirent le camp de trouble et de confusion. Ceux qui avaient décampé les premiers croyant que les ennemis venaient les attaquer, en furent dans un tel effroi, qu'en revenant souvent sur leurs pas et se rangeant en bataille, en chargeant sur les bêtes de somme les blessés qui les suivaient, et faisant descendre les moins malades, ils perdirent un temps considérable. Il n'y eut que trois cents cavaliers qui, sous la conduite d'Ignatius, arrivèrent à Carres au milieu de la nuit. Cet officier, ayant appelé en sa langue les gardes qui faisaient sentinelle sur les murailles, et qui lui répondirent, les chargea de dire à Coponius, commandant de la place, que Crassus avait livré un grand combat contre les Parthes ; et sans rien dire de plus, sans se faire connaître, il gagna le pont que Cras-

sus avait construit sur l'Euphrate, et se sauva avec ses cavaliers; mais il fut blâmé d'avoir ainsi abandonné son général. Cependant cette parole qu'il avait jetée en passant pour être rapportée à Coponius fut utile à Crassus. Ce commandant, ayant jugé à la précipitation de l'officier et à l'obscurité de son discours qu'il n'avait rien de bon à annoncer, fit armer sur-le-champ la garnison; et dès qu'il fut informé que Crassus était en marche, il alla au devant de lui, et le fit entrer dans la ville avec son armée. Les Parthes s'étaient bien aperçus de la fuite des Romains; mais ils ne voulurent pas les poursuivre la nuit; et le lendemain, au point du jour, étant entrés dans le camp, ils y passèrent au fil de l'épée les blessés qu'on y avait laissés, au nombre de quatre mille; leur cavalerie, ayant couru la plaine, prit un grand nombre de fuyards qui s'étaient égarés. Varguntinus, un des lieutenans de Crassus, s'étant écarté dans l'obscurité de la nuit du reste de l'armée, avec quatre cohortes, se trompa de chemin, et se retira sur une colline, où le lendemain les Parthes vinrent l'attaquer; malgré la plus vigoureuse défense, ils furent tous massacrés, à l'exception de vingt qui se jetèrent l'épée à la main au travers des ennemis; les Parthes, admirant leur valeur, s'ouvrirent pour les laisser passer,

et ils se rendirent à Carres sans être inquiétés.

XXXVII. Cependant Suréna reçut la fausse nouvelle que Crassus s'était sauvé avec les plus braves de son armée, et qu'il ne s'était réfugié à Carres qu'une multitude ramassée au hasard qui ne méritait pas la moindre attention. Il crut d'abord avoir perdu tout le fruit de sa victoire; mais comme il était encore dans le doute, voulant s'assurer de la vérité, afin de faire le siége de la ville ou de laisser les Carriens et de suivre Crassus, selon ce qu'il apprendrait, il fit partir un de ses truchemens qui savait les deux langues, avec ordre de s'approcher des murailles, d'appeler en langage romain Crassus ou Cassius, et de dire à l'un ou à l'autre que Suréna voulait s'aboucher avec lui. Le truchement ayant rempli sa commission, Crassus, à qui on alla en rendre compte, accepta volontiers la conférence, et peu de temps après il vint de la part des barbares des Arabes qui connaissaient Crassus et Cassius, qu'ils avaient vus dans le camp avant la bataille. Ces Arabes ayant aperçu Cassius sur la muraille, lui dirent que Suréna désirait de traiter avec les Romains, qu'il leur laisserait la liberté de se retirer, à la seule condition de vivre en bonne intelligence avec le roi des Parthes, et de lui abandonner la Mésopotamie; qu'il croyait cette proposition

plus avantageuse aux deux partis que d'en venir aux dernières extrémités. Cassius y consentit; et ayant demandé qu'on fixât le temps et le lieu où Crassus et Suréna pourraient s'aboucher, les Arabes lui répondirent qu'ils allaient porter à Suréna sa demande, et ils se retirèrent.

XXXVIII. Suréna fut ravi de savoir les Romains dans une ville où ils ne pouvaient échapper au siége; et dès le lendemain il en fit approcher les Parthes, qui les accablèrent d'injures et leur déclarèrent qu'ils n'obtiendraient aucune composition s'ils ne livraient Crassus et Cassius chargés de chaînes. Les Romains, indignés de la fourberie de Suréna, conseillèrent à Crassus de renoncer à la longue et vaine espérance du secours des Arméniens, et de ne songer qu'à prendre la fuite. Il fallait en dérober le projet à tous les Carriens, jusqu'au moment de l'exécution; mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut instruit par Crassus lui-même, qui lui en fit la confidence et qui le prit pour son guide. Les Parthes furent donc avertis par ce scélérat de tout ce que les Romains avaient résolu; mais comme ils ne combattent jamais la nuit, et qu'il ne leur est pas même facile de le faire; que cependant Crassus partait dans ce temps-là, Andromachus,

craignant que les Romains ne prissent trop d'avance, et que les Parthes ne pussent pas les atteindre, usa de la ruse la plus perfide, et les conduisant tantôt par un chemin, tantôt par un autre, il les engagea enfin dans des marais profonds, dans des chemins coupés de fossés, qui, obligeant à des détours continuels, rendaient la marche très difficile. Plusieurs Romains, jugeant à cette marche singulière qu'Andromachus ne pouvait avoir que des intentions scélérates, ne voulurent plus le suivre; Cassius lui-même reprit le chemin de Carres; et comme les Arabes qu'il avait pour guides lui conseillèrent d'attendre que la lune eût passé le scorpion : « Je crains bien plus le sagittaire, leur « répondit-il ; » et il gagna l'Assyrie en diligence avec cinq cents cavaliers. D'autres, ayant eu des guides fidèles, gagnèrent les monts Sinnaques, et furent en sûreté avant le jour ; ils étaient environ cinq mille, et avaient pour chef un brave officier nommé Octavius.

XXXIX. Crassus fut surpris par le jour dans ce terrain marécageux et difficile où l'avait engagé la perfidie d'Andromachus. Il avait avec lui quatre cohortes d'infanterie armée de boucliers, un très petit nombre de gens de cheval et cinq licteurs. Il était rentré dans le grand chemin avec beaucoup de peine, et n'avait plus

que douze stades (*) à faire pour rejoindre Octavius, lorsque les ennemis arrivèrent sur lui. Il eut le temps de gagner un autre sommet de ces montagnes moins dificile, mais aussi moins sûr et inférieur à celui des monts Sinnaques, auquel il se joint par une longue chaîne de montagnes qui suit toute la plaine. Octavius, voyant le danger où est Crassus, va le premier à son secours, avec un petit nombre des siens; il est bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâchete, fondent si impétueusement sur les barbares, qu'ils les font descendre du coteau. Alors, prenant Crassus au milieu d'eux, et lui faisant un rempart de leurs boucliers, il disent avec assurance qu'aucune flèche des Parthes n'atteindra le corps de leur général qu'ils n'aient tous péri pour sa défense. Suréna, voyant que les Parthes n'avaient plus la même ardeur de combattre; que si la nuit les surprenait, et que les Romains eussent gagné les montagnes, il lui serait impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour tromper Crassus. Il laissa échapper à dessein quelques prisonniers qui avaient entendu des barbares, apostés pour cet effet, dire entre eux que leur roi ne voulait pas avoir avec les Ro-

(*) Un peu plus d'une demi lieue.

mains une guerre implacable; qu'il se proposait au contraire de gagner leur amitié par la bienveillance et l'humanité dont il userait envers Crassus. Les parthes suspendirent donc leur attaque; et Suréna s'étant approché du coteau d'un pas tranquille, accompagné de ses principaux officiers, débanda son arc, et tendant la main vers Crassus, il l'invita à venir traiter avec lui, en l'assurant que c'était contre son gré que le roi leur avait fait éprouver son courage et ses forces; que maintenant il leur donnerait volontiers des preuves de sa douceur et de sa bienveillance, en leur accordant la paix et leur laissant la liberté de se retirer.

XL. Toutes les troupes entendirent avec une extrême joie le discours de Suréna; au contraire Crassus, qui n'avait encore éprouvé que des fourberies de la part de ces barbares, et qui ne voyait aucun motif d'un changement si subit, refusait d'y prêter l'oreille, et en délibérait avec ses officiers; mais ses soldats le pressant à grands cris d'aller trouver Suréna, et passant bientôt aux injures, l'accusent de lâcheté, et lui reprochent qu'il les livre à la mort en les forçant de combattre contre des ennemis avec lesquels il craint lui-même de s'aboucher lorsqu'ils sont sans armes. Crassus essaya d'abord les prières, et leur représenta que s'ils

voulaient attendre patiemment le reste du jour sur ces hauteurs, dont l'accès était si difficile, ils pourraient aisément se sauver pendant la nuit; il leur montra même le chemin qu'il leur ferait prendre, et les exhorta à ne pas sacrifier cette espérance prochaine de salut. Mais quand il les vit se mutiner et frapper d'un air menaçant sur leurs armes, craignant qu'ils ne lui fissent violence, il descendit de la colline; et se tournant vers ses troupes, il dit simplement ces mots : « Octavius et Pétronius, et vous tous « officiers romains, vous voyez la nécessité « qu'on m'impose d'aller trouver l'ennemi; « vous êtes témoins de l'indignité avec laquelle « on me traite; si vous échappez à ce danger, « dites à tout le monde que c'est par la four- « berie des ennemis, et non par la trahison de « ses concitoyens, que Crassus a péri. » Octavius n'eut pas le courage de le laisser, et il descendit avec lui; Crassus renvoya ses licteurs, qui voulaient le suivre.

XLI. Les premiers qui, du côté des barbares, vinrent au devant de lui, étaient deux Grecs métifs, qui, descendant de cheval, le saluèrent d'un air respectueux, et lui dirent en langue grecque d'envoyer quelqu'un des siens, à qui Suréna ferait voir que lui et sa suite venaient sans aucune espèce d'armes. Crassus leur

répondit que s'il avait fait le moindre cas de sa vie, il ne serait pas venu se mettre entre leurs mains; et il envoya les deux frères Roscius pour s'informer de quoi l'on devait traiter, et combien on serait à cette conférence. Suréna fit arrêter aussitôt ces deux envoyés, et les retint; après quoi il s'avança à cheval avec ses principaux officiers, et ayant aperçu Crassus: « Eh quoi! dit-il, le général des Romains est à « pied, et nous à cheval! En même temps il « ordonne qu'on amène un cheval: Nous ne « sommes en tort ni vous ni moi, lui répondit « Crassus, nous venons à une entrevue cha- « cun suivant l'usage de notre pays. Dès ce « moment, répartit Suréna, il s'établit un traité « de paix et d'alliance entre le roi Hyrodes et « les Romains; mais il faut en aller règler les « conditions sur les bords de l'Euphrate: car, « ajouta-t-il, vous autres Romains, vous ne « vous souvenez pas toujours des conventions « que vous avez faites. » En finissant ces mots, il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un des ses chevaux; mais Suréna lui dit que cela n'était pas nécessaire, et que le roi lui faisait présent de celui-là. En même temps on présente à Crassus un cheval dont le frein était d'or. Les écuyers du roi l'aidèrent à y monter; et s'étant placés autour de lui, ils se

ıirent à frapper le cheval, afin de hâter sa ıarche. Octavius alors saisit le premier la bri-e, et à son exemple Pétronius, un tribun des ›ldats ; enfin tous ceux qui accompagnaient Crassus l'environnent pour arrêter le cheval, t écarter ceux qui le pressaient. D'abord on e pousse de part et d'autre avec beaucoup de umulte et de confusion ; bientôt on en vient se frapper ; Octavius, tirant son épée, tue ın palefrenier de ces barbares, et frappé lui-nême par derrière, il tombe roide mort. Pé-ronius, qui n'avait point de bouclier, reçoit ın coup dans sa cuirasse, et saute à bas de son cheval sans être blessé. Crassus est tué par un Parthe, nommé Pomaxaithres ; suivant quel-ques auteurs, ce fut un autre Parthe qui lui porta le coup mortel, et Pomaxaithres lui cou-pa la tête et la main droite.

XLII. Mais on en parle plutôt par conjec-ture que par une connaissance certaine des faits : car de tous ceux qui étaient présens, les uns furent tués en combattant près de Crassus, les autres eurent le temps de s'enfuir sur la col-line. Les Parthes y arrivèrent bientôt après eux, et leur dirent que Crassus avait été justement puni de sa perfidie ; que pour eux, Suréna les engageait à venir le trouver sans crainte. Les uns descendirent et se livrèrent entre leurs

mains, les autres, à l'entrée de la nuit, se dispersèrent; mais de ceux-ci il ne s'en sauv qu'un très petit nombre: la plupart furent pri et massacrés par les Arabes qui s'étaient mis leur poursuite. On dit que cette expédition coûta aux Romains vingt mille morts et di mille prisonniers. Suréna fit porter au roi Hy rodes, en Arménie, la tête et la main de Cras sus; en même temps il envoya des courriers Séleucie pour y annoncer qu'il amenait Crassus vivant, et prépara une pompe bizarre qu'i appelait par dérision son triomphe. Il y avai parmi les prisonniers un certain Caïus Paccia nus qui avait avec Crassus une ressemblanc parfaite; habillé à la barbare, et dressé à ré pondre au nom de Crassus et de général, i marchait à cheval, précédé de trompettes e d'huissiers qui, montés sur des chameaux, por taient des faisceaux de verges et de haches: ces verges étaient suspendues des bourses, e les haches portaient des têtes de Romains fraîchement coupées. Paccianus était suivi d'un troupe de courtisanes de Séleucie, toutes musiciennes, qui chantaient des chansons pleine d'insultes et de railleries sur la mollesse et l lâcheté de Crassus. Cette farce était faite pou le peuple; mais Suréna ayant rassemblé le sénat de Séleucie, y fit apporter les livres obs

:nes d'Aristide, intitulés les Milésiaques ([12]) :
n les avait trouvés dans l'équipage de Rustius,
: ce n'était pas une supposition de la part de
uréna, à qui cet ouvrage donna lieu d'insulter
t de décrier les Romains, qui, même à la guerre,
e pouvaient s'abstenir de lire et de faire de pa-
eilles infamies. Le sénat de Séleucie reconnut,
cette occasion, le grand sens d'Ésope dans
a fable de la besace : il vit que Suréna avait
nis dans la poche de devant ces obscénités mi-
ésiaques, et dans celle de derrière cet attirail
e voluptés qu'il traînait à sa suite, et qui fai-
aient voir, jusque dans le pays des Parthes,
ne nouvelle Sybaris, cette multitude de cha-
iots qui portaient ses concubines; en sorte que
on armée ressemblait aux vipères et aux ser-
ens appelés scytales ([13]), la tête en était hor-
ible et effrayante par les piques, les dards, les
hevaux de bataille qu'elle présentait, et la
queue de cette phalange redoutable finissait par
les courtisanes, des instrumens de musique,
les chants et des débauches prolongées durant
es nuits entières avec ces femmes méprisables.
Rustius sans doute était blâmable; mais quelle
mprudence aux Parthes de reprocher aux Ro-
nains ces dissolutions milésiennes, eux dont
es rois Arsacides étaient nés la plupart de cour-
isanes de Milet et des autres villes d'Ionie!

XLIII. Pendant que Suréna se donnait ainsi en spectacle, le roi Hyrodes avait fait la paix avec Artabaze, roi d'Arménie, et conclu le mariage de la sœur de ce prince avec Pacorus son fils. Les deux rois se donnaient réciproquement des festins où l'on récitait ordinairement quelques poésies grecques : car Hyrodes n'étai étranger ni à la langue ni à la littérature de Grecs; et Artabaze avait composé en cette lan gue des tragédies, des harangues et des histoires dont une partie existe encore aujourd'hui. Lors que ceux qui portaient la tête de Crassus se pré sentèrent à la porte de la salle du festin, les ta bles étaient déjà levées, et un acteur tragiqu de la ville de Thales (*), nommé Jason, récitai la scène d'Agavé dans la tragédie des Bacchan tes d'Euripide. Tous les assistans étaient ravi de l'entendre, lorsque Scyllaces entra dans l salle, et après avoir adoré le roi, il jeta à se pieds la tête de Crassus. A l'instant la salle re tentit des applaudissemens et des témoignage de joie de tous les convives; les officiers, pa ordre du roi, font asseoir Scyllaces à table, e Jason donnant à un des personnages du chœu les habits de Penthée dont il était revêtu, pren la tête de Crassus, et plein des fureurs des bac

(*) Une des plus opulentes villes de la Carie.

hantes, il chante avec enthousiasme ces vers 'Agavé :

Nous apportons ici, du haut de nos montagnes,
Ce jeune lionceau, fléau de nos campagnes;
De cette chasse heureuse honorons le vainqueur.

Cette application fit plaisir à tout le monde, et on chanta la suite, où le chœur demande :

Quelle main l'a frappé ?

Et Agavé répond :

Mon bras en eut l'honneur.

Aussitôt Promaxaithres se lève de table, et, prenant la tête de Crassus, dit que c'est à lui plutôt qu'à Jason à chanter ce morceau.

XLIV. Le roi, charmé de cette rivalité, fit à Promaxaithres le présent que la loi du pays prescrit pour celui qui a tué un général ennemi, et il donna un talent (*) à Jason. Telle fut l'issue de l'expédition de Crassus, qui finit comme une tragédie, par la partie nommée exode. Mais la vengeance divine punit bientôt Hyrodes de sa cruauté, et Suréna de sa perfidie. Le roi fit mourir ce général, dont la gloire avait excité son envie; et lui-même, après avoir perdu son fils Pacorus, qui avait été vaincu par les Romains,

(*) Cinq mille livres.

tomba dans une maladie de langueur qui s
tourna en hydropisie. Il fut empoisonné par u
de ses fils nommé Phraate; mais le poison ag
sur la maladie et en devint le remède. Son fi
voyant qu'il allait beaucoup mieux, prit un
voie plus courte et l'étrangla.

---

# PARALLÈLE

DE

# NICIAS ET DE CRASSUS.

I. Le premier objet de ce parallèle sera de nontrer que les richesses de Nicias furent acquises par des voies moins blâmables que celles le Crassus. Ce n'est pas qu'on puisse approuver e moyen de s'enrichir que donne le travail des nines, où l'on n'emploie ordinairement que des nalfaiteurs ou des barbares, la plupart enchaînés, et qui périssent par l'insalubrité de l'air de es lieux souterrains. Mais cette manière d'augnenter sa fortune paraîtra plus honnête si on la ompare avec les moyens employés par Crasus, qui achetait les biens que Sylla avait conisqués, ou les maisons menacées d'incendies; ar il usait de ces moyens aussi ouvertement que le l'agriculture et de la banque. Quant aux aures crimes dont on l'accusait, et qu'il a touours niés, comme de vendre son suffrage dans e sénat, de piller les alliés du peuple romain, le faire par intérêt sa cour aux femmes, de reeler chez lui des scélérats pour un certain prix,

c'est ce que jamais personne n'osa imputer, même faussement, à Nicias. Au contraire, on le raillait publiquement sur la prodigalité avec laquelle il donnait, par un motif de crainte, de l'argent aux délateurs, prodigalité qui sans doute eût été déplacée dans un Périclès ou un Aristide, mais que le naturel timide de Nicias lui rendait nécessaire. C'est même de quoi l'orateur Lycurgue se fit honneur dans la suite auprès du peuple : accusé de s'être racheté à prix d'argent d'un calomniateur : « Je me félicite, dit-il, de « ce qu'après avoir été si long-temps à la tête « de l'administration publique, je suis convaincu « d'avoir plutôt donné que pris. » Quant à leur manière de dépenser, celle de Nicias était plus d'un homme d'état qui mettait son ambition à consacrer des offrandes dans les temples, à donner des jeux, à faire les frais des chœurs de tragédie. A la vérité, tout ce que Nicias employa pour ses libéralités, en y joignant même le bien qui lui restait, n'était qu'une petite partie de ce qu'il en coûta en une seule fois à Crassus pour donner un festin à tant de milliers d'hommes et leur distribuer de quoi se nourrir pendant quelque temps. Mais qui ne sent pas que le vice n'est qu'une inégalité et une dissonance dans les mœurs, quand il voit employer en dépenses honnêtes ce qui a été acquis par des voies honteuses

Voilà ce qu'on peut dire sur l'usage qu'ils ont fait l'un et l'autre de leurs richesses.

II. Si nous considérons leur manière de gouverner, nous ne verrons dans celle de Nicias rien d'artificieux, rien d'injuste, nulle audace, nul emportement; au contraire, il se laisse tromper par Alcibiade, et ne se présente jamais pour parler au peuple qu'avec une extrême circonspection. Mais on reproche à Crassus beaucoup de perfidie et même de bassesse dans sa facilité à changer d'amis et d'ennemis; il convenait lui-même qu'il avait employé la violence pour parvenir au consulat, et qu'il avait loué des assassins pour tuer Caton et Domitius. Dans l'assemblée où les provinces furent tirées au sort, il y eut plusieurs personnes d'entre le peuple de blessées; quatre y périrent; et Crassus lui-même (ce que j'ai oublié de dire dans sa Vie) donna à un sénateur, nommé Lucius Analius, qui combattait son avis, un coup de poing dans le visage, qui le mit tout en sang, et il le chassa de la place. Mais si Crassus, dans ces occasions, usa de violence et de tyrannie, d'un autre côté la timidité de Nicias, qui dans les affaires se déconcertait au moindre bruit, et son extrême condescendance pour les méchans, méritent les plus grands reproches. Du moins, sous ce rapport, Crassus montra d'autant plus d'élévation

et de grandeur d'âme qu'il avait à combattre, non pas contre un Cléon et un Hyperbolus, mais contre la gloire brillante de César et les trois triomphes de Pompée. Cependant, loin de leur céder, il voulut égaler leur puissance, et surpassa même celle de Pompée par la dignité de censeur : car, dans les grandes places un homme d'état doit ambitionner, non ce qui lui fait envie, mais ce qui lui donne assez d'éclat pour étouffer l'envie par la grandeur de sa puissance. Si vous aimez par-dessus tout la sûreté et le repos, si vous craignez Alcibiade à la tribune, les Lacédémoniens à Pyles, Perdiccas en Thrace, vous trouverez dans Athènes assez d'espace pour vivre dans le loisir, éloigné des affaires, et vous pourrez vous y former, selon l'expression de quelques orateurs, une couronne de tranquillité. L'amour de Nicias pour la paix était, il est vrai, une disposition toute divine, et rien n'était plus digne de l'humanité grecque que tout ce qu'il fit pour terminer la guerre. A ne le considérer que sous ce point de vue, on ne saurait lui comparer Crassus, quand même celui-ci eût ajouté à l'empire romain la mer Caspienne et l'Océan des Indes.

III. Mais aussi celui qui gouverne dans une ville où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, et qui jouit de la principale autorité,

ne doit pas admettre aux honneurs et aux charges des hommes vicieux ou sans talent, ni donner sa confiance à des personnes suspectes ; et c'est ce que fit Nicias, en élevant lui-même au commandement de l'armée un Cléon, qui n'avait dans Athènes d'autre mérite que son impudence extrême et les clameurs indécentes dont il faisait retentir la tribune. Je ne saurais non plus approuver Crassus d'avoir mis, à terminer la guerre contre Spartacus, plus de précipitation que de sûreté. Il est vrai que son ambition lui faisait craindre que Pompée ne vînt assez tôt pour lui enlever la gloire de cette expédition, comme Mummius avait ravi à Métellus celle de la prise de Corinthe. Mais la conduite de Nicias est si déraisonnable qu'elle ne peut admettre aucune excuse. Il ne cède pas l'honneur du commandement à son rival lorsqu'il avait l'espérance facile de réussir ; c'est au contraire lorsque l'expédition faisait entrevoir un grand danger qu'il préfère sa propre sûreté à l'intérêt de la république. Dans la guerre contre les Perses, Thémistocle voulant empêcher qu'un homme qui n'avait ni talent ni expérience ne causât la ruine d'Athènes en se faisant nommer général, l'éloigna, à prix d'argent, du commandement des troupes athéniennes. Ce fut dans le même esprit que Caton demanda

le tribunat, lorsqu'il vit Rome dans une situation embarrassante et périlleuse. Nicias, en se réservant pour faire la guerre aux habitans de Minoa, de Cithère, et aux malheureux Méliens (14), se dépouillait des marques du commandement quand il fallait combattre les Spartiates, et livrait à l'inexpérience, à la témérité de Cléon, les vaisseaux, les armes, les troupes de la république, et le succès d'une expédition qui demandait l'expérience la plus consommée; c'était trahir, non sa propre gloire, mais la sûreté et le salut de sa patrie. Aussi dans la suite il fut forcé d'aller, contre son gré et malgré toute sa résistance, faire la guerre aux Syracusains, parce qu'on attribuait son refus, non à la persuasion qu'elle n'était pas utile, mais à la mollesse et à l'amour du repos, qui le portaient à vouloir priver Athènes de la conquête de la Sicile.

IV. C'est pourtant une grande preuve de sa capacité, que, malgré son aversion pour la guerre et son opposition pour le commandement des armées, ses concitoyens l'aient constamment mis à la tête des troupes, comme le général le plus habile et le plus expérimenté. Crassus, au contraire, qui toute sa vie désira le commandement, ne put l'obtenir que dans la guerre des esclaves, et ce fut même par néces-

sité, à cause de l'absence de Pompée, de Métellus et des deux Lucullus. Cependant Crassus était alors au plus haut degré de considération et de puissance; mais apparemment que ceux mêmes qui le favorisaient le plus étaient persuadés, comme dit le poète comique ([15]),

Qu'il était propre à tout, si ce n'est au combat.

Au reste, cette persuasion ne servit de rien aux Romains, qui furent forcés de céder enfin à son ambition et au désir ardent qu'il avait de commander. Les Athéniens envoyèrent Nicias à la guerre contre son gré; Crassus y entraîna les Romains malgré eux; celui-ci fut la cause des disgraces de Rome; Athènes causa celles de Nicias. Il est vrai qu'en cela même on a plus à louer Nicias qu'à blâmer Crassus. Le premier, jugeant de l'expédition de Sicile en général aussi sage qu'habile, ne se laissa point séduire par les vaines espérances de ses concitoyens, et s'opposa constamment à cette entreprise; le second ne vit, dans l'expédition contre les Parthes, qu'une guerre facile, et il se trompa; mais du moins aspirait-il à de grands exploits : voyant César soumettre l'occident, dompter les Gaules, la Germanie et la Grande-Bretagne, il voulut porter les armes romaines jusqu'à l'orient et à la mer des Indes, et faire

la conquête de l'Asie. Pompée y aspira aussi, et Lucullus l'entreprit; ces derniers étaient d'un naturel doux, et ils conservèrent leur bonté envers tout le monde, quoiqu'ils eussent eu les mêmes projets et les mêmes vues que Crassus. Lorsque le peuple décerna l'Asie à Pompée, le sénat s'y opposa; et quand on apprit à Rome que César avait défait trois cent mille Germains, Caton proposa de le livrer aux vaincus, afin de détourner sur lui la vengeance céleste qu'il avait provoquée en violant la foi des traités. Mais le peuple, sans tenir aucun compte de l'avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices pour célébrer cette victoire, et donna les plus grandes marques de joie. Comment donc aurait-il été affecté? et combien de jours aurait-il passés en sacrifices, si Crassus eût écrit de Babylone pour annoncer sa victoire, et qu'ensuite, pénétrant dans la Médie, dans la Perse, dans l'Hyrcanie, le pays de Suze et la Bactriane, il eût mis sous la domination des Romains ces vastes contrées? En effet,

Si l'on peut quelquefois violer la justice,

comme dit Euripide, lorsqu'on ne sait pas vivre en repos et jouir des biens qu'on possède, il ne faut pas le faire pour raser la ville de Scandie ou de Mendes ([16]), pour donner la chasse

aux Eginètes, qui, abandonnant leur île, se sont, comme les oiseaux de passage, retirés dans d'autres contrées. Il faut mettre l'injustice à plus haut prix, et ne pas sacrifier si facilement la justice pour une modique récompense, comme si c'était une chose vile et méprisable. Ceux qui, louant l'entreprise d'Alexandre, blâment celle de Crassus, ont tort de juger des actions par le succès.

V. En comparant leurs expéditions militaires, on verra que Nicias fit un grand nombre de belles actions, qu'il vainquit les ennemis dans plusieurs batailles, et qu'il fut sur le point de prendre Syracuse; les revers qu'il essuya dans cette guerre ne doivent pas lui être imputés; il faut les rejeter sur sa maladie et sur la jalousie de ses concitoyens. Crassus, par toutes les fautes qu'il fit, ne laissa à la fortune aucun moyen de le favoriser; et telle fut son incapacité, qu'on doit s'étonner, non qu'elle ait été vaincue par la puissance des Parthes, mais qu'elle ait pu vaincre la fortune des Romains. L'un ne négligea rien de ce qui regardait la divination, l'autre la méprisa toujours, et tous deux ont eu une fin semblable. Il est difficile, après cela, de juger quel est sur ce point le parti le plus sûr. Je crois cependant que les fautes qu'on commet en suivant, par un motif de religion, les opinions

anciennes et généralement reçues, méritent plus d'indulgence que celles qui viennent d'une témérité présomptueuse et du mépris des lois établies. Pour la manière dont ils sont morts l'un et l'autre, Crassus est moins blâmable, parce qu'il ne se livra pas lui-même, qu'il ne fut ni chargé de fers, ni exposé à des outrages; il céda seulement aux prières de ses amis, et périt victime de la perfidie des ennemis. Nicias, au contraire, par l'espoir de sauver honteusement sa vie, se rendit à ses ennemis, et ne fit qu'ajouter à l'ignominie de sa mort.

---

# NOTES

# SUR CRASSUS.

(1) C'est vraisemblablement le philosophe de ce nom que l'étendue et la variété de ses connaissances firent nommer Polyhistor, et qui vivait du temps de Sylla. Il était, selon les uns, de Milet; suivant les autres, de Colyée, ville de Phrygie.

(2) Fenestella, historien latin, avait composé les annales de l'Histoire romaine en plusieurs livres. Il pouvait avoir vu une de ces esclaves déjà vieille, car il ne mourut que la sixième année de Tibère, à l'âge de 70 ans.

(3) Malaca, aujourd'hui Malaga, ville de l'ancienne Bétique, maintenant l'Andalousie, sur les bords du Guadalquivir, et près de la mer, est célèbre par ses bons vins.

(4) Salines était dans la Campanie, près du lac Pompée.

(5) Pétélie, capitale de la Lucanie, avait été fondée par Philoctète.

(6) C'était une ville de la province de l'Osroëne, dans la Mésopotamie.

(7) Étienne de Bysance nomme quatre villes de ce nom : l'une entre la Phrygie et la Lydie, abondante en eaux thermales, une autre en Crète, la troisième dans la Syrie, et la quatrième dans la Carie ; c'est de la troisième qu'il s'agit ici.

(8) Ce roi, que Plutarque nomme ici Arsace, sera

nommé plus bas Hyrodes (ou selon d'autres Orodes). M. Dacier explique cette différence de nom, en disant qu'Arsace était le nom commun à tous les rois des Parthes, qu'on appelait Arsacides, et qu'Hyrodes ou Orodes etait le nom particulier de celui-ci. Hyrodes était fils de Phraate II, massacré par ses fils, et il était monté sur le trône après en avoir chassé Mithridate, son frère aîné.

(9) C'était une ville de Syrie, sur l'Euphrate, célèbre par le pont qu'Alexandre y avait fait construire, et d'où elle prit son nom. Il était lié par des chaînes de fer, qui subsistaient encore du temps de cet écrivain, c'est-à-dire, cinq cents ans après Alexandre.

(10) C'est ce roi d'Arménie que nous avons vu plus haut appelé Artabaze, et que Plutarque nomme ici Artavasde, soit qu'il eût deux noms, ou que ce soit une méprise de l'historien.

(11) Carres, ville de Mésopotamie, célèbre dans l'écriture par le séjour d'Abraham, et par la mort de son père Tharé. Ischnes, nommée tout de suite après, était une ville, ou suivant Dion, un château de la Mésopotamie, non loin de l'Euphrate.

(12) Aristide, historien de Milet, s'était fait beaucoup de réputation par une histoire de Sicile, par une autre de Perse, et par des mémoires sur l'Italie; mais il se déshonora par ses milésiaques, où il décrivait les débauches qui s'étaient passées à Milet, une des villes les plus corrompues de l'Ionie.

(13) C'est l'espèce de serpent qu'on appelle musaraigne.

(14) Nous avons parlé de Minoa et de Cythère dans les notes sur la Vie de Nicias, notes (15) et (16). Melos était une île de la mer Égée, assez près de Crète, et une des plus considérables de cette mer. Nous avons

vu dans la Vie d'Alcibiade, C. XIX. que tous les jeunes gens de cette île avaient été massacrés par les Athéniens.

(15) C'est Ménandre que Plutarque désigne par cette dénomination, comme le poète comique par excellence.

(16) La ville de Scandie était l'arsenal de marine de la ville de Cythère. Mendes était une ville de Thrace, colonie des Érétriens, et par conséquent d'origine grecque. Il faut la distinguer de Mendès, ville d'Égypte, où Pan était singulièrement honoré. Égine fut pendant quelque temps, par ses forces maritimes, la rivale d'Athènes, en face de laquelle elle était située, ce qui faisait dire à Périclès qu'elle était comme une tache sur l'œil du Pirée; mais cette puissance ne fut pas de longue durée : les Éginètes, chassés de leur patrie, reçurent des Lacédémoniens, pour habitation, la ville de Thyrée, sur les frontières de l'Argolide. Dans la suite, après les désastres des Athéniens, ils rentrèrent dans leur île, mais ils ne purent jamais recouvrer leur ancienne grandeur.

# SERTORIUS.

## SOMMAIRE.

I. Événemens semblables arrivés à des hommes de même nom. II. Sertorius fait ses premières armes dans les guerres contre les Cimbres et les Teutons. III. Ses exploits en Espagne. IV. Il se distingue dans la guerre contre les Marses, et y perd un œil; il se déclare pour Cinna et Marius contre Sylla. V. Marius se joint à Cinna et à Sertorius. VI. Sertorius fait tuer quatre mille esclaves dont Marius se servait pour exercer ses cruautés. Il part pour aller s'emparer de l'Espagne. VII. Il s'en rend maître et s'y fait aimer par sa conduite. VIII. Il est obligé de quitter l'Espagne, et y rentre ensuite. IX. Description des Iles-Fortunées. X. Il passe en Afrique, où il fait la guerre à Ascalis. On ouvre, par son ordre, le tombeau d'Antée. XI. Caractère de Sertorius. XII. De la biche de Sertorius. XIII. Ses divers succès contre des généraux romains. XIV. ses avantages sur Métellui. XV. Il lui fait manquer une entreprise sur la ville de Langobrige. XVI. Sertorius gagne les cœurs par sa libéralité. Éducation qu'il fait donner aux enfans des Espagnols. XVII. Perpenna est forcé par ses troupes d'aller se joindre à Sertorius. XVIII. Sectorius modère l'ardeur des barbares qui s'étaient réunis à lui. XIX. Stratagème qu'il emploie pour réduire les Characitaniens. XX. Sa réputation s'accroît après l'arrivée de Pompée. Il prend la ville de Lauron en sa présence. XXI. Il gagne contre Pompée une grande bataille. XXII. Il retrouve sa biche. XXIII. Il se bat contre Pompée et Métellus. Il les force de se séparer. XXIV.

Métellus met sa tête à prix. Eloge de la conduite de Sertorius. XXV. Son amour pour sa patrie et pour sa mère. XXVI. Sa grandeur d'âme dans son traité avec Mithridate. XXVII. Conditions du traité qu'il fait avec ce prince. XXVIII. Perpenna soulève ses amis contre Sertorius. XXIX. Conjuration de Perpenna contre Sertorius. XXX. Sertorius est assassiné par les conjurés. XXXI. Pompée fait mourir Perpenna.

---

I. Il ne faut pas s'étonner sans doute que parmi ces vicissitudes continuelles que la fortune présente dans une suite infinie de siècles le hasard amène souvent des accidens semblables. Ou le nombre des événemens qui doivent avoir lieu n'est pas fixé, et alors la fortune a dans une matière prodigieusement féconde une source intarissable d'effets qui se rassemblent ; ou ce nombre est déterminé, et dans cette supposition, ces effets doivent se répéter souvent, puisqu'ils sont amenés par les mêmes causes. Il est des personnes qui aiment à recueillir ce qu'ils ont vu ou entendu dire de ces aventures pareilles qui, produites par la fortune, semblent, par leur conformité, être l'ouvrage de la raison et de la prévoyance : ainsi l'on raconte que les deux Attys, personnages d'une naissance illustre, l'un né en Syrie et l'autre en Arcadie, furent tués tous deux par un sanglier ; que des deux Ae-

téons, l'un fut déchiré par ses chiens, et l'autre par des hommes dont il était aimé ; des deux Scipions, le premier vainquit les Carthaginois, et le second les détruisit pour toujours ; Ilium fut pris une première fois par Hercule pour punir Laomédon du refus qu'il faisait de lui donner des chevaux qu'il lui avait promis ; la seconde fois par Agamemnon, à la faveur d'un cheval de bois, et la troisième par Charidème (1), lorsqu'un cheval s'étant abattu sous la porte de la ville, les Troyens n'eurent pas le temps de la fermer; enfin, de deux villes qui portent les deux plantes odoriférantes, Ios et Smyrne (2), l'une, dit-on, fut le berceau d'Homère, et l'autre son tombeau. Ajoutons à tous ces exemples que les généraux les plus belliqueux, ceux qui, pour exécuter de grandes entreprises, ont employé la ruse autant que l'habileté, avaient tous perdu un œil: tels que Philippe, Antigonus, Annibal et Sertorius, celui de qui nous écrivons la Vie. Ce dernier, il est vrai, fut plus continent que Philippe, plus fidèle à ses amis qu'Antigone, et plus humain qu'Annibal envers ses ennemis ; il ne le cédait à aucun d'eux en silence; mais il fut moins favorisé de la fortune, qui se montra toujours plus cruelle à son égard que ses ennemis les plus déclarés. Cependant il sut égaler Métellus par son expérience, Pompée par son audace et

Sylla lui-même par ses succès. Tout banni qu'il était, et commandant à des barbares dans une terre étrangère, il tint tête à toute la puissance des Romains. Entre les capitaines grecs, je n'en vois point qu'on puisse mieux lui comparer qu'Eumène de Cardie (3) : ils furent tous deux d'habiles généraux, et joignirent la ruse à la valeur. Bannis de leur patrie et chefs de troupes étrangères, ils éprouvèrent également les rigueurs de la fortune dans la mort violente et injuste qu'ils reçurent l'un et l'autre des mains mêmes des compagnons de leurs victoires.

II. Sertorius, né d'une famille peu distinguée dans la ville de Nursie, au pays des Sabins, perdit son père en bas âge, et fut très bien élevé par sa mère, qu'il aima toujours avec une extrême tendresse; elle s'appelait Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider; et jeune encore, il y réussit assez pour se faire, par son éloquence, une grande réputation dans Rome; mais bientôt l'éclat de ses succès militaires tourna du côté des armes toute son ambition. Il fit sa première campagne sous Cépion, lorsque les Cimbres et les Teutons se répandirent dans les Gaules, et que les Romains furent entièrement défaits. Après la déroute, Sertorius, qui avait eu un cheval tué sous lui, et qui était lui-même blessé, traversa le Rhône à la nage, armé de sa cuirasse et de

son bouclier, en luttant avec les plus grands efforts contre l'impétuosité de ce fleuve : tant son corps était robuste et endurci à la fatigue par un long exercice ! Ces mêmes peuples étant revenus une seconde fois avec une armée presque innombrable, et en faisant de si terribles menaces qu'on regardait alors comme un trait de courage extraordinaire dans un soldat romain d'oser tenir ferme à son poste contre de tels ennemis, et d'obéir à son général; Marius fut chargé du commandement de l'armée, et Sertorius s'offrit d'aller comme espion dans le camp des ennemis (4). Il apprit les termes les plus communs de leur langue, afin de pouvoir parler au besoin avec ceux qu'il rencontrerait; et ayant pris un habit gaulois, il alla se mêler avec ces barbares : après y avoir vu et entendu ce qu'il importait le plus de savoir, il retourna vers Marius qui lui décerna le prix du courage. Pendant toute cette guerre, il donna de si grandes preuves de valeur et de prudence, qu'il mérita la confiance de son général, qui lui fournit des occasions d'acquérir de la gloire.

III. Après la guerre des Cimbres et des Teutons, il alla servir en Espagne sous le consul Didius, en qualité de tribun des soldats, et passa l'hiver à Castulon, ville des Celtibériens (5). Comme les soldats y trouvaient les provisions les

plus abondantes, ils s'enivraient tous les jours, et vivaient avec une telle licence, que les barbares, ayant conçu pour eux le plus grand mépris, envoyèrent une nuit demander du secours à leurs voisins les Gyriséniens, et étant entrés avec eux dans les maisons des Romains, ils firent main-basse sur tous ceux qu'ils trouvèrent. Sertorius, s'étant sauvé de la ville avec un petit nombre des siens, rallia ceux qui purent en sortir après lui ; il fit avec eux le tour de la ville, et trouvant la porte par où les barbares étaient entrés encore ouverte, il ne fit pas la même faute qu'eux : mais plaçant des gardes aux portes, et se saisissant de tous les quartiers de la ville, il passa au fil de l'épée tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Après cette exécution sanglante, il ordonne à ses soldats de quitter leurs armes et leurs habits, de prendre l'armure des barbares qu'ils avaient tués, et de le suivre à la ville dont les habitans étaient venus la nuit les surprendre. Les barbares, trompés par ce déguisement, laissent les portes ouvertes, et sortent même en foule au devant des Romains qu'ils prennent pour leurs concitoyens et leurs amis qui revenaient après la victoire. La plus grande partie fut tuée auprès des portes, et les autres, s'étant rendus à discrétion, furent vendus à l'encan.

IV. Cet exploit rendit célèbre dans toute l'Es-

pagne le nom de Sertorius. A peine de retour à Rome, il fut nommé questeur pour la Gaule des environs du Pô, et ce choix ne pouvait être fait plus à propos. La guerre des Marses venait de s'allumer ; Sertorius eut ordre de lever des troupes et de faire forger des armes. Le zèle et l'activité qu'il mit à cette double commission, comparés à la lenteur et à la mollesse des autres jeunes officiers, firent juger dès lors qu'il serait toute sa vie un homme prompt et expéditif. Parvenu au grade de capitaine, il ne relâcha rien de l'audace qu'il avait montrée étant simple soldat ; il fit des actions admirables, et en s'exposant sans ménagement dans les combats, il perdit un œil ; mais loin de rougir de cette difformité, il s'en fit toujours honneur. Il disait que les autres ne portaient pas continuellement les témoignages de leur valeur, et qu'ils quittaient souvent les colliers, les piques et les couronnes qu'ils avaient reçus, au lieu qu'il avait sans cesse sur lui les marques de son courage, et qu'on ne voyait point la perte qu'il avait faite sans être en même temps le spectateur de sa vertu. Aussi le peuple lui rendit-il un honneur digne de ses services. La première fois qu'il parut au théâtre, il fut reçu avec les applaudissemens et les acclamations de tous les spectateurs : distinction qu'on accordait diffi-

cilement aux plus vieux capitaines, à ceux mêmes qui avaient acquis le plus de gloire. Cependant, lorsqu'il demanda le consulat, la faction de Sylla le fit refuser, et de là sans doute vint sa haine contre le chef de ce parti. Après que Marius vaincu par Sylla eut pris la fuite, et que le vainqueur fut parti pour prendre la conduite de la guerre contre Mithridate, Octavius, l'un des consuls, étant resté dans le parti de Sylla; et Cinna, qui ne demandait que des changemens dans la république, ayant cherché à ranimer les restes du parti de Marius, Sertorius se joignit à Cinna avec d'autant plus d'empressement qu'il voyait Octavius agir lentement, et qu'il se défiait des amis de Marius. Il se livra, sur la place publique de Rome, un grand combat, dans lequel Octavius fut vainqueur, et Cinna prit la fuite avec Sertorius, en laissant près de dix mille hommes sur le champ de bataille. Mais ayant mis dans leurs intérêts la plupart des troupes qui étaient répandues dans l'Italie, ils furent bientôt en état de recommencer la guerre contre Octavius.

V. Marius ayant fait voile d'Afrique en Italie, pour venir se joindre à Cinna, comme un simple particulier à son consul, tous les autres officiers furent d'avis de le recevoir; Sertorius seul s'y opposa, soit qu'il pensât que Cinna n'aurait plus

pour lui la même considération, quand il aurait auprès de sa personne un aussi grand capitaine que Marius, soit qu'il craignît que Marius, qui, dans la victoire n'était pas maître de sa colère, et passait toujours les bornes de la justice, ne causât, par ses cruautés, la ruine entière de leur parti. Il leur représentait qu'avec la supériorité qu'ils venaient d'acquérir il leur restait peu de chose à faire ; que si Marius était reçu dans leur armée, il aurait seul l'honneur du succès, et attirerait à lui tout le pouvoir : « Vous savez, « ajouta-t-il, qu'il ne souffre pas aisément le par- « tage, et qu'il ne se pique pas de fidélité. » Cinna convint de la justesse de ses raisons ; mais il lui avoua qu'après avoir lui-même appelé Marius pour venir partager la conduite de cette guerre, il avait honte de le rejeter, et n'en voyait pas même le moyen. « Je croyais, reprit Sertorius, « que Marius était venu de lui-même en Italie, « et dans cette idée, je vous donnais le conseil « qui me paraissait le plus utile. Mais puisqu'il « n'est venu que sur votre invitation, vous n'a- « vez pas dû même en délibérer. Il ne vous reste « plus d'autre parti que de le recevoir, et de tirer « de lui tout le secours que vous pourrez. La bon- « ne foi ne permet plus aucun raisonnement. »

VI. Cinna fit donc venir Marius, et toutes les troupes furent divisées en trois corps qui eurent

chacun son chef séparé. La victoire leur étant restée, Cinna et Marius se portèrent à de tels excès d'insolence et de cruauté, que les maux de la guerre parurent aux Romains une véritable félicité au prix de tant d'horreurs. Sertorius fut le seul qui, ne sacrifiant personne à son propre ressentiment, n'abusa pas de la victoire pour faire outrage à un seul citoyen. Au contraire, rempli d'indignation contre Marius, il prit en particulier Cinna, et par ses prières et ses remontrances il parvint à lui inspirer des sentimens plus modérés. Voyant enfin que les esclaves que Marius avait pris pour ses alliés dans cette guerre, et dont il faisait les satellites de sa tyrannie, rendus plus insolent par la force qu'ils tiraient de leur grand nombre, commettaient les plus grands forfaits, soit par la permission et par les ordres mêmes de Marius, soit par la férocité de leur caractère; qu'ils égorgeaient leurs maîtres; déshonoraient leurs maîtresses et leurs enfans, il ne put supporter une telle licence, et les fit tous tuer à coups de flèches, dans leur camp même, quoiqu'ils ne fussent pas moins de quatre mille. Cependant Marius mourut; bientôt après Cinna fut tué, et le jeune Marius emporta le consulat malgré Sertorius, et contre les lois. Carbon, Norbanus et Scipion, ayant marché contre Sylla qui

revenait de Grèce, furent battus, autant par la mollesse et la lâcheté des chefs que par la désertion des soldats. Sertorius sentit alors que sa présence ne pouvait remédier au désordre des affaires, qui croissait de jour en jour, parce que ceux qui avaient le plus de pouvoir étaient les moins habiles; et lorsque enfin Sylla, étant venu camper auprès de Scipion, lui fit les plus grandes démonstrations d'amitié, en le flattant de l'espoir d'une paix prochaine pendant qu'il lui débauchait son armée, Sertorius, qui en avait plusieurs fois inutilement averti Scipion, désespérant du salut de Rome, partit pour l'Espagne, afin d'y prévenir, s'il le pouvait, l'arrivée de ses ennemis, s'emparer de cette province, et s'y établir si bien qu'il pût y assurer une retraite à ceux de ses amis qui seraient forcés d'abandonner l'Italie.

VII. Assailli par de violens orages dans les montagnes qu'il eut à traverser, il ne put obtenir le passage des barbares du pays qu'en leur payant un salaire considérable. Ceux qui l'accompagnaient ayant paru indignés qu'un proconsul romain payât tribut à des barbares, Sertorius, moins affecté qu'eux de cette prétendue honte, leur dit qu'il achetait le temps, le bien le plus précieux pour celui qui aspire à de grandes choses; et ayant gagné ces barbares

à prix d'argent, il fit une si grande diligence, qu'il se rendit maître de l'Espagne. Il trouva cette province peuplée d'une jeunesse florissante, mais que l'avarice et la violence des gouverneurs que Rome y envoyait tous les ans avait prévenue contre toute espèce d'autorité. Il s'attacha d'abord à gagner les grands par la douceur, et la multitude par la diminution des subsides ; mais rien ne lui concilia davantage l'affection de ces peuples que l'exemption des logemens de gens de guerre. Il obligea ses soldats de passer l'hiver dans leurs tentes, hors des murailles des villes, et lui-même y fit tendre le premier son pavillon. Cependant ne voulant pas mettre uniquement sa confiance dans les dispositions favorables des barbares, il incorpora dans ses troupes ceux des Romains établis en Espagne qui étaient en âge de porter les armes; il fit construire toutes sortes de machines de guerre, et équiper un grand nombre de vaisseaux. Par là il tint les villes dans sa dépendance, et autant il paraissait doux et affable pendant la paix, dans les rapports ordinaires de la vie civile, autant il se montrait terrible dans tout ce qui regardait le service militaire.

VIII. Il n'eut pas plus tôt appris que Sylla, après avoir détruit le parti de Marius et de Car-

bon, s'était rendu maître de Rome, que s'attendant à avoir incessamment sur les bras une armée conduite par un habile général, il envoya Julius Salinator à la tête de six mille hommes de pied, pour occuper les passages des Pyrénées. Caïus Annius qui, détaché par Sylla, y arriva presque aussitôt que lui, désespérant de forcer Salinator dans son poste, se tint au pied des montagnes, incertain du parti qu'il devait prendre. Mais un certain Calpurnius, surnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahison, ses soldats abandonnèrent les sommets des Pyrénées, et Annius les ayant aussitôt franchis avec un corps nombreux de troupes, chassa devant lui tous ceux qui voulurent arrêter sa marche. Sertorius, hors d'état de lui résister, se réfugia avec trois mille hommes à Carthage-la-Neuve(6), d'où il traversa la mer et alla aborder en Afrique, sur le rivage des Maurusiens. Les soldats étant descendus sans précaution pour faire de l'eau, furent assaillis par les barbares, qui en tuèrent un grand nombre. Sertorius se rembarqua pour repasser en Espagne, et en fut repoussé; alors, avec le secours de quelques pirates ciliciens, il fit voile vers l'île de Pityuse, et y aborda malgré la garnison d'Annius qui fut battue. Peu de temps après, Annius étant venu lui-même avec une

otte considérable montée de cinq mille com-
attans, Sertorius, qui n'avait que des vaisseaux
égers, plus propres à la course qu'au combat,
résolut cependant de l'attaquer sur mer ; mais
s'éleva tout à coup du couchant un vent
npétueux, qui souleva la mer avec tant de
iolence, que la plupart des vaisseaux de Serto-
ius, trop légers pour résister aux vagues,
urent jetés de travers contre les rochers de la
côte ; et que n'ayant plus qu'un petit nombre
e navires, chassé de la mer par la tempête et
e la terre par les ennemis, il fut obligé de lut-
er dix jours entiers contre les flots et les vents
ontraires avec autant de peine que de dan-
er. Enfin, le vent étant tombé, il fut porté
ur des îles qui sont éparses dans cette mer, et
ù l'on ne trouve point d'eau ; il s'y arrêta quel-
que temps.

IX. Etant parti de là, il passa le détroit de
Cadix, et tournant à droite, il prit terre sur
es côtes d'Espagne, un peu au-dessus de l'em-
bouchure du fleuve Bétis qui, se déchargeant
ans la mer Atlantique, donne son nom à la par-
ie de l'Espagne qu'il arrose (7). Il y rencontra
les patrons de navire qui arrivaient tout récem-
nent des îles Atlantiques. Ce sont deux îles sé-
parées l'une de l'autre par un espace de mer
ort étroit, et éloignées de l'Afrique de dix mille

stades (*) ; on les appelle les Iles-Fortunées (8). Les pluies y sont rares et douces; il n'y souffle ordinairement que des vents agréables qui, apportant des rosées bienfaisantes, engraissent la terre, et la rendent propre non seulement à produire tout ce qu'on peut semer ou planter, mais encore à donner spontanément d'excellens fruits, et avec assez d'abondance pour nourrir sans travail et sans peine un peuple heureux qui passe sa vie au sein du plus doux loisir. La température des saisons, dont les changemens sont toujours modérés, y entretient un air pur et sain. Les vents de nord et d'est qui soufflent de notre continent ne tombant sur cette vaste mer qu'après avoir parcouru un espace immense, se dissipent dans cette vaste étendue et ont perdu toute leur force lorsqu'ils arrivent dans ces îles. Les vents de mer, tels que ceux du couchant et du midi, y apportent quelquefois des pluies douces qui arrosent les terres mais le plus souvent ils n'y versent que des vapeurs rafraîchissantes qui suffisent pour les féconder. Tous ces avantages ont établi, même chez les barbares, cette opinion généralement reçue que ces îles renferment les Champs-Élysées, ce séjour des âmes heureuses célébré par Homère.

(*) Cinq cents lieues.

X. Sertorius, à qui l'on raconta ces merveilles, conçut le plus ardent désir d'aller habiter ces îles et d'y vivre en repos, affranchi de la tyrannie et délivré de toutes les guerres. Mais les corsaires, qui pénétrèrent son dessein, et qui, loin de désirer la paix et le repos, voulaient du butin et des richesses, firent voile vers l'Afrique, pour aller rétablir Ascalis, fils d'Iphta, sur le trône des Maurusiens. Sertorius, sans se décourager de leur désertion, prit sur-le-champ le parti d'aller au secours des ennemis d'Ascalis, afin que ses soldats, trouvant dans cette guerre un nouveau germe d'espérance et une occasion d'exercer leur courage, ne fussent pas contraints, par la nécessité où ils seraient réduits, d'abandonner ses drapeaux. Reçu avec plaisir par les Maurusiens, il ne perdit pas un instant pour agir. Après avoir vaincu Ascalis, il l'assiégea dans la ville où il s'était retiré. Sylla n'en fut pas plus tôt informé, qu'il fit partir Paccianus avec des troupes pour secourir Ascalis. Sertorius défit Paccianus, le tua, et ayant forcé son armée de se joindre à la sienne, il prit d'assaut la ville de Tingis (9), où Ascalis s'était réfugié avec ses frères. C'est là, disent les Africains, qu'Antée est enterré. Sertorius, qui n'ajoutait pas foi à ce que les barbares disaient de la grandeur énorme de ce

géant, fit ouvrir son tombeau, où il trouva, dit-on, un corps de soixante coudées. Étonné d'une taille si monstrueuse, il immola des victimes, fit recouvrir avec soin le tombeau, augmenta ainsi le respect qu'on portait à ce géant, et accrédita les bruits qui couraient sur son compte. Les habitans de Tingis prétendent qu'après la mort d'Antée, sa femme Tingès ayant eu commerce avec Hercule, en eut un fils nommé Sophax, qui régna dans le pays, et bâtit une ville qu'il appela Tingis, du nom de sa mère. Sophax fut père de Diodore, qui, s'étant mis à la tête d'une armée d'Olbiens et de Mycéniens qu'Hercule avait établis dans cette contrée, dompta plusieurs nations d'Afrique. J'ai rapporté ces particularités par honneur pour le roi Juba, le plus grand historien qu'il y ait eu parmi les rois, et qu'on assure avoir eu pour ancêtres Diodore et Sophax.

XI. Sertorius, devenu maître de tout le pays, traita avec douceur ceux qui, recourant à lui avec confiance, se remirent à sa discrétion. Content de recevoir ce qu'ils lui offrirent d'eux-mêmes, il leur rendit leurs villes et leurs biens, et les laissa se gouverner par leurs propres lois. Comme il délibérait de quel côté il tournerait ses pas, il vint des ambassadeurs des Lusitaniens, qui l'invitaient à prendre le commande-

ent de leurs troupes. Ils avaient besoin, con-
e les armes des Romains dont ils étaient me-
ıcés, d'un général qui joignît à une grande
putation beaucoup d'expérience; et d'après
: qu'ils avaient entendu dire du caractère de
ertorius par ceux qui avaient vécu avec lui,
était le seul en qui ils eussent confiance. Ser-
rius n'était accessible ni à la volupté ni à la
ainte; intrépide dans les dangers, modéré
ans la bonne fortune, il ne le cédait à aucun
apitaine de son temps en audace, à charger
rusquement l'ennemi et à lui livrer bataille.
'agissait-il de dérober un dessein aux ennemis,
e prévenir leurs projets, de s'emparer d'un
oste avantageux, d'employer à propos la ruse
t l'adresse? personne n'y était plus habile que
ui. Magnifique jusqu'à la prodigalité dans la
écompense des belles actions, il était modéré
ans la punition des fautes. A la vérité, la ma-
ière dont, sur la fin de sa vie, il traita les otages
u'il avait entre les mains, et qui porte un ca-
actère de violence et de cruauté, prouverait
ue la douceur ne lui était pas naturelle, et
u'il en prenait les dehors par intérêt, suivant
e besoin des circonstances. Pour moi, je pense
u'une vertu réelle, bien affermie par la rai-
on, ne peut jamais être renversée par les plus
rands revers de fortune; mais je ne crois pas

impossible non plus que les meilleurs naturels, les âmes les plus fermes, quand elles sont accablées par de grands malheurs qu'elles n'ont pas mérités, changent de mœurs en changeant de fortune; et c'est, je crois, ce qu'éprouva Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné : aigri par ses revers, il fut cruel envers des traîtres.

XII. Appelé alors par les Lusitaniens, il partit d'Afrique. Investi à son arrivée de toute l'autorité de général, il mit une armée sur pied et eut bientôt soumis la partie de l'Espagne la plus voisine de la Lusitanie. Ces peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendaient à lui volontairement; il est vrai aussi qu'il mit en usage l'artifice et la ruse pour le tromper et les attirer dans son parti. Une biche fut le principal ressort qu'il fit jouer pour cela. Un homme du pays, nommé Spanus, qui vivait à la campagne, rencontra un jour une biche qui venait de mettre bas et qui était poursuivie par des chasseurs. Il la laissa fuir en liberté; mais frappé de la couleur extraordinaire du faon, dont la robe était toute blanche, il se mit à le poursuivre et le saisit. Sertorius était par hasard campé dans les environs. Comme on lui voyait recevoir avec plaisir tous les présens de gibier ou de fruit qu'on lui présentait, et récompenser généreusement ceux

ıi lui faisaient ainsi leur cour, cet homme lui ›porta sa petite biche, que Sertorius reçut ;ns montrer beaucoup de satisfaction de ce ·ésent; mais l'ayant ensuite tellement appri- ›isée qu'elle venait à sa voix et le suivait par- ut sans être jamais effarouchée du tumulte ı camp, ni du bruit des soldats, il en vint ·u à peu à la divinisier, pour ainsi dire : il :bita que cette biche était un présent de Diane; connaissant l'empire de la superstition sur s barbares, il leur fit accroire que cet animal i découvrait bien des choses cachées. Il em- oyait l'artifice pour accréditer ces bruits. :ait-il informé, par quelque avis secret, que s ennemis avaient fait une incursion sur les rres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité ıe ville à la défection? il feignait d'en avoir é averti par sa biche, pendant son sommeil, d'avoir reçu d'elle l'ordre de tenir ses troupes ·êtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses ɜutenans avait eu quelque avantage? il dé- ndait au courrier de se montrer, faisait pa- ître en public sa biche couronnée de fleurs, ›ur marquer qu'il avait reçu une heureuse ›uvelle; et pour animer le courage de ses sol- ıts, il les exhortait à faire des sacrifices aux ıeux, en leur promettant qu'ils apprendraient ientôt quelque heureux succès.

XIII. Par cet artifice, il les rendit souples et soumis à toutes ses volontés : car ils se croyaient commandés non par un général étranger et d'une grande prudence, mais par un dieu même : les événemens concouraient à les affermir dans cette opinion, lorsqu'ils voyaient les progrès extraordinaires de sa puissance : car avec deux mille six cents hommes qu'il appelait Romains, mais parmi lesquels il y avait sept cents Africains qui l'avaient suivi en Lusitanie, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux qu'il avait levés chez les Lusitaniens, il fit la guerre contre quatre généraux romains, qui avaient sous leurs ordres cent vingt mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, deux mille tant archers que frondeurs, et des villes innombrables pour alliées, tandis qu'il n'en avait eu d'abord que vingt dans son parti. Cependant, avec des commencemens si faibles, non seulement il dompta plusieurs nations puissantes, et se rendit maître d'un grand nombre de villes; mais des divers généraux qu'il eut en tête, il défit Cotta dans un combat naval, près du détroit de Mellaria (10); il vainquit Phidius qui commandait dans la Bétique, et lui tua deux mille Romains près du fleuve Bétis; son questeur remporta une grande victoire sur Lucius Domitius, proconsul de l'Espagne Cité-

rieure ; il battit en personne l'armée d'un des lieutenans de Métellus, nommé Thoranius, qui fut tué dans le combat. Enfin, Métellus lui-même, l'un des plus grands et des plus célèbres généraux que les Romains eussent alors, se trouva dans un tel embarras et réduit à une si grande extrémité, que Lucius Lollius fut obligé d'accourir de la Gaule Narbonnaise à son secours, et que le sénat lui envoya promptement de Rome le grand Pompée, avec de nouvelles troupes : car Métellus ne savait plus comment faire la guerre contre un ennemi plein d'audace qui évitait adroitement toute bataille en pleine campagne ; qui, comptant sur l'agilité et la souplesse des soldats espagnols, se pliait aisément à toutes sortes de formes, tandis que Métellus, accoutumé à des combats réglés et donnés à jour fixe, commandait une infanterie nombreuse, qui savait bien garder ses rangs, exercée à repousser, à enfoncer des ennemis qui se mesuraient de près avec elle, mais incapable de gravir les montagnes, de serrer de près des ennemis plus légers que le vent, qui fuyaient continuellement, qui savaient supporter la faim, se passer de tentes, manger des alimens sans apprêt, et tels qu'ils les trouvaient.

XIV. D'ailleurs Métellus était déjà vieux; et fatigué de tous les combats qu'il avait livrés, il

s'était laissé aller à une vie plus douce et plus molle; Sertorius, au contraire, dans toute la force et le feu de la jeunesse, avait le corps singulièrement robuste, fait à l'agilité comme à la tempérance. Il ne s'était jamais permis, même dans les temps de loisir, un usage immodéré du vin, et avait pris de bonne heure l'habitude de supporter les plus durs travaux, de faire de longues marches, de passer plusieurs nuits sans dormir, de manger peu, et de se contenter de la nourriture la plus commune. Il employait les jours de repos à la chasse, ou a des courses continuelles dans la campagne, et par là il avait acquis une telle connaissance des lieux accessibles ou impraticables, que dans ses fuites il se tirait toujours des plus mauvais pas, et qu'en poursuivant l'ennemi il l'enfermait dans des endroits difficiles d'où il lui était impossible de sortir. Aussi Métellus, réduit à l'impuissance de combattre, souffrait-il tous les inconvéniens des vaincus, tandis que Sertorius, même en fuyant, avait tous les avantages d'un vainqueur qui poursuit des fuyards : il coupait l'eau à son ennemi, et l'empêchait de faire des fourrages. Métellus se mettait-il en marche? Sertorius l'arrêtait; était-il campé? il le harcelait tant, qu'il le forçait de déloger; avait-il mis le siége devant une ville? il y arrivait aussitôt, et, en le

tenant lui-même assiégé, il le réduisait à la plus extrême disette. Enfin les soldats Romains désespérés voulurent obliger Métellus d'accepter le défi d'un combat singulier que lui avait fait Sertorius ; ils disaient qu'il devait combattre général contre général, Romain contre Romain. Et comme Métellus s'y refusa, ils se permirent sur son compte beaucoup de plaisanteries. Mais il s'en moqua, et il eut raison : car un général, dit Théophaste, doit mourir en capitaine et non pas en soldat.

XV. Métellus voyant que les Langobrites(11), qui rendaient de grands services à Sertorius, pouvaient être facilement pris par la soif, parce qu'ils n'avaient qu'un puits dans la ville, et que celui qui l'assiégerait serait maître des sources que les habitans avaient dans les faubourgs et aux pieds des murailles, résolut d'en faire le siége, persuadé que la disette d'eau la lui livrerait en deux jours ; il ne fit donc prendre à ses soldats des vivres que pour cinq jours. Sertorius, se hâtant de les secourir, fait remplir d'eau deux mille outres, et promet pour chaque outre une somme d'argent. Plusieurs de ses soldats, tant Espagnols que Maurusiens, s'étant offerts pour cette commission, il choisit les plus vigoureux et les plus agiles, les envoie par la montagne, avec ordre, après avoir livré les outres

aux habitans, de faire sortir les bouches inutiles, afin que l'eau pût suffire à ceux qui la défendaient. Métellus, dont les soldats avaient déjà consommé leurs provisions, fut vivement affecté du succès de ce stratagème, et envoya un de ses officiers, nommé Aquinus, avec six mille hommes, pour lui amener des vivres. Sertorius en étant informé, dresse une embuscade sur le chemin par où cet officier devait passer; il cache dans un ravin profond et couvert de bois trois mille hommes qui, à son retour, le chargent en queue, tandis que Sertorius lui-même l'attaque de front, le met en fuite, lui tue une grande partie de son détachement, et fait prisonnier la plupart des autres. Aquinus, après avoir perdu ses armes et son cheval, se sauva dans le camp de Métellus qui, obligé de lever honteusement le siége, fut encore baffoué par les Espagnols.

XVI. Ces exploits concilièrent à Sertorius l'admiration et l'amitié des barbares; ils étaient ravis surtout qu'il leur eût ôté leur manière sauvage et brutale de combattre, et qu'en leur faisant adopter l'armure et l'ordonnance romaines, en les accoutumant à prendre le mot du combat, il eût fait d'une multitude de brigands un corps de troupes bien discipliné; il leur prodiguait d'ailleurs l'or et l'argent pour orner leurs boucliers et leurs casques; il les invitait à se

faire des tuniques et des manteaux brodés, leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire pour cela, les piquait même d'émulation par son exemple, et leur inspirait ainsi le plus vif intérêt pour sa personne. Mais rien ne gagna tant leur affection que ce qu'il fit pour leurs enfans. Dans toutes les nations soumises à son autorité, il prit ceux des premières familles, qu'il rassembla dans Osca ([12]), ville considérable du pays, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres grecques et romaines. C'était réellement autant d'otages qu'il se donnait de la fidélité de ces peuples; mais il ne montrait que le désir de les former, de les rendre capables, dans un âge plus avancé, d'être employés aux affaires et élevés aux charges. Les pères étaient ravis de voir leurs enfans, vêtus de robes bordées de pourpre, se rendre aux écoles avec décence, et Sertorius payer toute la dépense de leur éducation, les examiner souvent lui-même, distribuer des récompenses à ceux qui se distinguaient, et leur donner de ces ornemens d'or que les Romains suspendent au cou de leurs enfans, et qu'ils appellent bulles. C'était un usage en Espagne que le général fût entouré d'un certain nombre de guerriers qui se dévouaient à mourir avec lui, s'il venait à être tué; chez les barbares ce dévouement s'ap-

pelait Libation. Les autres généraux avaient peu de ces écuyers ou compagnons d'armes qui se consacrassent à mourir avec eux ; Sertorius était suivi de plusieurs milliers de soldats qui avaient fait pour lui ce généreux dévouement. Un jour que son armée fut mise en déroute près d'une ville d'Espagne, les soldats espagnols, quoique poursuivis de près par les ennemis, oubliant le soin de leur propre conservation, ne pensèrent qu'à sauver Sertorius, et l'enlevant sur leurs épaules, ils se le passèrent de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la ville, et ne songèrent à se sauver eux-mêmes que lorsqu'il fut en sûreté.

XVII. Chéri à ce point des Espagnols, il ne l'était pas moins des troupes qui venaient d'Italie. Perpenna Vento, attaché au même parti que Sertorius, étant arrivé en Espagne avec une armée nombreuse et de grandes sommes d'argent, voulait faire seul de son côté la guerre à Métellus. Ses troupes en témoignèrent tout haut leur mécontentement ; il n'était question dans tout le camp que de Sertorius, et cette préférence mortifia Perpenna, qui était enflé de sa naissance et de ses richesses. Mais lorsqu'on eu appris que Pompée passait déjà les Pyrénées les soldats de Perpenna, prenant leurs armes e arrachant les enseignes, pressent à grands cri

leur général de les mener au camp de Sertorius, le menaçant, s'il le refuse, de l'abandonner et d'aller trouver un général si capable de procurer sa propre sûreté et celle des autres. Perpenna, contraint de leur céder, se rendit au camp de Sertorius avec cinquante-trois cohortes.

XVIII. Sertorius, à qui toute l'Espagne en deçà de l'Ebre s'était déjà soumise, se vit, par la jonction de Perpenna, à la tête d'une puissante armée, et chaque jour il lui arrivait de tous côtés de nouvelles troupes; mais il ne voyait pas sans inquiétude la confusion et l'audace de ces barbares, qui, impatiens de tout délai, criaient sans cesse qu'on les menât à l'ennemi. Il essaya d'abord la voie de la persuasion; mais les voyant prêts à se révolter et à se porter aux dernières violences pour le forcer à attaquer hors de propos, il les abandonna à leur fougue, s'attendant bien, qu'après avoir été, non pas entièrement défaits, mais fort maltraités, ils seraient dans la suite plus soumis et plus dociles. Ils furent battus comme il l'avait prévu, et étant allé à leur secours, il les recueillit dans leur fuite, et les ramena en sûreté dans le camp. Mais peu de jours après, pour leur ôter le découragement où cet échec les avait jetés, il assemble toute l'armée, et fait amener deux chevaux, l'un très vieux et très

faible, l'autre grand et robuste, et remarquable surtout par la beauté de sa queue, et par l'épaisseur des crins dont elle était garnie. Près du cheval faible il place un homme grand et fort, et près du cheval vigoureux, un petit homme qui n'avait aucune apparence de force. Au signal donné, l'homme fort saisit à deux mains la queue du cheval faible, et le tire de toutes ses forces, comme pour l'arracher, pendant que l'homme faible, prenant un à un les crins de la queue du cheval fort, les arrache tous très facilement. Le premier, après bien des efforts inutiles, qui prêtaient fort à rire aux spectateurs, abandonne son entreprise; l'homme faible au contraire montre la queue de son cheval, qu'il avait, en un moment et sans aucune peine, dégarnie de tous ses crins. Sertorius alors se levant : « Mes alliés, leur dit-il, vous « voyez que la patience a beaucoup plus de « pouvoir que la force, et que des choses qu'on « ne peut surmonter tout à la fois cèdent aisé- « ment quand on les prend l'une après l'autre. « La persévérance est invincible : c'est par elle « que le temps attaquant les plus grandes puis- « sances, les détruit et les renverse; c'est un « allié aussi sûr pour ceux à qui la raison fait « observer et saisir le moment favorable, qu'elle « est un ennemi dangereux pour ceux qui met-

« tent trop de précipitation dans les affaires. » C'est par de semblables apologues que Sertorius rassurait ses soldats, et leur enseignait à attendre les occasions.

XIX. Mais aucun de ses exploits ne fut plus admiré que le stratagème dont il usa contre les Characitaniens; ce peuple, qui habite au-delà du Tage, ne demeure ni dans des villes ni dans des bourgs ; il fait son séjour sur un très grand coteau fort élevé, rempli de cavernes et d'antres profonds, dont les ouvertures sont tournées vers le nord. Toute la campagne que ce coteau domine ne produit qu'une boue argileuse, qu'une terre si légère et si friable, qu'on peut à peine s'y soutenir, et que, pour peu qu'on y touche, elle se réduit en une poussière très fine, comme ferait la chaux ou la cendre. Quand la crainte de quelque ennemi les oblige de se renfermer dans ces cavernes avec le butin qu'ils ont fait, ils s'y tiennent tranquilles, comme dans une retraite où ils ne craignent pas d'être forcés. Sertorius, qui s'était éloigné de Métellus, campait au pied de ce coteau; les barbares s'imaginant qu'il avait été battu, lui témoignèrent beaucoup de mépris ; Sertorius, soit par colère, soit pour montrer qu'il ne fuyait pas, monte le lendemain à cheval dès le point du jour, et va reconnaître le coteau ; il n'y voit

aucun accès, et va inutilement de côté et d'autre, en faisant à ces barbares de vaines menaces. Tout à coup il s'aperçoit que le vent fait élever de cette terre une grande quantité de poussière, et la porte vers l'entrée du coteau, qui, comme je l'ai déjà dit, est tourné du côté du nord. Le vent qui souffle du pôle arctique, et qu'on nomme Cécias, est celui qui règne le plus souvent dans ce pays ; il s'élève naturellement de ces plaines humides et des montagnes voisines, toujours couvertes de neige. On était alors en plein été; et ce vent, entretenu par la fonte des glaces du nord, soufflant avec plus de forces, procurait pendant le jour une fraîcheur agréable, utile à ces barbares et à leurs troupeaux. Sertorius ayant réfléchi sur cette circonstance locale, instruit d'ailleurs par les naturels du pays, ordonne à ses soldats d'apporter de cette terre fine et cendreuse, et de la mettre en monceaux devant l'entrée de ces cavernes. Les barbares, qui crurent que c'était une levée qu'il faisait pour les attaquer, s'en moquèrent. Sertorius, après que ses soldats eurent ainsi travaillé jusqu'à la nuit, les fit rentrer dans le camp. Au point du jour il souffla d'abord un vent doux qui commença par enlever les parties les plus fines de la terre qu'ils avaient entassée, et à la répandre dans l'air

comme cette paille légère qui s'élève d'une aire. Bientôt le vent devenant plus fort, à mesure que le soleil montait, et le coteau étant déjà couvert de poussière, les soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond les tas qu'ils avaient faits, et à briser les mottes de cette terre argileuse. Il y en eut même qui, faisant passer et repasser leurs chevaux sur ces monceaux de poussière, en élevaient une plus grande quantité, et la livraient au vent, qui en portait les parties les plus déliées dans les cavernes des barbares, ouvertes de ce côté ; comme elles n'avaient pas d'autres ouvertures que celles qui donnaient entrée au vent, elles furent bientôt remplies de cette vapeur étouffante qui s'y portait continuellement, et qui les empêchait de voir et de respirer. Ils eurent bien de la peine à supporter ce tourment pendant deux jours : le troisième ils se rendirent à Sertorius, dont ils augmentèrent moins les forces que la réputation, pour avoir fait par adresse ce que les armes n'auraient pu faire.

XX. Tant que Sertorius eut en tête Métellus, il parut ne devoir la plupart de ses succès qu'à la vieillesse et à la lenteur naturelle d'un général incapable de résister à un adversaire plein d'audace, et dont les troupes agiles ressemblaient plutôt à des compagnies de brigands

qu'à une armée régulière. Mais après que Pompée eut franchi les Pyrénées, et que Sertorius se fut campé auprès de lui, ces deux généraux ayant déployé l'un contre l'autre tout ce qu'ils purent imaginer de ruses militaires, Sertorius parut supérieur à Pompée, soit pour parer les coups de son adversaire, soit pour lui en porter de plus sûrs ; et sa réputation fut portée rapidement jusqu'à Rome, où il passa pour le général le plus habile, le plus versé dans la science militaire ; non que Pompée n'eût qu'une gloire médiocre ; elle brillait au contraire du plus grand éclat, depuis que les exploits qu'il avait faits sous Sylla lui avaient mérité de la part de ce général le surnom de Grand, et lui avaient fait obtenir, dès sa première jeunesse, les honneurs du triomphe. Aussi plusieurs des villes d'Espagne soumises à Sertorius, qui, en voyant arriver Pompée, avaient jeté les yeux sur lui, et pensaient à embrasser son parti, changèrent-elles de sentiment, après ce qui arriva devant les murs de Lauron ([13]), contre l'attente de tout le monde. Sertorius en faisait le siége, et Pompée était venu avec toute son armée au secours de la place. Il y avait près des murailles une colline très avantageusement située pour incommoder les assiégés. Sertorius et Pompée y coururent, l'un pour s'en saisir,

l'autre pour empêcher l'ennemi de s'y poster. Sertorius y arriva le premier, et Pompée fit arrêter ses troupes, fort aise que la chose eût ainsi tourné, parce qu'il crut tenir Sertorius assiégé entre la ville et son armée. Il fit même dire aux habitans de Lauron de ne rien craindre, et de se tenir tranquilles sur leurs murailles, d'où ils verraient Sertorius assiégé. Ce général ayant su le propos de Pompée ne fit qu'en rire, et dit que cet écolier de Sylla, car c'est ainsi qu'il appelait Pompée par dérision, allait bientôt apprendre qu'un général doit plutôt regarder derrière soi que devant. En même temps il fait voir aux assiégés que dans les premiers retranchemens, d'où il était parti pour aller s'emparer de la colline, il avait laissé six mille hommes d'infanterie, en leur donnant l'ordre de charger Pompée en queue lorsqu'il viendrait l'attaquer. Pompée, qui s'en aperçut trop tard, n'osait marcher contre lui, de peur d'être enveloppé ; d'un autre côté il avait honte d'abandonner les assiégés dans le danger extrême où ils se trouvaient. Il les vit enfin succomber forcément sous ses yeux, sans pouvoir les défendre ; car les barbares, ne voyant aucun espoir de secours, se rendirent à Sertorius, qui leur fit grâce de la vie, et leur laissa la liberté d'aller où ils voudraient ; mais il brûla leur ville,

non par un mouvement de colère ou de cruauté : c'était de tous les généraux celui qui se livrait le moins à son ressentiment, mais pour couvrir de honte et de confusion les admirateurs de Pompée, et faire dire parmi les barbares que ce général, à la tête de son armée, s'était presque chauffé à l'incendie d'une ville alliée, sans lui donner aucun secours.

XXI. Cependant Sertorius reçut plusieurs échecs dans cette guerre, non pas en personne, car il fut toujours invincible, ainsi que les troupes qu'il commandait; mais ses lieutenans furent souvent battus. Il est vrai que la manière dont il réparait leurs défaites le rendait plus admirable que les généraux vainqueurs, comme il parut dans la bataille de Sucron contre Pompée seul, et dans celle de Tuttia contre Pompée et Métellus réunis. L'affaire de Sucron n'eut lieu, dit-on, que par l'empressement qu'avait Pompée de combattre avant que Métellus vînt partager l'honneur de la victoire. Sertorius désirait aussi d'en venir aux mains avec Pompée, avant l'arrivée de Métellus. Il se mit donc en bataille vers le soir, dans la pensée que les ennemis, qui, étrangers dans ce pays, ne connaissaient pas bien les lieux, seraient arrêtés par les ténèbres, et ne pourraient ni fuir s'ils étaient battus, ni poursuivre les

fuyards s'ils remportaient la victoire. Lorsque le combat fut engagé, Sertorius, qui commandait son aile droite, se trouva, non en face de Pompée, mais d'Afranius, qui conduisait la gauche des ennemis. Informé que son aile gauche, qui était aux prises avec Pompée, avait plié et était presque défaite, il laisse son aile droite à ses lieutenans, et vole au secours de sa gauche, qu'il trouve en partie rompue, et n'ayant plus qu'un petit nombre de soldats qui tinssent ferme dans leur poste. Il rallie les fuyards, leur redonne du courage, et les ramène au combat contre Pompée qui les poursuivait, et l'oblige lui-même de prendre la fuite. Pompée manqua même d'y périr : blessé dangereusement, il se sauva contre toute espérance, et ne dut son salut qu'à l'avidité des soldats africains de Sertorius, qui, s'étant saisis de son cheval, et s'amusant à partager le harnois magnifique dont il était couvert, cessèrent de le poursuivre. Afranius, de son côté, n'avait pas plus tôt vu Sertorius aller au secours de son aile gauche, que mettant en fuite la droite qui lui était opposée, il l'avait poussée jusque dans le camp, y était entré pêle-mêle avec les fuyards, et s'était mis à le piller. Il était déjà pleine nuit ; il ignorait la fuite de Pompée, et ne pouvait faire abandonner le pillage à ses

soldats. Sertorius, vainqueur à son aile gauche, arrive en ce moment, et tombant tout à coup sur les troupes d'Afranius, déjà troublées du désordre où elles étaient, il en fait un grand carnage. Le lendemain matin il met ses troupes sous les armes, et présente de nouveau la bataille à Pompée; mais apprenant que Métellus approchait, il fait sonner la retraite, et décampe en disant : « Si cette vieille ne fût « survenue, j'aurais renvoyé cet enfant à Rome, « après l'avoir châtié à coups de verges. »

XXII. Sertorius regrettait fort sa biche blanche, qu'on ne pouvait retrouver nulle part; cette perte lui ôtait une de ses plus grandes ressources pour gouverner les barbares, et jamais ils n'avaient eu plus besoin d'être encouragés; mais quelques soldats qui s'étaient égarés la nuit l'ayant rencontrée, la reconnurent à sa couleur, et la ramenèrent à Sertorius, qui leur promit une grande somme d'argent, s'ils voulaient n'en parler à personne. Il fit cacher la biche, et peu de jours après il parut en public avec un visage gai, dit aux chefs des barbares que les dieux lui avaient fait connaître pendant son sommeil que bientôt il lui arriverait quelque chose de très heureux; et montant sur la tribune, il donna audience à tous ceux qui se présentèrent. Dans ce moment la biche,

que les soldats qui la gardaient près de là venaient de lâcher, voyant Sertorius, s'élance avec un air de joie vers le tribunal, appuie sa tête sur les genoux de Sertorius, et lui lèche la main droite, caresse qu'elle avait coutume de lui faire. Sertorius répond à ses caresses par des témoignages d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes. Après quelques momens de surprise, les spectateurs finissent par battre des mains, en s'écriant que Sertorius est un homme divin et chéri des dieux; ils le reconduisent dans sa tente, pleins de confiance, et se livrent aux plus heureuses espérances.

XXIII. Pendant qu'il était sur les terres des Saguntins, il fut forcé d'en venir aux mains avec les ennemis, qui, réduits à la plus extrême disette, étaient sortis de leur camp pour fourrager et ramasser des vivres. Les deux armées donnèrent des preuves de la plus grande valeur; Memmius, le plus habile des lieutenans de Pompée, fut tué au fort du combat. Sertorius, pour qui la victoire paraissait déclarée, fit main-basse sur tous ceux qui lui résistaient encore, et poussa jusqu'à Métellus, qui, en tenant ferme et combattant avec une force au-dessus de son âge, fut blessé d'un coup de lance. Les Romains qui furent témoins de sa blessure, et ceux qui l'apprirent, hon-

teux d'abandonner leur général, et enflammés de colère, reviennent contre l'ennemi, couvrent Métellus de leurs boucliers, l'arrachent de force aux Espagnols, et les obligent de reculer. Sertorius, qui voit la victoire lui échapper, voulant assurer du moins la retraite des siens, et se donner le temps d'avoir de nouveaux renforts, se retire dans une ville de la montagne très forte d'assiette, dont il fait aussitôt réparer les murailles, et fortifier les postes. Il ne pensait à rien moins qu'à soutenir un siége; il ne voulait que tromper les ennemis, qui, dans l'espoir de prendre facilement la ville, vinrent en effet l'assiéger; et, laissant échapper les barbares, ne songèrent pas à empêcher les renforts que Sertorius faisait rassembler. Il avait envoyé des officiers dans les villes de son obéissance, avec ordre de le faire avertir dès qu'ils auraient réuni un assez grand nombre de troupes. Lorsqu'il en eut reçu l'avis, il passa sans peine au travers des ennemis, et alla joindre ces nouvelles levées. Se voyant alors en force, il revient sur ses pas, coupa les vivres aux ennemis du côté de la terre, en leur dressant des embûches, en les enveloppant, et se portant lui-même partout avec une incroyable rapidité; il arrêtait aussi leurs convois par mer, en croisant sur les côtes avec quelques vaisseaux de

pirates. Les généraux ennemis furent donc obligés de se séparer; Métellus se retira dans les Gaules, et Pompée prit ses quartiers d'hiver dans le pays des Vaccéens (14). Le défaut d'argent les lui rendait difficiles, et il écrivit au sénat que s'il n'en recevait bientôt, il serait obligé de ramener son armée à Rome, le sacrifice qu'il avait fait de sa fortune à la défense de l'Italie ne lui permettant pas d'en faire de nouveaux. Déjà même le bruit courait dans Rome que Sertorius serait en Italie avant Pompée : tant par son habileté il avait mis dans le dernier embarras les premiers et les plus puissans des généraux que les Romains eussent alors !

XXIV. Métellus lui-même montra son extrême crainte et la haute opinion qu'il avait de Sertorius : il fit publier à son de trompe qu'il donnerait cent talens d'argent et deux mille plèthres de terre (15) au premier Romain qui le tuerait : et si c'était un banni, il y ajoutait la promesse de son rappel. Acheter sa mort par une trahison, c'était déclarer qu'il n'espérait rien de la force. Enfin étant venu à bout de le vaincre dans un combat, il fut si enflé, si ravi de ce succès, qu'il prit le titre d'Impérator, et que les villes par où il passait lui dressèrent des autels et lui offrirent des sacrifices. Il souf-

frit même, dit-on, qu'on lui mît des couronnes sur la tête, qu'on lui donnât des festins somptueux, où, pendant qu'il était à table, vêtu d'une robe triomphale, on faisait descendre du plancher, par le moyen de machines, des figures de la Victoire, qui portaient dans leurs mains des trophées d'or et des couronnes, où enfin des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient à sa louange des hymnes de triomphe : vanité ridicule d'être ainsi enflé d'orgueil et ivre de joie, pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelait le fugitif de Sylla, le reste de la défaite de Carbon. Quelle différence de cette conduite avec la magnanimité de Sertorius! Il avait donné le nom de sénat aux sénateurs qui s'étaient réfugiés de Rome dans son camp; il prenait parmi eux ses questeurs et ses lieutenans, et se conformait en tout aux lois et aux coutumes des Romains. Quoiqu'il fît la guerre avec les troupes et avec l'argent des villes d'Espagne, il ne céda jamais aux Espagnols, même de parole, aucune part à l'autorité souveraine, et leur donna toujours des Romains pour gouverneurs et pour capitaines ; il ne s'était proposé que de rendre la liberté aux Romains, et non d'accroître, au préjudice des Romains, la puissance des Espagnols.

XXV. Car il aimait tendrement sa patrie, et

désirait vivement d'y retourner ; mais ce désir ne l'empêchait pas de montrer dans ses malheurs le plus grand courage. Jamais il ne fit la moindre bassesse auprès de ses ennemis ; au contraire, dans ses victoires, il envoyait dire à Métellus et à Pompée qu'il était prêt à poser les armes pour aller vivre à Rome en simple particulier, si on lui permettait d'y retourner ; qu'il préférait la vie la plus obscure dans sa patrie à l'empire du monde entier, qu'il faudrait acheter par l'exil. Ce grand amour de la patrie venait surtout, à ce qu'on assure, de sa tendresse extrême pour sa mère, qui l'avait élevé avec soin depuis qu'il était resté orphelin en bas âge, et à laquelle il était uniquement attaché. Appelé par les amis qu'il avait en Espagne pour en prendre le commandement, il y apprit la mort de sa mère, et il fut accablé d'une douleur si vive, qu'il voulut renoncer à la vie ; il resta sept jours entiers couché à terre, sans donner le mot aux troupes et sans voir ses amis. Ses officiers et ceux qui partageaient avec lui le commandement ayant environné sa tente, ne purent le déterminer qu'avec peine à se montrer aux soldats, à leur parler, à se mettre à la tête des affaires, qui étaient dans le meilleur état ; aussi le regardait-on assez généralement comme un esprit doux, ami du repos, que des

motifs puissans avaient, contre son inclination, porté au commandement des armées, qui, ne pouvant vivre en sûreté dans son pays, et poussé par ses ennemis à prendre les armes, n'avait cherché, en faisant la guerre, que sa sûreté personnelle.

XXVI. Son traité avec Mithridate est une nouvelle preuve de sa grandeur d'âme. Ce prince, abattu par Sylla, s'étant relevé comme pour commencer une seconde lutte, entra de nouveau dans l'Asie. La réputation de Sertorius était déjà répandue dans toutes les contrées, et les commerçans qui revenaient des mers du couchant remplissaient le royaume de Pont du bruit de ses exploits. Mithridate, excité par les flatteries de ses courtisans, qui comparaient Sertorius à Annibal, et lui-même à Pyrrhus; qui lui assuraient que les Romains, attaqués de deux côtés à la fois, ne pourraient jamais tenir contre deux si grands généraux et contre des puissances devenues si redoutables, quand le plus habile capitaine serait réuni au plus grand des rois, Mithridate, dis-je, résolut de lui envoyer des ambassadeurs. Il les fit partir pour l'Espagne avec des lettres, et les chargea d'offrir de vive voix à Sertorius des vaisseaux et de l'argent pour soutenir la guerre, à condition que Sertorius lui assurerait la possession de

toute l'Asie, qu'il avait été forcé de céder aux Romains par le traité que Sylla avait fait avec lui. Sertorius, ayant reçu ces ambassadeurs, assembla son conseil, qu'il appelait le sénat; ils furent tous d'avis d'accepter avec joie les propositions de Mithridate, puisqu'il ne demandait qu'un vain nom, qu'un titre inutile de ce qui ne leur appartenait pas, et qu'il leur donnait en échange les choses dont ils avaient le plus grand besoin. Mais Sertorius rejeta ce conseil; il dit qu'il laisserait volontiers à Mithridate la Bithynie et la Cappadoce, pays toujours gouvernés par des rois, et où les Romains n'avaient rien à prétendre; mais qu'une province qu'il avait enlevée aux Romains, qui la possédaient au plus juste titre, qu'il avait perdue ensuite dans la guerre, vaincu par Fimbria, et qu'il venait de céder à Sylla par un traité, il ne souffrirait jamais qu'elle rentrât sous sa domination : « Car, ajouta-t-il, je veux « que Rome s'agrandisse par mes victoires, et « je ne veux pas devoir mes victoires à l'affai- « blissement de Rome. Un homme de cœur ne « désire qu'une victoire honorable, et il ne vou- « drait pas sauver sa vie même par des moyens « honteux. »

XXVII. Cette réponse, rapportée à Mithridate, le frappa d'étonnement : « Quels ordres

« nous donnera donc Sertorius, dit-il à ses « amis, lorsqu'il sera dans Rome assis au mi- « lieu du sénat, si maintenant relégué sur les « côtes de l'Océan Atlantique il fixe les bor- « nes de mon royaume, et me menace de la « guerre à la première entreprise que je ferai « sur l'Asie? » C'est pourtant sur ce pied que le traité fut conclu et juré. Mithridate conservait la Bithynie et la Cappadoce, et Sertorius s'obligeait de lui envoyer un général et des troupes; de son côté, Mithridate s'engageait à lui fournir quarante vaisseaux et trois mille talens. Sertorius lui envoya pour général, en Asie, Marcus Marius, l'un des sénateurs romains qui s'étaient réfugiés auprès de lui, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Asie; et lorsque Marius, précédé de ses faisceaux de verges et de ses haches, entrait dans une ville, Mithridate le suivait, prenant de lui-même le second rang, et faisant auprès de Marius le rôle de courtisan. Le général romain donnait la liberté à quelques-unes de ces villes, en affranchissait d'autres de tout impôt, en leur déclarant que c'était à Sertorius qu'elles devaient ce bienfait. Ainsi l'Asie, foulée par les fermiers de la république, opprimée par l'avarice et l'insolence des troupes qu'on y avait mises en garnison, se sentit relever de nouveau sur les ailes

de l'espérance, et désira vivement le nouveau gouvernement dont on lui offrait la perspective consolante.

XXVIII. Cependant, en Espagne, les sénateurs et les généraux qui étaient avec Sertorius n'eurent pas plus tôt conçu l'espoir d'être en état par eux-mêmes de résister aux ennemis, que leurs craintes dissipées firent place à une jalousie aussi folle qu'imprudente contre la puissance de Sertorius. Ils étaient surtout excités par Perpenna, qui, enflé d'un vain orgueil à cause de sa naissance, aspirait au commandement, et semait secrètement parmi ses amis les propos les plus séditieux : « Quel démon en-
« nemi nous maîtrise, leur disait-il, et nous pré-
« cipite chaque jour dans de plus grands mal-
« heurs ? Nous avons dédaigné d'obéir, au sein
« même de notre patrie, aux ordres de Sylla,
« qui était maître de la terre et de la mer. Con-
« duits par notre mauvaise destinée, nous som-
« mes venus ici dans l'espoir d'être libres, et
« nous nous soumettons volontairement à la
« servitude; satellites de la fuite de Sertorius,
« qui nous donne un vain titre de sénat de-
« venu l'objet de la risée de ceux qui l'enten-
« dent prononcer; et cependant nous souffrons
« les mêmes injures, nous recevons les mêmes
« ordres, nous supportons les mêmes travaux

« que des Espagnols et des Lusitaniens ! » La plupart des officiers, remplis de ces propos, mais craignant la puissance de Sertorius, et n'osant pas en venir à une rébellion ouverte, ruinaient en secret ses affaires ; ils maltraitaient les barbares ; ils leur infligeaient les punitions les plus rigoureuses ; ils les accablaient d'impôts, et tout cela au nom de Sertorius. De là des séditions et des révoltes dans les villes. Ceux qu'il y envoyait pour les apaiser et pour adoucir les esprits multipliaient partout les soulèvemens, et répandaient de plus en plus le feu de la sédition. Sertorius, poussé à bout, démentit alors la douceur et la bonté qu'il avait toujours montrées, et se rendit coupable de la plus horrible injustice envers les jeunes gens qu'il faisait élever dans la ville d'Osca : il fit mourir les uns et vendre les autres.

XXIX. Perpenna, qui déja s'était donné plusieurs complices de la conjuration qu'il tramait, y fit entrer aussi Manlius, l'un des principaux officiers de Sertorius. Ce Manlius aimait un jeune garçon ; et pour lui montrer jusqu'où allait sa tendresse, il lui fit part de la conspiration, et lui conseilla de laisser tous ses rivaux pour ne s'attacher qu'à lui ; qu'il le verrait dans peu de jours élevé à une très grande puissance. Ce jeune homme, qui avait plus d'inclination

pour un certain Aufidius, dont il était aussi fort aimé, lui découvrit le complot. Aufidius en fut fort étonné, car il était lui-même de la conjuration; mais il ne savait pas que Manlius y fût entré. Bien plus troublé quand ce jeune homme lui nomma Perpenna, Grécinus, et quelques autres qu'il savait être au nombre des conjurés, il traita, devant ce jeune homme, tous ces propos de chimères, et lui dit de n'ajouter aucune foi à ce que lui disait Manlius, qui n'était qu'un homme vain et léger. Cependant il va trouver Perpenna, lui apprend le danger où ils se trouvent, et lui conseille de hâter le moment de l'exécution. Les autres conjurés ayant appuyé son avis, ils mènent à Sertorius un homme qu'ils avaient suborné, et qui lui remit des lettres par lesquelles on apprenait qu'un de ses lieutenans avait remporté une victoire importante et fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de joie, fit un sacrifice pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle. Perpenna saisit ce moment pour l'inviter à un festin qu'il donnait à ses amis, qui tous étaient des complices de la conjuration, et il lui fait de si vives instances, qu'il le détermine à s'y rendre.

XXX. Sertorius faisait observer dans tous ses repas beaucoup de modestie et de décence; il n'y souffrait ni action, ni discours déshonnête,

et ne permettait à ses convives que des amusemens sages ; la bonne chère n'y amenait jamais aucune insolence. Ce jour-là, quand on fut au milieu du souper, les conjurés, qui cherchaient à exciter une querelle, se permirent hautement des paroles obscènes : et feignant d'être ivres, ils commirent les actions les plus indécentes, afin d'irriter Sertorius. Ce général, soit qu'il ne pût supporter une telle licence, soit que leur bégaiement et leur conduite offensante, à laquelle il n'était pas accoutumé, lui eussent fait pénétrer leur dessein, changea de posture et se renversa sur son lit, afin de ne prendre aucune part à ce qui se passait entre eux. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, et en buvant il la laissa tomber ; au bruit de sa chute, signal dont les conjurés étaient convenus, Antonius, qui était assis au-dessus de Sertorius, lui donne un coup d'épée ; Sertorius, se sentant frapper, se retourne aussitôt et veut se lever ; mais Antonius se jette sur son corps et lui saisit les deux mains. Sertorius, ne pouvant se défendre, expire percé de coups.

XXXI. A la première nouvelle de sa mort, la plupart des Espagnols se retirèrent du camp, et envoyèrent des ambassadeurs à Métellus et à Pompée pour se rendre à eux. Perpenna, ayant rassemblé ceux qui étaient restés auprès de lui,

voulut, avec les préparatifs que Sertorius avait faits, tenter quelque entreprise; mais ce fut à sa honte, et il fit voir qu'il n'était pas plus capable de commander que d'obéir. Il osa livrer bataille à Pompée, qui eut bientôt détruit toutes ses forces et le fit lui-même prisonnier. Il ne soutint pas cette dernière infortune avec la dignité convenable à un général. Maître de tous les papiers de Sertorius, il offrit à Pompée de lui montrer les lettres de plusieurs consulaires et d'autres personnages des plus puissans de Rome, qui avaient écrit de leur propre main à Sertorius pour l'appeler en Italie, et qui lui faisaient entendre qu'il y trouverait bien des gens disposés à favoriser une révolution dans le gouvernement. Pompée, dans cette occasion, loin de se conduire en jeune homme, fit une action pleine d'une sagesse et d'une prudence consommées, qui prévint dans Rome de grands troubles et des nouveautés dangereuses. Il rassembla ces lettres avec tous les autres papiers de Sertorius, et les brûla sans les lire ni les laisser lire à personne Il fit sur-le-champ mourir Perpenna, de peur qu'en nommant quelques-uns de ceux qui avaient écrit ces lettres il ne donnât lieu à des troubles et à des séditions funestes. Les complices de Perpenna furent presque tous ou conduits à Pompée qui les fit exécuter, ou

s'étant réfugiés en Afrique, ils y furent tués à coups de flèches par les Maurusiens. Il ne s'échappa qu'Aufidius, le rival de Manlius, soit qu'il ne fût pas connu, soit qu'on le méprisât. Il vieillit dans une bourgade des barbares, accablé de misère et détesté de tout le monde.

---

# NOTES

# SUR SERTORIUS.

(1) Charidème, de la ville d'Orée, dans l'Eubée, était fils de Scellius, et gendre de Cotys, roi de Thrace.

(2) Ios, l'une des îles Sporades, patrie de la mère du poète Homère, signifie en grec violette. Smyrne, ville d'Ionie, fondée par Tantale, sous le nom de Nauloque, et depuis appelée Smyrne, du nom de Smyrné, Amazone qui s'empara d'Éphèse, et dont le nom veut dire Mirrhe.

(3) Cardie était une ville de la Chersonèse de Thrace; son nom, qui en grec signifie cœur, a donné lieu à une étymologie fabuleuse, rapportée par Étienne de Bysance, qui dit que pendant qu'Hermocharès, son fondateur, faisait un sacrifice, un corbeau vint enlever le cœur de la victime, et l'emporta dans le lieu où la ville fut bâtie. Pline en donne une origine plus naturelle, qu'il tire de la forme de cœur qu'on avait donnée à cette ville. Il y en avait une autre tout auprès, au rapport du même auteur, nommée Pactis; Lysimaque, roi de Thrace, les réunit en une seule qu'il appela, de son nom, Lysimachie.

(4) L'emploi d'espion n'était pas regardé chez les Romains comme il l'est parmi nous; des personnes considérables s'offraient volontiers pour cette commis-

sion, qu'ils croyaient d'autant plus glorieuse, qu'elle était accompagnée de plus grands dangers; voilà pourquoi Sertorius, qui avait déjà acquis beaucoup de réputation, se présente pour la remplir. Chez les Grecs elle était encore plus honorable et plus briguée; on voit dans le dixième livre de l'Iliade Ulysse et Diomède aller, comme espions, dans le camp des Troyens, et les généraux, les princes même, s'offrir pour suivre Ulysse, et se disputer la gloire d'être choisis.

(5) Ville de l'ancienne Celtibérie, aujourd'hui Cazorla, sur les confins de la Castille-Neuve et de l'Andalousie. Les Gyriséniens ne se trouvent point dans les anciens géographes.

(6) Aujourd'hui Carthagène, ville maritime d'Espagne, dans la province nommée autrefois le royaume de Murcie; elle avait été bâtie par Adrusbal, selon les uns, par Annibal, suivant d'autres, à la place de Sagunte, que ce dernier avait détruite. Les Maurusiens, ainsi nommés par les Grecs, et appelés Maures par les Romains, étaient à l'extrémité occidentale de l'Afrique, qui est séparée de l'Espagne par le détroit de Gibraltar. Pityuse, dont il est parlé plus bas, était une des îles Baléares, aujourd'hui Iviça, dans la Méditerranée.

(7) Le Bétis, qu'on appelle maintenant le Guadalquivir, donnait son nom à l'ancienne Bétique, aujourd'hui l'Andalousie.

(8) Ces îles atlantiques, appelées maintenant les Canaries, sont au nombre de sept, sans compter plusieurs petites îles qui sont auprès.

(9) Tingis, ville de la Mauritanie propre, qui s'étendait le long de la Méditerranée, sur la côte occidentale, était située sur le détroit de Gibraltar, et

donnait son nom à la Mauritanie Tingitane, où sont aujourd'hui les royaumes de Fez et de Maroc.

(10) Ville de la Bétique, sur le détroit de Gibraltar.

(11) Langobrige était une ville de Portugal assez près de la mer et de l'embouchure du Douro, sur les confins de l'Andalousie, dans laquelle pour cette raison quelques auteurs la comprennent.

(12) Osca, ville considérable, dans un des cantons occupés par les Hergètes, et appelé Vescitanie; c'est aujourd'hui Huesca en Arragon.

(13) Ville de l'Espagne citérieure, aujourd'hui Liria, au royaume et à cinq lieues de Valence.

(14) Entre le Durius, aujourd'hui Douro, au midi, et au nord les Cantabres, maintenant les Biscayens.

(15) Les cent talens valaient cinq cent mille livres de notre monnaie. Le plèthre était une mesure de cent pieds.

# EUMÈNE.

## SOMMAIRE.

I. Naissance d'Eumène. Il s'attache à Philippe de Macédoine, et passa au service de son fils Alexandre. II. Il éprouve divers désagrémens de la part de ce prince. III. Son partage après la mort d'Alexandre. IV. Il se joint à Perdiccas. V. Perdiccas l'établit dans la Cappadoce. VI. Il remporte une victoire contre Néoptolème. VII. Il rejette les propositions que lui fait Antipater d'abandonner Perdiccas. Cratère marche contre Eumène. VIII. Songe d'Eumène. IX. Il livre bataille, et Cratère est tué. X. Combat singulier entre Eumène et Néoptolème ; celui ci y périt. XI. Eumène est condamné à mort par les Macédoniens. XII. Comment il paie ses troupes. Précautions qu'elles prennent pour sa sûreté. XIII. Il fait pendre un des siens qui l'avait trahi et lui avait fait perdre une bataille. XIV. Il empêche ses troupes de piller le bagage d'Antigonus. XV. Il se retire dans la ville de Nora. Son entrevue avec Antigonus. XVI. Ce dernier met le siége devant Nora. Comment Eumène exerçait ses soldats dans un espace étroit. XVII. Accord entre Eumène et Antigonus. XVIII. Il reçoit des lettres d'après lesquelles il passe en Macédoine. Comment il calme la jalousie d'Antigène et de Teutame. XIX. Il se met à l'abri de la mauvaise volonté de ses envieux. XX. Dans une autre occasion, la vue seule de la litière fait reculer Antigonus. XXI. Stratagème par le moyen duquel il arrête la marche d'Antigonus. XXII. Il est nommé

seul général. La jalousie de ce choix porte Antigène à conspirer contre lui. XXIII. Il enfonce l'armée d'Antigonus. Lâcheté de Peucestas. XXIV. Eumène est livré à Antigonus. Son discours à son armée. XXV. Comment il est traité par Antigonus. XXVI. Ce prince le fait mourir de faim. — Parallèle de Sertorius et d'Eumène.

---

I. L'historien Duris rapporte qu'Eumène, né à Cardie (1) dans la Thrace, était fils d'un homme que sa pauvreté avait réduit à exercer le roulage dans la Chersonèse, mais qu'il reçut une honnête éducation, fut instruit dans les lettres, et dressé à tous les exercices du gymnase. Il était encore dans l'enfance lorsque Philippe, passant par la ville de Cardie, et n'ayant point d'affaire pressée, s'arrêta à voir les jeux d'escrime des jeunes garçons et la lutte des enfans. Entre ces derniers Eumène eut tant de succès, il montra tant d'adresse et de courage, qu'il plut à ce prince, qui l'emmena avec lui. Mais je trouve plus vraisemblable le récit de ceux qui assurent que Philippe le prit auprès de sa personne, et l'avança, parce que le père d'Eumène était son hôte et son ami. Après la mort de ce prince, comme il parut ne le céder ni en prudence, ni en fidélité à aucun des amis d'Alexandre, le nouveau roi le nomma son premier se-

crétaire; mais il le traita toujours avec autant de distinction que ceux qui avaient le plus de part à son amitié et à sa confiance : aussi dans son expédition de l'Inde, il l'envoya commander un corps d'armée; et lorsque, après la mort d'Héphestion, il nomma Perdiccas pour remplir sa place, Eumène eut le gouvernement de Perdiccas. Quand Alexandre fut mort, Néoptolème, qui avait été son grand écuyer, ayant dit un jour qu'il portait le bouclier et la lance de ce prince pendant qu'Eumène le suivait avec son écritoire et ses tablettes, il ne fit que prêter à rire aux Macédoniens, qui n'ignoraient pas qu'outre bien d'autres honneurs qu'Alexandre avait décernés à Eumène, il l'avait encore honoré de son alliance. Barsine, fille d'Artabaze, la première femme qu'Alexandre eût aimée en Asie, et dont il avait eu un fils nommé Hercule, avait deux sœurs; et lorsque Alexandre choisit des femmes dans les plus nobles familles des Perses, pour les faire épouser à ses compagnons d'armes, il donna à Ptolémée une des sœurs de Barsine, nommée Apama, et à Eumène, Maria, la seconde, qui s'appelait aussi Barsine.

II. Cependant il encourut souvent la disgrace d'Alexandre, et se vit plus d'une fois en danger à cause d'Héphestion. Ce favori d'Alexandre ayant un jour donné au joueur de flûte Evius,

un logement que les domestiques d'Eumène avaient déjà retenu pour lui, Eumène alla tout en colère, accompagné de Mentor (2), trouver Alexandre, en criant que ce qu'on avait de mieux à faire était de jeter les armes et d'apprendre à jouer de la flûte, ou à réciter des tragédies. Alexandre, irrité d'abord contre lui, fit ensuite de vives réprimandes à Héphestion; mais changeant bientôt de disposition, il sut très mauvais gré à Eumène de ses plaintes, et trouva qu'il avait parlé avec plus d'insolence contre lui que de liberté contre Héphestion. Dans la suite, lorsque Alexandre voulut envoyer Néarque, avec sa flotte, pour reconnaître les côtes de l'Océan, comme il n'avait point d'argent dans son trésor, il en emprunta de ses amis. Eumène, à qui on avait demandé trois cents talens (*), n'en donna que cent, encore le fit-il de mauvaise grâce, et en disant qu'il avait eu bien de la peine à les tirer de ses receveurs. Alexandre, sans lui faire aucun reproche, refusa son argent; mais il commanda à ses valets de mettre secrètement le feu à la tente d'Eumène, afin de le convaincre de mensonge, lorsqu'il transporterait son argent. La tente fut entièrement brûlée, et Alexandre eut à se repentir de l'ordre qu'il avait donné :

(*) Environ 1,500,000 livres de notre monnaie.

car tous les papiers qu'Eumène avait en sa garde furent consumés. L'or et l'argent que le feu avait fondus en lingot se montèrent à plus de mille talens (*), dont Alexandre ne prit rien; il écrivit aux satrapes et à ses généraux d'envoyer des copies de toutes les dépêches que le feu avait consumées, et il les fit remettre à Eumène. Un présent qu'Alexandre avait fait à Héphèstion occasiona une seconde querelle entre celui-ci et Eumène; ils se dirent mutuellement beaucoup d'injures, et d'abord Eumène n'en fut pas moins bien traité de ce prince. Mais peu de temps après Héphestion étant mort, le roi, qui en était inconsolable, témoignait du ressentiment et de l'aigreur à tous ceux qu'il croyait avoir été jaloux d'Héphestion pendant sa vie, et s'être réjouis de sa mort. Il en soupçonnait surtout Eumène, et lui reprochait souvent les querelles qu'il avait eues avec lui, et les injures qu'il lui avait dites. Mais Eumène, en homme adroit et insinuant, chercha le remède de sa disgrace dans ce qui l'avait causée. Il s'étudia à seconder les désirs et le zèle d'Alexandre pour honorer la mémoire d'Héphestion; il lui suggéra de nouveaux moyens de relever ses obsèques, et fournit avec autant d'empressement que de profu-

(*) Environ cinq millions.

sion aux frais de ses funérailles et à la construction de son tombeau.

III. La mort d'Alexandre fit naître une vive dispute entre la phalange macédonienne et les courtisans de ce prince. Eumène était porté d'inclination pour ces derniers; mais dans ses conversations il affectait une neutralité convenable, disait-il, à un simple particulier qui, en sa qualité d'étranger, ne devait pas se mêler des disputes des Macédoniens. Les autres courtisans étant sortis de Babylone, il resta dans la ville, où il parvint à adoucir le plus grand nombre des gens de guerre, et les disposa à des voies d'accommodement. Lors donc qu'une entrevue des généraux eut apaisé les premiers troubles, et qu'ils partagèrent entre eux les gouvernemens des provinces et les commandemens des armées, Eumène eut la Cappadoce, la Paphlagonie et toute la côte qui est au-dessous de la mer du Pont jusqu'à Trapezunte (3); elle n'était pas encore sous la domination des Macédoniens, et Ariarathe en était roi; mais Léonatus et Antigonus étaient chargés d'y conduire Eumène avec une puissante armée, et de l'établir satrape de cette contrée.

IV. Antigonus n'eut aucun égard à ce que Perdiccas lui avait écrit à ce sujet; rempli des plus hautes espérances, il méprisait tous les

autres généraux. Léonatus donc entreprit cette conquête pour Eumène, et descendit en Phrygie; mais Hécatée, tyran des Cardianiens, l'étant venu prier de donner plutôt du secours à Antipater et aux Macédoniens assiégés dans la ville de Lamia (*), il consentit à cette expédition, et pressa Eumène de l'y accompagner, et de se réconcilier avec Hécatée : car il y avait entre lui et ce tyran une défiance mutuelle, suite de quelques démêlés que leurs pères avaient eus sur le gouvernement de leur patrie. Souvent même Eumène, du vivant d'Alexandre, accusait ouvertement Hécatée de tyrannie, et sollicitait le roi de rendre la liberté aux Cardianiens. Il détournait donc Léonatus de cette guerre contre les Grecs : « Je crains, lui disait-il, qu'Antipater, autant pour faire plaisir « à Hécatée que par la vieille haine qu'il a contre « moi, ne me fasse mourir. » Alors Léonatus, se fiant pleinement à Eumène, ne lui laissa rien ignorer de ses véritables desseins. Il lui avoua que le secours qu'il promettait à Antipater n'était qu'un prétexte, et qu'il était résolu de passer en Macédoine pour s'en rendre maître; il lui montra des lettres de Cléopâtre (**) qui lui

(*) Ville de Thessalie.
(**) Sœur d'Alexandre.

proposait de venir à Pella et lui promettait de l'épouser. Eumène, soit crainte d'Antipater, soit mauvaise opinon de Léonatus, en qui il ne voyait qu'un homme inconsidéré, plein d'un emportement téméraire, partit la nuit même avec toute sa suite, composée de trois cents chevaux et de deux cents domestiques bien armés. Il avait en or cinq mille talens (*), avec lesquels il se retira auprès de Perdicas, à qui il déclara les projets de Léonatus. Cette démarche lui donna tout de suite le plus grand crédit auprès de Perdiccas, qui le fit entrer dans tous ses conseils.

V. Peu de temps après Perdiccas le conduisit en Cappadoce, à la tête d'une armée qu'il commandait lui-même; Ariarathe fut pris, la province subjuguée; et Eumène, déclaré satrape, donna aussitôt à ses amis les gouvernemens des villes de la Cappadoce, y établit des commandans pour les garnisons, nomma les juges et les intendans qu'il voulut, sans que Perdiccas se mêlât en rien de ces choix. Il partit ensuite avec ce prince, pour ménager son amitié, et pour ne pas trop s'éloigner des autres rois. Mais Perdiccas, qui se croyait sûr du succès de ses desseins, et qui voyait aussi que les pays qu'il laissait der-

(*) Environ 25 millions.

rière lui ne pouvaient être contenus que par un homme fidèle et actif, renvoya Eumène de Cilicie, en apparence pour le laisser dans son gouvernement, mais en effet pour tenir dans la soumission l'Arménie, qui, contiguë à ses états, était troublée par Néoptolème, homme enflé d'orgueil et rempli d'une vaine confiance. Eumène essaya de le gagner par la persuasion ; et ayant trouvé la phalange macédonienne pleine de fierté et d'audace, il forma, pour être en état de lui tenir tête, un cops de cavalerie composé des naturels du pays qui savaient monter à cheval, et leur accorda des immunités et des exemptions d'impôts ; il acheta même des chevaux qu'il donna à ceux de ses officiers en qui il avait plus de confiance, aiguisa leur courage par les récompenses et les dons qu'il leur distribua, et endurcit leurs corps à la fatigue par des exercices et des mouvemens continuels. Aussi de tous ces Macédoniens les uns furent fort surpris, les autres très rassurés, lorsqu'ils virent qu'en si peu de temps il avait rassemblé autour de sa personne six mille trois cents chevaux.

VI. Cependant Cratère et Antipater, après avoir soumis les Grecs, passèrent en Asie pour y détruire la puissance de Perdiccas ; et l'on annonçait déjà qu'ils étaient prêts à se jeter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui se préparait à faire

a guerre contre Ptolémée, donna à Eumène le ·ommandement général de toutes les troupes l'Arménie et de Cappadoce; il écrivit à Alcé-as et à Néoptolème d'obéir à Eumène, à qui l mandait en même temps de tout ordonner ·omme il le jugerait à propos. Alcétas refusa ıettement de prendre part à cette expédition, ›arce que les Macédoniens qu'il commandait vaient honte de combattre contre Antipater, et ue même, par affection pour Cratère, ils étaient out disposés à lui obéir. Néoptolème ne se ca-hait pas de la trahison qu'il tramait contre Eumène : au lieu de suivre l'ordre qu'il avait eçu de se joindre à lui, il rangea son armée en ataille et l'attaqua. Eumène recueillit en cette ccasion les premiers fruits de sa prévoyance t de ses sages préparatifs. Son infanterie fut attue; mais avec sa cavalerie il mit Néop-olème en fuite, prit tous ses bagages : et, re-enant sur la phalange ennemie qui s'était dé-andée à la poursuite de son infanterie, il lui fit ıettre bas les armes, et l'incorpora dans ses roupes, après lui avoir fait prêter serment de délité.

VII. Néoptolème ayant rallié quelques fuyards, enfuit auprès de Cratère et d'Antipater, qui nvoyèrent une ambassade à Eumène, pour inviter à passer dans leur parti; ils lui pro-

mettaient de lui conserver la libre jouissance de son gouvernement, et d'y joindre même d'autres provinces avec de nouvelles troupes, à la seule condition de devenir l'ami d'Antipater, et de ne pas renoncer à l'amitié de Cratère « Mon ancienne liaison avec Antipater, ré-« pondit Eumène aux ambassadeurs, ne me « permet pas de devenir son ami, lorsque je le « vois traiter hostilement le mien ; je suis prêt « à réconcilier Cratère avec Perdiccas, à ci-« menter même leur amitié à des condition « justes et raisonnables; mais si Cratère entre « prend de lui enlever ses états, je le défendra « contre l'injustice de ses agresseurs, tant qu'il « me restera une goutte de sang; et j'abandon « nerai mon corps et ma vie plutôt que de trahi « la foi que je lui ai jurée. » D'après cette ré ponse, Antipater et Cratère délibéraient à loisi sur le parti qu'ils devaient prendre dans un affaire si importante, lorsqu'ils virent arrive Néoptolème qui venait leur apprendre sa défaite et les presser l'un et l'autre de le secourir. Ils'a dressa surtout à Cratère : « Les Macédoniens « lui dit-il, désirent vivement de vous avoi « pour chef : ils n'auront pas plus tôt vu votr « chapeau à la macédonienne, et entendu votr « voix, qu'ils iront se rendre à vous avec leur « armes. » Il est vrai que Cratère jouissait d'un

i grande réputation parmi les Macédoniens, qu'après la mort d'Alexandre, ils l'avaient la plupart désiré pour roi, se souvenant que son affection pour eux lui avait fait encourir plus d'une fois la disgrace de ce prince. Lorsque Alexandre affectait les manières des Perses, Cratère cherchait à l'en éloigner, et défendait les coutumes de son pays, que le roi commençait à dédaigner pour se livrer au faste et à l'orgueil des barbares. Cratère envoya donc Antipater en Cilicie; et prenant lui-même la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptolème contre Eumène, persuadé que, n'étant pas attendu, il écraserait aisément ses troupes, qui, dans la joie d'une victoire récente, devaient être en désordre, et ne songer qu'à faire bonne chère.

VIII. Qu'Eumène eût prévu de bonne heure l'arrivée de Cratère, et qu'il se fût préparé à le bien recevoir, c'est le fait d'un général vigilant et sage, et non la preuve d'une extrême habileté; mais d'avoir su dérober à ses ennemis la connaissance de tout ce qu'il lui importait de leur laisser ignorer, d'avoir tu à ses troupes le nom du général qu'elles avaient en tête, et de leur avoir fait attaquer Cratère sans qu'elles sussent qui elles allaient combattre, c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre d'un grand capitaine. Il fit donc courir le bruit que c'étaient

Néoptolème et Pigrès qui revenaient à la tèt d'une troupe de cavaliers de Cappadoce et d Paphlagonie. Il avait résolu de décamper l nuit; mais il fut surpris par le sommeil, et eu une vision fort singulière : il crut voir deu: Alexandres prêts à combattre l'un contre l'au tre, chacun à la tête de sa phalange; Minerv vint au secours de l'un, et Cérès à la défens de l'autre; après un combat sanglant, le protégé de Minerve fut vaincu, et Cérès fit un couronne d'épis qu'elle mit sur la tête du vainqueur. Eumène ne douta point que ce songe n lui fût favorable, parce qu'il combattait pou un pays excellent, déjà tout couvert d'épis car cette terre était tout ensemencée, et offrai le spectacle d'une campagne qui, après une longue paix, est couronnée de riches moissons. Sa confiance s'accrut encore lorsqu'il sut que le mot de la bataille était, pour les ennemis, Minerve et Alexandre : il donna à ses troupes celui de Cérès et Alexandre, et commanda à tous ses soldats de mettre sur leurs têtes des couronnes d'épis, et d'en entourer leurs armes. Il fut plusieurs fois sur le point de déclarer à ses capitaines et à ses officiers à quel général ils avaient affaire, n'osant prendre sur lui de garder seul un secret qu'il était peut-être nécessaire de leur révéler; mais enfin il s'en tint à sa première

'solution, et ne confia ce danger qu'à sa pensée.
IX. Quand il rangea son armée en bataille, ne mit aucun Macédonien en face de Cratère; lui opposa deux corps de cavalerie étrangère ommandés, l'un par Pharnabaze, fils d'Artaaze, l'autre par Phénix de Ténédos (1), avec dre de courir à l'ennemi aussitôt qu'il serait leur vue, et de le charger vivement sans lui onner le temps de se retirer, ni de parler, sans cevoir aucun des hérauts qu'il pourrait enoyer : car ce qu'il craignait le plus, c'était que s Macédoniens, s'ils venaient à reconnaître ratère, ne passassent aussitôt dans son armée. our lui, avec l'élite de sa cavalerie, qui formait corps de trois cents hommes, il se plaça à ile droite, où il devait combattre contre Néoplème. Quand les soldats d'Eumène eurent ssé une colline qui séparait les deux armées, qu'ils aperçurent les ennemis, ils fondirent r eux avec tant d'impétuosité, que Cratère, onné, maudit mille fois Néoptolème, qui lui ait donné la fausse espérance de la désertion s Macédoniens; il exhorta néanmoins ses offiers à combattre avec courage, et chargea viureusement l'ennemi. Le premier choc fut s plus rudes; les lances volèrent bientôt en lats, et on en vint aux épées. Cratère, bien n de déshonorer la mémoire d'Alexandre,

fit mordre la poussière à plusieurs ennemis et renversa plus d'une fois tout ce qui lui faisai résistance ; enfin, blessé dans le flanc par u Thrace, il tomba de cheval. Les ennemis pas sèrent près de lui sans le reconnaître ; le seu Gorgias, un des officiers d'Eumène, le recor nut, et ayant mis pied à terre, il plaça un garde autour de lui comme il était prêt à ren dre le dernier soupir.

X. Néoptolème, de son côté, attaqua le corp que commandait Eumène. L'ancienne hain dont ils étaient animés l'un contre l'autre, la colère qui les transportait dans l'action, l aveuglaient tellement, qu'ils firent deux atta ques sans se rencontrer ; ils se reconnurent à l troisième, et mettant aussitôt l'épée à la main ils fondirent l'un sur l'autre en jetant de granc cris. Leurs chevaux, qui couraient avec impe tuosité, se heurtèrent de front comme deu galères qui vont à l'abordage ; alors, abandon nant la bride, ils se saisissent des mains, s'ef forcent de s'arracher les casques et de rompr les courroies de leurs cuirasses. Pendant qu'i sont ainsi aux prises l'un contre l'autre, les che vaux s'échappent, et ils tombent tous deux terre ; mais au lieu de se lâcher mutuellement ils continuent à lutter avec la même force Néoptolème s'étant relevé le premier, Eumèn

lui coupe le jarret, et se relève aussitôt lui-même. Son ennemi, ne pouvant se soutenir sur sa jambe blessée, et forcé de mettre un genou en terre, se défendait néanmoins d'en bas avec beaucoup de courage, mais il ne pouvait porter aucun coup mortel; blessé enfin à la gorge, il tombe étendu par terre. Eumène, aveuglé par sa colère et par sa haine invétérée, lui arrache ses armes, et l'accable d'injures sans s'apercevoir que Néoptolème tenait encore son épée; il l'en frappe dans l'aine, au défaut de la cuirasse; mais le coup, porté par une main défaillante, fit à Eumène plus de peur que de mal.

XI. Eumène, après l'avoir dépouillé de ses armes, sentit lui-même les douleurs de ses blessures, car il avait les cuisses et les bras percés de coups; cependant il remonte à cheval, et court à l'aile droite, où il croyait que les ennemis tenaient encore ferme. Là, ayant appris que Cratère avait été tué, il court à lui à toute bride, il le trouve respirant encore, et n'ayant pas perdu toute connaissance; il met pied à terre, et fondant en larmes, lui tend la main, déplore son infortune, maudit Néoptolème, et gémit de la nécessité où on l'a réduit de combattre contre son compagnon et son ami, et de lui porter ou de recevoir de lui un coup funeste. Cette seconde bataille, qu'Eumène gagna à dix

jours de la première, et dans laquelle il avait vaincu l'un de ses ennemis par sa prudence et l'autre par son courage, accrut beaucoup sa réputation; mais elle alluma contre lui une haine et une envie extrêmes, et parmi ses alliés autant que parmi ses ennemis : ils voyaient tous avec la plus grande peine qu'un étranger eût avec les armes et les bras des Macédoniens défait et tué le premier et le plus célèbre de leurs capitaines. Si la nouvelle de la mort de Cratère fût parvenue plus tôt à Perdiccas, aucun autre que lui n'eût régné sur les Macédoniens; mais elle n'arriva à son armée que deux jours après que Perdiccas eut été tué en Égypte dans une sédition. Les Macédoniens n'eurent pas plus tôt appris la mort de Cratère, qu'ils prononcèrent contre Eumène une sentence de proscription, et qu'ils chargèrent Antigonus et Antipater de marcher contre lui.

XII. Eumène ayant rencontré les haras du roi, qui paissaient sur le mont Ida (*), prit les chevaux dont il avait besoin, et en envoya la décharge à ceux qui en avaient l'intendance. Antipater l'ayant appris : « J'admire, dit-il en riant, la « prévoyance d'Eumène, qui s'imagine qu'il

(*) Montagne d'Asie, près de Troie.

: nous rendra ou qu'il nous demandera compte
« des biens du roi. » Eumène, dont la cavalerie
'aisait la principale force, qui d'ailleurs avait
'ambition de faire voir à Cléopâtre toute sa
ɔuissance, voulait livrer bataille auprès de Sar-
les, dans les plaines de la Lydie; mais, à la
ɔrière de cette princesse, qui craignait qu'Anti-
ɔater ne la soupçonnât d'intelligence avec Eu-
nène, il gagna la haute Phrygie, et hiverna
lans la ville de Célènes (5), où Alcétas, Polé-
non et Domicus, lui ayant disputé le comman-
.ement de l'armée : « Voilà bien, dit Eumène,
ce qu'on dit communément : personne ne tient
compte du danger de tout perdre. » Il avait
romis à ses soldats de les payer dans trois jours :
ıais comme il manquait d'argent, il leur ven-
it les fermes et les châteaux du pays, avec les
·oupeaux et les hommes qui s'y trouvaient en
rand nombre. Les capitaines et les chefs des
ıercenaires qui avaient fait ces acquisitions
en emparaient de force avec les machines et
s batteries qu'Eumène leur fournissait ; et du
ıtin qu'ils y faisaient, ils acquittaient la paie
: leurs soldats. Cette conduite rendit telle-
ent à Eumène l'affection des troupes, que les
ficiers des ennemis ayant jeté dans le camp
's billets par lesquels ils promettaient cent

talens (*) et de grands honneurs à quiconque tuerait Eumène, les Macédoniens, indignés, arrêtèrent sur-le-champ que mille de leurs principaux officiers feraient tour à tour auprès de lui les fonctions de gardes-du-corps; qu'ils seraient sans cesse à ses côtés, et passeraient la nuit devant sa tente. Tous les officiers s'y prêtèrent volontiers, et reçurent de lui avec plaisir les marques d'honneur que les rois de Macédoine donnaient à leurs amis : car Eumène avait le droit de distribuer des chapeaux, des manteaux de pourpre à la façon du pays, et ces sortes de présens passaient chez les Macédoniens pour les plus honorables qu'un roi pût faire.

XIII. La prospérité élève les âmes naturellement faibles et petites, qui, vues de ce degré d'élévation où la fortune les a placées, paraissent avoir un certain air de grandeur et de dignité; mais l'homme véritablement grand et ferme montre bien mieux dans l'adversité la grandeur de son caractère, et tel parut Eumène. Trahi par un des siens, battu et poursuivi par Antigonus, dans le pays des Orciniens (**) en Cappadoce, il ne donna pas au traître le temps de fuir chez les ennemis; il le fit arrêter et

(*) Environ 500,000 liv.
(**) La position de ce pays est inconnue.

pendre sur-le-champ. Au milieu de sa fuite, il revint tout à coup sur ses pas, et prenant un chemin opposé à celui des ennemis qui le poursuivaient, il passa près d'eux sans en être aperçu, et arrivé sur le champ de bataille où il venait d'être vaincu, il y campa, fit ramasser les corps de ceux qui avaient péri dans le combat, construisit un bûcher avec les portes des maisons de tous les villages voisins, brûla séparément les corps des capitaines et ceux des soldats; et après leur avoir élevé des monceaux de terre pour tombeaux, il décampa. Antigonus, qui revint bientôt après dans le même endroit, ne pouvait assez admirer son audace et sa fermeté.

XIV. Ayant rencontré dans sa route les bagages d'Antigonus, il lui était facile de faire prisonniers un très grand nombre d'hommes libres et d'esclaves, de s'emparer de toutes les richesses que ce prince avait amassées dans tant de guerres et de pillages, s'il n'eût pas craint que ses soldats, appesantis dans leur fuite par ce butin immense, n'eussent plus la force de soutenir des courses continuelles, ni la patience d'attendre que le temps, dont il espérait le plus pour le succès de cette guerre, obligeât Antigonus de porter ailleurs ses pas. Mais comme il était presque impossible d'empêcher les

Macédoniens de se jeter sur une proie qu'ils avaient sous la main, il leur ordonna de prendre leur repas, de faire repaître leurs chevaux, et de marcher ensuite à l'ennemi. Cependant il fit dire secrètement à Ménandre, qui était chargé de la conduite du bagage, qu'étant depuis longtemps son ami, et lui voulant toujours du bien, il l'avertissait de pourvoir à sa sûreté, de quitter au plus tôt la plaine, où il serait facilement enlevé, et de se retirer au pied de la montagne, qui n'était pas accessible à la cavalerie, et où il ne pourrait être enveloppé. Ménandre ayant senti dans quel danger il était, gagna sur-le-champ la montagne. Alors Eumène fit partir ouvertement ses coureurs pour battre la plaine, et donna l'ordre de brider les chevaux comme devant les mener tout de suite à l'ennemi. Dans ce moment les coureurs étant venus rapporter que Ménandre avait gagné des lieux très difficiles où il ne pouvait être forcé, Eumène, affectant le plus grand chagrin, fit continuer la marche. Lorsque Ménandre raconta ce trait à Antigonus, tous les Macédoniens qui étaient présens louèrent fort Eumène, et témoignèrent de l'affection pour un général qui, pouvant réduire leurs enfans à l'esclavage et déshonorer leurs femmes, les avait épargnés et avait favorisé leur fuite. « Mes amis, leur dit Antigonus, ce n'est

« pas par intérêt pour nous qu'il les a traités ainsi:
« c'est qu'il a craint de se donner des entraves
« qui pouvaient l'arrêter dans sa retraite. »

XV. Cependant Eumène qui, fuyant toujours devant Antigonus, errait de tous côtés, conseilla à la plupart de ses soldats de se retirer, soit qu'il voulût pourvoir à leur sûreté, soit qu'il craignît de traîner après lui une troupe trop faible pour combattre, et trop nombreuse pour cacher sa fuite. Il alla s'enfermer dans Nora (6), lieu fort d'assiette sur les confins de la Lycaonie et de la Cappadoce, n'ayant avec lui que cinq cents chevaux et deux cents hommes de pieds. Là, plusieurs de ses amis, qui ne purent supporter les incommodités de ce séjour et la disette où ils se trouvaient, lui ayant demandé leur congé, il les embrassa tous, les combla de témoignages d'amitié, et leur permit d'aller où ils voudraient. Antigonus l'avait suivi de près, et, avant de mettre le siége devant la place, lui fit proposer une conférence. Eumène répondit qu'Antigonus avait auprès de lui plusieurs amis et plusieurs capitaines qui pourraient le remplacer; mais qu'aucun de ceux qu'il s'était chargé de défendre n'était capable de commander à sa place; que s'il voulait avoir une conférence, il n'avait qu'à lui envoyer des otages. Antigonus lui ayant fait dire

par un second message que c'était à lui à venir trouver celui qui était le plus fort : « Tant que « je serai maître de mon épée, répliqua Eumène, « je ne croirai personne plus fort que moi. » Antigonus envoya donc pour otage, comme Eumène l'avait demandé, Ptolémée, son propre neveu, et Eumène se rendit auprès de lui ; ils se saluèrent et s'embrassèrent avec de grandes démonstrations d'amitié, comme ayant vécu longtemps ensemble dans la plus entière familiarité. Leur entrevue fut assez longue ; Eumène ne demanda ni sûreté pour sa personne, ni oubli du passé, mais son rétablissement dans ses états, et la restitution de tout ce qu'on lui avait assigné pour partage. Sa grandeur d'âme et sa hardiesse étonnèrent et remplirent d'admiration tous ceux qui étaient présens à cette conférence. Les Macédoniens accouraient en foule pour voir quel homme c'était qu'Eumène, car depuis la mort de Cratère personne n'avait fait tant de bruit dans l'armée. Mais Antigonus craignant qu'on ne lui fît quelque violence, cria d'abord aux soldats de ne point approcher, et ensuite fit chasser à coup de pierre ceux qui s'étaient avancés. Enfin, prenant Eumène entre ses bras, il fit écarter la foule par ses gardes, et eut encore assez de peine à le reconduire en sûreté.

XVI. Dès qu'il s'en fut retourné, Antigonus

environna de murailles le fort de Nora ; y laissa un corps de troupes pour continuer le siége, et partit avec le reste de son armée. La place était abondamment pourvue de blé, d'eau et de sel, mais elle manquait de toute autre espèce de nourriture qui pût rendre le pain plus agréable à manger. Cependant Eumène, avec le peu qu'il avait et malgré le siége, traitait de son mieux ses compagnons d'armes, et, les invitant tour à tour à sa table, il assaisonnait ses repas d'une conversation pleine de grâces et d'une aimable familiarité. Son air doux et gracieux ne ressemblait pas à celui d'un guerrier qui avait toujours été sous les armes. Il avait la taille belle, la fraîcheur d'un jeune homme, et une telle proportion dans toutes les parties de son corps, que l'art le plus parfait n'aurait pu la surpasser. Il avait peu d'éloquence, mais son style était doux et persuasif, comme on peut en juger par ses lettres. Rien n'incommodait tant ses soldats que l'espace étroit où ils étaient resserrés; enfermés dans de petites maisons, n'ayant qu'un terrain de deux stades de circuit (*), ils pouvaient à peine s'y retourner et faire quelque exercice après les repas ; leurs chevaux mêmes, faute d'action, devenaient lourds et pe-

(*) Deux cent cinquante toises.

sans. Eumène, pour dissiper cette langueur causée par leur oisiveté, et pour les rendre aussi plus légers à la fuite, si elle devenait nécessaire, leur assigna pour lieu d'exercice la plus grande maison qui fût dans la place, et qui avait quatorze coudées de long; il leur ordonna de s'y promener d'abord lentement, et ensuite de doubler peu à peu le pas. Pour les chevaux, il les faisait suspendre les uns après les autres avec de longues sangles attachées au plancher, et qu'on leur passait sous le cou; après quoi on les élevait en l'air par le moyen de poulies, de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que des pieds de devant ils touchaient à peine la terre du bout de la pince. Dans cette position, les palefreniers les excitaient par leurs cris et par les coups de fouet qu'ils leur donnaient. Ces animaux, pleins de fureur, ruaient de leurs pieds de derrière, et s'agitaient avec violence; en cherchant à s'appuyer de leurs pieds de devant et à frapper la terre, ils donnaient à tout leur corps une tension si forte, qu'ils étaient tout essoufflés et couverts de sueur. Cet exercice était aussi propre à leur donner de la force qu'à les rendre souples et agiles; on leur faisait manger ensuite leur orge pilé, afin qu'il fût plus facile et plus prompt à digérer.

XVII. Pendant que le siége traînait en longueur, Antigonus apprit qu'Antipater était mort en Macédoine, et que les intrigues de Cassandre et de Polyperchon y excitaient de grands troubles; concevant alors les plus grandes espérances, et embrassant déjà tout l'empire dans ses vastes pensées, il voulut avoir Eumène pour ami et pour second dans l'exécution de ses projets. Il lui députa donc Hiéronime (7), pour lui proposer un traité de paix, avec une formule de serment, à laquelle Eumène fit quelque changement, après avoir pris les Macédoniens même qui l'assiégeaient pour juges de celui des deux sermens qui était le plus juste. Antigonus, au commencement du sien, ne disait qu'un mot en passant de la maison royale, et dans le reste du serment il ne liait Eumène qu'à lui. Eumène, au contraire, dans celui qu'il proposait, nommait Olympias la première avec les rois ses enfans; il jurait ensuite, non qu'il s'attacherait à Antigonus seul, et qu'il aurait les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui, mais qu'il servirait Olympias et les princes, dont les amis et les ennemis seraient aussi les siens. Ce serment ayant paru le plus équitable, les Macédoniens le lui firent prêter, et aussitôt devant le siége, ils envoyèrent vers Antigonus, afin qu'il se liât à Eumène par le même serment.

Eumène rendit aux Cappadociens tous leurs otages qu'il avait à Nora; et ceux qui les reçurent lui donnèrent en échange des chevaux, des bêtes de somme et des tentes. Il rallia tous ceux de ses soldats qui, ayant fui après la perte de la bataille, erraient dans la campagne. Il en forma un corps d'environ mille chevaux, avec lesquels il se retira précipitamment, car il craignait toujours Antigonus, et il avait raison non seulement ce prince envoya ordre de l'assiéger de nouveau et de l'enfermer de murailles mais encore il écrivit une lettre pleine d'aigreur aux Macédoniens qui avaient approuvé la correction qu'Eumène avait faite à son serment.

XVIII. Pendant qu'Eumène errait de côté et d'autre, on lui apporta des lettres de la part de ceux qui, en Macédoine, craignaient l'agrandissement d'Antigonus; Olympias l'appelait auprès d'elle pour se charger de la tutelle et de l'éducation du fils d'Alexandre, qu'on cherchait à faire périr. Polyperchon et le roi Philippe (8) lui mandaient de se mettre à la tête de l'armée qui était en Cappadoce, et d'aller faire la guerre à Antigonus, de prendre dans le trésor de Cyndes cinq cents talens (*) pour réparer ses propres pertes, et autant qu'il en aurait besoin

(*) Environ 2,500,000 liv. de notre monnaie.

ıour les frais de la guerre. Ils firent passer le ıême ordre à Antigènes et à Teutame, commandans des Argyraspides (9). Ces deux officiers, ayant reçu ces lettres, se présentèrent à umène avec tous les dehors de l'amitié; mais s ne purent cacher la jalousie dont ils étaient emplis, ne se croyant pas faits pour servir sous umène. Celui-ci, afin d'apaiser leur envie, it qu'il n'avait pas besoin de l'argent qu'on lui vait assigné sur le trésor, et ne voulut en ien prendre; il chercha, dans la superstition, n remède à leur ambition et à leur jalousie, ui leur faisaient refuser d'obéir quoiqu'ils ıssent incapables de commander. Il leur dit u'Alexandre lui avait apparu pendant son somıeil, et lui avait montré une tente parée avec ne magnificence royale, dans laquelle était lacé un trône: que ce prince lui avait assuré ue s'ils voulaient ne délibérer sur leurs affaires ue dans cette tente, il y serait toujours pré-nt lui-même, pour les seconder dans tous leurs esseins et dans toutes leurs entreprises, pourvu u'ils les commençassent sous ses auspices. Angènes et Teutame, qui ne voulaient pas aller nir le conseil chez Eumène, comme il eût cru ıi-même contraire à sa dignité qu'on le vît à ur porte, se laissèrent facilement persuader ar cette vision. Ils dressèrent donc une tente

magnifique, où ils placèrent un trône, qu'il appelèrent le trône d'Alexandre; et c'était l qu'ils s'assemblaient pour délibérer sur leu plus grands intérêts.

XIX. Ils s'étaient mis en marche vers le hautes provinces, lorsque Peucestas, un an d'Eumène, étant venu les joindre avec les au tres satrapes, ils réunirent toutes leurs troupes qui, par leur nombre et par la richesse de leu équipage, relevèrent beaucoup la confiance de Macédoniens. Mais la licence dans laquelle ce troupes vivaient depuis la mort d'Alexandr les avait rendues si indociles, si recherchée dans leur manière de vivre; elle leur avait in spiré un orgueil si tyrannique, accru encor par l'arrogance des barbares, que les soldats n pouvaient ni s'accorder, ni se supporter les un les autres. On les voyait flatter sans mesure le Macédoniens, faire pour eux les frais des festin et des sacrifices; en sorte qu'en peu de temp le camp ne fut plus qu'un lieu de dissolution e de débauche, et les soldats une multitude indisciplinée dont on achetait les suffrages comm on fait dans un gouvernement démocratique pour parvenir aux dignités et aux emplois. Eumène s'étant aperçu qu'ils se méprisaient réciproquement, mais qu'ils le craignaient tous, et qu'ils cherchaient une occasion de se défaire

de lui, feignit d'avoir besoin d'argent, et emprunta des sommes considérables à ceux qui le haïssaient le plus, afin de forcer leur confiance et de les intéresser à sa sûreté, par la crainte de perdre ce qu'ils lui avaient prêté. Ainsi l'argent d'autrui devint sa propre sauve-garde, et au lieu que les autres en donnent pour sauver leur vie, il mit la sienne en sûreté en empruntant celui des autres. Tant que les Macédoniens n'eurent rien à craindre des ennemis, ils se livrèrent à tous ceux qui voulurent les corrompre; ils se trouvaient à leur lever pour leur faire la cour, et se faisaient les satellites de ceux qui briguaient leurs suffrages pour s'élever au commandement. Mais dès qu'ils virent Antigonus campé auprès d'eux avec une puissante armée, les affaires elles-mêmes appelant pour ainsi dire à haute voix un véritable général, non seulement les soldats tournèrent les yeux vers Eumène, mais ces satrapes eux-mêmes, qui, pendant la paix et au sein d'une vie voluptueuse, affectaient tant de grandeur, lui cédèrent le droit de commander, et se soumirent en silence à prendre le poste qui leur fut assigné. Antigonus ayant tenté le passage du fleuve Pasitigre, aucun de ces satrapes qui occupaient divers postes pour l'en empêcher ne s'en aperçut: Eumène seul l'arrêta, lui livra bataille, remplit

de morts le lit du fleuve, et fit quatre mille prisonniers.

XX. Ce fut surtout dans une maladie d'Eumène que les Macédoniens firent connaître qu'ils croyaient les autres capitaines faits pour ordonner des festins et des fêtes, et Eumène seul capable de commander et de faire la guerre. Peucestas, qui leur avait donné en Perse un banquet magnifique, et distribué à chaque soldat un mouton pour le sacrifice, croyait avoir acquis auprès d'eux la plus grande autorité; mais peu de jours après, comme on était en marche pour aller au devant de l'ennemi, Eumène, attaqué d'une maladie grave et travaillé d'insomnie, se faisait porter dans une litière assez loin de l'armée, pour ne pas en entendre le bruit. Quand ils furent un peu avancés, ils découvrirent tout à coup les ennemis, qui, ayant franchi quelques hauteurs, descendaient dans la plaine. Dès qu'ils virent briller du sommet de ces collines la lueur étincelante de leurs armes dorées qui réfléchissaient les rayons du soleil, qu'ils remarquèrent la belle ordonnance de leurs bataillons, leurs éléphans chargés de tours, les cottes d'armes de pourpre qui faisaient l'ornement ordinaire de la cavalerie quand elle marchait à l'ennemi, les premiers rangs s'arrêtèrent aussitôt, et demandèrent à

grands cris qu'on appelât Eumène, protestant qu'ils n'avanceraient pas s'il ne venait se mettre à leur tête. En même temps ils posent leurs boucliers à terre, s'invitent mutuellement à rester où ils sont, et déclarent à leurs officiers qu'ils peuvent eux-mêmes se tenir tranquilles, sans combattre, afin de ne pas exposer les troupes contre les ennemis, tant qu'Eumène ne les commandera pas. Celui-ci en étant informé, ordonne aux esclaves qui le portaient de faire la plus grande diligence, et, ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tend la main aux soldats avec un air qui témoignait sa joie. Les soldats ne l'ont pas plus tôt vu, que le saluant en langage macédonien, ils relevent leurs boucliers, les frappent de leurs longues piques, et défient les ennemis en jetant des cris d'allégresse, ne doutant plus de la victoire dès qu'ils ont avec eux leur général. Antigonus, qui avait su par des prisonniers qu'Eumène était attaqué d'une maladie si grave qu'on le portait en litière, crut que le chef étant malade, il aurait bon marché de toutes les troupes, et se hâtait de les attaquer; mais lorsqu'en avançant il eut reconnu l'ordonnance de leur bataille, et leur belle disposition, frappé d'étonnement, il resta long-temps arrêté. Il vit ensuite la litière qu'on portait d'une aile à l'autre, et riant aux

éclats, selon sa coutume, il dit à ses amis : « Voilà cette litière qui range les troupes en « bataille pour nous combattre. » Aussitôt il fait sonner la retraite et rentre dans son camp.

XXI. A peine les troupes d'Eumène respiraient de la frayeur qu'elles avaient eue, que, retournant à leur première licence et insultant leurs officiers, ils étendirent dans presque toute la province de Gabène (10) leurs quartiers d'hiver, qui par là se trouvèrent si éloignés les uns des autres, que les premiers étaient à mille stades (*) des derniers. Antigonus, qui en eut avis, revint promptement sur eux par un chemin difficile et sans eau, mais beaucaup plus court; il espérait qu'en tombant sur ces troupes pendant qu'elles étaient ainsi dispersées dans leurs cantonnemens il ôterait à leurs officiers la facilité de les rassembler. Mais à peine entré dans ce pays désert, il fut exposé à des vents si froids, à une gelée si forte, que ses troupes, ne pouvant en soutenir la rigueur, furent forcées de s'arrêter, et de chercher dans le grand nombre de feux qu'elles allumaient un remède devenu absolument nécessaire. Elles ne purent donc dérober leur marche aux ennemis. Quelques-uns des barbares qui habitaient des

(*) Cinquante lieues. Diodore dit cinq jours de marche.

montagnes voisines, d'où la vue s'étend sur tout ce désert, surpris de cette grande quantité de feux, firent partir des courriers sur des chameaux pour en avertir Peucestas. Il en fut si effrayé, que tout hors de lui, et voyant les autres officiers dans le même trouble, il n'eut d'autre pensée que de prendre la fuite, et il entraîna tous les soldats des autres quartiers qui se trouvaient sur son passage. Eumène calma ce trouble et dissipa leur frayeur, en leur promettant qu'il arrêterait la marche précipitée des ennemis, et qu'ils arriveraient trois jours plus tard qu'on ne les attendait. Il le leur persuada facilement, et aussitôt il dépêcha des courriers à tous les capitaines, pour leur porter l'ordre de lever leurs quartiers, et de venir promptement le joindre. Ensuite montant à cheval avec les officiers qui se trouvaient auprès de lui, il choisit un lieu fort élevé, qui pouvait être vu de tous ceux qui marchaient dans ce désert; il y mesura un grand espace, dans lequel il fit allumer des feux de distance en distance, comme dans un véritable camp. Dès que toutes ces mesures furent exécutées, et qu'Antigonus vit sur le haut des montagnes tous ces feux allumés, le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui; il ne douta pas que les ennemis, informés de bonne heure de sa marche, ne vinssent

au devant de lui ; et ne voulant pas être forcé de combattre avec des soldats accablés d'une marche si pénible contre des troupes qui, s'étant reposées dans de bons quartiers d'hiver, étaient toutes prêtes à agir, il abandonna le chemin plus court qu'il avait pris, et conduisit son armée par une route semée de bourgs et de villes, où elle aurait le temps de se refaire en marchant à petites journées.

XXII. Mais voyant que personne ne le harcelait dans sa marche, comme il arrive ordinairement lorsque deux armées sont si près l'une de l'autre ; informé d'ailleurs par les gens du pays qu'ils n'avaient point vu de troupes dans les environs, mais seulement un grand nombre de feux, il reconnut que c'était un stratagème d'Eumène : et outré de dépit d'avoir été trompé, il s'avança, bien résolu de lui livrer bataille. La plus grande partie des troupes d'Eumène s'étant rassemblées auprès de leur chef, admirèrent sa rare prudence, et voulaient qu'il commandât seul l'armée. Ce témoignage, si honorable pour lui, irrita singulièrement les deux capitaines des Argyraspides, Antigènes et Teutame ; et ils en conçurent une telle jalousie, qu'ils formèrent le projet de le faire périr ; ils attirèrent dans leur complot le plus grand nombres des satrapes et des officiers, et délibérèrent

ensemble sur les moyens et sur le temps de l'exécuter. Ils convinrent tous qu'il fallait se servir de lui pour cette bataille, et le tuer aussitôt après. Mais Phédime et Eudamus, qui commandaient les éléphans, découvrirent secrètement à Eumène cette conjuration, non par un sentiment d'affection et de reconnaissance, mais par la seule crainte de perdre l'argent qu'ils lui avaient prêté. Eumène loua leur fidélité, et s'étant retiré dans sa tente, il dit à ses amis qu'il était au milieu d'une troupe de bêtes féroces. Aussitôt il fit son testament, déchira ou brûla toutes les lettres qu'il avait reçues, de peur qu'après sa mort ceux qui lui avaient confié leur secret ne fussent exposés à des accusations et à des calomnies.

XXIII. Lorsqu'il eut mis ordre à ses affaires, il délibéra s'il abandonnerait la victoire aux ennemis, ou s'il irait, à travers la Médie et l'Arménie, se réfugier dans la Cappadoce. Il ne s'arrêta, en présence de ses amis, à aucun de ces deux partis; et après avoir roulé dans son esprit des projets contraires que sa situation critique lui suggérait, il finit par ranger son armée en bataille, et exhorta les Grecs et les barbares à se bien conduire. Pour les phalanges des Argyraspides, elles étaient les premières à l'encourager lui-même, et à l'assurer que les

ennemis ne les attendraient pas. C'étaient les plus vieux des soldats qui avaient servi sous Philippe et sous Alexandre; tels que des athlètes invincibles, ils n'avaient jamais éprouvé aucun échec; ils étaient la plupart âgés de soixante-dix ans, et les moins vieux n'en avaient pas moins de soixante. Aussi en chargeant les troupes d'Antigonus ils leur criaient : « Scélérats, « c'est contre vos pères que vous combattez. » Ils tombèrent sur eux avec furie, enfoncèrent tous ces bataillons, dont un seul ne put soutenir leur choc, et en taillèrent en pièces la plus grande partie. Le corps d'armée où se trouvait Antigonus fut complétement battu; mais sa cavalerie remporta la victoire sur Peucestas, qui se conduisit indignement et combattit avec la plus grande mollesse; il laissa tout le bagage au pouvoir d'Antigonus, qui avait toujours conservé son sang-froid au milieu des plus grands périls, et qui d'ailleurs avait été favorisé par la nature du lieu. C'était une vaste plaine dont le terrain n'était ni trop ferme ni trop mou, mais couvert d'un sable fin et sec, qui, remué par les courses de tant de milliers d'hommes et de chevaux, éleva, au moment du combat, une poussière blanche comme de la chaux, qui, en épaississant l'air, obscurcissait la vue, et

dont Antigonus profita pour enlever, sans être aperçu, le bagage des ennemis.

XXIV. Le combat fut à peine fini, que Teutame députa vers Antigonus pour réclamer les bagages. Le roi promit de les rendre aux Argyraspides, et de leur donner même en toute autre chose des marques de bonté, s'ils voulaient lui remettre Eumène entre les mains. Sur cette réponse, ils prennent l'infâme résolution de le livrer vivant à ses ennemis. D'abord ils s'approchent de sa personne de manière à ne lui donner aucun soupçon et comme pour le garder à leur ordinaire; les uns déplorent la perte de leur bagage; les autres exhortent Eumène à reprendre confiance, puisqu'il a remporté la victoire; ceux-ci rejettent sur les autres capitaines l'échec qu'à reçu une partie de l'armée. Mais tout à coup, au milieu de ces propos, ils se jettent sur lui, saisissent son épée, et avec sa ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Antigonus avait envoyé Nicanor pour le prendre; et comme on le menait à travers la phalange macédonienne, il demanda la permission de parler aux soldats, non pour leur faire quelque prière, ou pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses qui les intéressaient. Il se fit un grand silence. Eumène monta sur un lieu élevé, et

étendant ses mains liées ([11]) : « O les plus mé-
« chans des Macédoniens, leur dit-il, quel auss
« grand trophée Antigonus eût-il jamais pu dres-
« ser à sa gloire que celui que vous élevez
« vous même à votre honte en lui livrant votre
« général chargé de chaînes? N'est-ce pas déjà
« une assez grande lâcheté qu'après avoi
« remporté la victoire, vous vous soyez avoué
« vaincus, pour retirer des bagages, comme s
« la victoire consistait dans les richesses et no
« pas dans les armes? Faut-il encore que pou
« la rançon de ces bagages vous livriez votr
« général? Pour moi, je suis emmené captif
« mais je n'ai pas été vaincu : j'ai même triom
« phé de mes ennemis, et je ne suis trahi qu
« par mes alliés. Je vous en conjure, au no
« de Jupiter, le dieu des armées, au nom de
« dieux qui président aux sermens, tuez-m
« ici de vos propres mains : pour périr de cell
« d'Antigonus, ma mort n'en sera pas moin
« votre ouvrage. Antigonus ne vous le repro
« chera pas : il ne veut avoir Eumène que mo
« et non pas vivant. Si vous n'osez porter v
« mains sur moi, déliez une des miennes, ell
« me suffira pour ce ministère. Craignez-vo
« de me confier une épée; jetez-moi aux bêt
« ainsi lié; si vous m'accordez ce bienfait, j
« vous absous des peines que vous pouvez crai

dre de la vengeance céleste, et je vous déclare les plus pieux et les plus justes des hommes envers votre général. »

XXV. A ce discours d'Eumène, le reste de l'armée, pénétré de douleur, éclate en gémissemens; mais les Argyraspides demandent à grands cris qu'on l'emmène, sans s'arrêter à ses vains discours : « Quel si grand malheur, disent-ils, que ce maudit Chersonésien soit puni d'avoir tourmenté les Macédoniens par tant de guerres? C'en serait un bien plus fâcheux pour les braves soldats de Philippe et d'Alexandre de se voir, après tant de fatigues et de combats, privés, dans leur vieillesse, du prix de leurs travaux, et réduits à mendier leur vie. Voilà déjà la troisième nuit que nos femmes sont livrées à nos ennemis. » En disant ces mots, ils l'emmènent avec précipitation. Antigonus, craignant que la multitude qui était sortie au devant de lui (car il n'était resté personne dans le camp) ne causât quelque tumulte, envoya dix de ses plus forts éléphans, avec un détachement assez nombreux de lanciers mèdes et parthyens ([12]), pour écarter la foule; mais se souvenant de son ancienne amitié pour Eumène, et de la familiarité avec laquelle ils avaient vécu ensemble, il n'eut pas le courage de le voir. Les soldats à qui il l'avait

confié étant venus lui demander comment i
voulait qu'on le gardât : « Comme un éléphant
« leur répondit-il, ou comme un lion. » Ce
pendant, peu de jours après, touché de com
passion, il ordonna qu'on lui ôtat ses fers le
plus pesans, et qu'on lui donnât un de ses do
mestiques pour le servir ; il laissa à ses amis l
liberté de passer avec lui la journée, et de lu
porter tout ce qui lui serait nécessaire. Il déli
béra plusieurs jours sur ce qu'il en ferait, écou
tant à la fois et les promesses que faisaient pou
lui Néarque de Crète, et Démétrius, son pro
pre fils, qui voulaient lui sauver la vie, et c
que lui disaient tous les autres capitaines qu
le pressaient de le faire mourir.

XXVI. Eumène demanda, dit-on, un jour
Onomarchus qui le gardait pourquoi Antigo
nus, ayant son ennemi entre les mains, ne
faisait pas promptement mourir, ou ne lui ren
dait pas généreusement la liberté. « Ce n'e
« pas maintenant, lui répondit insolemme
« Onomarchus, qu'il faut se montrer bra
« contre la mort ; c'était sur le champ de ba
« taille qu'il fallait l'être. Je l'ai été aussi alors
« lui répliqua Eumène, j'en prends les dieux
« témoin ; demande-le à tous ceux qui en so
« venus aux mains avec moi : je n'ai trou
« personne qui me surpassât en force. Eh bien

reprit Onomarchus, aujourd'hui que tu as trouvé quelqu'un de plus fort que toi, attends son heure. » Quand enfin Antigonus ıt décidé sa mort, il défendit de lui donner manger. Eumène, ayant ainsi passé deux ou ›is jours sans prendre de nourriture, ne se nsumait que lentement; Antigonus donc, ligé de décamper promptement, le fit égor- r dans la prison. Il rendit le corps à ses amis, ır permit de le brûler, de recueillir ses cen- es, et de les enfermer dans une urne d'argent ur les porter à sa femme et à ses enfans. Les eux, irrités de cette mort, ne choisirent pas utre vengeur sur les officiers et les soldats i avaient trahi Eumène qu'Antigonus lui- me, qui, ne voyant plus dans les Argyras- les que des scélérats dignes d'horreur, que monstres plus cruels que les bêtes féroces, livra à Ibyrtius, gouverneur de l'Aracho s (13), avec ordre de les exterminer tous de d'érentes manières, afin qu'il n'y en eût pas seul qui revînt en Macédoine, et qui vît seu- ıent la mer de Grèce.

---

# PARALLÈLE

DE

# SERTORIUS ET D'EUMÈNE.

---

I. Voilà ce que nous avons recueilli de plu mémorable des actions d'Eumène et de Serto rius. Leur parallèle nous offrira ce trait de con formité entre eux qu'étrangers l'un et l'autre bannis de leur patrie, et servant dans de pays éloignés, ils ont, pendant toute leur vie commandé à des nations diverses, à des armé aussi nombreuses qu'aguerries; mais Sertoriu a cela de particulier que tous ses alliés lu cédèrent volontiers un commandement dont il le jugeaient le plus digne. Eumène, au contrair ne dut qu'à ses exploits la première place q lui était disputée par plusieurs rivaux; ain l'un se vit obéi par ceux qui le regardaien avec raison comme le plus capable de com mander, l'autre le fut par des hommes qu incapables eux-mêmes du commandement, n lui obéissaient que pour leur propre intérê Sertorius, citoyen de Rome, eut sous ses or

res des armées d'Espagnols et de Lusitaniens: Eumène, né dans la Chersonèse, fut chef e troupes macédoniennes; mais les premiers taient depuis long-temps sous la domination omaine; les autres avaient soumis à leur empire toutes les nations. Lorsque Sertorius parint au commandement, il jouissait déjà d'une rande réputation qu'il devait à sa dignité de énateur et à ses belles actions. Eumène y ariva méprisé de tout le monde, à cause de sa harge de secrétaire d'Alexandre; aussi eut-il our commencer sa fortune bien moins de oyens que Sertorius, et éprouva-t-il beauoup plus d'obstacles pour l'augmenter. Entre es rivaux, les uns s'y opposèrent ouvertement, es autres tramèrent sourdement sa ruine. Serorius ne vit personne se déclarer publiquement on rival : ce ne fut qu'à la fin de sa vie que uelques-uns de ses alliés conspirèrent sa perte; insi, Sertorius trouvait dans ses victoires la fin le ses périls, et pour Eumène la victoire même tait, par la malice de ses envieux, la source de es dangers.

II. Il y a peu de différence entre eux pour es exploits militaires; mais ils furent très opposés dans leurs inclinations. Eumène aimait a guerre et les combats; Sertorius eût préféré ar goût une vie douce et paisible. Le pre-

mier, pouvant vivre dans la retraite avec sûreté et avec honneur, passa toute sa vie à se battre, au milieu des plus grands dangers, contre les plus puissans des Macédoniens; l'autre, qui eût voulu n'être en guerre avec personne, fut obligé, pour sa propre sûreté, de prendre les armes contre ceux qui ne voulaient pas le laisser vivre en paix. Si Eumène eût cédé le premier rang à Antigonus, et qu'il se fût contenté du second, ce prince l'eût employé volontairement sous ses ordres; au contraire Pompée ne laissa jamais Sertorius vivre en repos loin des affaires. L'un fit volontairement la guerre afin de commander, l'autre commanda malgré lui pour repousser la guerre qu'on lui faisait. L'homme qui préfère son ambition à sa sûreté aime la guerre; mais le véritable guerrier ne la fait que pour obtenir la sûreté.

III. La mort surprit Sertorius lorsqu'il s'y attendait le moins; Eumène la reçut en l'attendant de jour en jour. Ce fut dans l'un la preuve de sa bonté, que de ne s'être pas défié de ses amis; c'est dans l'autre un effet de sa faiblesse : il se laissa prendre lorsqu'il songeait à s'enfuir. La vie de Sertorius ne fut point déshonorée par sa mort: il la reçut de la main de ses alliés, et ses ennemis n'avaient jamais pu la lui

onner. Eumène, qui avait songé à prévenir sa
ptivité par la fuite, et qui, dans sa prison,
ontra le désir de vivre, ne sut ni prévenir
onorablement sa mort, ni la supporter coura-
eusement; en s'abaissant à demander la vie
mit son âme dans la dépendance d'un ennemi
ui n'était encore maître que de son corps.

---

## NOTES

# SUR EUMÈNE.

(1) Cardie était dans la Chersonèse de Thrace, sur le bord de la Propontide, aujourd'hui la mer de Marmara, espèce de lac de la Méterranée, entre les détroits des Dardanelles et de Constantinople, la Romanie et l'Anatolie.

(2) Mentor était frère de ce Memnon dont Alexandre avait aimé la veuve Barsine ; Artabaze son père avait une autre fille du même nom, qui, à ce qu'il paraît, était née d'une sœur de Mentor et de Memnon : car on voit dans quelques écrivains qu'Artabaze avait épousé une sœur de ces derniers.

(3) Trapezunte, ville sur la côte méridionale du Pont-Euxin, presque à l'extremité vers l'orient, était une colonie de Sinope. C'est aujourd'hui Trebizonde, ville autrefois fameuse par le séjour des empereurs grecs, qui en firent le siége de leur empire depuis l'an 1261 jusqu'à l'an 1460, que Mahomet II la leur enleva.

(4) Ténédos, petite île près de la côte occidentale de l'Asie, vis-à-vis l'embouchure du Simoïs, dans le voisinage de Troie.

(5) Célènes était à la source de la rivière du Marsyas, et du fleuve Méandre. On prétend qu'elle tirait son nom de Célénus, fils de Neptune et de Céléne.

une des Danaïdes; mais c'était plutôt de la couleur des pierres du pays, qui étaient toutes noires : le mot grec signifiant noir, parce que cette campagne est toute brûlée par les feux souterrains dont elle est remplie, et qui firent donner à cette partie de la Phrygie le nom de Phrygie-Brûlée.

(6) C'était un château fort, sur la pointe d'un rocher, que l'art avait encore fortifié ; il s'appelait Néorassus du temps de Strabon.

(7) Hiéronyme de Cardie, compatriote d'Eumène, fut un historien de réputation ; il avait écrit l'Histoire des successeurs d'Alexandre.

(8) C'était Aridée, fils de Philippe, le père d'Alexandre, qu'on avait surnommé Philippe. Quinde ou Cyndes, dont il est question tout de suite, était un château fort de la Cilicie, un peu au-dessous d'Anchiale, près de la mer et de l'embouchure du fleuve Cydnus. C'était là que les rois de Macédoine tenaient leurs trésors.

(9) C'est-à-dire, les soldats à boucliers d'argent ; c'étaient ceux qui formaient les vieilles bandes d'Alexandre.

(10) Cette province faisait partie de l'Élymaïde, dans la Perse, à l'occident de Suse.

(11) On n'entendrait pas comment Eumène pouvait étendre ses mains qu'on lui avait liées derrière le dos, si Justin ne disait qu'on lui avait lâché ses liens ; *facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicut erat catenatus, manum extendit.*

(12) Les Parthyéens étaient des peuples qui habitaient le mont Taurus.

(13) Diodore de Sicile l'appelle tantôt Sibyritus, tantôt Sibyrtius. Le même historien rapporte qu'An-

tigonus, au lieu de s'en reposer sur ce gouverneur de la punition d'Antigènes, le fit jeter dans une prison, et ensuite brûler vif. Il punit aussi de mort Eudémus, Celbanus, et quelques autres. L'Arachosie était au midi de la Bactriane, sur la rive occidentale du fleuve Indus.

# AGÉSILAS.

## SOMMAIRE.

I. Naissance d'Agésilas, son éducation, son caractère et sa figure. II. Agis ne reconnaît qu'à la mort Léothychidas pour son fils. Agésilas lui enlève la royauté par le crédit de Lysandre. III. Il acquiert dans Sparte une grande autorité. IV. Son équité envers ses ennemis; sa faiblesse pour ses amis. V. Il est nommé pour aller faire la guerre au roi de Perse. VI. Il sacrifie en Aulide une biche à Diane. VII. Sa jalousie contre Lysandre. VIII. Il l'oblige par sa conduite de se séparer de lui. Ressentiment de Lysandre. IX. Agésilas prend plusieurs villes de la Phrygie. X. Il fait vendre les prisonniers nus pour montrer la faiblesse des Perses. Il bat Tisapherne et s'empare de son camp. XI. Il est nommé généralissime de terre et de mer. XII. Il va attaquer Pharnabaze en Phrygie. XIII. Amour d'Agésilas pour Mégabates. XIV. Entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze. XV. Amitié d'Agésilas pour le fils de Pharnabaze. Il sacrifie à ses amis les lois de l'équité. XVI. Vertus d'Agésilas. XVII. Son rappel à Sparte. XVIII. Il obéit sans réplique. XIX. Comment il traverse la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et la Pharsalie. XX. Il entre dans la Béotie. XXI. Bataille de Chéronée, où il est dangereusement blessé. XXII. Il célèbre à Delphes les jeux Pythiques. XXIII. Il conserve la simplicité de ses mœurs. Il engage sa sœur à disputer le prix de la course

aux jeux Olympiques. XXIV. Comment il gagne ses ennemis. XXV. Il chasse les Argiens de Corinthe. XXVI. Réception qu'il fait aux députés de Thèbes. XXVII. Traité des Lacédémoniens avec le roi de Perse. XXVIII. Ses actions peu d'accord avec ses maximes sur la justice. XXIX. Entreprise de Sphodiras sur le Pirée. XXX. Agésilas le fait absoudre. XXXI. Il fait la guerre en Béotie. XXXII. Maladie d'Agélisas. Assemblée des députés de la Grèce à Lacédémone. XXXIII. Bataille de Leuctres. XXXIV. Sentimens des Lacédémoniens à la nouvelle de cette défaite. XXXV. Agésilas ordonne que les lois dorment un jour. XXXVI. Epaminondas entre dans la Laconie. XXXVII. Il est forcé de se retirer de Sparte. Sédition et conjuration apaisée par Agésilas. XXXVIII. Les Thébains se retirent de la Laconie. Faiblesse de Sparte. XXXIX. Victoire d'Archidamus sur les Arcadiens. XL. Epaminondas surprend Sparte en l'absence d'Agésilas, qui revient et le repousse. XLI. Courage étonnant d'un jeune Spartiate. Bataille de Mantinée. XLII. Agésilas perd l'estime des Grecs et des Lacédémoniens. Il va en Egypte. XLIII. Les Egyptiens conçoivent une mauvaise opinion de lui. XLIV. Il quitte Tachos et passe dans le parti de Nectanebis. XLV. Il le fait sortir d'une forteresse où il était assiégé. XLVI. Il gagne une grande victoire qui affermit Nectanebis sur le trône. XLVII. Il meurt.

---

I. Archidamus, fils de Zeuxidamus et roi de Sparte, mourut après un règne glorieux, et laissa deux fils, l'un nommé Agis, qu'il avait eu de Lampédo, femme d'une vertu distinguée, et l'autre beaucoup plus jeune, nommé Agésilas, né d'Eupolia, fille de Mélasippidas. Com-

me la loi appelait Agis au trône, Agésilas, destiné à vivre en simple particulier, fut élevé dans la discipline de Lacédémone, dont les institutions dures et laborieuses apprennent aux enfans à obéir. Cette éducation sévère a fait dire au poète Simonide que Sparte dompte les hommes, parce que les citoyens y contractent de bonne heure, plus que dans aucune autre ville, l'habitude de la docilité et de la soumission aux lois, comme on dompte les chevaux dès leurs premières années. La loi dispense de cette nécessité les enfans destinés au trône. Mais Agésilas eut cet avantage particulier qu'il ne parvint au commandement qu'après avoir fait l'apprentissage de l'obéissance. Aussi fut-il de tous les rois celui qui sut le mieux s'accommoder à ses sujets, parce qu'à cette grandeur si digne d'un roi, si propre à commander, qu'il avait reçue de la nature, il joignait la popularité et la douceur qu'il tenait de son éducation. Pendant qu'il suivait les différentes classes où les enfans étaient élevés en commun, il fut aimé de Lysandre, qui était surtout ravi de sa modestie. Né le plus courageux et le plus obstiné des enfans de son âge, jaloux d'être le premier en tout, mettant à tout ce qu'il faisait une ardeur, une impétuosité que rien ne pouvait vaincre ni contenir, il était en même temps

si obéissant et si doux, qu'il faisait tout ce qui lui était ordonné par un motif non de crainte, mais d'honnêteté, et qu'il était plus touché des reproches qu'effrayé des plus grands travaux. Il était boiteux; mais dans la fleur de son âge ce défaut était couvert par la beauté de sa personne; et dans la suite, la facilité, la gaîté même avec laquelle il supportait cette imperfection, dont il était le premier à railler, servait à la couvrir; elle faisait même éclater davantage son émulation et son ardeur : car jamais il ne s'en fit un prétexte pour refuser les travaux et les entreprises les plus difficiles. Nous n'avons de lui aucun portrait qui fasse connaître la forme de son visage, car il ne voulut jamais se laisser peindre; et en mourant il défendit expressément qu'on fît de lui aucune statue ni aucun portrait. On dit, au reste, qu'il était petit, et qu'il avait une figure commune. Mais sa gaîté, sa vivacité habituelle, qu'il assaisonnait toujours d'une plaisanterie qui n'avait jamais rien de fâcheux ni de dur, soit dans le ton, soit dans l'air du visage, le rendirent jusqu'à sa vieillesse plus aimable que les plus beaux jeunes gens. Cependant les Lacédémoniens, au rapport de Théophraste, avaient condamné à l'amende leur roi Archidamus, parce qu'il avait épousé une pe-

tite femme : « Elle nous donnera, disaient-ils, « des roitelets et non pas des rois. »

II. Agis régnait à Lacédémone lorsque Alcibiade, banni de sa patrie, y arriva de Sicile : Il n'y fut pas long-temps sans être soupçonné d'un commerce criminel avec Timée, femme de ce prince; aussi Agis refusa-t-il de reconnaître l'enfant dont elle accoucha, en disant qu'il était fils d'Alcibiade. Timée, s'il faut en croire Duris, n'en fut pas fort affectée; et lorsqu'elle était seule avec ses femmes, elle donnait tout bas à son fils le nom d'Alcibiade, au lieu de celui de Léothychidas. Alcibiade lui-même, ajoute Duris, disait que s'il avait recherché cette reine, ce n'était pas pour faire affront à Agis, mais par la seule ambition de donner aux Spartiates des rois issus de lui. Cependant il craignit la vengeance du roi, et partit de Lacédémone. Cet enfant fut toujours suspect à Agis, qui ne le regardait pas comme son fils légitime. Mais ce prince étant tombé malade, Léothychidas se jeta à ses pieds, fondant en larmes, et obtint de lui qu'il le reconnût pour son fils devant tous ceux qui étaient présens. Mais dès qu'Agis fut mort, Lysandre, à qui sa victoire navale sur les Athéniens donnait un grand crédit à Sparte, porta Agésilas au trône, et soutint que Léothychidas, comme bâtard,

n'avait aucun droit à la royauté. La plupart des Spartiates, pleins d'estime pour la vertu d'Agésilas, et qui le favorisaient parce qu'il avait été nourri et élevé au milieu d'eux, secondèrent Lysandre de tout leur pouvoir. Un devin de Sparte, nommé Diopithès, tout rempli des anciens oracles, et très instruit dans les choses divines, prétendit qu'il était contraire aux lois qu'un boiteux régnât à Lacédémone ; et le jour que l'affaire fut jugée, il allégua cet oracle :

Tremble, Lacédémone, au faîte de la gloire :
Crains qu'un règne boiteux, nuisant à tes succès,
Par des maux imprévus n'arrête tes progrès,
Et de longs flots de sang ne souille ta victoire.

Lysandre répondit que si les Spartiates avaient à craindre cet oracle, c'était contre Léothychidas qu'ils devaient être en garde ; que Dieu se mettait peu en peine qu'un prince boiteux fût assis sur le trône de Sparte ; et que par un règne boiteux l'oracle entendait un roi illégitime, qui ne fût pas de la race d'Hercule. Agésilas appuya cette réponse de Lysandre, en y ajoutant que Neptune lui-même avait attesté l'illégitimité de Léothychidas, en forçant Agis, par un tremblement de terre, de quitter l'appartement de sa femme ; et que Léothychidas n'était venu au monde que plus de dix mois après cette sépa-

ration. Sur ces motifs, Agésilas fut déclaré roi de Sparte, et recueillit toute la succession d'Agis, dont Léothychidas fut exclu comme bâtard. Mais les parens maternels de ce prince, tous citoyens honnêtes, se trouvant dans une grande indigence, Agésilas leur donna la moitié des biens dont il héritait; et cette générosité, en détournant de lui la haine et l'envie qu'une si riche succession eût pu exciter, lui acquit une grande réputation, et lui concilia la bienveillance générale.

III. Xénophon dit que ce fut par une entière obéissance à sa patrie qu'Agésilas parvint à une si grande autorité, qu'il faisait à Sparte tout ce qu'il voulait; et voici comment : à Lacédémone tout le pouvoir était entre les mains des éphores et des sénateurs; les premiers ne demeuraient en charge qu'une année; la dignité de sénateur était à vie. Le sénat avait été établi pour servir de frein à l'autorité des rois, comme nous l'avons dit dans la Vie de Lycurgue (*). Aussi, dès l'origine de cette institution, les rois de Sparte eurent pour le sénat une haine héréditaire, et il s'éleva entre ces deux autorités des querelles toujours renaissantes. Agésilas suivit une route tout opposée : bien loin d'être en

(*) Chapitre VII.

opposition avec les sénateurs, et de heurter de front toutes leurs volontés, il eut pour eux les plus grands égards, et n'entreprit rien sans leur en faire part. Le faisaient-ils appeler, il se rendait promptement auprès d'eux. Lors même qu'assis sur son trône il était occupé à rendre la justice, l'un des éphores entrait-il dans la salle, il se levait devant lui. Un citoyen avait-il été nommé sénateur, Agésilas lui envoyait une robe et un bœuf, comme une distinction accordée à son mérite. Toutes ces marques de considération, qui paraissaient augmenter la dignité sénatoriale, accrurent insensiblement la puissance d'Agésilas, et ajoutèrent à la royauté une grandeur solide, fruit de la bienveillance qu'on lui portait.

IV. Dans ses rapports avec les autres citoyens, il se montra moins répréhensible envers ses ennemis qu'envers ses amis; toujours juste envers les uns, il viola souvent la justice en faveur des autres; il eût rougi de n'avoir pas récompensé les belles actions d'un de ses ennemis, et il n'avait pas le courage de blâmer les fautes de ses amis; il se faisait même honneur de les soutenir, de se rendre ainsi leur complice, et il ne croyait pas pouvoir être coupable en les obligeant. Quand il voyait ses ennemis malheureux, il était le premier à leur témoigner de la

ompassion ; s'ils imploraient son secours, il les ppuyait de tout son crédit, et par cette conuite il gagnait l'affection et la faveur de tous es Spartiates. Les éphores, craignant les suies du grand pouvoir qu'il avait acquis, le conamnèrent à une amende, et en donnèrent pour notif qu'il s'appropriait à lui seul les cœurs des itoyens, qui devaient être en commun. Les hysiciens prétendent que si la discorde et la uerre étaient bannies du monde, l'harmonie arfaite qui en serait la suite, arrêtant les réolutions des corps célestes, il n'y aurait plus ans la nature ni mouvement ni génération. Le égislateur de Sparte avait aussi jeté dans son ouvernement l'ambition et la jalousie, comme es aiguillons de vertu, afin qu'il y eût toujours ntre les bons citoyens des dissensions et des uerelles. La facilité à se céder mutuellement ans aucune contrariété lui paraissait moins une oncorde qu'une lâche et funeste inaction. Honère même paraît avoir connu cette vérité. En ffet, Agamemnon serait-il charmé de voir Ulysse et Achille se quereller et se dire les inures les plus grossières, s'il n'eût pensé que ette dispute entre deux des plus braves capiaines de l'armée était favorable à l'intérêt général des Grecs? Cependant cette maxime ne loit pas être généralement admise, car les que-

relles, poussées trop loin, sont toujours nuisibles aux villes, et les exposent à de grands dangers.

V. Agésilas venait de se mettre en possession du trône, lorsqu'on apprit par des personnes qui revenaient d'Asie que le roi de Perse avait équipé une puissante flotte, et qu'il se préparait à enlever aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Lysandre, qui désirait de retourner en Asie pour y secourir ceux de ses amis qu'il avait placés à la tête du gouvernement des villes, et qui, ayant usé de leur pouvoir avec autant de violence que d'injustice, avaient été ou chassés ou mis à mort par leurs concitoyens, détermina Agésilas à se charger de cette expédition et à passer en Asie pour porter la guerre le plus loin qu'il pourrait de la Grèce, et prévenir ce roi barbare avant que ses préparatifs fussent achevés. Il écrivit en même temps à ses amis d'Asie de députer à Lacédémone quelques-uns d'entre eux, afin de demander Agésilas pour leur général. Agésilas se rendit à l'assemblée, où il accepta la conduite de cette guerre, à condition qu'on lui donnerait trente capitaines Spartiates pour former son conseil, deux mille Ilotes choisis parmi ceux qui avaient été nouvellement affranchis, et six mille hommes d'entre les alliés. Soutenu de tout le crédit

de Lysandre, il obtint facilement ce qu'il demandait; on le fit partir promptement avec les trente capitaines, à la tête desquels on mit Lysandre, tant à cause de sa réputation et de son autorité que de l'amitié qu'avait pour lui Agésilas. Ce prince, d'ailleurs, lui savait encore plus de gré de lui avoir procuré la conduite de cette expédition que de l'avoir placé sur le trône.

VI. Pendant que l'armée s'assemblait à Géreste (*), Agésilas, suivi de quelques-uns de ses amis, se rendit en Aulide et y passa la nuit. Dans son sommeil il crut entendre une voix lui dire : « Roi des Lacédémoniens, vous n'i-« gnorez pas sans doute que personne, depuis « Agamemnon jusqu'à vous, n'a été nommé gé-« néral de toute la Grèce. Puisque vous com-« mandez aux mêmes peuples, que vous allez « combattre les mêmes ennemis, et que vous « partez pour cette guerre des mêmes lieux « qu'Agamemnon, il convient que vous fassiez « à la déesse le même sacrifice qu'il lui fit ici « avant son départ. » Agésilas se ressouvint aussitôt du sacrifice d'Iphigénie, que son père avait immolée par l'ordre des devins; et sans se troubler, dès qu'il fut levé, il raconta sa vi-

(*) Ville de l'Eubée, près du cap Sunium.

sion à ses amis, et leur dit que pour honorer la déesse il lui offrirait une victime qui devait être agréable à la divinité, mais qu'il n'imiterait pas la folie du roi qui l'avait précédé. Il couronna donc de fleurs une biche qu'il fit immoler par son devin, et non par celui que les Béotiens avaient établi pour faire ce sacrifice suivant l'usage du pays. Les béotarques, l'ayant appris, en furent si irrités, qu'ils envoyèrent à l'heure même leurs officiers à Agésilas pour lui défendre de sacrifier contre les lois et les coutumes des Béotiens. Ces officiers étant venus lui porter cet ordre, et trouvant le sacrifice déjà fait, jetèrent à bas de l'autel les cuisses de la victime. Agésilas, offensé de cette violence, se rembarqua, très irrité contre les Thébains; et cet augure, qui semblait lui annoncer que son expédition n'aurait pas le succès qu'il en attendait, le livra à de tristes espérances.

VII. Arrivé à Éphèse, il fut vivement blessé du grand crédit de Lysandre et des honneurs extraordinaires qu'on lui rendait; il ne pouvait supporter qu'une foule nombreuse allât tous les jours à sa porte pour lui faire la cour et l'accompagnât quand il sortait; qu'en laissant à Agésilas le titre et les apparences de général, par respect pour la loi qui l'avait élu, Lysandre seul en eût le pouvoir, et réglât tout à son gré.

Il est vrai que de tous les généraux que les Spartiates avaient envoyés en Asie, aucun n'avait jamais eu autant d'autorité, et ne s'était rendu aussi redoutable que Lysandre ; aucun n'avait fait autant de bien à ses amis et autant de mal à ses ennemis ; et comme ces faits étaient récens, les uns et les autres en conservaient le souvenir. D'ailleurs ils voyaient dans Agésilas une conduite et des manières unies, simples et populaires, au lieu que retrouvant dans Lysandre la même véhémence, la même fierté, le même laconisme qu'ils avaient toujours remarqué en lui, ils étaient entièrement soumis à ses volontés, et ne suivaient que ses ordres. Les autres Spartiates, qui avaient plus l'air d'être les esclaves de Lysandre que les conseillers du roi, furent les premiers à s'en offenser. Bientôt Agésilas lui-même en témoigna son mécontentement, et quoiqu'il ne fût pas d'un caractère envieux, qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendait à ses amis, cependant son extrême ambition, son désir ardent pour la gloire, lui faisaient craindre que Lysandre, précédé par une grande réputation, ne recueillît seul tout l'honneur des exploits qui pourraient avoir lieu dans cette guerre. Il changea donc de conduite à son égard, et commença par s'opposer à tout ce que Lysandre lui con-

seillait. Paraissait-il avoir une entreprise à cœur, Agésilas en recevait froidement la proposition; souvent même il la rejetait, et en faisait une toute contraire. Il ne s'en tint pas là; ceux qui, dans les affaires qu'ils avaient auprès de lui, et dans les requêtes qu'ils lui présentaient, s'appuyaient du crédit de Lysandre, étaient sûrs de ne rien obtenir.

VIII. Il se conduisait de même dans les jugemens; si Lysandre se déclarait contre une des parties, c'était celle-là qui gagnait sa cause; s'il soutenait une des deux avec zèle, elle perdait son procès, et échappait avec peine à l'amende. Comme ces marques d'animosité n'étaient pas l'effet du hasard, mais d'un dessein bien formé de la part d'Agésilas. Lysandre, qui en connut bientôt le motif, ne le dissimula pas à ses amis; il leur déclara que c'était à cause de lui qu'on les traitait avec tant de mépris, et il leur conseilla d'aller faire leur cour au roi et à ceux qui avaient plus de crédit auprès de lui. Agésilas, persuadé que Lysandre, dans ses propos et dans sa conduite, n'avait pour but que d'exciter l'envie contre lui, et voulant le mortifier encore davantage, lui donna la commission de distribuer la viande aux soldats, et dit publiquement : « Qu'on aille maintenant faire « la cour à mon commissaire des vivres. » Ly-

andre, offensé de cette conduite, s'en plaignit Agésilas : « Seigneur, lui dit-il, vous savez très bien rabaisser vos amis. — Je sais connaître, lui répondit Agésilas, ceux qui veulent être plus puissans que moi. — Mais peut-être, répliqua Lysandre, ne suis-je pas aussi coupable que vous le dites. Placez-moi dans un lieu et dans un rang où, sans vous déplaire, je puisse vous être utile. » Peu de temps près, Agésilas l'envoya dans l'Hellespont, où ysandre mit dans les intérêts de Lacédémone pithridate, seigneur persan, de la satrapie de 'harnabaze, homme très riche, et qui entre-enait à ses frais deux cents cavaliers; il l'a-ıena à Agésilas. Mais sa colère n'était pas cal-ıée; toujours plein de ressentiment, il forma e dessein d'enlever aux deux maisons qui ré-naient à Sparte le droit de succession au trône. t de le rendre commun à tous les Spartiates. Il st probable que, pour satisfaire sa vengeance, l aurait excité et causé les plus grands trou-les dans l'état, si la mort ne l'eût prévenu pen-ant son expédition en Béotie. C'est ainsi que es âmes ambitieuses qui poussent tout à l'excès lans leur conduite politique sont plus nuisi-les qu'utiles; car si Lysandre était en effet trop iolent, et se laissait emporter mal à propos a ıne ambition sans bornes, Agésilas, de son

côté, n'ignorait pas qu'il est des moyens moins répréhensibles de ramener un homme qui jouit d'une grande considération, et que son ambition a égaré. Mais, aveuglés tous deux par la même passion, l'un ne sut pas reconnaître l'autorité de son général, et l'autre ne put supporter les écarts de son ami.

IX. Dès le commencement de la guerre, Tisapherne, qui craignait Agésilas, fit avec lu une trève, sous la promesse que le roi de Pers laisserait aux villes grecques d'Asie une entièr liberté. Mais peu de temps après, croyant avoi assez de troupes pour lui résister, il lui déclar la guerre. Agésilas l'accepta volontiers, per suadé que cette expédition aurait pour lui l plus grand succès ; il aurait cru d'ailleurs se dés honorer, si, après que Xénophon avait ramen dix mille Grecs du fond de l'Asie jusqu'à la me de Grèce, et battu le roi de Perse autant d fois qu'il l'avait voulu, lui-même, à la tête de Lacédémoniens, maître de la terre et de la mer ne se fût pas signalé aux yeux des Grecs pa quelque exploit éclatant. Pour venger donc pa une tromperie juste la perfidie de Tisapherne il feignit de vouloir entrer dans la Carie, et l barbare ayant rassemblé ses troupes de ce côté là, Agésilas tourna court et se jeta dans l Phrygie, où il se rendit maître de plusieurs vil

es, et amassa des richesses immenses. Ces succès firent voir à ses amis que violer un accord uré, c'est mépriser les dieux mêmes, et que omper ses ennemis, c'est une action non seument juste, mais encore glorieuse et douce utant qu'elle est utile. Comme il était plus faile que Tisapherne en cavalerie, et que dans n sacrifice qu'il avait fait le foie des victimes était trouvé sans tête, il se retira à Éphèse, ù, pour former une cavalerie nombreuse, il éclara aux citoyens riches que s'ils voulaient exempter du servirce ils n'avaient qu'à lui urnir chacun un cheval et un homme. La lupart y consentirent, et par là il eut bientôt mé un grand nombre de cavaliers d'élite à la lace d'une mauvaise infanterie. Les Éphésiens, ui n'aimaient pas à servir, soudoyaient des olontaires qui les remplaçaient, et ceux qui ne oulaient pas entrer dans la cavalerie payaient leur place des hommes qui désiraient ce genre e service. Agésilas agit en cela aussi sagement u'Agamemnon qui, pour une bonne jument u'il reçut en échange, dispensa un homme che, mais lâche, de faire en personne le serice militaire.

X. Comme il avait ordonné aux commissaires hargés de la vente du butin de vendre les priniers tout nus, il se présenta une foule d'a-

cheteurs pour leurs vêtemens ; mais quand on voyait ces corps blancs et délicats, qui, toujours élevés à l'ombre, n'avaient point de vigueur, personne n'en voulait ; on les rejetait avec mépris, comme inutiles à tout. Agésilas, présent à la vente, dit à ses soldats : « Voilà « les hommes à qui vous faites la guerre, et « voilà les dépouilles pour lesquelles vous com « battez. » Quand le temps de rentrer en campagne fut venu, Agésilas déclara publiquemen qu'il conduirait ses troupes en Lydie ; et cette fois il ne trompait pas Tisapherne ; ce fut le satrape, qui, induit en erreur par la première ruse d'Agésilas, se trompa lui-même, et cru que ce prince entrerait dans la Carie, pays difficile pour la cavalerie, parce que les Spartiate étaient beaucoup plus faibles en cette parti que les Perses. Mais quand Agésilas fut entr dans les plaines de Sardes, comme il l'avait an noncé, Tisapherne fut obligé d'accourir en di ligence au secours de cette ville, et en arrivan avec sa cavalerie il fit main-basse sur un gran nombre de Spartiates qui s'étaient débandé dans la campagne pour piller. Agésilas ayan fait réflexion que l'ennemi ne devait pas en core avoir son infanterie, au lieu que l'armé des Spartiates était complète, se hâta de livre bataille ; et ayant mêlé parmi ses cavaliers de

,ens de pied armés à la légère, il les fit mar-
·her promptement à l'ennemi pour commencer
'attaque, pendant qu'il ferait avancer son corps
l'infanterie. Les barbares, bientôt mis en dé-
·oute, furent vivement poursuivis par les Grecs,
qui s'emparèrent de leur camp et y firent un
grand carnage.

XI. Cette victoire donna aux troupes d'Agé-
ilas non seulement la facilité de piller sans ob-
tacle les pays du roi, mais encore la satisfac-
ion de voir punir Tisapherne, l'homme le plus
méchant et l'ennemi le plus déclaré des Grecs.
Le roi envoya sur-le-champ Tithraustres, qui,
après avoir fait trancher la tête à Tisapherne,
it proposer à Agésilas d'entrer en accommode-
nent, et de s'en retourner en Grèce, en lui of-
rant des sommes considérables. Agésilas lui ré-
pondit que Sparte seule avait le pouvoir de faire
a paix; que pour lui, il aimait beaucoup mieux
procurer des richesses à ses soldats que d'en ac-
quérir lui-même; que d'ailleurs les Grecs trou-
vaient plus honorables de prendre les dépouilles
des ennemis que de recevoir leurs présens. Ce-
pendant, pour obliger Tithraustres qui avait puni
l'ennemi commun des Grecs, il ramena son ar-
mée en Phrygie, et n'accepta que trente talens (*)

(*) Environ 150,000 liv. de notre monnaie.

pour les frais du voyage. Il reçut dans sa marche une scytale des magistrats de Sparte, qui lui ordonnait de prendre aussi le commandement de la flotte; il était le premier à qui l'on eût accordé un tel pouvoir. Il est vrai que, de l'aveu de tout le monde, c'était, comme le dit quelque part l'historien Théopompe, l'homme le plus grand et le plus illustre de son temps. Cependant il aimait mieux devoir sa gloire à sa vertu qu'à sa puissance. Mais dans cette occasion il commit, ce me semble, une grande faute, en donnant à Pisandre le commandement de la flotte. Il avait avec lui plusieurs autres capitaines d'un âge et d'une capacité qui les rendaient bien supérieurs à Pisandre; et néanmoins, sans égard pour l'intérêt de sa patrie, il n'eut, dans ce choix, d'autre motif que d'honorer un homme qui était son allié, et de faire plaisir à sa femme, sœur de Pisandre. Il établit son armée de terre dans la province de Pharnabaze, où il trouva la plus grande abondance, et amassa des richesses immenses.

XII. De là passant dans la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui, plein d'estime pour sa vertu et pour sa bonne foi, désirait fort son amitié. Spithridate, depuis qu'il avait quitté Pharnabaze pour embrasser le parti d'Agésilas, ne s'était plus séparé de lui et l'avait accom-

agné dans toutes ses expéditions. Cet officier
erse avait un fils d'une grande beauté, nommé
égabates, qu'Agésilas aima tendrement, et
ne fille très belle et déjà nubile, qu'il fit épouser
Cotys. Ce prince lui ayant fourni mille che-
aux et deux mille hommes de troupes légères,
retourna en Phrygie, et ravagea tout le pays
u gouvernement de Pharnabaze, qui, loin
'oser l'attendre, ne se fiait pas même à ses for-
resses, et fuyant toujours devant lui avec ce
u'il avait de plus précieux et de plus cher,
hangeait chaque jour de camp. Enfin Spi-
ridate, qui l'observait de près, ayant un jour
ris avec lui le Spartiate Hérippidas, s'empara
u camp de ce satrape et se rendit maître de
outes ses richesses. Mais Hérippidas (1) ayant
ontrée dans cette occasion une sévérité outrée
our la recherche du butin qui avait été sous-
rait, en visitant les barbares de son armée avec
plus grande rigueur, et les forçant de rap-
orter ce qu'ils avaient pris, il irrita tellement
pithridate, qu'il se retira sur-le-champ à
ardes avec ses Paphlagoniens. Rien, à ce qu'on
ssure, ne fit autant de peine à Agésilas que
retraite de cet officier : outre qu'il regrettait
ivement la perte d'un homme si brave et des
roupes considérables qu'il avait sous ses ordres,
avait honte qu'on pût lui reprocher une avarice

et une mesquinerie sordides ; lui qui s'était toujours montré si jaloux de se garantir personnellement de ces vices, et d'en préserver sa patrie.

XIII. Outre ces causes apparentes de chagrin, il était secrètement tourmenté par l'attachement qu'il avait conçu pour le jeune Mégabates. Il est vrai que tant qu'il l'avait eu auprès de lui il s'était servi de tout son courage pour réprimer ses désirs : un jour même que Mégabates s'était approché pour le saluer et l'embrasser à son ordinaire, Agésilas détourna la tête. Le jeune homme se retira tout honteux, et depuis il ne le salua plus que de loin. Agésilas, fâché à son tour, et se repentant d'avoir repoussé cette marque d'amitié, témoigna de la surprise de ce que Mégabates ne le saluait plus comme il avait coutume de faire auparavant. « Vous en êtes vous-même la cause, lui dirent « ses amis : car, l'autre jour, vous refusâtes son « baiser et parûtes le craindre. Il reprendra vo- « lontiers son ancienne manière s'il peut croire « que vous ne le refuserez pas encore. » Agésilas, après quelques momens de réflexion, dit à ses amis : « Il est inutile de l'y engager ; le « combat que je livre ici contre ce témoignage « de ma tendresse me fait plus de plaisir que « si tout ce que j'ai devant moi se changeait en « or. » C'est ainsi qu'il se conduisait en présence

de Mégabates ; mais dès que ce jeune homme fut parti, la passion d'Agésilas se ralluma avec tant de violence, qu'il n'est pas sûr que si ce jeune homme se fût de nouveau présenté devant lui il eût eu la force de le refuser encore.

XIV. Quelque temps après, Pharnabaze ayant désiré de s'aboucher avec Agésilas, Apollophane de Cyzique, leur hôte commun, leur ménagea une entrevue. Agésilas, arrivé le premier au rendez-vous avec ses amis, se coucha à l'ombre sur l'herbe qui était fort haute, et y attendit Pharnabaze. Quand se satrape arriva, on étendit à terre des peaux douces et à long poil, avec des tapis de diverses couleurs; mais honteux de voir Agésilas assis à terre, il se mit aussi sur l'herbe, quoiqu'il eût une robe de la plus grande finesse et d'une très belle couleur. Après qu'ils se furent salués, Pharnabaze, qui ne manquait pas de justes sujets de plainte, reprocha aux Lacédémoniens qu'après avoir reçu de lui, dans la guerre contre les Athéniens, les services les plus signalés, ils portaient le fer et la flamme dans les pays de son gouvernement. Agésilas, voyant que les Spartiates qu'il avait amenés avec lui, convaincus de l'injustice qu'avait éprouvée Pharnabaze, tenaient de honte les yeux fixés à terre, et ne voyaient pas ce qu'on pouvait répondre à ses reproches, prit la pa-

role : « Pharnabaze, lui dit-il, tant que nous « avons été les alliés du roi, nous l'avons traité « en ami; devenus aujourd'hui ses ennemis, nous « lui faisons la guerre, et comme vous êtes en « quelque sorte une de ses propriétés, il est na- « turel que nous cherchions à lui nuire dans votre « personne; mais du jour que vous vous juge- « rez digne d'être appelé l'ami des Grecs plutôt « que l'esclave du roi de Perse, croyez que « ces troupes, ces armes, ces vaisseaux, nous « tous enfin, nous défendrons vos possessions et « votre liberté, sans laquelle il n'est rien de « beau, rien de désirable. » Alors Pharnabaze lui déclarant ses véritables dispositions : « Si « le roi, lui dit-il, envoie un autre général à « ma place, je me joindrai sur-le-champ à vous; « mais s'il me conserve le gouvernement de ses « provinces, je ne négligerai rien pour repous- « ser vos attaques, et je vous ferai, pour ses in- « térêts, tout le mal que je pourrai. » Agésilas, charmé de cette franchise, le prit par la main, et se levant avec lui : « Pharnabaze, lui dit-il, « plaise aux dieux qu'avec de tels sentimens « vous soyez notre ami plutôt que notre en- « nemi ! »

XV. Pharnabaze s'étant retiré avec ses amis, son fils, qui était resté derrière, courut vers Agésilas, et lui dit en riant : « Agésilas, je

« m'unis aujourd'hui avec vous par les liens de « l'hospitalité. » En même temps il lui donna un dard qu'il tenait à la main. Agésilas le reçut avec plaisir, et charmé de la figure et de l'amabilité de ce jeune homme, il regarda si quelqu'un de ceux qui l'accompagnaient n'aurait pas quelque chose d'assez beau pour payer le présent de cet aimable et généreux officier. Il aperçut sur le cheval d'Adéus, son secrétaire, un magnifique harnois; il l'en ôta, et le donna au fils de Pharnabaze. Depuis il ne cessait de parler de lui; et, long-temps après, ce jeune homme, chassé par ses frères de la maison paternelle, s'étant retiré dans le Péloponnèse, Agésilas lui témoigna le plus grand intérêt, et le servit même dans l'objet de son affection. Il aimait un jeune athlète d'Athènes, qui, devenu trop grand et n'étant plus assez souple dans ses mouvemens, allait être refusé pour les jeux olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agésilas, et le pria de s'intéresser pour son ami. Agésilas, qui voulait l'obliger, agit vivement, et parvint, non sans peine, à le faire admettre : car Agésilas, exact observateur des lois dans tout le reste, prétendait qu'à l'égard des amis cette justice rigoureuse était un prétexte pour ne pas leur rendre service. On cite de lui une lettre à Hydriée, prince

de Carie, conçue en ces termes : « Si Nicias « n'a point commis d'injustice, mettez-le en « liberté ; s'il est coupable, délivrez-le pour « l'amour de moi ; mais quoi qu'il en soit, « rendez-le libre. » Telle était sa conduite dans presque toutes les affaires qui regardaient ses amis. Quelquefois cependant il cédait aux circonstances, quand l'intérêt public le demandait. Par exemple, obligé un jour de décamper avec précipitation, et de laisser malade dans le camp un jeune homme qu'il aimait, et qui, l'ayant appelé, le suppliait de ne pas l'abandonner : « Qu'il est difficile, dit Agésilas en se « retournant, d'être à la fois compatissant et « sage ! » Voilà ce que rapporte le philosophe Hiéronyme.

XVI. Depuis deux ans entiers qu'il avait la conduite de cette guerre, sa réputation s'était répandue dans les hautes provinces de l'Asie, où sa tempérance, sa simplicité et sa modération lui avaient acquis la plus grande célébrité. Dans ses voyages il choisissait pour sa demeure les temples les plus saints, et au lieu que nous craignons d'avoir beaucoup de témoins de nos actions, il voulait que les siennes eussent les dieux pour inspecteurs et pour juges. Dans ces milliers de soldats qu'il commandait, il n'eût pas été facile d'en trouver un seul qui eût une

plus méchante paillasse que lui. Il était si peu sensible au froid et au chaud, qu'il semblait être le seul homme que les dieux eussent fait pour supporter également toutes les variétés des saisons. Mais il n'était pas pour les Grecs d'Asie de spectacle plus doux que de voir les gouverneurs de provinces et les généraux du roi de Perse, autrefois si fiers, si intraitables, qui régorgeaient de richesses et nageaient dans le luxe, saisis alors de crainte, faire humblement la cour à un homme toujours vêtu d'une méchante cappe, et se soumettre, se plier à une seule parole courte et laconique qu'ils lui entendaient prononcer. Aussi plusieurs des témoins de ce changement lui appliquaient ce vers de Thimothée (2) :

Mars est un vrai tyran, le Grec ne craint point l'or.

XVII. Agésilas, qui voyait toute l'Asie en mouvement, et plusieurs de ses provinces disposées à la révolte, parvint à calmer les villes sans verser une goutte de sang, sans bannir un seul homme; et après avoir rétabli dans les administrations l'ordre et la liberté, il résolut de pénétrer plus avant, de porter la guerre loin de la mer de Grèce, de forcer le roi à craindre pour sa personne, et pour la félicité dont il jouissait dans Ectabane et dans Suse, de l'oc-

cuper si bien, qu'il n'eût pas le loisir, tranquillement assis dans son palais, de proposer des récompenses à tous ceux qui voudraient faire la guerre aux Grecs, et de corrompre pour cela leurs orateurs. Pendant qu'il formait ce vaste projet, il vit arriver le spartiate Épicydidas qui venait lui annoncer que les Grecs menaçant Sparte d'une guerre dangereuse, les éphores lui envoyaient l'ordre de venir au secours de sa patrie :

O Grecs! vous vous nuisez autant que les barbares.

Quoi de plus barbare en effet que cette envie mutuelle, cette conjuration, cette ligue des Grecs les uns contre les autres! arrêtant eux-mêmes le cours de leur fortune qui les élevait au comble de la gloire, ils tournaient contre leur propre patrie ces armes qui menaçaient les barbares, et ils reportaient dans son sein une guerre qu'ils en avaient si fort éloignée. Je ne puis donc croire, comme Démarate le Corinthien, que ceux des Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius eussent été privés d'une grande satisfaction; je pense au contraire qu'ils auraient versé bien des larmes, en se disant à eux-mêmes qu'ils n'avaient procuré cette gloire à Alexandre et à ses Macédoniens qu'en sacrifiant tant de braves

généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe et en Arcadie.

XVIII. Cependant rien ne fut jamais plus grand et plus sage de la part d'Agésilas que son prompt retour dans le Péloponnèse, à l'ordre les éphores; c'est le plus bel exemple d'une obéissance et d'une justice parfaites. Annibal, déjà malheureux, et presque chassé de l'Italie, n'obéit qu'avec peine à ses concitoyens qui le rappelaient dans sa patrie pour les y défendre. Alexandre ne fit que plaisanter lorsqu'il apprit la bataille qu'Antipater avait livrée au roi Agis : « Il me semble, dit-il, que pendant que nous triomphions ici de Darius il y a eu un combat de rats en Arcadie. » N'est-il donc pas juste de féliciter Sparte de l'honneur qu'Agésilas lui rendit en cette occasion, du respect qu'il eut pour ses lois, lorsqu'à la première vue de la scytale des éphores il abandonna sans balancer une si grande fortune, une puissance si considérable et de si glorieuses espérances qu'il trahissait, pour ainsi dire lui-même, par sa retraite? Il s'embarqua sur-le-champ, sans terminer son entreprise, et laissant à ses alliés les plus vifs regrets. Une telle conduite prouve la fausseté de ce qu'a dit Démostrate le théacien, que les Spartiates valaient mieux en public, et les Athéniens en particulier; car Agésilas, qui avait paru un bon roi et un ex-

cellent général, se montra encore un meilleur, un plus agréable ami à ceux qui partageaient sa familiarité. Comme la monnaie des Perses avait pour empreinte un archer, Agésilas dit, en partant, que dix mille archers du roi le chassaient d'Asie : car les orateurs d'Athènes et de Thèbes à qui l'on avait distribué dix mille pièces de cette monnaie venaient d'exciter ces deux villes à déclarer la guerre aux Spartiates.

XIX. Agésilas, après avoir traversé l'Hellespont, entra dans la Thrace ; et sans s'abaisser à solliciter des barbares un passage libre à travers leur pays, il faisait demander seulement à chacun de ces peuples s'il voulait qu'il passât sur ses terres en ami ou en ennemi. Ils le reçurent avec amitié, et l'accompagnèrent même par honneur, chacun selon son pouvoir, à l'exception des Tralles, à qui Xerxès lui-même avait, dit-on, fait des présens pour obtenir le passage sur leurs terres, et qui voulurent exiger d'Agésilas cent talens (*) et autant de femmes : « Que « ne sont-ils venus pour les recevoir ? » répondit ironiquement Agésilas à leurs envoyés. En même temps il marche contre ces barbares qu'il trouve rangés en bataille, les met en déroute, et en fait un grand carnage. Il envoie faire la même demande au roi de Macédoine, qui répondit qu'il y penserait : « Eh bien ! dit Agé-

(*) Environ 500,000 liv.

« silas, qu'il y pense tout à son aise; en atten-
« dant nous passerons. » Le roi, admirant son
audace, et redoutant son courage, lui fit dire
de passer comme ami. Il ravagea les terres des
Thessaliens qui s'étaient alliés aux ennemis de
Sparte, et envoya à Larisse Xénoclès et Sey-
thès pour engager cette ville à embrasser le parti
des Lacédémoniens. Les habitans ayant retenu
ces ambassadeurs prisonniers, les Spartiates in-
dignés voulaient qu'Agésilas allât sur-le-champ
mettre le siége devant Larisse. Il leur dit qu'il
ne donnerait pas pour la conquête de toute la
Thessalie la vie d'un de ces ambassadeurs, et
il les retira par composition. Mais ce trait n'est
peut-être pas si admirable dans Agésilas, après
ce qu'il dit en apprenant une grande bataille
qui s'était donnée près de Corinthe, et où il avait
péri en quelques instans un grand nombre de
braves soldats, quoique les Spartiates en par-
ticulier en eussent très peu perdu. Loin de s'ap-
plaudir et de paraître enflé de cette victoire, il
écria avec un profond soupir : « Malheureuse
Grèce, qui viens de faire périr de tes propres
mains plus de guerriers qu'il n'en faudrait
pour vaincre tout ce qu'il y a de barbares! »
Les Pharsaliens étant venus harceler son armée
et l'arrêter dans sa marche, il prit cinq cents
chevaux, tomba sur eux, et les ayant mis en

fuite, il dressa un trophée au pied du mont Narthécium. Il préféra cette victoire à toutes celles qu'il avait remportées jusque alors, parce qu'avec un si petit nombre de gens de cheval qu'il avait formés lui-même il venait de vaincre le peuple qui avait le plus de confiance en sa cavalerie.

XX. Ce fut là que Diphridas, l'un des éphores, vint de Sparte au devant d'Agésilas, lui porter l'ordre d'entrer sur-le-champ dans la Béotie. Il se proposait de le faire dans la suite avec une armée plus nombreuse; mais il ne se permit pas la moindre résistance à la volonté des magistrats, et dit à ceux qui l'entouraient que le jour pour lequel ils avaient quitté l'Asie était proche; aussitôt il envoya prendre deux compagnies de l'armée qui campait auprès de Corinthe. Les Lacédémoniens, qui étaient restés à Sparte, voulant récompenser son obéissance par un témoignage honorable, firent publier une permission aux jeunes gens de s'enrôler pour aller au secours de leur roi. Ils se présentèrent tous avec la plus grande ardeur; et les magistrats en choisirent cinquante des plus forts des plus actifs, qu'ils firent partir sur-le-champ. Agésilas, ayant franchi les Thermopyles, et traversé la Phocide, qui était alliée de Sparte, entra dans la Béotie, et plaça son camp près de Chéronée. Il s'y était à peine établi qu'il vi

le soleil s'éclipser, et prendre la forme de la lune dans son croissant; il apprit en même temps que Pisandre avait été vaincu et tué dans un combat naval donné près de Cnide contre Pharnabaze et Conon. Vivement affligé et de la perte de son beau-frère et du malheur de Sparte, mais craignant que cette nouvelle ne jetât ses troupes dans le découragement et la frayeur, au moment d'aller combattre, il ordonna à ceux qui venaient du côté de la mer de publier le contraire et de dire que les Spartiates avaient remporté une victoire navale. Il parut lui-même en public une couronne de fleurs sur la tête, fit un sacrifice d'action de grâces pour cette heureuse nouvelle, et envoya à ses amis des portions de la victime.

XXI. Lorsqu'il se fut avancé jusqu'à Coronée, et que les deux armées se trouvèrent en présence, Agésilas mit la sienne en bataille; il donna aux Orchoméniens l'aile gauche et se plaça lui-même à la droite. Dans l'armée ennemie, les Thébains occupaient l'aile droite et les Argiens la gauche. Xénophon y combattit auprès d'Agésilas, avec qui il était revenu d'Asie, et, suivant cet historien, cette bataille est la plus mémorable de toutes celles qui furent données de son temps. Dans le premier choc, il n'y eut de part ni d'autre une longue résistance: les Orchoméniens furent bientôt enfon-

cés par les Thébains, et les Argiens par Agésilas. Mais les deux partis ayant appris que leurs ailes gauches étaient fort maltraitées et commençaient à fuir, revinrent sur leurs pas. Agésilas avait dans les mains une victoire sûre, s'il eût voulu laisser passer les Thébains et les charger ensuite en queue; mais n'écoutant que son ardeur et l'ambition de signaler son courage en les repoussant de vive force, il va les attaquer de front. Les Thébains soutinrent ce choc avec la même valeur; partout le combat fut sanglant, mais principalement au poste qu'occupait Agésilas avec les cinquante jeunes gens que Sparte lui avait envoyés fort à propos, car il leur fut redevable de la vie. Si l'ardeur avec laquelle ils combattaient autour de lui, en affrontant tous les dangers, ne put le garantir de plusieurs blessures qu'il reçut à travers ses armes, du moins ils parvinrent, quoique avec peine, à l'arracher encore vivant des mains des ennemis; ils le couvrirent de leurs corps et firent un grand carnage des Thébains; mais ils perdirent plusieurs de leurs compagnons. La difficulté qu'ils trouvèrent à renverser de front l'infanterie thébaine les força d'en venir à ce qu'ils n'avaient pas voulu faire après la première charge: ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage; et comme alors les ennemis marchaient avec moins d'ordre, ils les suivirent et les char-

rèrent en flanc. Cependant ils ne purent jamais es mettre en déroute. Les Thébains se retirèrent ers l'Hélicon, tout glorieux de l'issue d'un ombat où l'aile qu'ils occupaient était restée nvincible.

XXII. Agésilas, quoique très souffrant de ses lessures, ne voulut pas rentrer dans sa tente u'on ne l'eût porté sur le champ de bataille, t qu'il n'eût vu emporter ses morts sur leurs rmes. Il laissa aller en liberté tous ceux des nnemis qui s'étaient réfugiés dans le temple e Minerve Itonienne (3), voisin du champ de ataille, et devant lequel on voyait un trophée ue les Béotiens avaient élevé autrefois, après voir vaincu les Athéniens, sous la conduite de parton, et tué leur chef Tolmidas. Le lendeain à la pointe du jour, Agésilas, voulant s'asurer si les Thébains seraient disposés à un seond combat, ordonne à ses soldats de mettre es couronnes sur leur tête, et à ses musiciens e jouer de la flûte, pendant qu'il ferait dresser t orner un trophée pour monument de sa vicoire. Les ennemis ayant fait demander la perission d'enlever leurs morts, il la leur accorda ar une trève; et cette demande étant une conrmation de sa victoire, il se fit porter à Delphes, ù l'on célébrait les jeux Pythiques. Il y fit, en honneur du dieu, la procession d'usage, et ri consacra la dîme des dépouilles qu'il avait

apportées d'Asie : elle monta à cent talens. (*)

XXIII. De retour dans sa patrie, il y fut plus chéri que jamais de ses concitoyens, qui ne pouvaient voir sans admiration sa vie simple et ses mœurs pures. Bien différent de la plupart des généraux, il revenait des pays étrangers tel qu'il était avant de sortir de Sparte : il n'avait point adopté les coutumes des barbares ; et loin de s'être dégoûté de celles de son pays, loin de chercher à en secouer le joug, il les respecta et les chérit toujours autant que ceux des Spartiates qui n'avaient jamais passé l'Eurotas. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à la parure de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles de sa maison ; il y laissa les anciennes portes : elles étaient si vieilles, qu'on eût cru que c'étaient les mêmes qu'Aristodème y avait mises (4). Le canathre (5) de sa fille n'avait, au rapport de Xénophon, rien de plus magnifique que ceux des autres filles de Sparte. Les Lacédémoniens appellent canathres des chaises de bois en forme de griffons, de cerfs ou de boucs, dans lesquelles les jeunes filles de Sparte vont aux cérémonies publiques. Xénophon ne nous a pas transmis le nom de la fille d'Agésilas; et Dicéarque se plaint amèrement de ce que nous ne savons ni le nom de cette fille, ni celui de la mère d'Epaminon-

(*) Environ 500,000 liv.

las. Mais nous avons trouvé dans des registres
le la ville de Lacédémone que la femme d'A-
ésilas s'appelait Cléora, et ses deux filles Apo-
ia et Proluta. On voit encore à Lacédémone la
ique de ce prince, et elle ne diffère en rien de
outes les autres. Comme il vit quelques Spar-
iates tirer vanité des chevaux qu'ils nourris-
nient, et se croire par là supérieurs aux au-
res, il engagea Cynisca sa sœur à monter sur
n char et à disputer le prix aux jeux Olym-
iques: il voulait montrer aux Grecs que cette
ictoire n'était pas le fruit de la valeur, mais
es richesses. Il avait auprès de lui le sage Xé-
ophon, qu'il honorait singulièrement, et qu'il
étermina à faire élever ses enfans à Sparte,
our y apprendre la plus belle de toutes les
iences, celle de commander et d'obéir.

XXIV. Après la mort de Lysandre, il dé-
ouvrit que celui-ci, à son retour d'Asie, avait
rmé une ligue contre Agésilas. Voulant donc
ire connaître le caractère de Lysandre, il ré-
lut de lire en public une harangue écrite par
léon d'Halicarnasse, et trouvée dans les pa-
ers de Lysandre, qui devait la prononcer de-
ant le peuple, et dont le but était de faire
s changemens considérables dans le gouver-
ment de Sparte. Mais un des sénateurs à qui
la communiqua, et qui craignit que la force
s raisons qu'on y exposait ne fît impression

sur le peuple, lui ayant conseillé de ne pas déterrer Lysandre, mais plutôt d'ensevelir son discours avec lui, Agésilas suivit son conseil et ne donna aucune suite à cette découverte. Il ne fit même ouvertement aucune peine à ses ennemis; au contraire, il s'employa pour les faire nommer aux magistratures et au commandement des armées; et comme ces emplois publics mettaient en évidence leur méchanceté et leur avarice, quand ils étaient cités devant les tribunaux, il les soutenait de tout son crédit, et se les attachait tellement qu'il s'en faisait des amis, et qu'il ne trouva plus personne qui lui résistât. Agésipolis, son collègue dans la royauté, fils d'un banni (6), et qui à une très grande jeunesse joignait un caractère doux et modeste, se mêlait peu du gouvernement. Agésilas sut aussi le gagner : les rois de Sparte, quand ils sont dans la ville, mangent à la même table; Agésilas, qui savait que ce jeune prince n'était pas moins porté que lui à l'amour, mettait toujours la conversation sur les jeunes gens d'une beauté distinguée; il l'excitait à s'attacher à quelqu'un de ceux qu'il aimait lui-même, et le secondait dans ses inclinations; car à Sparte ces sortes d'attachement n'ont rien de vicieux : au contraire, ils sont pleins de pudeur et d'honnêteté; ils naissent d'une émulation louable pour la vertu, comme on l'a vu dans la Vie de Lycurgue.

XXV. Agésilas, devenu par là très puissant lans la ville, fit nommer Télétias, son frère utérin, général de la flotte; s'étant mis lui-nême à la tête de l'armée de terre, il alla faire e siége de Corinthe, soutenu par Télétias qui 'assiégeait du côté de la mer; il se rendit maî-re des longues murailles. Les Argiens qui oc-upaient alors Corinthe, y célébraient les jeux sthmiques. Ils venaient de faire à Neptune le acrifice d'usage, lorsque Agésilas, survenant out à coup, les força d'abandonner les apprêts e la fête et les chassa de la ville. Les bannis e Corinthe qui étaient dans son armée l'ayant rié de présider aux jeux, il le refusa; mais endant qu'ils les faisaient célébrer eux-mêmes, resta dans la ville, afin de leur procurer une ntière sûreté. Dès qu'il fut parti de Corinthe, es Argiens recommencèrent les jeux, où quel-ues-uns des athlètes qui avaient remporté le rix à la célébration des premiers l'obtinrent neore aux seconds; et d'autres, après avoir été ouronnés la première fois, furent à la seconde nscrits sur les registres comme vaincus. Agé-ilas dit à cette occasion que les Argiens avaient se reprocher une grande lâcheté, puis-que ayant une si haute idée de la présidence de es jeux, ils n'avaient pas osé combattre pour 'y maintenir. Au reste, il pensait que dans les

choses de cette nature, il fallait conserver un
grande modération. Quand il était à Sparte
il contribuait volontiers à l'ornement des chœu
de musique et des jeux; il y assistait toujours
et faisait paraître le plus grand zèle pour le suc
cès des combats de jeunes garçons et de jeune
filles; mais les autres spectacles dont il voya
la plupart des hommes épris, il faisait semblai
de ne pas s'y connaître. Un jour l'acteur tra
gique Callipidas, qui jouissait d'une grand
réputation, et que son talent faisait recherch
dans toute la Grèce, ayant rencontré Agésila
le salua; et s'étant mêlé fièrement avec ce
qui accompagnaient ce prince, il affectait
se faire voir, et s'attendait que le roi le pr
viendrait par quelque marque de bonté. Con
me Agésilas ne paraissait faire aucune attentic
à lui: « Eh! quoi, prince, lui dit-il, vous
« me connaissez pas? Agésilas jetant les ye
« sur lui: N'es-tu pas, lui répondit-il, le fa
« ceur Callipidas? » C'est le nom que les L
cédémoniens donnent aux comédiens. Une a
tre fois on lui proposait d'aller entendre
homme qui imitait parfaitement le rossigno
il le refusa, en disant qu'il avait souvent e
tendu le rossignol même. Le médecin Mén
crate, à qui la cure de maladies désespéré
avait fait donner le nom de Jupiter, et qui av
l'arrogance de se donner lui-même ce titr

eut l'audace de le prendre dans une lettre qu'il écrivait à ce prince : « Ménécrate-Jupiter, au « roi Agésilas, salut. Le roi mit dans sa ré- « ponse : Agésilas, à Ménécrate, santé (7). »

XXVI. Pendant qu'il était dans les environs de Corinthe, et qu'il regardait ses soldats emporter le butin du temple de Junon, dont il s'était rendu maître, il vint des députés de Thèbes lui proposer une alliance avec leur ville. Agésilas, qui n'avait jamais aimé les Thébains, et qui, dans cette circonstance, croyait utile de leur témoigner du mépris, fit semblant de ne pas voir les ambassadeurs et de ne pas entendre ce qu'ils lui disaient. Mais la vengeance divine l'en punit à l'heure même : les Thébains ne s'étaient pas encore retirés qu'on vint lui annoncer qu'un détachement de Lacédémoniens avait été taillé en pièces par Iphicrate; c'était la plus grande perte qu'ils eussent faite depuis long-temps : ils avaient eu de plus la honte de voir leurs plus braves fantassins battus par des soldats armés à la légère, et des Lacédémoniens par des mercenaires. Agésilas se mit aussitôt en marche pour aller à leur secours ; mais ayant appris que l'affaire était terminée, il revint au temple de Junon ; et faisant appeler les ambassadeurs Béotiens, il leur donna audience ; prenant alors à leur tour un air insultant, ils ne dirent pas un mot de la paix, et lui demandè-

rent seulement de les laisser entrer à Corinthe. Agésilas, irrité de cette demande : « Si vous « voulez, leur dit-il, voir vos amis enflés de « leurs succès, vous le pourrez demain tout à « votre aise. » Le lendemain il les prit avec lui ; et mettant, en leur présence, tout à feu et à sang dans le territoire de Corinthe, il s'avança jusqu'aux murs de la ville ; et après avoir fait remarquer aux ambassadeurs que les Corinthiens n'avaient pas osé sortir pour défendre leur territoire, il les renvoya. Ayant recueilli ensuite ceux qui étaient restés du détachement battu par Iphicrate, il ramena son armée à Lacédémone. Dans sa marche, il partait le matin avant le jour, et ne s'arrêtait le soir qu'à la nuit fermée, afin que les Arcadiens, ennemis et envieux des Spartiates, ne pussent pas insulter à leur défaite. Depuis, pour rendre service aux Achéens, il entra avec eux en armes dans l'Acarnanie, dont il défit les habitans, et d'où il emmena un butin considérable. Les Achéens le priaient de passer l'hiver dans leur pays, pour empêcher les ennemis d'ensemencer leurs terres ; il leur répondit qu'il ferait tout le contraire, parce que les Acarnaniens craindraient bien plus la guerre l'été suivant, lorsqu'ils verraient leurs terres couvertes de moissons. En effet, quand ils le virent, l'année suivante, rentrer sur leur territoire, ils firent la paix avec les Achéens

XXVII. Lorsque Conon et Pharnabaze, qui avec la flotte du roi de Perse étaient maîtres de la mer, furent venus ravager les côtes de la Laconie, et que les Athéniens eurent rebâti leurs murailles avec l'argent que leur fournissait Pharnabaze, les Lacédémoniens prirent le parti de faire leur paix avec Artaxerxe; ils envoyèrent Antalcidas à Tiribaze, et n'eurent pas honte de livrer au roi avec autant de lâcheté que d'injustice ces Grecs établis en Asie, pour lesquels Agésilas avait combattu. Mais il n'eut aucune part à l'infamie de ce traité; il fut négocié par Antalcidas son ennemi, qui, jaloux de la puissance et de la gloire qu'Agésilas acquérait dans cette guerre, trouva tous les moyens bons pour conclure la paix. Quelqu'un ayant dit à cette occasion devant Agésilas que les Lacédémoniens *persisaient* : « Dites plutôt, ré-« pondit-il, que les Perses *laconisent*. » En menaçant de déclarer la guerre à ceux qui ne voulaient pas accepter la paix, il les força tous de consentir à ce que le roi demandait; ce qu'il fit surtout pour affaiblir les Thébains qui étaient obligés par le traité de laisser en liberté toute la Béotie. Dans la suite il montra plus clairement cette intention lorsque Phébidas, par une violation odieuse du droit des gens, se fut, en pleine paix, emparé de la Cadmée; tous les

Grecs en furent indignés, les Spartiates et principalement les ennemis d'Agésilas en firent éclater leur mécontentement, et dans le transport de colère dont ils étaient agités ils demandèrent à Phébidas par quel ordre il avait agi; ils cherchaient à faire tomber le soupçon sur Agésilas, qui ne craignit pas de prendre hautement le parti de Phébidas, et de déclarer qu'il fallait considérer l'action en elle-même et voir si elle était utile; il ajouta qu'il était beau de faire de son propre mouvement et sans les ordres de personne ce qui était de l'intérêt de Sparte.

XXVIII. Il ne cessait pourtant de répéter que la justice était la première des vertus; que sans la justice, la force n'est d'aucune utilité; que si tous les hommes étaient justes, ils n'auraient pas besoin de la force. Et comme un jour on disait en sa présence que le grand roi le voulait ainsi : « Comment, répondit-il, serait-il plus « grand que moi, s'il n'est pas plus juste? » Il pensait alors, avec autant de vérité que de noblesse, que la justice est la mesure royale sur laquelle on doit, pour ainsi dire, mesurer la grandeur. Quand la paix fut conclue, le roi lui écrivit en particulier, pour l'inviter à se lier d'amitié et d'hospitalité avec lui; mais il ne voulut pas recevoir ses lettres, et dit à ceux qui les lui présentaient qu'il lui suffisait de l'a-

nitié publique; que tant qu'elle subsistait il était inutile d'en former une particulière. Mais ces beaux sentimens étaient quelquefois démentis par sa conduite, et il se laissait emporter à son ambition et à son opiniâtreté; il le fit surtout dans cette occasion, à l'égard des Thébains : non content d'avoir sauvé Phébidas, il détermina la ville à prendre sur elle cette injustice, à retenir en son propre nom la Cadmée, et à mettre le gouvernement de Thèbes entre les mains d'Archias et de Léontide, qui avaient facilité à Phébidas l'entrée dans la ville et la prise de la citadelle. Cette conduite fit soupçonner que Phébidas n'avait été que l'instrument de cette perfidie, et qu'Agésilas l'avait conseillée. La suite ne justifia que trop ce soupçon : car lorsque les Athéniens eurent chassé la garnison de la citadelle et rendu Thèbes à la liberté, Agésilas se plaignait du meurtre que les Thébains avaient fait d'Archias et de Léontide, qui, sous le nom de polémarques, étaient en effet de vrais tyrans, et il leur déclara la guerre. Cléombrote, successeur d'Agésipolis au trône de Sparte, fut envoyé en Béotie à la tête d'une armée; Agésilas qui, hors de l'âge de puberté depuis quarante ans, était exempt par les lois d'aller à la guerre, ne voulut pas se charger de cette expédition; après avoir peu de temps auparavant fait la guerre aux Phliasiens, pour

des bannis, il aurait eu honte qu'on le vît combattre contre les Thébains pour des tyrans.

XXIX. Dans le parti contraire à celui d'Agésilas était un Lacédémonien nommé Sphodrias, qu'on avait établi gouverneur à Thespies; cet homme, qui ne manquait ni d'audace, ni d'ambition, au lieu de former des projets raisonnables, ne se repaissait que de vaines espérances. Jaloux de se faire un grand nom, et croyant que Phébidas s'était acquis beaucoup de gloire et de célébrité par son entreprise audacieuse sur la citadelle de Thèbes, il s'imagina qu'il ferait une action plus belle encore et plus glorieuse si, de son propre mouvement, il tentait de surprendre le Pirée, en l'attaquant inopinément par terre, et d'enlever ainsi aux Athéniens l'empire de la mer. Ce fut, dit-on, une trame ourdie par Pélopidas et Gélon, qui, alors béotarques à Thèbes, envoyèrent secrètement à Sphodrias des hommes affidés qui se dirent amis des Lacédémoniens, et qui, en lui donnant des louanges outrées, en l'exaltant comme seul capable d'exécuter une si grande entreprise, enflammèrent tellement cet esprit ambitieux, qu'ils le déterminèrent à une action qui n'était ni moins injuste, ni moins contraire au droit des gens, que l'attentat contre la Cadmée, mais qui ne fut conduite ni avec la même audace, ni avec le même bonheur. Sphodrias avait es-

péré arriver au Pirée bien avant l'aurore, et le jour le surprit dans la plaine de Thriasie ([8]); on dit même que ses soldats ayant vu des feux briller sur quelques temples d'Eleusis furent saisis de frayeur; que lui-même, ne pouvant plus cacher sa marche, perdit toute son audace, et, après avoir fait un modique butin, s'en retourna couvert de honte à Thespies. Les Athéniens, qui envoyèrent à l'instant même des députés à Sparte pour se plaindre de Sphodrias, trouvèrent que les magistrats n'avaient pas attendu qu'on vînt l'accuser, et qu'il avait été déjà traduit en justice, comme coupable d'un crime capital; mais il n'osa pas se présenter devant les juges: il craignit la vengeance de ses concitoyens qui, humiliés à la vue des Athéniens, et ne voulant pas être soupçonnés de complicité, parurent ressentir cette injustice comme si elle eût été faite à eux-mêmes.

XXX. Sphodrias avait un fils nommé Cléonyme, fort jeune encore et d'une grande beauté; Archidamus, fils d'Agésilas, qui l'aimait tendrement, partageait l'inquiétude que causait à ce jeune homme le danger de son père; mais il n'osait solliciter ouvertement en faveur d'un ennemi d'Agésilas. Cependant Cléonyme étant venu, fondant en larmes, le supplier de fléchir le roi, comme l'adversaire le plus redoutable qu'ils eussent, Archidamus, qui lui-même crai-

gnait beaucoup son père, fut trois ou quatre jours sans oser lui en parler, et le suivait toujours dans un grand silence. Quand enfin il vit approcher le jour du jugement, il prit sur lui de dire à Agésilas que Cléonyme l'avait prié d'intercéder pour son père. Agésilas, qui connaissait l'inclination de son fils pour Cléonyme, ne chercha point à l'en détourner, car ce jeune homme avait dès son enfance fait concevoir l'espérance qu'il serait un jour un des plus vertueux citoyens de Lacédémone; cependant il ne se montra pas sensible aux prières de son fils; il ne lui dit pas un mot de douceur qui pût lui donner quelque confiance; il lui répondit seulement qu'il verrait ce qu'il y aurait d'honnête et de convenable à faire, et il s'en alla. Archidamus n'osa plus aller chez Cléonyme, qu'il voyait auparavant plusieurs fois le jour. Ce changement ôtait tout espoir aux amis de Sphodrias, lorsqu'un ami d'Agésilas, nommé Etymoclès, leur fit connaître en conversant avec eux les véritables dispositions d'Agésilas. Il blâmait fort l'entreprise de Sphodrias, mais il l'estimait personnellement comme un homme plein de bravoure, et voyait que Sparte avait besoin de soldats tels que lui. C'était en ces termes qu'Agésilas parlait tous les jours de cette affaire pour faire plaisir à son fils. Cléonyme reconnut alors le zèle qu'Archidamus avait mis

à le servir; et les amis de Sphodrias reprenant courage, sollicitèrent de nouveau en sa faveur. Agésilas avait une tendresse extrême pour ses enfans. Dans leur premier âge il partageait leurs jeux, et allait comme eux à cheval sur un bâton. Surpris un jour dans cette attitude par un de ses amis, il le pria de n'en parler à personne avant d'être lui-même devenu père. Sophodrias fut donc absous, et les Athéniens n'eurent pas plus tôt appris ce jugement qu'ils se disposèrent à la guerre. On blâma généralement Agésilas d'avoir, par complaisance pour un désir puérile et insensé de son fils, empêché un jugement juste, et rendu Sparte coupable des plus grands crimes envers la Grèce.

XXXI. Agésilas voyant que son collègue Cléombrote se portait avec peu d'ardeur à faire la guerre aux Thébains, renonça à l'exemption de service que la loi lui donnait, et dont il avait fait usage pour cette expédition même; il entra en armes dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, mais ce ne fut pas sans en souffrir lui-même. Antalcidas le voyant blessé : « Les Thébains, lui dit-il, vous paient aujourd'hui un beau salaire de l'apprentissage que « vous leur avez fait faire de l'art de la guerre, « qu'ils ignoraient et qu'ils ne voulaient pas « même savoir. » Aussi les Thébains devinrent-ils supérieurs à eux-mêmes dans le métier des

armes, par l'habitude que leur en firent contracter les invasions fréquentes des Lacédémoniens. C'est ce qu'avait prévu l'ancien Lycurgue, lorsque par une des trois ordonnances qu'il appelait *Rhetres*, il défendit d'être souvent en guerre avec les mêmes ennemis, de peur qu'on ne leur apprît à la faire. Agésilas se rendit donc odieux même aux alliés de Lacédémone, qui ne lui pardonnaient pas de vouloir perdre les Thébains, non pour venger une offense publique, mais pour satisfaire son ressentiment et son obstination. Ils n'avaient que faire, disaient-ils, de se consumer à courir tous les ans de côté et d'autre, à suivre en si grand nombre une poignée de Lacédémoniens. Agésilas, pour leur faire voir combien ses soldats étaient nombreux, usa, dit-on, de cet artifice. Il fit asseoir les alliés tous ensemble d'un même côté, et les Lacédémoniens seuls de l'autre. Il ordonna ensuite au héraut de faire lever successivement les potiers, les forgerons, les charpentiers, les maçons et tous les autres artisans. Les alliés se levèrent presque tous, et il ne se leva pas un seul Lacédémonien : car il était défendu aux citoyens de Sparte d'apprendre et d'exercer aucun art mécanique : « Vous voyez, « leur dit alors Agésilas en riant, que nous four- « nissons bien plus de soldats que vous. »

XXXII. En ramenant son armée de Thèbes,

il passa par Mégare; et comme il montait un jour au lieu du conseil dans la citadelle, il fut saisi d'une douleur et d'une convulsion violentes à celle de ses jambes qui était saine, et qui enfla considérablement. Cet accident parut occasioné par le sang, qui, s'étant porté à cette jambe avec trop d'abondance, y avait causé une inflammation très vive. Un médecin de Syracuse lui fit une saignée à la cheville du pied, qui apaisa la douleur; mais il sortit une si grande quantité de sang, qu'on ne pouvait l'arrêter, et qu'Agésilas, étant tombé en défaillance, fut long-temps en danger. On vint à bout d'étancher le sang, et on le transporta à Lacédémone, où il fut long-temps malade, et hors d'état de faire la guerre. Dans cet intervalle, les Spartiates essuyèrent plusieurs défaites tant sur terre que sur mer; la plus considérable fut celle de Leuctres, où les Thébains remportèrent sur eux, pour la première fois, une victoire complète. Cet événement fit désirer aux Grecs une paix générale; et les députés de toute la Grèce se rendirent à Lacédémone pour en régler les conditions. Au nombre de ces députés était Epaminondas, déjà célèbre par son savoir et par ses connaissances philosophiques; mais qui n'avait donné encore aucune preuve de ses talens militaires. Comme il vit que tous les députés

pliaient sous les volontés d'Agésilas, il osa seul lui parler avec autant de courage que de franchise ; il plaida non seulement la cause des Thébains, mais encore celle de toute la Grèce ; il prouva que la guerre augmentait la puissance de Sparte et affaiblissait tous les autres Grecs qu'il fallait donc faire une paix fondée sur la justice et sur l'égalité, parce qu'elle ne pouvait être solide qu'autant que toutes les parties intéressées y trouveraient un égal avantage. Agésilas, voyant que les Grecs l'écoutaient avec admiration, et qu'ils étaient disposés à suivre son avis, lui demanda s'il croyait juste et conforme à l'égalité que la Béotie fût libre et indépendante. Épaminondas à son tour lui demanda avec beaucoup de vivacité et de hardiesse s'il trouve juste lui-même que la Laconie soit libre et indépendante. Alors Agésilas se levant en colère lui ordonne de déclarer nettement s'il laissera la Béotie libre : « Et vous même, reprit Épaminondas, laisserez-vous libre la Laconie. » Agésilas, qui ne se possédait plus, saisit avec empressement le prétexte qui s'offrait de rompre avec les Thébains, efface sur le-champ leur nom du traité de paix, et leur déclare la guerre. En même temps il ordonne aux autres députés de s'en retourner après qu'ils auraient signé les articles dont on serait convenu à l'amiable, et de décider par la voie des armes

ceux dont on ne pourrait tomber d'accord : car il était difficile de terminer par des moyens de conciliation tous les différens qu'ils avaient entre eux.

XXXIII. Cléombrote se trouvait alors dans la Phocide avec une armée ; les éphores lui envoyèrent aussitôt l'ordre de marcher contre les Thébains, et firent partir en même temps des députés chargés de rassembler leurs alliés, qui montraient peu d'empressement pour une expédition qu'ils faisaient contre leur gré, mais qui n'osaient encore refuser d'obéir aux Lacédémoniens. Les présages sinistres qui précédèrent cette guerre, et que nous avons rapportés dans la Vie d'Épaminondas (*) ; l'opposition constante que le spartiate Prothoïs témoigna à cette expédition, ne purent en détourner Agésilas ; il la fit entreprendre dans l'espoir que toute la Grèce étant libre, et les Thébains seuls exclus du traité de paix, c'était l'occasion la plus favorable pour se venger d'eux. La célérité avec laquelle on l'entreprit prouve sensiblement qu'elle fut décidée bien plus par un mouvement de colère que par une sage réflexion ; le traité avait été conclu à Lacédémone, le 14 du mois Scirrophorion (**), et le 5 du

(*) Elle est perdue.

(**) Juin.

mois Hécatonibéon (*), c'est-à-dire vingt jours après, les Lacédémoniens perdirent la bataille de Leuctres (9), où il périt mille Spartiates avec Cléombrote leur roi, qui fut tué au milieu de ses plus braves guerriers. De ce nombre était le beau Cléonyme, fils de Sphodrias, qui trois fois abattu aux pieds de Cléombrote, et s'étant relevé trois fois, mourut enfin en combattant avec la plus grande valeur.

XXXIV. La défaite des Spartiates, et la victoire des Thébains, la plus glorieuse que jamais des Grecs aient remportée sur un autre peuple de la Grèce, arrivèrent contre l'attente de tout le monde; mais la ville vaincue ne se montra ni moins grande, ni moins admirable par sa vertu, que celle qui avait eu la gloire de la vaincre. Les paroles des gens vertueux, dit Xénophon, celles mêmes qui leur échappent dans le vin et au milieu de leurs amusemens sont toujours dignes d'être conservées, et il a raison. Mais n'y a-t-il pas un plus grand avantage à considérer avec soin ce qu'ils disent et ce qu'ils font dans les revers, à admirer la fermeté qu'ils y conservent? On célébrait alors à Sparte une fête publique, et la ville était pleine d'étrangers. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles s'exerçaient sur le théâtre, lor

(*) Juillet.

que les courriers qui venaient de Leuctres annoncèrent cette funeste nouvelle. Les éphores sentirent aussitôt que cette défaite ruinait entièrement leur puissance, et leur faisait perdre l'empire de la Grèce; cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre, ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Ils envoyèrent dans les maisons, à tous les parens, les noms de ceux qui avaient péri à la bataille, et restèrent au théâtre à faire continuer le spectacle et les danses. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les pères et tous les parens des premiers se rendirent à la place publique, où ils s'embrassèrent les uns les autres d'un air satisfait, pleins de courage et de joie. Au contraire, les parens de ceux qui avaient échappé au fer ennemi restèrent chez eux avec leurs femmes, comme dans un temps de deuil; ou s'ils étaient forcés de sortir, ils paraissaient avec un air, une voix et un regard qui exprimaient l'abattement et la tristesse. Cette différence était encore plus sensible dans les femmes; celles qui attendaient leurs fils, au retour du combat, marchaient en silence et la tête baissée; et celles dont les fils étaient restés sur le champ de bataille, couraient aux temples pour remercier les dieux, et se visitaient mutuellement avec cette gaîté que leur gloire leur inspirait.

XXXV. Cependant le peuple qui se vit abandonné de ses alliés, et qui s'attendait qu'Épaminondas, enflé de sa victoire, allait se jeter dans le Péloponèse, se rappela les oracles sous le règne boiteux; il tomba dans le découragement et la superstition; il regarda ce désastre comme une vengeance des dieux, qui le punissaient d'avoir éloigné du trône un prince qui n'avait aucune infirmité corporelle pour y placer un roi qui boitait, quoique l'oracle leur en eût fait la plus expresse défense. Il est vrai que sa puissance, ses vertus, sa réputation, le faisaient employer et comme roi et comme général : ils avaient toujours recours à lui dans leurs difficultés politiques, comme à leur médecin et à leur arbitre; ils le firent encore dans cette occasion, où ils s'en rapportèrent à lui seul sur le parti que l'on prendrait à l'égard de ceux qui s'étaient enfuis de la bataille, et qu'on appelle à Sparte les trembleurs. Comme ils étaient en grand nombre, et qu'ils avaient beaucoup de pouvoir dans la ville, on craignait qu'en voulant leur infliger la note d'infamie ordonnée par la loi ils ne suscitassent quelque mouvement dangereux : car à Sparte les fuyards sont non seulement exclus de tous les emplois, mais on ne peut, sans se déshonorer soi-même, leur donner ou recevoir d'eux une fille en mariage. Tout homme qui les rencontre

a droit de les frapper, et ils sont obligés de le souffrir. Ils vont dans les rues la tête baissée, vêtus de méchantes robes raccommodées avec des lambeaux de couleur différente. Ils ne rasent que la moitié de leur barbe, et laissent croître l'autre moitié. On voyait un grand danger à tenir dans Sparte tant de citoyens ainsi notés, surtout dans un temps où elle avait besoin de soldats. Agésilas, nommé législateur, trouva le moyen, sans rien ajouter ni retrancher aux lois, sans y faire le moindre changement, de prévenir tous les maux qu'on craignait; il se rendit à l'assemblée des Lacédémoniens, et en déclarant qu'il fallait ce jour-là laisser dormir les lois, et leur rendre le lendemain toute leur autorité, il sut maintenir les lois de Sparte et lui conserver ce grand nombre de citoyens dont il sauva l'honneur. En même temps, pour relever ces jeunes gens de leur abattement et de leur consternation, il fit une invasion dans l'Arcadie; mais il eut soin d'éviter le combat; il prit seulement aux Mantinéens une petite ville, et fit le dégât dans le pays. Cette légère expédition consola Sparte de ses malheurs, et releva ses espérances en lui faisant voir qu'elle n'était pas perdue sans ressource.

XXXVI. Peu de temps après, Épaminondas entra dans la Laconie avec toutes les troupes

des alliés de Thèbes, qui formaient une armée de quarante mille hommes de pied, sans compter un grand nombre de troupes légères, et de gens qui, n'ayant point d'armes, n'étaient à la suite de l'armée que pour piller, et qui, joints aux troupes réglées, faisaient en tout une armée de soixante-dix mille hommes entrés sur le territoire de Lacédémone. C'était la première fois qu'il était envahi : depuis six cents ans que les Doriens s'étaient établis dans cette ville, aucun ennemi n'avait encore osé y mettre le pied. Mais alors les troupes alliées trouvant un pays entier auquel on n'avait jamais touché, y mirent tout à feu et à sang, et le ravagèrent jusqu'à l'Eurotas ; ils s'approchèrent même de Lacédémone, sans que personne sortît pour les repousser : car Agésilas, au rapport de Théopompe, ne voulut pas permettre aux Lacédémoniens de lutter contre ce torrent débordé. Après avoir distribué ses meilleures troupes au milieu de la ville et dans les postes les plus importans, il souffrit tranquillement les menaces et les bravades des Thébains qui le provoquaient nommément, et le pressaient de combattre pour défendre son pays, sur lequel il avait attiré seul tant de maux par la guerre qu'il avait allumée. Mais rien n'affligeait plus Agésilas que les troubles intérieurs de la ville, que les clameurs des vieillards qui couraient de côté et d'autre, in-

dignés de ce qu'ils voyaient ; que les mouvemens continuels des femmes qui, ne pouvant rester tranquilles, étaient comme forcenées, en entendant le tumulte des troupes ennemies, en voyant les flammes qui ravageaient les campagnes. Il n'était pas moins affecté de l'atteinte que cette invasion portait à sa gloire : une ville si grande et si florissante quand il avait pris le gouvernement, il en voyait la dignité se flétrir entre ses mains ; il était humilié de voir démentir cette parole orgueilleuse qu'il répétait souvent : qu'une femme lacédémonienne n'avait jamais vu la fumée d'un camp ennemi. Aussi un Athénien, qui disputait avec Antalcidas sur le courage des deux peuples, lui ayant dit que les Athéniens avaient souvent repoussé les Spartiates des bords du Céphise : « Pour nous, lui répondit Antalcidas, nous ne » vous avons jamais repoussé des bords de l'Eu- « rotas. » Un Spartiate d'une condition obscure répliqua de même à un Argien qui lui disait que plusieurs Lacédémoniens étaient enterrés dans l'Argolide : « Cela est vrai, mais aucun de « vos Argiens n'est enterré dans la Laconie. »

XXXVII. On dit qu'Antalcidas, qui était alors éphore, et qui craignait que Sparte ne fût prise, envoya secrètement ses enfans à Cithère (10). Mais Agésilas, voyant que les ennemis se disposaient à traverser l'Eurotas pour

pénétrer ensuite dans la ville, abandonna tous les autres postes, et rangea ses troupes en bataille sur des hauteurs placées au milieu de la ville. L'Eurotas était alors très enflé par la fonte des neiges, et le froid extrême de ses eaux le rendait encore plus difficile à traverser que la rapidité de son cours. Quelques Spartiates montrèrent au roi, Épaminondas, qui le passait le premier à la tête de sa phalange. Ce prince, après l'avoir long-temps fixé et suivi des yeux, ne dit que ce mot : « Quel homme « étonnant! » Epaminondas avait l'ambition de livrer un combat dans Sparte même et d'y dresser un trophée; mais il ne put y engager Agésilas ni lui faire quitter ses hauteurs. Obligé lui-même de se retirer, il alla faire de nouveau le dégât dans la campagne. Cependant à Lacédémone deux cents mauvais citoyens, qui depuis long-temps tramaient sourdement des complots criminels, se liguèrent ensemble et se saisirent d'un quartier de la ville appelé Issorium, où était le temple de Diane, lieu fort d'assiette et difficile à forcer (11). Les Lacédémoniens voulaient sur-le-champ les y aller attaquer; mais Agésilas, qui craignit quelque mouvement séditieux dans la ville, les arrêta : et lui-même, sans armes, vêtu d'un simple manteau et suivi d'un seul domestique, alla à eux et leur cria qu'ils avaient mal entendu son ordre;

que ce n'était point là qu'il les avait envoyés, et qu'il ne leur avait point dit d'aller tous ensemble, mais de se distribuer les uns ici, les autres là. En même temps, il leur montrait de la main différens quartiers de la ville où ils devaient se rendre. Les séditieux furent ravis de l'entendre parler ainsi : persuadés que leur intention perfide n'était pas connue, ils se séparèrent et se rendirent aux postes qu'Agésilas leur avait indiqués. Il envoya des troupes occuper celui d'Issorium, et fit arrêter environ quinze de ces mutins qui furent mis à mort la nuit suivante. Mais il découvrit bientôt une autre conjuration plus sérieuse, tramée par des Spartiates qui s'assemblaient secrètement dans une maison, et s'y occupaient des moyens d'opérer quelque révolution dans le gouvernement. Il était également dangereux et de les citer en justice dans une conjoncture si critique, et de fermer les yeux sur leur conspiration. Agésilas, après en avoir délibéré avec les éphores, les fit nourrir sans instruire leur procès ; ce qui jusqu'alors était sans exemple à Sparte, où jamais personne n'avait été condamné à mort qu'avec les formalités de la justice. Plusieurs d'entre les voisins de Lacédémone, et une foule d'Ilotes à qui l'on avait fait prendre les armes, passaient tous les jours dans le camp des ennemis, et leur désertion jetait le découragement parmi les

Spartiates. Agésilas, pour en empêcher l'effet, chargea ses domestiques d'aller tous les matins, avant le jour, prendre dans les paillasses les armes de ces déserteurs, et de les cacher afin qu'on ne pût en savoir le nombre.

XXXVIII. Quant au départ des Thébains du territoire de la Laconie, les uns en fixent l'époque au commencement de l'hiver, où les Arcadiens se mirent à défiler en désordre. D'autres disent que les ennemis y restèrent trois mois entiers, pendant lesquels ils ruinèrent le pays. Suivant Théopompe, les béotarques avaient déjà résolu de partir, lorsqu'un Spartiate nommé Phrixus vint de la part d'Agésilas leur apporter dix talens (*), pour acheter leur retraite; qu'ainsi, en ne faisant qu'exécuter une résolution déjà prise, ils reçurent encore de leurs ennemis de quoi fournir aux frais de leur voyage. Mais je ne vois pas comment ce fait, ignoré de tous les autres historiens, n'a été connu que du seul Théopompe; ce qui est avoué de tout le monde, c'est que Sparte dut son salut à Agésilas, qui, sacrifiant ses deux passions naturelles, l'ambition et l'opiniâtreté, ne songea qu'à la sûreté publique. Cependant il ne put relever d'un échec si funeste la puissance et la gloire de sa patrie; elle éprouva ce

(*) Environ 50,000 liv.

qui arrive à un corps sain, qui a observé toute sa vie un régime exact et sévère; la moindre faute le perd; de même un premier désordre ruina la prospérité de cette ville. Et cela devait arriver; dès qu'à un gouvernement sagement constitué pour maintenir la concorde, la paix et la vertu, ils eurent ajouté ces nouvelles conquêtes, acquises par la force, que Lycurgue jugeait inutiles à une cité pour vivre heureuse, leur empire alla toujours en décadence.

XXXIX. Agésilas n'allait plus à la guerre à cause de sa vieillesse; mais Archidamus son fils, ayant reçu des secours du tyran de Sicile, gagna sur les Arcadiens une bataille qu'on appela la bataille sans larmes; car il fit un grand carnage des ennemis et ne perdit pas un seul homme. Mais cet avantage même rendit plus sensible la faiblesse de la ville; auparavant, c'était pour les Spartiates une chose si ordinaire et si naturelle de vaincre leurs ennemis, que dans leurs succès ils ne sacrifiaient aux dieux qu'un coq en actions de grâce; les troupes qui avaient combattu ne se glorifiaient pas de leur victoire, et la nouvelle apportée à Sparte n'y excitait pas des transports de joie. Le courrier qui leur annonça le gain de cette bataille de Mantinée, dont Thucydide a fait le récit, ne reçut d'autre présent des magistrats, pour le remercier de

cette grande nouvelle, qu'une portion de viande de leur repas public. Mais quand on apprit la victoire d'Archidamus, et qu'on sut qu'il revenait à Sparte, personne ne resta dans la ville. Son père alla le premier au devant de lui, en versant des larmes de joie, et suivi de tous les magistrats; la foule des vieillards et des femmes descendit jusqu'à l'Eurotas, en levant les mains au ciel, et témoignant aux dieux leur reconnaissance; il semblait que Sparte eût effacé la tache indigne dont elle était souillée, et qu'elle vît renaître les beaux jours de sa gloire. Jusque-là les maris mêmes, à ce qu'on assure, honteux de leurs défaites, n'avaient pas osé regarder même leurs femmes.

XL. Mais quand Épaminondas eut rétabli la ville de Messène, et que ses anciens habitans s'y rendirent en foule de tous côtés, les Lacédémoniens n'osèrent pas combattre pour l'empêcher; ils savaient pourtant très mauvais gré à Agésilas d'avoir laissé enlever à Sparte, sous son règne, une contrée qui n'avait guère moins d'étendue que la Laconie, qui le disputait en bonté aux meilleurs pays de la Grèce, et dont ils avaient si long-temps joui. Agésilas, qui ne voulait pas céder aux Thébains, par un traité, un pays qu'ils occupaient déjà, rejeta la paix qu'ils lui offraient; mais en s'obstinant à disputer la Messénie, il ne la recouvra pas; et

trompé par un stratagème qu'on employa contre lui, il fut sur le point de perdre la ville même de Sparte. Les habitans de Mantinée, ayant quitté le parti des Thébains, appelèrent les Spartiates à leur secours. Épaminondas, informé qu'Agésilas, sorti de Sparte avec ses troupes, marchait vers Mantinée, partit la nuit de Tégée à l'insu des Mantinéens; et prenant un autre chemin que celui que tenait Agésilas, il marcha avec tant de diligence vers Lacédémone, qu'il fut au moment de s'emparer de la ville, qui se trouvait sans défenseurs. Mais un certain Euthynus de Thespies, au rapport de Calisthène, ou un Crétois, suivant Xénophon, ayant couru en avertir Agésilas, ce prince fit partir sur-le-champ un courrier pour en prévenir les Spartiates, et il arriva lui-même bientôt après. Il était à peine entré dans Sparte, que les Thébains passèrent l'Eurotas et donnèrent l'assaut à la ville. Agésilas la défendit avec une valeur au-dessus de son âge. Il sentit que ce n'était pas, comme dans la première occasion, le moment de songer à la sûreté et d'agir avec précaution, que l'audace et le désespoir, moyens dans lesquels il n'avait jamais mis sa confiance, étaient les seuls qui pussent éloigner un péril si pressant, et arracher la ville des mains d'Épaminondas. Il dressa un trophée de sa victoire, et fit voir aux enfans et aux femmes

les Lacédémoniens qui payaient à leur patrie le plus beau salaire de l'éducation qu'ils avaient reçue, et à leur tête Archidamus, son fils, qui faisait des prodiges de valeur, qui, prenant de petites rues détournées, avec une poignée de soldats, se portait partout où le danger était le plus grand, et, avec autant de courage que d'agilité, arrêtait de tous côtés les ennemis.

XLI. On dit qu'Isadas, fils de Phébidas, se fit singulièrement admirer, non seulement de ses concitoyens, mais des ennemis eux-mêmes. Distingué par la beauté de sa figure et de sa taille, à cet âge où les hommes, passant de la puberté à l'âge viril, brillent de tout l'éclat de la jeunesse, il était sans armes, sans habits, le corps tout frotté d'huile, tenant une pique d'une main et de l'autre une épée. Il était sorti dans cet état de sa maison, et s'étant fait jour à travers les combattans, il avait chargé les ennemis, frappant et renversant tout ce qui se présentait devant lui, sans recevoir aucune blessure, soit qu'un dieu, par amour pour sa vertu, détournât de lui tous les traits, soit que les ennemis crussent voir en lui un être supérieur à l'humanité. Les éphores, après le combat, lui décernèrent une couronne pour sa valeur, et le condamnèrent ensuite à une amende de mille drachmes pour avoir osé s'exposer ainsi sans armes défensives. Il y eut peu de jours après

un second combat devant Mantinée, où Épaminondas, après avoir rompu les premiers rangs, pressait vivement les autres. Comme il s'obstinait à les poursuivre, un Lacédémonien nommé Anticrates, l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique, suivant Dioscorides ([12]). Mais les Lacédémoniens appellent encore aujourd'hui Machérionides les descendans de cet Anticrates, ce qui prouve qu'il avait tué Épaminondas d'un coup d'épée. La frayeur que ce général causait aux Spartiates excita de tels transports d'admiration et de joie pour l'action d'Anticrates, qu'ils lui décernèrent des honneurs et des récompenses, et qu'ils affranchirent sa postérité de tout impôt, exemption dont jouit encore de nos jours Callicratès, un de ses descendans.

XLII. Après cette bataille et la mort d'Épaminondas, les Grecs ayant conclu une paix générale, Agésilas voulut exclure du traité les Messéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient point de ville; mais les autres peuples les y comprirent et reçurent leur serment. Les Lacédémoniens alors, se séparant du reste des Grecs, continuèrent seuls la guerre, dans l'espérance de recouvrer la Messénie. Cette obstination fit passer Agésilas pour un homme violent et insatiable de guerre qui, rejetant et minant, pour

ainsi dire, par toutes sortes d'intrigues, cette paix générale, se mettait, faute d'argent, dans la nécessité de vexer encore ses amis et ses concitoyens par des emprunts et des taxes onéreuses. N'aurait-il pas dû profiter de cette circonstance pour délivrer sa patrie de tant de maux, plutôt que d'aller, après avoir perdu une si grande puissance, après avoir vu enlever à Sparte la domination de tant de villes, l'empire de la terre et de la mer, se débattre encore pour rentrer en possession des terres et des revenus de la Messénie? Mais il porta bien plus d'atteinte à sa gloire lorsqu'il se vendit, en quelque sorte, à Tachos, général des Égyptiens. Quoi de plus indigne, en effet, d'Agésilas, qu'on regardait comme le plus grand homme de la Grèce, qui avait rempli l'univers de l'éclat de ses exploits, que de se livrer à un barbare révolté contre son roi, que de lui sacrifier pour de l'argent son nom et sa réputation, en faisant sous lui les fonctions d'un mercenaire et d'un chef d'étrangers? Si, à l'âge de quatre-vingts ans, le corps criblé de blessures, il eût entrepris quelque expédition honorable pour la liberté de la Grèce, cette ambition, à un tel âge, aurait encore été blâmée; car les meilleures choses ont leur saison et leur temps, ou plutôt un juste milieu fait seul la différence de ce qui est honnête et de ce qui est honteux. Mais Agé-

ilas n'était pas arrêté par ces considérations ; ucune fonction publique ne lui paraissait au-essous de sa dignité; il eût plutôt regardé omme indigne de lui de mener à Sparte une ie inutile, et d'y attendre la mort dans l'oisi-eté. Il rassembla donc, avec l'argent que Ta-hos lui avait envoyé, un corps de troupes mer-enaires, équipa des vaisseaux, et s'embarqua vec trente Spartiates, qui lui servaient, comme uparavant, de conseil.

XLIII. Dès qu'il eut abordé en Égypte, les remiers d'entre les officiers et les capitaines u roi se rendirent à son vaisseau pour lui ren-re les honneurs dus à sa dignité. Les autres gyptiens, que la célébrité d'Agésilas tenait ans l'attente, n'eurent pas moins d'empresse-ment, et coururent en foule au devant de lui. Iais lorsqu'au lieu de l'éclat et de la magnifi-ence qu'ils s'attendaient à voir dans son équi-age, ils ne virent qu'un vieillard d'une petite aille et d'une assez mauvaise mine, vêtu d'une méchante robe à moitié usée, et couché sur l'herbe u bord de la mer, ils ne purent s'empêcher de ire, de se moquer de lui, et de lui faire l'ap-lication de la fable : « La montagne en travail accoucha d'une souris. » Ils furent bien plus urpris de sa grossièreté quand on lui apporta es présens qu'il est d'usage de faire aux étran-ers, et que, n'ayant accepté que les farines,

les veaux et les oies, il rejeta les pâtisseries et les parfums ; comme on le pressait, qu'on voulait même le forcer de les prendre, il dit de les donner à ses ilotes. Rien ne lui fit plus de plaisir, au rapport de Théophraste, que le papyrus, dont les feuilles sont d'une telle finesse que les Égyptiens en font des couronnes et des bandelettes. A son départ d'Égypte, il en demanda au roi, qui lui en donna quelques feuilles qu'il emporta à Lacédémone.

XLIV. Lorsqu'il se fut rendu auprès du roi Tachos, qu'il trouva occupé de ses préparatifs de guerre, au lieu d'être nommé généralissime de l'armée, comme il s'y était attendu, il n'eut que le commandement des troupes mercenaires ; l'Athénien Chabrias avait celui des troupes de mer, et Tachos était général en chef de toutes les troupes. Ce fut pour Agésilas un premier sujet de mécontentement ; il en eut un second dans la vanité et l'arrogance de cet Égyptien, qu'il fut obligé de supporter, toute mortifiante qu'elle était pour lui. Il le suivit dans son expédition contre les Phéniciens, et plia contre sa dignité et contre son naturel, sous ce joug humiliant jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de reprendre son rang. Nectanebis neveu de Tachos, qui commandait une partie de l'armée, s'étant révolté contre lui, fut déclaré roi par les Égyptiens, et députa sur-le-

hamp vers Agésilas pour lui demander d'em-
rasser son parti. Il fit faire les mêmes sollici-
ations à Chabrias, et leur promit à tous deux
e grandes récompenses. Tachos, en étant in-
ormé, eut recours aux prières. Chabrias fit
ous ses efforts pour retenir Agésilas dans les in-
érêts de Tachos; il joignit à ses remontrances
out ce qu'il crut propre à l'adoucir sur les su-
ets de plainte qu'il avait : « Chabrias, lui ré-
pondit ce prince, comme vous êtes venu ici
de votre propre mouvement, vous êtes libre
de faire ce qu'il vous plaît; pour moi, donné
par ma patrie aux Égyptiens pour être leur
général, je ne pourrais sans blesser l'honnê-
teté faire la guerre à ceux qu'on m'a envoyé
secourir, à moins que ma patrie ne me donne
des ordres contraires. » Après cette réponse,
l envoya des députés à Sparte pour accuser
Tachos et justifier Nectanebis. Les deux rois y
léputèrent aussi pour solliciter les Lacédémo-
niens en leur faveur, l'un comme leur ancien
allié, l'autre comme plein d'affection pour leur
ille, à laquelle il promettait pour l'avenir un
plus grand attachement. Les Lacédémoniens,
après avoir entendu les deux partis, répondi-
rent publiquement qu'ils s'en reposaient de tout
sur Agésilas; mais en secret ils lui écrivirent
de faire ce qu'il jugerait le plus utile pour l'in-
térêt de Sparte. Agésilas, d'après cet ordre,

prenant avec lui ses mercenaires, passa du camp de Tachos à celui de Nectanebis. Il couvrit du voile de l'intérêt public cette démarche aussi injuste qu'étrange, et qui, dépouillée de ce prétexte de l'utilité commune, ne doit être appelée qu'une trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens, faisant de l'intérêt de leur patrie la première règle de l'honnêteté, n'apprennent et ne connaissent d'autre justice que celle qui peut contribuer à l'agrandissement de Sparte.

XLV. Tachos, abandonné par les mercenaires, prit la fuite; mais aussitôt il s'éleva dans Mendès ([13]), contre Nectanebis, un nouveau concurrent qui fut déclaré roi, et qui s'avança pour le combattre à la tête de cent mille hommes. Nectanebis, pour rassurer Agésilas, lui disait qu'à la vérité les ennemis étaient en grand nombre, mais que c'étaient pour la plupart des gens de métier, ramassés de côté et d'autre, et qui, n'ayant aucune expérience, n'étaient dignes que de mépris : « Ce n'est pas non plus « leur nombre que je crains, lui répondit Agé- « silas, mais leur ignorance même et leur inex- « périence, qu'il n'est pas facile de tromper. « Les ruses de guerre ne réussissent que contre « ceux qui, soupçonnant un artifice, et en « imaginant un autre pour se défendre, tom- « bent dans le piége qu'ils n'attendaient pas. « Mais l'homme qui ne soupçonne rien, qui ne

« prévoit rien, ne donne aucune prise à l'en-
« nemi qui cherche à le surprendre, comme à
« la lutte celui qui ne fait aucun mouvement
« ne donne point lieu aux surprises de son ad-
« versaire. » Le nouveau roi de Mendès ayant aussi fait sonder Agésilas, Nectanebis en fut effrayé; et le conseil que ce prince lui donna de livrer tout de suite la bataille, de ne pas user de lenteur contre des hommes qui n'avaient jamais combattu, mais qui, par leur grand nombre, pouvaient l'environner de tranchées et les prévenir sur bien des choses, ce conseil augmenta tellement les soupçons et les craintes de Nectanebis, qu'il se retira dans une ville d'une très vaste enceinte et très fortifiée. Agésilas fut vivement offensé de cette méfiance, et il aurait cédé à son ressentiment, si la honte de passer encore au service d'un autre prince ou de s'en retourner sans avoir rien fait, ne l'eût retenu; il le suivit donc, et entra dans la ville avec lui. Les ennemis y arrivèrent bientôt après, et ouvrirent sur-le-champ des tranchées pour enfermer les Égyptiens. Alors Nectanebis, craignant de se voir assiégé, voulut combattre, et les Grecs, qui manquaient de vivres, y étaient très disposés. Mais Agésilas s'y opposa de tout son pouvoir, et devint par là plus suspect encore aux Égyptiens, qui l'accusaient ouvertement de trahir le roi. Il souffrit avec douceur

ces reproches calomnieux, parce qu'il attendait l'occasion d'exécuter le stratagème qu'il avait conçu. Les ennemis creusaient autour des murailles une tranchée profonde pour enfermer Nectanebis. Quand les deux bouts du fossé furent près de se joindre, et qu'ils n'étaient plus séparés que par un petit espace, Agésilas, à l'entrée de la nuit, fit prendre les armes à ses Grecs, et alla trouver Nectanebis : « Jeune « homme, lui dit-il, voici le moment de vous « sauver; je n'ai point voulu vous en parler « avant qu'il fût arrivé, de peur qu'il ne m'é- « chappât. Les ennemis ont travaillé de leurs « propres mains à notre sûreté en ouvrant cette « large tranchée, dont la partie déjà faite nous « servira de rempart contre leur multitude, et « ce qui reste à faire nous donnera la facilité « de les combattre à nombre égal et avec un « avantage pareil. Maintenant donc songez à « vous montrer homme de cœur; suivez-nous « promptement, et sauvez-vous avec votre ar- « mée; les ennemis, que nous attaquerons de « front, n'oseront pas attendre, et la tranchée « empêchera que les autres ne nous prennent « en flanc. » Nectanebis admira l'habileté d'Agésilas; et s'abandonnant à lui, il se mit au milieu des Grecs, fondit avec impétuosité sur les ennemis, et renversa tout ce qui s'opposait à son passage.

XLVI. Agésilas, voyant Nectanebis disposé à se laisser conduire, employa de nouveau la même ruse, comme un lutteur a recours à un même tour contre son adversaire. Tantôt faisant semblant de fuir pour attirer les ennemis sur ses pas, tantôt tournant autour d'eux, il parvint, par ces différentes manœuvres, à les pousser dans une espèce de chaussée fort étroite qui, des deux côtés, avait des fossés pleins d'eau. Alors occupant, avec sa phalange, la largeur de la chaussée, il rendit son front égal à celui des ennemis qu'il avait à combattre dans cet espace étroit, et qui ne pouvaient plus s'étendre pour l'envelopper. Ils firent peu de résistance, et furent bientôt mis en déroute; il y en eut un grand nombre de tués: les autres prirent la fuite et se dispersèrent. Cette victoire affermit Nectanebis sur le trône; plein de reconnaissance pour Agésilas, il lui donna les plus grands témoignages d'amitié, et le conjura de passer l'hiver avec lui; mais Agésilas, qui savait que Sparte, dans la guerre qu'elle soutenait, avait besoin d'argent pour soudoyer les troupes étrangères, se hâta de retourner dans sa patrie.

XLVII. Nectanebis le renvoya donc de la manière la plus honorable, et le traita avec la plus grande magnificence; outre les honneurs

et les présens dont il le combla, il lui donna deux cent trente talens pour aider Sparte à faire la guerre. Mais dans le voyage une tempête violente, excitée par les approches de l'hiver, contraignit Agésilas de gagner la terre avec ses vaisseaux, et de relâcher au-dessus de la Lybie dans un lieu désert qu'on appelle le port de Ménélas (14). Il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, après un règne de quarante-un; il en avait passé plus de trente avec la réputation du plus grand et du plus puissant des Grecs, regardé jusqu'à la bataille de Leuctres comme le chef et le roi de toute la Grèce. C'est la coutume de Sparte que les simples citoyens qui meurent dans une terre étrangère soient enterrés dans le lieu même où ils sont morts; mais les corps de leurs rois sont reportés à Lacédémone. Les Spartiates qui accompagnaient Agésilas, n'ayant point de miel (15), firent fondre de la cire dont ils couvrirent tout son corps, et le reportèrent à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda, et la royauté resta dans sa maison jusqu'à Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, lequel, ayant entrepris de rétablir les anciennes institutions de Lacédémone, fut mis à mort par Léonidas.

---

# NOTES

# SUR AGÉSILAS.

—

(1) Cet Hérippidas était le chef du conseil des trente, que les Spartiates avaient envoyés à Agésilas, la seconde année de son commandement, et qui avait pris la place des trente premiers, à la tête desquels était Lysandre ; car ce conseil changeait tous les ans.

(2) Timothée était un poète dithyrambique de Milet.

(3) Ce surnom de Minerve, suivant Pausanias, venait d'Itonus, fils d'Amphictyon; c'était dans le temple de cette déesse que les peuples de la Béotie tenaient leur assemblée générale.

(4) Aristodème, fils d'Hercule, avait fondé la famille royale de Sparte, environ 1100 avant l'ère chrétienne ; ainsi, les portes de la maison d'Agésilas, supposé que ce fussent les mêmes qu'Aristodème y avaient mises, auraient eu, à cette époque, plus de 700 ans.

(5) Le canathre était une espèce de char, fait de nattes de paille ou de jonc, dont les filles de Sparte se servaient pour aller en pompe au temple d'Hélène.

(6) Agésipolis I était fils de Pausanias; on a vu dans la vie de Lysandre, C. XXXIV et XXXVI ce qui avait irrité les Spartiates contre Pausanias, qui, pour éviter sa condamnation, s'enfuit à Tégée en Arcadie, où il passa dans l'exil le reste de ses jours.

(7) Le mot grec forme un double sens; il exprime le souhait d'une bonne santé, et celui du bon sens. Agésilas voulait lui faire entendre que la présomption et la vanité avaient troublé sa raison, et qu'il aurait eu besoin de se traiter lui-même.

(8) La plaine de Thriasie tirait son nom de Thrias, un des bourgs de l'Attique, de la tribu Enéïde; cette plaine touchait à Eleusis, ville très-voisine d'Athènes, et célèbre par son temple, et par les mystères de Cérès Eleusine qu'on y célébrait.

(9) La ville de Leuctres était en Béotie, en descendant de Thèbes vers le midi, sur le chemin de Platée à Thespies.

(10) Cythère était une île au bas de la Laconie, au-dessus du promontoire de Malée.

(11) Issorium est, suivant Etienne de Bysance, une montagne de la Laconie. Pitane est une petite ville du même pays, dont la position n'est donnée d'une manière précise par aucun ancien; mais elle était, selon Pindare, sur les bords de l'Eurotas.

(12) Ce Dioscorides était un philosophe stoïcien, et père de ce Zénon qui succéda à Chrysyppe dans cette école.

(13) Mendes, ville d'Egypte, voisine de Lycopolis, où Pan était adoré sous la forme d'un bouc.

(14) Il était sur la Méditerranée, au-dessus du promontoire d'Ardane, dans la partie de l'Afrique appelée Marmarique, entre l'Egypte à l'orient, et la Cyrénaïque à l'occident.

(15) Les Lacédémoniens, pour garantir de la corruption les corps qu'ils voulaient conserver, les couvraient tout entiers de miel. Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, et qui fut le dernier roi de la famille d'Agésilas, est celui dont Plutarque a écrit la Vie.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

# TABLE

## DU TOME NEUVIÈME.


| | Pag. |
|---|---|
| Vie de Crassus | 5 |
| Parallèle de Nicias et de Crassus | 85 |
| Notes sur Crassus | 95 |
| Vie de Sertorius | 96 |
| Notes sur Sertorius | 147 |
| Vie d'Eumène | 150 |
| Parallèle de Sertorius et d'Eumène | 192 |
| Notes sur Eumène | 196 |
| Vie d'Agésilas | 199 |
| Notes sur Agésilas | 275 |

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

DE

# PLUTARQUE.

*On souscrit, sans rien payer d'avance:*

## A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;
DELAYEN, libraire, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 139;
Mme LECHARD, libraire, rue Hautefeuille, n° 3;

*à Nantes*, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

*à Angoulême*, chez PERREZ LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15.

---

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

DE

# PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

*NOUVELLE ÉDITION.*

TOME X.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, n° 156.

1829.

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

## DE PLUTARQUE.

---

# POMPÉE.

---

### SOMMAIRE.

I. Haine des Romains contre Strabon, père de Pompée; leur amour pour son fils. II. Attachement extraordinaire de Flora pour Pompée. Il est accusé de trop aimer les femmes. Sa frugalité. III. Il sauve la vie à son père, et apaise la sédition de son armée. IV. Il est cité en justice. V. Meurtre de Cinna. Pompée rassemble des troupes et va joindre Sylla. VI. Il remporte plusieurs avantages sur les chefs du parti opposé. VII. Honneurs que lui rend Sylla. Pompée va en Gaule pour secourir Métellus. VIII. Il répudie sa femme Antistia pour épouser Emilie. IX. Il marche en Sicile contre les généraux du parti contraire. X. Il passe en Afrique. XI. Il bat Domitius et soumet l'Afrique en quarante jours. XII. Sylla le rappelle et lui donne le surnom de Grand. XIII. Il obtient,

malgré Sylla, les honneurs du triomphe. XIV. Jalousie que Sylla conçoit de sa gloire. XV. Il chasse Lépidus de l'Italie. XVI. Il va en Espagne faire la guerre à Sertorius. XVII. Bataille de Sucron. XVIII. Pompée écrit au sénat pour lui demander de l'argent. XIX. La mort de Sertorius finit la guerre. Pompée taille en pièces les restes des esclaves révoltés. XX. Il est nommé consul avec Crassus. XXI. Il rétablit le tribunat. XXII. Pompée et Crassus se réconcilient. Leur conduite après le consulat. XXIII. Origine de la guerre des Pirates. Leurs succès. XXIV. Leur insolence. XXV. Pompée est nommé pour aller leur faire la guerre. XXVI. Opposition de tous les bons citoyens au pouvoir excessif qu'on avait accordé à Pompée. Il finit par l'emporter. XXVII. Rapidité de ses succès. XXVIII. Il revient à Rome, et va ensuite à Athènes. XXIX. Il termine toute cette guerre. XXX. Sa conduite par rapport aux corsaires retirés en Crète. XXXI. Il est choisi pour aller faire la guerre à Mithridate. Comment il en reçoit la nouvelle. XXXII. Sa conduite indécente envers Lucullus. XXXIII. Mithridate, enfermé dans son camp par Pompée, s'échappe à son insu. XXXIV. Bataille où ce prince est vaincu. XXXV. Tigrane met à prix la tête de Mithridate. XXXVI. Pompée fait la paix avec Tigrane. XXXVII. Il défait les Albaniens et les Ibériens. XXXVIII. Il remporte une seconde victoire sur les Albaniens. XXXIX. Stratonice livre à Pompée le château où étaient les richesses de Mithridate. XL. Il prend un autre château où il trouve des lettres de ce prince. XLI. Il fait la conquête de la Syrie et de la Judée. XLII. Insolence d'un de ses affranchis, nommé Démétrius. XLIII. Il apprend la mort de Mithridate. XLIV. Présens que Pharnace lui envoie. Il va à Mitylène et à Rhodes. XLV. Comment il détruit les bruits qu'on avait répandus à Rome contre lui. XLVI. Caton lui refuse ses deux nièces en mariage : l'une pour lui-même, et l'autre pour son fils. XLVII. Triomphe de

Pompée. XLVIII. Réflexions sur la conduite par laquelle Pompée prépare ses malheurs. XLIX. Discours séditieux et violences de Pompée. L. Insolences de Clodius. LI. Pompée fait rappeler Cicéron de son exil. LII. Il est chargé de faire venir du blé à Rome, et il y rétablit l'abondance. LIII. César vient en Italie. Ligue entre lui, Crassus et Pompée. LIV. Pompée et Crassus se font nommer consuls par force, et font continuer à César le gouvernement de la Gaule. LV. Mort de Julia. LVI. Pompée et César se divisent. LVII. Pompée est nommé seul consul. LVIII. Il épouse Cornélie. LIX. Il se fait continuer son gouvernement pour quatre ans. LX. Il demande le consulat pour César, alors absent. LXI. Folle présomption de Pompée. LXII. César s'avance vers l'Italie. LXIII. Préparatifs de Pompée contre César. Celui-ci passe le Rubicon. LXIV. Pompée est mis à la tête de la république avec un pouvoir absolu. LXV. Épouvante générale à Rome. LXVI. César y arrive. LXVII. Il se rend maître de toute l'Italie. LXVIII. Pompée assemble des forces de terre et de mer. Personnages distingués qui se réunissent à lui. LXIX. Accommodement proposé par César et refusé par Pompée, qui ne sait pas profiter d'un premier avantage. LXX. Présomption que ce succès inspire à Pompée. LXXI. Il se met à la poursuite de César. LXXII. Propos désavantageux répandus contre Pompée. LXXIII. Pompée met en délibération s'il livrera bataille. LXXIV. Ordre de bataille de César et de Pompée. LXXV. Réflexions sur l'ambition et l'entêtement de César et de Pompée. LXXVI. La bataille s'engage, et César remporte la victoire. LXXVII. Fuite de Pompée. LXXVIII. Petréius le reçoit sur son vaisseau. LXXIX. Il va rejoindre Cornélie à Lesbos. LXXX. Il conseille aux Mityléniens de se rendre à César. LXXXI. Il fait quelques efforts pour remettre des troupes sur pied. LXXXII. Il se retire en Égypte. LXXXIII. Ptolémée se détermine à le faire assassiner. LXXXIV. Il envoie

Achillas au-devant de lui. LXXXV. Pompée est mis à mort. LXXXVI. Philippe, son affranchi, brûle son corps. LXXXVII. Sa mort est vengée par César.—Parallèle d'Agésilas et de Pompée.

---

I. Le peuple romain semble avoir été de très bonne heure envers Pompée dans la même disposition que Prométhée montre dans Esèhyle à l'égard d'Hercule, lorsqu'il dit à ce héros qui venait de le délier,

Autant j'aime le fils, autant je hais le père.

Jamais en effet les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes, car c'était un grand homme de guerre, le leur avait rendu redoutable pendant sa vie; mais quand il fut mort d'un coup de foudre, et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée, de la part de ce même peuple, une bienveillance si forte qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus long-temps dans sa prospérité, et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême

aversion qu'on eut pour le père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs, et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve, et n'obligeait de meilleure grâce; il donnait sans arrogance et recevait avec dignité. Dès ses premières années, la douceur de ses traits, en prévenant l'effet de ses paroles, contribua beaucoup à lui gagner les cœurs. Il joignit à l'air aimable de son visage une gravité tempérée par la bonté; dans la fleur même de sa jeunesse on voyait éclater en lui la majesté de l'âge mûr, et ses manières nobles lui conciliaient le respect. Ses cheveux étaient un peu relevés; ses regards doux et à la fois pleins de feu lui donnaient avec Alexandre une ressemblance plus frappante qu'elle ne le paraissait dans les statues de ce prince aussi reçut-il de bonne heure le nom d'Alexandre qu'il ne refusait pas. D'autres, il est vrai, le nommaient ainsi par raillerie, et on rapporte à ce sujet qu'un jour Philippe, homme consulaire, dit, en plaidant pour lui, qu'on ne devait pas s'é-

tonner qu'étant Philippe il aimât Alexandre (1).

II. La courtisane Flora conservait encore dans sa vieillesse un souvenir agréable de ses liaisons avec Pompée: elle disait qu'après avoir passé la nuit auprès de lui elle ne s'en séparait jamais sans lui faire quelque morsure. Elle racontait qu'un des amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu amoureux d'elle, l'importunait par ses sollicitations; elle lui dit enfin, pour s'en défaire, que son amour pour Pompée l'empêchait de consentir à ses désirs. Géminius ayant prié Pompée de le servir dans sa passion, il voulut bien s'y prêter; mais depuis il n'eut plus aucun commerce avec elle, et cessa même de la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Flora ne supporta pas cette perte en courtisane; elle fut long-temps malade de douleur et de regret. Cette femme était d'une si grande beauté, que Cécilius Métellus, qui voulait orner des plus belles statues et des plus beaux tableaux le temple de Castor et de Pollux, y fit mettre le portrait de Flora. Pompée se conduisit avec beaucoup de sagesse à l'égard de la femme de Démétrius, son affranchi, lequel avait eu auprès de lui le plus grand crédit, et qui, en mourant, laissa quatre mille

talens de bien (*). Cette femme s'était rendue célèbre par sa beauté, et rien ne résistait à ses attraits. Pompée, contre la douceur de son naturel, la traita avec beaucoup de dureté, parce qu'il craignit qu'on ne l'accusât de s'être laissé vaincre par ses charmes. Mais sa retenue et les précautions qu'il prenait ainsi de loin ne purent le garantir des calomnies de ses ennemis, qui l'accusaient de vivre avec des femmes mariées, et de dilapider les revenus publics qu'il livrait à leur dissipation. On cite de lui un mot qui mérite d'être conservé, et qui prouve la simplicité et la facilité de son régime. Il eut une maladie assez grave, accompagnée d'un grand dégoût, pour lequel son médecin lui ordonna de manger une grive ; mais la saison de ces oiseaux était passée, et l'on n'en trouva pas une seule à acheter dans Rome. Quelqu'un lui ayant dit qu'on en trouverait chez Lucullus qui en faisait nourrir toute l'année : « Eh! quoi, répon-« dit-il, si Lucullus n'était pas si friand, Pom-« pée ne pourrait pas vivre? » Il laissa l'ordonnance du médecin, et se contenta d'un mets plus facile à trouver. Mais cela n'eut lieu que long-temps après l'époque où nous sommes.

III. Dans sa première jeunesse, comme il ser-

(*) Environ vingt millions de notre monnaie.

vait sous son père qui faisait la guerre à Cinna, il avait pour ami un certain Lucius Térentius, avec lequel il partageait sa tente, et qui, gagné par l'argent que Cinna lui offrit, promit de tuer Pompée pendant que d'autres conjurés mettraient le feu à la tente du général. Pompée, informé à table de ce complot, ne laissa paraître aucun trouble; il but même plus qu'à son ordinaire, fit beaucoup de caresses à Térentius, et après qu'on fut allé se coucher, il sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour de celle de son père, et se tint tranquille. Lorsque Térentius crut que l'heure était venue, il se lève, va l'épée nue à la main au lit de Pompée, et s'approchant du matelas sur lequel il le croyait couché, il donne plusieurs coups dans les couvertures. En même temps il s'élève dans le camp un grand tumulte causé par la haine qu'on portait au général : déjà les soldats se mettent en mouvement pour aller se rendre à l'ennemi; ils plient leurs tentes et prennent leurs armes. Le général, effrayé de ce mouvement séditieux, n'ose sortir de sa tente; Pompée, se présentant au milieu de ces mutins, les conjure avec larmes de ne pas abandonner son père; ne pouvant les apaiser, il se jette enfin en travers sur la porte du camp, le visage contre terre, et, tout baigné de pleurs, il leur

ordonne, s'ils veulent absolument s'en aller, de lui passer sur le corps. Les soldats, honteux de le voir en cet état, changèrent de disposition; et, à l'exception de huit cents, ils se réconcilièrent tous avec leur général.

IV. Après la mort de son père, il eut, en sa qualité d'héritier, un procès à soutenir sur le crime de péculat dont Strabon était accusé. Pompée ayant découvert qu'un des affranchis de son père, nommé Alexandre, avait détourné à son profit la plus grande partie des deniers publics, le traduisit devant ses juges. Mais il fut accusé en son propre nom d'avoir retenu des filets de chasse et des livres pris à Asculum: son père, en effet, les lui avait donnés du butin de cette ville; et il les avait perdus depuis, lorsque les satellites de Cinna, après le retour de ce général à Rome, forcèrent la maison de Pompée et la pillèrent. Dans le cours de ce procès, il eut de grands combats à livrer contre son accusateur, et il fit paraître dans sa défense une pénétration et une fermeté au-dessus de son âge, qui lui acquirent autant de réputation que de faveur. Le préteur Antistius, qui présidait à ce jugement, conçut pour lui une telle affection, qu'il résolut de lui donner sa fille en mariage, et lui en fit faire la proposition par ses amis. Pompée la reçut avec joie, et le mariage

fut arrêté, mais il resta secret. Cependant l'intérêt qu'Antistius montrait pour Pompée le fit découvrir au peuple; et à la fin du procès, lorsque le préteur prononça la sentence qui déclarait Pompée absous, la multitude, comme si elle en eût reçu l'ordre, se mit à crier plusieurs fois : *à Talasius*, mot qui de toute antiquité s'emploie à Rome dans les noces. Voici, dit-on, l'origine de cet usage. Lorsque les plus nobles d'entre les Romains enlevèrent les filles sabines qui étaient venues à Rome pour y voir célébrer des jeux, des pâtres et des bouviers ravirent une jeune fille d'une beauté et d'une taille distinguées; et de peur qu'elle ne leur fût enlevée par quelqu'un des nobles, ils crièrent en courant : à Talasius. C'était le nom d'un des Romains les plus connus et les plus estimés. Quand les passans l'entendirent nommer, ils battirent des mains et répétèrent ce cri comme un signe de leur approbation et de leur joie. Ce mariage ayant été très heureux pour Talasius, on a depuis répété, par manière de jeu, cette acclamation pour ceux qui se marient. Ce récit est ce qui m'a paru le plus vraisemblable sur l'origine du cri de Talasius.

V. Peu de jours après le jugement de cette affaire, Pompée épousa la fille d'Antistius, et se rendit ensuite au camp de Cinna, où il se vit

bientôt en butte à des calomnies qui, lui donnant des sujets de crainte, l'obligèrent de se dérober secrètement. Comme il ne reparut pas, le bruit se répandit dans l'armée que Cinna l'avait fait tuer ; à l'instant ceux qui avaient pour ce général une haine déclarée coururent pour se jeter sur lui. Il prit la fuite ; mais atteint par un capitaine qui le poursuivait l'épée à la main, il se jette à ses genoux et lui présente son cachet qui était d'un fort grand prix : « Je ne « viens pas sceller un contrat, lui répondit avec « insulte le capitaine, mais punir un tyran « aussi injuste qu'impie ; » et en disant ces mots il le tua. Cinna ayant péri de cette manière, eut pour successeur dans la conduite des affaires Carbon, tyran plus cruel encore. Bientôt Sylla revint, désiré de la plupart des Romains, à qui les maux dont ils étaient accablés faisaient envisager comme un grand bien un changement de maître. Tel était le sort déplorable où les malheurs passés avaient réduit la ville, que, désespérant de recouvrer sa liberté, elle ne cherchait qu'une servitude plus douce. Pompée était alors dans le Picénum (2), contrée de l'Italie où il avait des terres ; il s'y était retiré parce qu'il se plaisait dans ce pays, dont les villes avaient pour sa famille une affection héréditaire. Il vit que les plus considérables et

les plus honnêtes d'entre les Romains abandonnaient leurs maisons pour se rendre de tous côtés au camp de Sylla, comme dans un port assuré. Il prit aussi la résolution d'y aller; mais il ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'y paraître comme un fugitif qui ne contribuait en rien à la défense commune, et qui venait mendier du secours. Il voulut, en rendant à Sylla un service important, arriver d'une manière honorable dans son camp, à la tête d'une armée. Il commença donc à sonder les Picéniens, et à les solliciter de prendre les armes; ils y consentirent et ne voulurent pas même écouter les émissaires de Carbon. Un d'entre eux, nommé Vindicius, leur ayant dit que Pompée, à peine sorti de l'école, était donc devenu pour eux un grand orateur, ils en furent tellement irrités, qu'ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, n'attendit pas qu'on lui déférât le commandement, mais, s'en donnant à lui-même l'autorité, il fit dresser un tribunal sur la place d'Auximum, ville considérable du Picénum; là il rendit une sentence, pour ordonner à deux frères, nommés Ventidius, qui étaient les premiers du pays, et qui, par intérêt pour Carbon, s'opposaient aux desseins de Pompée, de sortir sur l'heure de la ville. Ayant ensuite levé

des gens de guerre, nommé des capitaines, des chefs de bandes, et établi les divers grades de la milice romaine, il parcourut les autres villes et fit partout de même. Tous les partisans de Carbon se retiraient à son approche et lui cédaient la place ; les autres s'étaient joints à lui avec empressement. Il eut bientôt complété trois légions, et rassemblé les vivres, les bagages, les chariots et tout l'appareil nécessaire. Alors il se mit en chemin pour aller trouver Sylla, sans hâter sa marche, sans vouloir se cacher : au contraire, il s'arrêtait souvent sur sa route, pour faire le plus de mal qu'il pouvait à ses ennemis, et pour exciter toutes les villes d'Italie à se déclarer contre Carbon.

VI. Trois chefs du parti contraire vinrent l'assaillir en même temps ; c'étaient Carinnas, Célius et Brutus ; ils ne l'attaquèrent pas de front ni tous ensemble, mais par trois différens côtés, et avec trois corps d'armée séparés, dans l'espoir de l'envelopper et de l'enlever facilement. Pompée, sans s'effrayer de leur nombre, rassemble toutes ses forces, tombe sur les troupes de Brutus avec sa cavalerie qu'il commandait en personne, et qu'il avait placée au front de la bataille. La cavalerie des ennemis, composée de Gaulois, donna aussi la première : Pompée prévenant celui qui en était le chef.

et qui paraissait le plus fort de la troupe, le perce de sa lance, et le renverse par terre; à l'instant tous les autres tournent le dos, jettent le désordre parmi l'infanterie, et l'entraînent dans leur fuite. Cette déroute mit la division entre les trois généraux, qui se retirèrent chacun de son côté; les villes, attribuant à la crainte cette dispersion des ennemis, se rendirent à Pompée. Le consul Scipion marcha aussi contre lui; mais, avant que les deux armées fussent à la portée du trait, les soldats de Scipion, saluant ceux de Pompée, passèrent de leur côté, et Scipion fut obligé de prendre la fuite. Enfin, Carbon ayant détaché contre lui, près de la rivière d'Arsis, plusieurs compagnies de sa cavalerie, Pompée les chargea si vigoureusement, qu'il les mit en fuite, et que les ayant poursuivies avec vivacité, il les força de se jeter dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvait agir; elle perdit tout espoir de se sauver, et se rendit à Pompée avec ses chevaux et ses armes.

VII. Sylla ignorait encore tous ces combats; mais aux premières nouvelles qu'il en reçut, il craignit pour Pompée en le voyant environné de tant et de si grands capitaines, et il se hâta d'aller à son secours. Pompée, informé de son approche, ordonne à tous ses officiers de faire

prendre les armes à leurs soldats et de les ranger en bataille, afin que l'armée parût devant son général dans le meilleur état et dans l'appareil le plus brillant. Il s'attendait à de grands honneurs, et il en reçut de plus grands encore. Dès que Sylla le vit venir à lui, et qu'il aperçut ses troupes dans le plus bel ordre, toutes composées de beaux hommes, à qui leurs succès inspiraient autant de fierté que de joie, il descendit de cheval; et salué par Pompée du nom d'Impérator, il le salua du même titre, au grand étonnement de tous ceux qui l'environnaient, et qui ne s'attendaient pas que Sylla communiquât à un jeune homme qui n'était pas encore sénateur un titre si honorable, pour lequel il faisait la guerre aux Scipions et aux Marius. Le reste de sa conduite répondit à ces premiers témoignages de satisfaction: il se levait toujours devant Pompée, et ôtait de dessus sa tête le pan de sa robe, ce qu'il ne faisait pas facilement pour tout autre, quoiqu'il fût environné d'un grand nombre d'officiers distingués. Pompée ne s'enfla point de ces honneurs; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule, où Métellus commandait et ne faisait rien qui répondît aux grandes forces dont il disposait, il lui représenta qu'il ne serait pas honnête d'enlever le commandement de l'armée à

un général plus âgé que lui, et qui jouissait d'une plus grande réputation ; mais que si Métellus y consentait, et qu'il l'engageât de lui-même à venir l'aider dans cette guerre, il était tout prêt à l'aller joindre. Métellus accepta volontiers cette offre, et lui écrivit de se rendre auprès de lui. Pompée entra donc dans la Gaule, où les exploits étonnans qu'il fit réchauffèrent l'audace et l'ardeur guerrière de Métellus, que la vieillesse avait presque éteintes : ainsi le fer embrasé et mis en fusion, si on le verse sur un fer dur et froid, l'amollit et le fond plus vite que le feu même. Lorsqu'un athlète est devenu le premier entre tous ses rivaux, et qu'il s'est couvert de gloire dans tous les combats, on ne parle plus des victoires de son enfance, on ne les inscrit pas dans les fastes publics ; de même j'ai évité de toucher aux exploits que fit alors Pompée, quelque admirables qu'ils soient en eux-mêmes, parce qu'ils sont comme ensevelis sous le nombre et la grandeur de ses dernières actions. Je n'ai pas voulu, en m'arrêtant trop sur les premiers, m'exposer à passer légèrement sur ses plus beaux faits d'armes, et sur les événemens de sa vie qui font le mieux connaître le caractère et les mœurs de cet homme célèbre.

VIII. Sylla, devenu maître de l'Italie et dé

claré dictateur, récompensa ses lieutenans et ses capitaines par des richesses, des dignités et des grâces de toutes sortes, qu'il leur accordait avec autant de libéralité que de satisfaction; mais plein d'estime et d'admiration pour la vertu de Pompée, et le jugeant propre à donner un grand appui à son autorité, il voulut absolument se l'attacher par une alliance. Sa femme Métella étant entrée dans ce projet, ils persuadèrent à Pompée de répudier Antistia, et d'épouser Emilie, petite-fille de Sylla par Métella sa fille, femme de Scaurus, laquelle était déjà mariée, et actuellement enceinte. Ce mariage, dicté par la tyrannie, était plus convenable aux temps de Sylla qu'à la vie et aux mœurs de Pompée: quoi de moins digne en effet de lui que d'introduire dans sa maison une femme enceinte, du vivant même de son mari, et d'en chasser, avec autant d'ignominie que de dureté, Antistia, dont le père venait de périr pour ce mari même qui la répudiait? Car Antistius avait été tué dans le sénat, parce que son alliance avec Pompée fit croire qu'il était du parti de Sylla. La mère d'Antistia ne pouvant supporter l'affront de sa fille, se tua de sa propre main: et cette mort funeste fut comme une épisode de la tragédie de ces noces, que suivit bientôt celle

d'Émilie, qui mourut en couche dans la maison de Pompée.

IX. On apprit dans le même temps à Rome que Perpenna s'était emparé de la Sicile, dont il voulait faire une retraite pour tous ceux qui restaient encore de la faction contraire à celle de Sylla; que Carbon croisait avec une flotte dans les mers de cette île; que Domitius était passé en Afrique, et que les plus illustres d'entre les bannis qui avaient pu échapper à la proscription s'y étaient retirés. Pompée, envoyé contre eux avec une puissante armée, n'eut pas plus tôt paru qu'il fit abondonner la Sicile à Perpenna; il adoucit le sort des villes opprimées, et les traita avec beaucoup d'humanité, à l'exception des Mamertins, habitans de Messine, qui, se fondant sur une ancienne loi des Romains, refusaient de comparaître à son tribunal, et déclinaient sa jurisdiction : « Ne cesserez-vous pas, leur dit Pompée, de nous « alléguer vos lois, à nous qui portons l'épée ? » On trouva qu'il insultait avec une sorte d'inhumanité au malheur de Carbon : si sa mort était nécessaire, comme elle pouvait l'être, il fallait le faire mourir aussitôt qu'il eut été arrêté, et l'odieux en serait retombé sur celui qui l'avait ordonnée; au contraire, Pompée fit traîner devant lui, chargé de chaînes, un Romain

illustre, trois fois honoré du consulat : du haut de son tribunal il le jugea lui-même en présence d'une foule nombreuse qui faisait éclater sa douleur et son indignation, et donna ordre qu'on l'emmenât pour être exécuté : lorsqu'on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit l'épée nue, il demanda à se retirer un moment à l'écart pour un besoin qui le pressait. Caïus Oppius (3), l'ami de César, rapporte que Pompée traita avec la même inhumanité Quintus Valérius : comme il le connaissait pour un homme de lettres et d'un savoir peu commun, quand on l'eut amené il le tira à part, se promena quelque temps avec lui, et, après l'avoir interrogé et en avoir appris ce qu'il voulait savoir, il ordonna à ses satellites de le conduire au supplice ; mais il ne faut croire qu'avec beaucoup de réserve ce qu'Oppius écrit des ennemis et des amis de César. Pompée ne pouvait se dispenser de faire punir les ennemis de Sylla les plus connus, et ceux qui avaient été pris au su de tout le monde : pour ceux qui purent s'échapper, il fit semblant, autant que cela fut possible, de ne pas s'en apercevoir : il y en eut même dont il favorisa la fuite. Il avait résolu de châtier les Himéréens qui avaient embrassé le parti de ses ennemis ; mais un de leurs orateurs, nommé Sthénis, ayant demandé la

permission de parler, lui représenta qu'il serait injuste de pardonner au coupable, et de faire périr ceux qui n'avaient aucun tort. Pompée lui demanda de quel coupable il voulait parler: « De moi-même, lui répondit Sthénis: c'est « moi qui ai séduit mes amis, et forcé mes en- « nemis de se jeter dans le parti qu'ils ont « suivi. » Pompée, charmé de sa franchise et de sa magnanimité, lui pardonna d'abord, et ensuite à tous les autres Himéréens. Informé que ses soldats commettaient des désordres dans leur marche, il scella leurs épées de son cachet, et punit tous ceux qui rompirent le sceau.

X. Pendant qu'il réglait ainsi la Sicile, il reçut un décret du sénat, et des lettres de Sylla qui lui ordonnaient de passer en Afrique, et d'y faire vigoureusement la guerre à Domitius, qui avait mis sur pied une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'avait Marius lorsqu'il était repassé depuis peu d'Afrique en Italie, et que de fugitif devenu tyran il avait porté dans Rome le trouble et le désordre. Pompée fit promptement tous les préparatifs nécessaires; et laissant pour commander à sa place, en Sicile, Memnius, le mari de sa sœur, il se mit en mer avec cent vingt vaisseaux de guerre, et quatre-vingts vaisseaux de charge qui portaient des vivres, des armes, de l'argent et des ma-

chines de guerre. Sa flotte eut à peine abordé, partie à Utique (4), partie à Carthage, que sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui, et se joindre aux six légions complètes qu'il avait amenées. Il eut là, dit-on, une aventure assez plaisante : quelques-uns de ses soldats trouvèrent un trésor considérable qu'ils partagèrent entre eux; le bruit s'en étant répandu, tous les autres furent persuadés que ce lieu était plein de richesses que les Carthaginois y avaient cachées dans le temps de leurs revers. Il ne lui fut pas possible, pendant plusieurs jours, de tirer aucun service de ses troupes, qui ne travaillaient qu'à chercher des trésors; il se promenait lui-même au milieu d'eux, riant de voir tant de milliers d'hommes fouiller et remuer tout le sol de cette plaine; lassés enfin de ces recherches inutiles, ils lui dirent qu'il pouvait les mener où il voudrait, et qu'ils étaient assez punis de leur sottise.

XI. Domitius avait mis son armée en bataille; mais comme il avait devant lui une fondrière profonde et difficile à passer; que d'ailleurs il tombait depuis le matin une pluie abondante, accompagnée d'un grand vent, il crut qu'on ne pourrait pas combattre ce jour-là, et il fit donner l'ordre de se retirer. Pompée, au contraire, tirant de ce temps-là même

une occasion favorable, se met promptement en marche et passe la fondrière. Les ennemis, quoique en désordre et troublés d'une attaque imprévue, où ils ne pouvaient agir tous ensemble ni prendre leurs rangs, soutinrent le choc, incommodés d'ailleurs par la pluie que le vent leur poussait dans le visage. L'orage nuisait aussi aux Romains, qui ne pouvaient ni se voir, ni se distinguer les uns les autres; Pompée lui-même fut en danger d'être tué, parce qu'il ne répondit pas assez tôt à un soldat qui, ne le reconnaissant pas, lui demanda le mot. Mais enfin, ils enfoncèrent les ennemis, et en firent un horrible carnage : sur vingt mille qu'ils étaient il ne s'en sauva que trois mille. Les soldats de Pompée le saluèrent du nom d'Impérator: mais il déclara qu'il n'accepterait pas ce titre tant que le camp des ennemis subsisterait; et que s'ils le jugeaient digne de cet honneur, il fallait commencer par abattre ces retranchemens. Ils vont à l'instant les assaillir; et Pompée, pour ne plus courir le danger auquel il venait d'être exposé, combattit sans casque. Le camp fut emporté de force, et Domitius y périt. Cette victoire attira la plupart des villes dans le parti de Sylla, et l'on emporta d'assaut celles qui firent quelque résistance. Pompée fit prisonnier le roi Iarbas, qui avait

combattu avec Domitius, et il donna son royaume à Hiempsal. Mais pour profiter de sa fortune et de l'ardeur de ses troupes, il se jeta dans la Numidie, s'y avança de plusieurs journées de chemin, soumit tout ce qui était sur son passage, et rendit la puissance des Romains plus redoutable à ces barbares, qui commençaient à ne plus tant la craindre. Il ne fallait pas même, disait-il, laisser les bêtes féroces répandues dans l'Afrique sans leur faire éprouver la force et la fortune des Romains. Il passa donc plusieurs jours à la chasse des lions et des éléphans, et ne mit, à ce qu'on assure, que quarante jours à détruire les ennemis, à soumettre l'Afrique, à terminer les affaires des rois du pays; et il n'avait encore que vingt-quatre ans.

XII. De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnait de licencier ses troupes, et d'attendre là, avec une seule légion, le capitaine qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir qu'il eut de la peine à contenir; mais les soldats témoignèrent ouvertement leur indignation; et lorsque Pompée les pria de partir pour l'Italie, ils éclatèrent en injures contre Sylla; ils protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il se fiât à un tyran. Il essaya d'abord de les adoucir par

ses représentations; mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, il descendit de son tribunal, fondant en larmes, et rentra dans sa tente. Les soldats allèrent l'y chercher; et l'ayant reporté sur son tribunal, ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de garder le commandement, lui à les prier d'obéir et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura que s'ils voulaient le forcer il se tuerait lui-même, et il eut avec cela bien de la peine à les calmer. La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée était en rébellion ouverte. « Il est donc de ma destinée, dit-il à « ses amis, d'avoir, dans ma vieillesse, à com- « battre contre des enfans; » ce qu'il disait à cause du jeune Marius qui lui avait donné beaucoup d'inquiétude, et l'avait mis dans le plus grand danger. Mais quand il eut su la vérité, et qu'il apprit d'ailleurs que tout le peuple allait au devant de Pompée et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages de bienveillance, il voulut les surpasser tous; il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la manière la plus affectueuse, et le proclama du nom de Grand, en ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre. Suivant d'autres historiens ce surnom lui avait été déjà

donné en Afrique par toute l'armée ; et Sylla, en le lui confirmant, le rendit irrévocable. Mais Pompée fut le dernier à le prendre, et ne se le donna que long-temps après, lorsqu'il fut envoyé en Espagne contre Sertorius avec le titre de proconsul. Alors seulement il commença à mettre dans ses lettres et dans ses ordonnances Pompée-le-Grand; ce titre, auquel on était accoutumé, ne pouvait plus exciter l'envie. Cet exemple doit nous faire admirer ces anciens Romains qui récompensaient par des titres et des surnoms honorables non seulement les exploits militaires, mais encore les vertus politiques. Il y avait déjà eu deux hommes à qui le peuple avait conféré le nom de Maximus, très grand : l'un fut Valérius, pour avoir réconcilié le peuple avec le sénat, et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du sénat quelques fils d'affranchis qui, à la faveur de leurs richesses, s'étaient fait élire sénateurs.

XIII. Pompée, de retour à Rome, demanda le triomphe, qui lui fut refusé par Sylla, sous prétexte que la loi ne l'accordait qu'à des consuls ou à des préteurs: que le premier Scipion lui-même, après avoir remporté en Espagne les victoires les plus glorieuses et les plus importantes sur les Carthaginois, ne l'avait pas demandé; si donc Pompée, qui était encore sans

barbe, et à qui sa jeunesse ne permettait pas d'être sénateur, entrait triomphant dans Rome, cette distinction rendrait odieuse la puissance dictatoriale, et deviendrait pour Pompée lui-même une source d'envie. A ces motifs de refus, le dictateur ajouta qu'il s'opposerait à son triomphe, et que si Pompée s'y obstinait, il emploierait tout son pouvoir à réprimer son ambition. Pompée, sans s'étonner de sa résistance, lui dit de considérer que plus de gens adoraient le soleil levant que le soleil couchant, voulant lui insinuer par là que sa propre puissance croissait tous les jours, et que celle de Sylla ne faisait que diminuer et s'affaiblir. Sylla, qui ne l'avait pas bien entendu, et qui s'aperçut au visage et aux gestes des autres qu'ils étaient saisis d'étonnement, demanda ce qu'il avait dit. Lorsqu'on le lui eut répété, surpris de son audace, il s'écria par deux fois : « Qu'il « triomphe, qu'il triomphe! » Et comme Pompée vit que la plupart de ceux qui étaient présens témoignaient du dépit et de l'indignation, il résolut, pour les irriter encore davantage, de triompher sur un char traîné par quatre éléphans : car il en avait amené d'Afrique un grand nombre, de ceux qu'il avait pris aux rois vaincus; mais la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il y renonça, et son char fut traîné

par des chevaux. Ses soldats, qui n'avaient pas eu de lui tout ce qu'ils en avaient espéré, voulaient exciter du tumulte et troubler son triomphe; mais il déclara qu'il s'en souciait fort peu, et qu'il aimerait mieux ne pas triompher que de se soumettre à les flatter. Ce fut alors que Servilius, un des plus illustres personnages de Rome, et qui s'était le plus opposé à son triomphe, avoua qu'il voyait maintenant dans Pompée un homme véritablement grand et digne du triomphe. Il paraît certain, d'après cela, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu dès lors dans le sénat; mais il ne montra aucun empressement pour y entrer, parce qu'il ne cherchait, dit-on, la gloire que dans les choses extraordinaires. Il n'eût pas été surprenant que Pompée fût sénateur avant l'âge; mais quelle gloire pour lui d'avoir obtenu les honneurs du triomphe avant d'être sénateur! Cette distinction lui gagna même de plus en plus l'affection du peuple, qui vit avec plaisir qu'après avoir été décoré du triomphe il restât dans l'ordre des chevaliers, soumis comme eux à la revue des censeurs.

XIV. Sylla ne le voyait pas sans peine s'élever à un si haut degré de gloire et de puissance; mais il eut honte d'y mettre obstacle, et se tint en repos jusqu'à ce que Pompée eût par force, et mal-

gré le dictateur, fait nommer Lépidus (5) au consulat, en l'appuyant de son crédit, et lui rendant le peuple favorable. Sylla, qui le vit, après l'élection, traverser la place publique, suivi d'une foule nombreuse, lui adressa la parole : « Jeune homme, lui dit-il, je vous vois « tout glorieux de votre victoire. N'est-ce pas « en effet un exploit bien honorable et bien « flatteur que d'être parvenu, par vos intrigues « auprès du peuple, à faire que Catulus, le ci- « toyen le plus vertueux, ne fût nommé au « consulat qu'après Lépidus, le plus méchant « des hommes? Je vous préviens, au reste, de « ne pas vous endormir, mais de veiller avec « soin à vos propres affaires : car vous vous êtes « donné un adversaire beaucoup plus fort que « vous. » Ce fut surtout dans son testament que Sylla fit paraître son peu d'affection pour Pompée. Il laissa des legs à tous ses amis, et nomma des tuteurs à son fils, sans faire seulement mention de lui. Pompée supporta cette mortification avec une douceur digne d'un homme d'état, au point que Lépidus et quelques autres voulant empêcher que Sylla fût enterré dans le Champ-de-Mars, et qu'on fît publiquement ses funérailles, Pompée les arrêta, et procura à ses obsèques la décence et la sûreté.

XV. Sylla fut à peine mort, qu'on vit se vérifier ses prédictions sur Lépidus, qui, voulant succéder à l'autorité du dictateur, au lieu d'user de détour et de déguisement, prit sur-le-champ les armes; et rallumant les restes des anciennes factions qui avaient échappé aux recherches de Sylla, il se fortifia de leur puissance. Catulus, son collègue au consulat, à qui la meilleure et la plus saine partie du sénat et du peuple s'était attachée, avait la plus grande réputation de sagesse et de justice, et passait pour le plus grand des Romains; mais on le jugeait plus propre à l'administration civile qu'au commandement des armées. Pompée, qui se voyait appelé au gouvernement par la nature même des circonstances, ne balança pas sur le parti qu'il devait suivre; il se rangea du parti le plus honnête, et fut nommé général de l'armée qu'on faisait marcher contre Lépidus, qui, avec les troupes de Brutus, avait déjà soumis la plus grande partie de l'Italie, et occupait les contrées de la Gaule Cisalpine. La présence seule de Pompée eut facilement réduit toutes les villes; Mutine seule (6), défendue par Brutus, l'arrêta long-temps. Cependant Lépidus, profitant de ce délai et s'étant porté vers Rome, campa sous ses murailles avec une troupe de gens sans aveu dont il effrayait les Romains,

et il demandait un second consulat; mais une lettre de Pompée, qui mandait que la guerre avait été terminée sans combat, dissipa cette frayeur. Brutus, ou traître à son armée, ou trahi par elle, se rendit à Pompée, qui lui donna quelques cavaliers pour l'escorter jusqu'à une petite ville située sur le Pô, où il se retira; le lendemain Pompée envoya Géminius avec ordre de le tuer. Ce meurtre fut généralement blâmé, car aussitôt après le changement de Brutus Pompée avait écrit au sénat que ce général s'était rendu volontairement; et ensuite il écrivit une autre lettre pour accuser Brutus qu'il venait de faire mourir. Ce Brutus était père de celui qui, avec Cassius, donna la mort à César; mais ce fils ne ressembla à son père ni dans la manière de faire la guerre, ni dans le genre de sa mort, comme nous l'avons rapporté dans sa vie. Lépidus, chassé de l'Italie, se réfugia dans la Sardaigne, où il mourut d'une maladie que lui causa, non la douleur de voir ses affaires ruinées, mais le chagrin d'avoir appris, par une lettre qui lui tomba entre les mains, l'adultère de sa femme.

XVI. Cependant Sertorius, général si différent en tout de Lépidus, s'était rendu maître d'une partie de l'Espagne, et se faisait redouter des Romains, qui se voyaient menacés des

plus grands revers. Tous les restes des guerres civiles, tels qu'une dernière maladie du corps politique, s'étaient rassemblés autour de lui. Il avait déjà défait plusieurs généraux sans expérience ; et alors il faisait la guerre contre Métellus Pius, capitaine distingué et d'une grande réputation, mais qui, appesanti par l'âge, laissait échapper les occasions favorables que la guerre lui présentait, et que Sertorius lui ravissait toujours par sa promptitude et son activité. Celui-ci paraissait tout à coup devant Métellus avec une extrême audace ; et, faisant la guerre à la manière des brigands, il troublait sans cesse par ses embûches, par ses courses imprévues, un général accoutumé, comme un athlète, à des combats réguliers, et qui ne savait conduire que des troupes pesamment armées, faites pour combattre de pied ferme. Pompée, qui avait encore toutes ses troupes, intriguait à Rome pour être envoyé au secours de Métellus ; et sans égard à l'ordre que lui avait donné Catulus de licencier ses troupes, il se tenait sous divers prétextes toujours en armes autour de la ville, jusqu'à ce qu'enfin, sur la proposition de Philippe, on lui donna le commandement qu'il désirait. Quelqu'un des sénateurs ayant demandé à Philippe avec étonnement s'il croyait qu'il fallût envoyer Pompée

en Espagne pour le consul : « Non seulement « pour le consul, répartit Philippe, mais pour « les consuls ; » voulant faire entendre par là que les deux consuls n'étaient propres à rien. Pompée ne fut pas plus tôt arrivé en Espagne, que les nouvelles espérances qu'il fit concevoir, comme il est ordinaire à un nouveau général qui jouit d'une grande réputation, changèrent les dispositions des esprits. Les peuples qui n'étaient pas solidement attachés à Sertorius se révoltèrent contre lui ; et Sertorius, vivement piqué de cette désertion, se permit contre Pompée des propos pleins d'arrogance et des railleries insultantes : « Si je ne craignais « cette vieille, disait-il, en parlant de Métel- « lus, je ne ferais usage contre cet enfant que « de la férule ou du fouet. » Mais au fond il redoutait Pompée, et cette crainte l'obligea de se tenir sur ses gardes et de faire la guerre avec plus de précautions : car Métellus, ce qu'on aurait eu peine à croire, menait une vie déréglée, et s'abandonnait à toutes sortes de voluptés ; il s'était fait subitement en lui un changement si extraordinaire, qu'il donnait dans le plus grand luxe et faisait une dépense excessive. Cette conduite attirait à Pompée une bienveillance singulière, et augmentait de plus en plus la bonne opinion qu'on avait de lui : on le voyait avec

plaisir ajouter de jour en jour à une frugalité qui ne paraissait pas susceptible de retranchement, car il était naturellement porté à la tempérance et à la modération dans tous ses désirs.

XVII. Des divers événemens qui eurent lieu dans cette guerre, aucun n'affligea autant Pompée que la prise de Lauron (7) par Sertorius. Il croyait le tenir renfermé devant cette ville, et il s'en était même vanté avec assez de complaisance, quand tout à coup il se trouva lui-même tellement enveloppé, que, n'osant faire aucun mouvement, il vit Lauron livrée aux flammes en sa présence. Il est vrai que bientôt après il vainquit près de Valence Hérennius et Perpenna, deux officiers distingués qui s'étaient réfugiés auprès de Sertorius, dont ils étaient les lieutenans, et leur tua plus de dix mille hommes. Enflé de cette victoire, il conçut de plus hautes espérances, et se hâta de marcher contre Sertorius, afin que Métellus ne partageât point avec lui l'honneur de la victoire. Les armées en vinrent aux mains vers la fin du jour, près de la rivière de Sucron (8). Les deux généraux craignaient également l'arrivée de Métellus : Pompée pour combattre seul, Sertorius pour n'avoir à combattre qu'un général.

Le succès fut douteux : il y eut des deux côtés une aile victorieuse ; mais des deux généraux Sertorius y acquit plus de gloire, car il renversa et mit en déroute l'aile qui lui était opposée. Durant l'action, Pompée fut attaqué par un cavalier d'une taille avantageuse qui était démonté ; ils se chargèrent vigoureusement, et leurs épées ayant glissé sur leurs mains avec des effets bien différens, Pompée fut légèrement blessé, et il coupa la main de son ennemi. Une foule de barbares, voyant les troupes de Pompée en fuite, coururent tous ensemble sur lui ; mais il se sauva contre toute espérance en abandonnant son cheval, dont le harnois d'or et les riches ornemens arrêtèrent les ennemis, qui, en se battant pour le partage du butin, donnèrent à Pompée le temps de s'échapper. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux généraux remirent leurs troupes en bataille pour assurer la victoire que chacun d'eux disait avoir remportée ; mais l'arrivée de Métellus obligea Sertorius de se retirer et de laisser son armée se débander, car ses soldats étaient accoutumés ainsi à se disperser et à se rassembler en un instant, en sorte que souvent Sertorius errait seul dans la campagne, et que tout à coup il reparaissait à la tête de cent cinquante mille combattans, comme un torrent

qui, souvent à sec, se trouve plein en un instant.

XVIII. Après la bataille, Pompée alla au devant de Métellus, et quand il fut près de lui, il donna ordre à ses lieutenans de baisser leurs faisceaux pour faire honneur à ce général, qui le surpassait en dignité. Métellus s'y opposa, et en toute occasion il montra la plus grande modestie, ne s'attribuant, soit comme consulaire, soit comme son ancien, d'autres prérogatives que de donner, quand ils campaient ensemble, le mot d'ordre à toute l'armée; mais le plus souvent leurs camps étaient séparés, car ils avaient affaire à un ennemi qui, toujours en activité, et sachant en un clin-d'œil les attirer d'un combat à un autre, les obligeait de diviser souvent leurs forces; enfin, en leur coupant les vivres, en ravageant tout le pays, en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de l'Espagne, et les força, faute de subsistances, de se retirer dans d'autres provinces. Cependant Pompée, qui avait sacrifié à cette guerre la plus grande partie de sa fortune, écrivit au sénat de lui envoyer de l'argent, s'il ne voulait pas qu'il ramenât son armée en Italie. Lucullus, alors consul, et ennemi de Pompée, aspirant à être chargé de la guerre contre Mithridate, réussit à lui en faire envoyer : il crai-

gnait que le refus de cet argent ne fournît à Pompée le prétexte qu'il cherchait de laisser là Sertorius, et de tourner ses armes contre Mithridate, qui lui offrait une expédition plus glorieuse, et un adversaire plus facile à vaincre.

XIX. Cependant Sertorius mourut victime de la trahison de ses propres officiers. A la tête de cette conjuration était Perpenna, qui crut pouvoir le remplacer, parce qu'il avait la même armée et les mêmes appareils de guerre; mais il n'avait pas le même talent pour en faire usage. Pompée, qui s'était aussitôt mis en campagne, informé que Perpenna ne savait par où s'y prendre, lui détacha dix cohortes, comme une amorce pour le combat, avec ordre de s'étendre dans la plaine. Perpenna ayant donné dans le piége, se mit à la poursuite de ces troupes; mais Pompée paraissant tout à coup avec le reste de son armée, le charge, le défait, et le met en déroute. La plupart des officiers périrent dans le combat; Perpenna fut pris et amené à Pompée, qui le fit tuer sur-le-champ. En cela il ne manqua pas à la reconnaissance, et n'oublia pas les services qu'il en avait reçus en Sicile, comme quelques-uns l'en ont accusé; au contraire, il fit un trait de grandeur d'âme qui sauva la république : car Perpenna s'étant saisi des papiers de Sertorius, montrait des let-

tres des plus puissans d'entre les Romains qui, dans l'intention de troubler l'état et de changer la forme du gouvernement, appelaient ce général en Italie. Pompée, qui craignit que la publicité de ces lettres n'allumât des guerres plus vives que celles qu'on venait d'éteindre, les brûla sans les lire, et fit mourir Perpenna. Après avoir séjourné en Espagne autant de temps qu'il en fallut pour assoupir les plus grands troubles, pour apaiser et dissiper les émotions qui auraient pu ranimer la guerre, il ramena son armée en Italie, où il arriva fort à propos, lorsque la guerre des esclaves était dans sa plus grande vigueur. Crassus, qui commandait les Romains contre ces rebelles, sachant que Pompée approchait, se hâta de livrer témérairement la bataille. Il eut le bonheur de la gagner, et tua douze mille trois cents de ces esclaves; mais la fortune, qui voulait absolument faire partager à Pompée la gloire de ce succès, fit que cinq mille de ces fugitifs, qui s'étaient sauvés du combat, tombèrent entre ces mains; il les tailla tous en pièces, et se hâtant de prévenir Crassus, il écrivit promptement au sénat qu'à la vérité Crassus avait défait les gladiateurs en bataille rangée, mais que lui il avait extirpé les racines de cette guerre : ce que les Romains, remplis d'affection pour Pompée, ai-

maient à entendre et à répéter. Pour la défaite de Sertorius en Espagne, personne n'eût osé dire, même en plaisantant, qu'un autre que Pompée y eût eu part.

XX. Malgré l'estime singulière qu'on avait pour lui et les hautes espérances qu'il avait fait concevoir, les Romains ne laissaient pas de craindre qu'il ne voulût pas licencier son armée, et que, s'élevant par la force à la suprême puissance, il ne succédât à la tyrannie de Sylla. Aussi, dans cette foule si nombreuse qui allait au devant de lui sur les chemins pour le recevoir, la crainte en conduisait autant que l'affection; mais l'assurance qu'il donna qu'après son triomphe il congédierait ses troupes ayant dissipé ce soupçon, ses envieux n'eurent plus à lui reprocher que la préférence qu'il donnait au peuple sur le sénat, et le projet qu'il avait formé, pour plaire à la multitude, de relever la dignité du tribunat, abattue par Sylla. Ce reproche était fondé, car il n'y avait rien que le peuple romain désirât plus ardemment et avec plus de fureur que le rétablissement de cette magistrature. Pompée regardait donc comme un grand bonheur pour lui l'occasion qui se présentait de la lui rendre; il sentait que s'il était prévenu par un autre, il ne s'offrirait jamais une grâce à faire au peuple par laquelle

il pût reconnaître l'affection qu'on lui portait. Il obtint à la fois un second triomphe et le consulat ; et la réunion de ces deux honneurs n'ajouta point à l'estime et à l'admiration qu'il inspirait. Mais ce qui parut le témoignage le plus illustre de sa grandeur, c'est que Crassus, le plus riche, le plus éloquent, le plus grand de tous ceux qui avaient part au gouvernement, qui méprisait même Pompée et tous les autres magistrats, n'osa cependant briguer le consulat qu'après en avoir demandé la permission à Pompée, à qui cette démarche fit plaisir : car depuis long-temps il cherchait l'occasion d'obliger Crassus et de se lier avec lui ; aussi appuya-t-il sa demande avec le plus grand zèle ; et en sollicitant le peuple en faveur de Crassus, il protesta qu'il ne saurait pas plus de gré du consulat même que du choix qu'on ferait de Crassus pour son collègue. Cependant, lorsqu'ils eurent été nommés consuls, ils ne cessèrent d'être toujours en opposition l'un contre l'autre.

XXI. Crassus avait plus d'autorité dans le sénat, et Pompée plus de crédit auprès du peuple : il lui avait rendu le tribunat, et avait permis que, par une loi expresse, les jugemens fussent de nouveau transférés aux chevaliers (9). Le peuple le vit avec un plaisir singulier paraî-

tre devant les censeurs pour demander l'exemption du service militaire. C'était la coutume à Rome que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi, amenassent leur cheval sur la place publique, devant les deux magistrats qu'on appelle censeurs; et là, après avoir nommé les généraux et les capitaines sous lesquels ils avaient servi, après avoir rendu compte des campagnes qu'ils avaient faites, ils obtenaient leur congé, et recevaient publiquement l'honneur ou la honte que chacun méritait par sa conduite. Les censeurs, Gellius et Lentulus, étaient assis alors sur leur tribunal, avec les ornemens de leur dignité, et ils faisaient la revue des chevaliers, lorsqu'on vit de loin Pompée descendre vers la place, précédé de tout l'appareil de la dignité consulaire, et menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut assez près pour être reconnu des censeurs, il ordonna à ses licteurs de s'ouvrir, et approcha son cheval du tribunal de ces magistrats. Le peuple, saisi d'admiration, gardait un profond silence, et les censeurs, à cette vue, montraient une joie mêlée de respect. Le plus ancien des magistrats lui adressant la parole : « Pompée-le-Grand, lui dit-il, je vous de-« mande si vous avez fait toutes les campagnes « ordonnées par la loi. — Oui, je les ai toutes

« faites, répondit Pompée à haute voix, et je « n'ai jamais eu que moi pour général. » A ces mots, le peuple poussa de grands cris, et dans les transports de sa joie il ne pouvait mettre fin à ses acclamations; les censeurs se levèrent et le reconduisirent chez lui, pour faire plaisir à la foule de citoyens qui le suivaient avec de grands applaudissemens.

XXII. Le consulat de Pompée touchait à sa fin, et ses dissensions avec Crassus n'avaient fait qu'augmenter. Un certain Caïus Aurélius, de l'ordre des chevaliers, qui ne prenait aucune part aux affaires publiques, montant à la tribune un jour d'assemblée, dit publiquement que Jupiter lui avait apparu dans son sommeil, et lui avait ordonné de dire aux consuls de ne point sortir de charge avant que de s'être réconciliés. Pompée, après cette déclaration, resta toujours debout, sans proférer une seule parole; mais Crassus lui prenant la main, et le saluant le premier, dit à haute voix : « Ro- « mains, je ne crois pas descendre au-dessous « de ma dignité en faisant les avances à Pom- « pée, à cet homme que vous avez vous-mêmes « honoré du titre de Grand dans sa première « jeunesse, et à qui vous avez décerné le triom- « phe avant qu'il eût entrée au sénat. » Après cette réconciliation publique, ils se démirent

du consulat. Crassus continua le genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors, et Pompée évita de plaider autant qu'il lui fut possible ; il se retira peu à peu de la place, parut rarement en public, et, toujours accompagné d'une suite nombreuse, il n'était plus facile de le voir et de lui parler qu'au milieu de la foule ; il aimait à se montrer entouré d un grand nombre de personnes qui lui faisaient la cour, persuadé que ce cortége lui donnait un air de grandeur et de majesté qui attirait le respect, et qu'il fallait, pour conserver sa dignité, ne jamais se familiariser avec des gens d'une condition obscure. Ceux, en effet, qui doivent leur grandeur à leurs succès dans les armes, et qui ne savent pas se plier à l'égalité populaire, courent risque d'être méprisés quand, reprenant la toge, ils veulent être les premiers dans la ville comme ils l'ont été dans les camps. D'un autre côté, ceux qui n'ont joué à l'armée qu'un rôle inférieur ne peuvent supporter de ne pas avoir au moins dans la ville le premier rang : aussi, quand ils tiennent dans les assemblées un homme qui s'est illustré par ses victoires, ils le rabaissent autant qu'ils peuvent, et le mettent presque sous leurs pieds ; mais s'il leur cède dans la ville l'honneur et l'autorité, alors ils ne lui envient pas sa gloire militaire. C'est ce que

donnèrent clairement à connaître les événemens qui eurent lieu peu de temps après.

XXIII. La puissance des pirates, qui prit naissance en Cilicie, eut une origine d'autant plus dangereuse qu'elle fut d'abord à peine connue. Les services qu'ils rendirent à Mithridate pendant sa guerre contre les Romains augmentèrent leurs forces et leur audace. Dans la suite, les Romains qui, occupés par leurs guerres civiles, se livraient mutuellement des combats jusqu'aux portes de Rome, laissèrent la mer sans armée et sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès, que non contens d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires, et se joignaient à eux; il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable, et qui dût flatter l'ambition. Ils avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, et des tours d'observation très bien fortifiées; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers que leur vitesse rendait propres à toutes les manœuvres, affligeaient encore plus par leur magnificence qu'elles n'effrayaient par leur appareil : leurs poupes étaient dorées : ils

avaient des tapis de pourpre et des rames argentées; on eût dit qu'ils faisaient trophée de leur brigandage : on entendait partout sur les côtes les sons des instrumens de musique; partout on voyait des hommes plongés dans l'ivresse; partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers du premier ordre étaient jetés dans les fers, et des villes captives se rachetaient à prix d'argent. On comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires qui infestaient les mers, et qui déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes. Les temples, jusqu'alors inviolables, étaient profanés et pillés, tels que ceux de Claros, de Didyme, de Samothrace (10), de Cérès à Hermione, et d'Esculape à Épidaure; ceux de Neptune dans l'Isthme, à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade; enfin ceux de Junon à Samos, à Argos et à Lacinie (11). Ils faisaient aussi des sacrifices barbares qui étaient en usage à Olympe (12), et ils célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithrès (13), qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qu'ils avaient, les premiers, fait connaître.

XXIV. Non contens d'insulter ainsi les Romains, ils osèrent encore descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages, et ruiner même les maisons de plaisance qui avoi-

sinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextllius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius ([14]), magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée, pour obtenir sa liberté, de payer une grosse rançon. Leur insolence enfin était venue à un tel point, que lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et qu'il disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux, et le priaient de leur pardonner. Leur humiliation, leur état de supplians, faisaient d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi, car les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi long-temps joué de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par descendre une échelle au milieu de la mer, lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner chez lui; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes dans les flots et le noyaient.

XXV. Toute notre mer (*), infestée par ces

(*) La mer de Toscane, ou la mer Adriatique.

pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce motif, plus qu'aucun autre, détermina les Romains, qui, commençant à manquer de vivres, craignaient déjà la famine, à envoyer Pompée contre ces brigands pour leur ôter l'empire de la mer. Gabinius, un de ses amis, en proposa le décret, qui non seulement conférait à Pompée le commandement de toutes les forces maritimes, mais qui lui donnait encore une autorité monarchique et une puissance absolue sur toutes les personnes, sans avoir à en rendre compre; il lui attribuait aussi l'empire sur toute la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes à la distance de quatre cents stades (*). Cet espace renfermait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables et les rois les plus puissans. Il était autorisé, enfin, à choisir dans le sénat quinze lieutenans qui rempliraient sous lui les fonctions qu'il voudrait leur assigner; à prendre chez les questeurs et les receveurs des deniers publics tout l'argent qu'il voudrait; à équiper une flotte de deux cents voiles; à lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

(*) Vingt de nos lieues communes.

XXVI. Ce décret, lu publiquement, fut ratifié par le peuple avec l'empressement le plus vif. Mais les premiers et les plus puissans d'entre les sénateurs jugèrent que cette puissance absolue et illimitée, si elle pouvait être au-dessus de l'envie, était faite au moins pour inspirer de la crainte; ils s'opposèrent donc au décret, à l'exception de César, qui l'approuva, moins pour favoriser Pompée que pour s'insinuer de bonne heure dans les bonnes grâces du peuple, et se ménager à lui-même sa faveur. Tous les autres s'élevèrent avec force contre Pompée; et l'un des consuls lui ayant dit qu'en voulant suivre les traces de Romulus il aurait la même fin que lui, il fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple. Catulus s'étant levé pour parler contre cette loi, le peuple, qui le respectait, l'écouta dans le plus grand silence. Il fit d'abord un grand éloge de Pompée, sans laisser voir aucun sentiment d'envie; il conseilla au peuple de le ménager, de ne pas exposer sans cesse aux périls de tant de guerres un si grand personnage : « Car enfin, leur dit-il, « si vous venez à le perdre, quel autre général « aurez-vous pour le remplacer? — Vous-mê- « me, s'écria-t-on tout d'une voix. » Catulus, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur le peuple, se retira. Roscius se présenta ensuite, et

personne n'ayant voulu l'écouter, il fit signe des doigts qu'il ne fallait pas nommer Pompée seul, mais lui donner un second. Le peuple, impatienté par ces difficultés, jeta de si grands cris, qu'un corbeau qui volait dans ce moment au-dessus de l'assemblée en fut étourdi, et tomba au milieu de la foule : ce qui prouve que ce n'est pas la rupture et la séparation de l'air agité qui fait quelquefois tomber des oiseaux à terre; cela vient de ce qu'ils sont frappés par ces clameurs qui, poussées avec force, excitent dans l'air une secousse violente et un tourbillon rapide. L'assemblée se sépara sans rien conclure; mais le jour qu'on devait donner les suffrages, Pompée s'en alla secrètement à la campagne, et dès qu'il sut que le décret avait été confirmé, il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'aurait excité l'empressement du peuple à aller à sa rencontre.

XXVII. Le lendemain, à la pointe du jour, il sortit pour sacrifier aux dieux; et le peuple s'étant assemblé, il obtint presque le double de ce que le décret lui accordait pour ses préparatifs de guerre. Il était autorisé à équiper cinq cents galères, à mettre sur pied cent vingt hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. On choisit pour ses lieutenans vingt-quatre sénateurs, qui tous avaient commandé des armées.

et on y ajouta deux questeurs. Le prix des denrées ayant baissé tout à coup, le peuple satisfait en prit occasion de dire que le nom seul de Pompée avait déjà terminé cette guerre. Pompée divisa d'abord toute la mer Méditerranée en treize régions; il assigna à chaque division une escadre avec un commandant; et étendant ainsi de tous côtés ses forces navales, il enveloppa comme dans des filets tous les vaisseaux des corsaires, leur donna la chasse, les fit conduire dans ses ports. Ceux qui, l'ayant prévenu, s'étaient hâtés de lui échapper en se séparant, avaient cherché une retraite en divers endroits de la Cilicie, comme des essaims d'abeilles dans leurs ruches. Il se disposa à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé la mer de Toscane et celles d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile, des bribands qui les infestaient; il le fit en quarante jours; il est vrai qu'il lui en coûta des peines infinies, et que ses lieutenans le secondèrent avec la plus grande ardeur.

XXVIII. Cependant à Rome, le consul Pison, transporté de colère et d'envie, cherchait à ruiner les préparatifs de Pompée, et déjà il avait congédié les rameurs. Pompée, qui en fut instruit, envoya toutes ses flottes à Brunduse, et

se rendit lui-même à Rome par la Toscane. Dès qu'on y fut informé de son arrivée, le peuple sortit en foule au devant de lui, comme s'il y eût eu long-temps qu'il l'avait conduit hors de la ville à son départ. Ce qui causait la joie de la multitude, c'est que, par un changement aussi prompt qu'inespéré, les vivres arrivaient avec la plus grande abondance. Aussi Pison risqua-t-il d'être déposé du consulat ; Gabinius en avait déjà dressé le décret, mais Pompée empêcha qu'il ne fût proposé. Après avoir terminé les affaires avec beaucoup de douceur, et avoir pourvu à tous ses besoins, il se rendit à Brunduse où il s'embarqua. Comme il était pressé par le temps, il n'entra dans aucune des villes qui se trouvaient sur son passage, il s'arrêta seulement à Athènes; et après y avoir fait des sacrifices aux dieux et salué le peuple, il s'en retourna. En sortant, il vit des inscriptions qu'on avait faites à sa louange, et qui n'avaient chacune qu'un seul vers; l'une était au dedans de la porte, et disait :

Plus tu te montres homme, et plus tu parais dieu.

L'autre, placée en dehors, était conçue en ces termes :

Athènes t'attendait ; elle te voit, t'honore.

XXIX. Quelques-uns de ces pirates qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, ayant eu recours aux prières, il les avait traités avec beaucoup de douceur : maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur avait fait aucun mal. Cet exemple ayant donné à un grand nombre d'autres d'heureuses espérances, ils évitèrent les lieutenans de Pompée, et allèrent se rendre à lui avec leurs enfans et leurs femmes. Il leur fit grâce à tous, et se servit d'eux pour suivre à la piste ceux qui, se sentant coupables de trop grands crimes pour en espérer le pardon, se cachaient avec soin : il en prit plusieurs. Le plus grand nombre (c'étaient aussi les plus puissans), ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, et la multitude inutile dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus, montèrent sur leurs vaisseaux devant la ville de Coracésium ([15]), en Cilicie, et attendirent Pompée qui venait les attaquer. Après un grand combat dans lequel ils furent battus, ils se renfermèrent dans la ville, où Pompée les assiégea ; mais bientôt ayant demandé à être reçus à composition, ils se rendirent, livrèrent les villes et les îles qu'ils occupaient, et qu'ils avaient si bien fortifiées, qu'elles étaient non seulement difficiles à forcer, mais presque inaccessibles. Leur soumis-

sion termina la guerre. Pompée n'avait pas mis plus de trois mois à purger les mers de tous ces pirates. Il prit un très grand nombre de vaisseaux, entre autres quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain, et fit vingt mille prisonniers. Il ne voulut pas les faire mourir; mais il ne crut pas sûr de renvoyer tant de gens pauvres et aguerris, ni de leur laisser la liberté de s'écarter ou de se rassembler de nouveau. Réfléchissant que l'homme n'est pas de sa nature un animal farouche et indomptable; qu'il ne le devient qu'en se livrant au vice contre son naturel; qu'il s'apprivoise en changeant d'habitation et de genre de vie; que les bêtes sauvages elles-mêmes, quand on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur férocité, il résolut d'éloigner ces pirates de la mer, de les transporter dans les terres, et de leur inspirer le goût d'une vie paisible, en les occupant à travailler dans les villes ou à cultiver les champs. Il plaça les uns dans les petites villes de la Cilicie les moins peuplées, qui les reçurent avec plaisir, parce qu'il leur donna des terres pour leur entretien. Il en mit un grand nombre dans la ville de Soli ([16]), que Tigrane avait depuis peu détruite et dépeuplée, et qu'il fit rebâtir. Enfin il envoya les autres à Dyme, ville d'Achaïe, qui manquait d'habitans, et

dont le territoire était aussi étendu que fertile.

XXX. Cette conduite fut blâmée par ses envieux; mais ses procédés en Crète, à l'égard de Métellus, affligèrent ses meilleurs amis mêmes. Ce Métellus, parent de celui que Pompée avait eu pour collègue en Espagne, était allé commander en Crète avant que Pompée fût nommé pour faire la guerre aux corsaires. Après la Cilicie, l'île de Crète était une seconde pépinière de pirates; Métellus en ayant pris un grand nombre, les avait fait punir de mort. Ceux qui restaient étant assiégés par ce général, envoyèrent des députés à Pompée pour le supplier de venir dans leur île qui faisait partie de son gouvernement, et se trouvait renfermée de tous côtés dans l'étendue de mer soumise à son autorité. Pompée accueillit leur demande, et écrivit à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre. Il manda aussi aux villes de ne plus recevoir les ordres de Métellus, et envoya son lieutenant Lucius Octavius pour commander à sa place. Octavius étant entré dans les villes assiégées, y combattit pour la défense des pirates, et rendit Pompée non moins ridicule qu'odieux, de prêter ainsi son nom à des scélérats, à des impies; et par une suite de sa rivalité, de sa jalousie contre Métellus, de les couvrir de sa réputation comme d'une sauve-

garde : car, disait-on, Achille même, dans Homère, se conduit, non en homme sensé, mais comme un jeune étourdi qu'emporte un vain amour de gloire lorsqu'il fait signe aux autres Grecs de ne pas tirer sur Hector :

Pour qu'on laisse à lui seul l'honneur de la victoire.

Que penser donc de Pompée qui combattait pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un général qui avait pris tant de peine à les détruire? Métellus ne céda point à l'autorité de Pompée; il prit d'assaut ces corsaires, les fit punir de mort; et après avoir accablé de reproches Octavius, au milieu même du camp, il le renvoya couvert de mépris.

XXXI. Quand on apprit à Rome que la guerre des pirates était terminée, et que Pompée profitait de son loisir pour visiter les villes de son gouvernement, un tribun du peuple, nommé Manilius, proposa un décret qui, donnant à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, y joignait la Bythinie, occupée par Glabrion, le chargeait d'aller faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, l'autorisait à conserver toutes les forces maritimes, et à commander avec la même puissance qu'on

lui avait conférée pour la guerre précédente. C'était soumettre à un seul homme tout l'empire romain ; car les provinces que le premier décret ne lui donnait pas à gouverner, telles que la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la Haute-Colchide et l'Arménie, lui étaient attribuées par le second, avec toutes les forces, toutes les armées que Lucullus avait employées à vaincre Mithridate et Tigrane. Le tort que ce décret faisait à Lucullus, en le privant de la gloire de ses exploits, en lui donnant un successeur aux honneurs du triomphe plutôt qu'aux travaux de la guerre, affligea les nobles qui ne pouvaient se cacher l'injustice et l'ingratitude dont on payait ses services ; mais ce n'était pas ce qui les touchait le plus ; rien ne leur paraissait plus intolérable que de voir élever Pompée à un degré de puissance qu'ils regardaient comme une tyrannie véritable et déjà tout établie. Ils s'encourageaient donc les uns les autres à faire rejeter cette loi, et à ne pas trahir la cause de la liberté. Mais quand le jour fut venu, la crainte qu'ils eurent du peuple leur ôta le courage, et ils gardèrent tous le silence, à l'exception de Catulus, qui, après avoir long-temps combattu la loi, voyant qu'il ne gagnait personne du peuple, adressa la parole aux sénateurs, et leur cria

plusieurs fois du haut de la tribune, de chercher, comme leurs ancêtres, une montagne ou une roche où ils pussent se retirer et se conserver libres. Mais tout fut inutile : la loi passa au suffrage unanime des tribus ; et Pompée, absent, fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé par les armes, en faisant la guerre à sa patrie. Quand il reçut les lettres qui lui apprenaient ce que le peuple venait de décréter pour lui, et que ceux de ses amis qui étaient présent l'en félicitèrent, il fronça les sourcils, se frappa la cuisse, et s'écria, comme affligé et surchargé même de ce nouveau commandement : « Ah! mes travaux « ne finiront donc pas! Quel bonheur pour moi « si je n'avais été qu'un particulier inconnu! « Passerai-je sans cesse d'un commandement à « un autre! Ne pourrai-je jamais me dérober « à l'envie, et mener à la campagne, avec ma « femme, une vie douce et paisible! » Cette dissimulation déplut à ses meilleurs amis, qui savaient très bien que son ambition naturelle et sa passion pour le commandement, enflammées encore par ses différens avec Lucullus, lui rendaient très agréable ce nouvel emploi.

XXXII. Ses actions l'eurent bientôt démasqué ; car il fit afficher partout ses ordonnances, pour rappeler les gens de guerre, et mander

auprès de lui les rois et les princes compris dans l'étendue de son gouvernement. Quand il fut arrivé en Asie, il ne laissa rien subsister de ce que Lucullus avait ordonné, remit aux uns les peines prononcées contre eux, priva les autres des récompenses qui leur avaient été décernées ; enfin, il prit à tâche de montrer aux admirateurs de Lucullus que ce général n'avait plus aucune autorité. Lucullus lui en fit porter ses plaintes par des amis communs, qui furent d'avis qu'ils eussent ensemble une conférence ; elle eut lieu dans la Galatie. Comme c'étaient deux grands généraux qui s'étaient illustrés par les plus glorieux exploits, les faisceaux des licteurs qui marchaient devant eux étaient entourés de branches de laurier. Ces officiers furent les premiers qui se rencontrèrent. Lucullus venait d'un pays couvert de bois et de verdure ; Pompée au contraire avait fait une longue marche à travers des lieux arides, où l'on ne trouvait pas un seul arbre. Les licteurs de Lucullus voyant que ceux de Pompée avaient leurs lauriers flétris et desséchés, leur firent part des leurs qui étaient fraîchement cueillis, et en couronnèrent leurs faisceaux : on en tira le présage que Pompée venait pour frustrer Lucullus du prix de ses victoires, et lui en dérober toute la gloire. Lucullus avait

sur Pompée l'avantage d'avoir été plus tôt consul que lui, et d'être plus âgé; Pompée, honoré de deux triomphes, avait plus de dignité. Leur entrevue fut d'abord très honnête; ils se donnèrent réciproquement les plus grandes marques d'amitié, exaltèrent les exploits l'un de l'autre, et se félicitèrent de leurs succès; mais dans la suite de leur conversation, ils ne gardèrent plus ni retenue ni mesure, et en vinrent jusqu'aux injures; Pompée blâma l'avarice de Lucullus, Lucullus censura l'ambition de Pompée, et leurs amis eurent bien de la peine à les séparer. Lucullus distribua, comme il voulut, les terres de la Galatie qu'il avait conquises, et fit beaucoup d'autres présens; Pompée, s'étant campé auprès de lui, défendit de lui obéir, et lui enleva tous ses soldats, à la réserve de seize cents, dont il voyait bien qu'il ne pourrait tirer lui-même aucun service à cause de leur mutinerie, et qu'il savait d'ailleurs mal disposés pour Lucullus. Non content de ces mauvais procédés, il décriait hautement ses exploits : Lucullus, disait-il, n'avait fait la guerre que contre la pompe et le vain faste des deux rois, et lui avait laissé à combattre leur véritable puissance, puisque Mithridate, instruit enfin par ses revers, avait eu recours aux boucliers, aux épées,

et à la cavalerie qui faisait sa force. Lucullus, usant de représailles, disait qu'il ne restait plus à Pompée qu'un fantôme, une ombre de guerre; que comme un oiseau de proie, lâche et timide, il avait coutume de se jeter sur les corps qu'il n'avait pas tués, et de déchirer, pour ainsi dire, des restes de guerre; il s'était de même attibué la défaite de Sertorius, celles de Lépidus et de Spartacus, quoiqu'elles fussent l'ouvrage de Crassus, de Métellus et de Catulus; il n'était donc pas étonnant qu'il voulût usurper la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie et de Pont, lui qui était parvenu, par toutes sortes de voies, à s'ingérer dans le triomphe de Crassus pour les esclaves fugitifs.

XXXIII. Lucullus ne tarda pas à partir pour l'Italie; et Pompée, après avoir occupé avec sa flotte toute la mer qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'au Bosphore, afin d'en rendre la navigation sûre, alla par terre chercher Mithridate. Ce prince avait une armée de trente mille hommes de pied, et de deux mille chevaux: mais il n'osait risquer de bataille. Campé d'abord sur une montagne très forte d'assiette, et où il n'était pas facile de l'attaquer, il fut obligé de l'abandonner, parce qu'il y manquait d'eau. Pompée s'en saisit aussitôt, et conjecturant, par la nature des plantes qu'elle produisait, et

par les ravins qui la coupaient en plusieurs endroits, qu'il devait y avoir des sources, il fit creuser partout des puits, et dans peu de temps le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne concevait pas que Mithridate eût ignoré si longtemps un tel avantage. Il alla se camper autour de ce prince, dont il environna le camp d'une muraille ; mais Mithridate qu'il y tenait assiégé depuis quarante-cinq jours se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer tous les malades et toutes les personnes inutiles.

XXXIV. Pompée l'ayant atteint près de l'Euphrate, campa dans son voisinage, et craignant qu'il ne se pressât de passer le fleuve, il fit marcher au milieu de la nuit son armée en ordre de bataille, et, à ce qu'on assure, à l'heure même où Mithridate avait eu pendant son sommeil une vision qui lui présageait sa destinée future. Il lui sembla que faisant voile sur la mer de Pont, par un vent favorable, il était déjà à la vue du Bosphore, et que ne doutant plus de son salut, il s'en réjouissait avec ceux qui étaient dans le vaisseaux, lorsqu'il se vit subitement privé de tout secours, et emporté au gré des vents sur un des débris de son naufrage. Comme il était violemment agité par ce songe, ses amis entrèrent dans sa tente pour

le réveiller, et lui apprendre que Pompée allait arriver. Il se vit dans la nécessité de combattre pour la défense de son camp ; et ses généraux ayant fait prendre les armes à ses troupes, les rangèrent en bataille. Pompée, averti qu'ils se préparaient à le recevoir, n'osait risquer un combat nocturne ; il voulait se borner à les envelopper pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour, avec des troupes bien meilleures que celles des ennemis ; mais les plus vieux officiers le déterminèrent par leurs vives instances à combattre sans différer, parce que la nuit n'était pas tout-à-fait obscure, et que la lune, qui était déjà basse, faisait suffisamment reconnaître les objets. Ce fut là surtout ce qui trompa les troupes du roi ; les Romains avaient la lune derrière le dos, et comme elle penchait vers le couchant, les ombres des corps, en se prolongeant fort loin, tombaient sur les ennemis, et les empêchaient de juger avec sûreté quel était l'intervalle qui les séparait des troupes de Pompée. Ils s'en croyaient donc très près, et, comme si l'on en fût déjà venu aux mains, ils lançaient leurs javelots, qui n'atteignaient personne. Les Romains s'en étant aperçus, courent sur eux en jetant de grands cris, et les barbares n'osant pas les attendre, saisis

de frayeur, prennent ouvertement la fuite : il en périt plus de dix mille, et leur camp tomba au pouvoir de Pompée.

XXXV. Dès le commencement de l'action, Mithridate s'était fait jour à travers les Romains avec huit cents chevaux, et avait abandonné le champ de bataille ; mais bientôt ses cavaliers se dispersèrent, et il resta seul avec trois personnes, parmi lesquelles étaient Hypsicratia, une de ses concubines, qui avait toujours montré un courage si mâle et une audace si extraordinaire, que le roi l'appelait Hipsicratès (*) ; habillée ce jour-là à la persienne, et montant un cheval perse, elle supporta sans fatigue les plus longues courses, servant toujours le roi, et pansant elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à une forteresse appelée Inora, où étaient les trésors et les meubles de Mithridate. Là ce prince prit les robes les plus magnifiques, qu'il distribua à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, et donna à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, entre les mains des ennemis. De là il prit le chemin de l'Arménie pour aller joindre Tigrane, qui lui

(*) Pour faire entendre qu'elle avait le courage d'un homme.

refusa l'entrée de ses États, et fit même publier qu'il donnerait cent talens (*) à quiconque lui apporterait sa tête ; ce qui obligea Mithridate d'aller passer l'Euphrate à sa source, pour s'enfuir par la Colchide.

XXXVI. Cependant Pompée entra dans l'Arménie, où il était appelé par le jeune Tigrane, qui s'était déjà révolté contre son père, et qui vint au devant du général romain jusqu'aux bords de l'Araxe; ce fleuve prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, et continuant son cours vers le Levant, il va se jeter dans la mer Caspienne. Lorsque Pompée et le jeune Tigrane se furent joints, ils avancèrent ensemble dans le pays, et reçurent les villes qui se soumettaient. Le roi Tigrane, qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, reçut dans sa capitale une garnison romaine, et prenant avec lui ses parens et ses amis, il partit pour aller se rendre à Pompée. Il arrivait à cheval près des retranchemens, lorsque deux licteurs de Pompée, allant à sa rencontre, lui ordonnèrent de descendre de cheval et d'entrer à pied, en lui disant que jamais on n'avait vu personne à cheval dans un camp romain. Ti-

(*) Environ 500,000 liv.

grane obéit, et ôta même son épée qu'il rei
aux licteurs. Quand il fut auprès de Pompée
détacha son diadème pour le mettre aux pie
de ce général, et, en se prosternant bassem
à terre, lui embrasser les genoux. Pompée
prévint, et le prenant par la main, il le co
conduisit dans sa tente, le fit asseoir à un de
côtés, et Tigrane son fils à l'autre : « Tigra
« lui dit-il, c'est à Lucullus que vous dev
« vous en prendre des pertes que vous av
« faites jusqu'ici; c'est lui qui vous a enlevé
« Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Galatie et
« Sophène (17); je vous laisse tout ce que vo
« aviez lorsque je suis venu dans ces contré
« à condition que vous paierez aux Romains
« mille talens (*), pour réparer les torts q
« vous leur avez faits; je donne à votre fils
« royaume de Sophène. » Tigrane, satisfait
ces conditions, et salué roi par les Romains,
si transporté de joie, qu'il promit de donne
chaque soldat une demi-mine, dix mines
chaque centurion, et un talent à chaque tr
bun (**); mais son fils parut très mécontent,
Pompée l'ayant fait inviter à souper, il répon

(*) 30,000,000 de liv.

(**) La demi-mine valait 45 liv., les dix mines 900 li
le talent 5000 liv.

qu'il n'avait pas besoin de Pompée ni des honneurs qu'il donnait; qu'il trouverait d'autres Romains qui sauraient lui en procurer de plus considérables. Pompée, piqué de cette réponse, le fit charger de chaînes, et le réserva pour son triomphe. Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander ce jeune prince, qui était son gendre, et représenter à Pompée qu'il devait borner ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait le plus près à son père qu'à son beau-père, et que la justice règlerait seule les bornes qu'il mettrait à ses conquêtes.

XXXVII. Après voir préposé Afranius à la garde de l'Arménie, il fut obligé, pour suivre Mithridate, de prendre sa route à travers les nations qui habitent les environs du Caucase. Les plus puissantes sont les Albaniens et les Ibériens; ces derniers s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques (18), et au royaume de Pont; les Albaniens tournent plus à l'orient et vers la mer Caspienne. Ces derniers accordèrent d'abord le passage que Pompée leur avait demandé sur leurs terres, mais l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, et la fête des Saturnales étant arrivée dans ce temps-là, ces barbares, au nombre au moins de quarante mille, voulurent les attaquer, et dans cette intention, ils

passèrent le fleuve Cyrnus, qui prend sa sour
dans les montagnes d'Ibérie, et, après avoir rec
l'Araxe qui descend de l'Arménie, se jette p
douze embouchures dans la mer Caspienn
Suivant d'autres auteurs, le Cyrnus ne reço
pas l'Araxe ; il a son cours séparé près de
dernier fleuve, et se décharge dans la mên
mer. Pompée eût pu facilement s'opposer
passage des ennemis, mais il les laissa travers
sans obstacle, et dès qu'ils furent passés, il l
chargea si brusquement, qu'il les mit en fui
et en fit un grand carnage. Leur roi eut r
cours aux prières et envoya des ambassadeu
à Pompée qui lui pardonna son injustice, fit
paix avec lui, et marcha contre les Ibériens, qu
aussi nombreux et plus aguerris que les Alb
niens, avaient le plus grand désir de servir M
thridate, et de repousser Pompée. Ces Ibérie
n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes
aux Perses; ils avaient même évité l'empire d
Macédoniens, parce que Alexandre avait é
obligé de quitter promptement l'Hyrcani
Pompée les vainquit dans un grand comba
leur tua neuf mille hommes, et fit plus de d
mille prisonniers. Il entra tout de suite dans
Colchide, où Servilius vint le retrouver à l'en
bouchure du Phase, avec les vaisseaux qui l
avaient servi à garder le Pont-Euxin.

XXXVIII. La poursuite de Mithridate, qui
'était caché parmi les nations du Bosphore (19)
t des Palus-Méotides, entraînait de grandes
ifficultés : d'ailleurs Pompée reçut la nouvelle
que les Albaniens s'étaient révoltés de nouveau.
La colère et le désir de se venger l'ayant ra-
mené contre eux, il repassa le Cyrnus avec
beaucoup de peine et de danger : les barbares
n avaient fortifié la rive par une palissade de
ronces d'arbres; après l'avoir traversé, il lui res-
ait une longue route à faire dans un pays sec
t aride; il fit donc remplir d'eau dix mille
utres, et continua sa marche pour aller joindre
es ennemis qu'il trouva rangés en bataille sur
e bord du fleuve Abas (20). Ils avaient soixante
ille hommes de pied et douze mille chevaux;
ais ils étaient mal armés et n'avaient la plu-
art, pour toute défense, que des peaux de
ètes. Cosis, frère du roi, les commandait; dès
ue le combat fut engagé, ce prince courant
ur Pompée, lui lança son javelot et l'atteignit
u défaut de la cuirasse. Pompée l'ayant joint,
e perça de sa javeline, et l'étendit roide mort.
On dit que les Amazones, descendues des mon-
agnes voisines du fleuve Thermodon, combat-
rent à cette bataille avec les barbares : car les
omains, en dépouillant les morts après le com-
at, trouvèrent des boucliers et des brodequins.

tels que les Amazones en portent; mais on ne découvrit pas un seul corps de femme. Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, dont les Gèles et les Léges les séparent; elles vont tous les ans passer deux mois avec ces derniers peuples sur les bords du Thermodon, et ce terme expiré, elles rentrent dans leur pays, où elles vivent absolument seules, sans aucun commerce avec les hommes.

XXXIX. Après ce combat, Pompée se mit en chemin pour aller dans l'Hyrcanie, et de là jusqu'à la mer Caspienne; il n'en était qu'à trois journées de chemin, mais, arrêté par le grand nombre de serpens venimeux qu'on trouve dans ces contrées, il revint sur ses pas et se retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambassadeurs des rois des Elymiens (21) et des Mèdes à qui il écrivit des lettres remplies de témoignages d'amitié. Le roi des Parthes s'était jeté dans la Gordyenne (*), où il opprimait les sujets de Tigrane; Pompée détacha contre lui Afranius, qui le chassa et le poursuivit jusqu'à l'Arbélitide. Pompée ne voulut voir aucune des concubines de Mithridate qui lui furent amenées, il les renvoya toutes à leurs parens ou

(*) Province de Perse.

leurs proches, car elles étaient la plupart femmes ou filles des capitaines et des courtisans de Mithridate. Stratonice, celle qui avait le plus de crédit auprès du roi, et à qui il avait confié la forteresse où était déposée la plus grande partie de ses richesses, était, dit-on, fille d'un musicien vieux et pauvre. Un jour qu'elle chanta, pendant le souper, devant Mithridate, ce prince en fut si ravi, qu'il voulut l'avoir la nuit même, et qu'il renvoya le père très mécontent de ce qu'il ne lui avait pas dit un seul mot d'honnêteté; mais le lendemain à son réveil, il vit dans la maison où il était des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, un grand nombre de domestiques, des eunuques et des pages qui lui apportaient des habits magnifiques, et à sa porte un cheval couvert d'un riche harnois, tel qu'on en donnait aux amis du roi (22). Il crut que c'était une plaisanterie, et voulut s'enfuir de sa maison; mais ses domestiques l'arrêtèrent et lui dirent que le roi lui avait donné la maion d'un homme fort riche qui venait de mourir: que ce n'était là qu'un échantillon, et comme une montre des autres biens qui lui reviendraient de cette succession. Il avait de la peine à croire ce qu'on lui disait; mais enfin il se laissa revêtir d'une robe de pourpre, et montant à cheval, il traversa la ville en criant : « Tous

« ces biens sont à moi ; » et lorsqu'il voyait quelqu'un se moquer de lui : « Ce ne sont pas « mes folies, disait-il, qui doivent vous sur- « prendre ; vous devez plutôt vous étonner que, « dans cet excès de joie qui me rend fou, je ne « jette pas des pierres à tous les passans. » Voilà de quelle famille et de quel sang était Stratonice. Elle livra à Pompée la forteresse qu'elle avait en garde, et lui fit de riches présens; mais Pompée ne prit que ce qui pouvait servir à la décoration des temples et à l'ornement de son triomphe; il voulut que Stratonice gardât tout le reste pour elle.

XL. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, et le fit prier de les recevoir comme un gage de son amitié. Pompée les remit aux questeurs pour le trésor public. Dans un château appelé Cénon il trouva des papiers secrets de Mithridate, qu'il lut avec plaisir, parce qu'ils contenaient des preuves frappantes du caractère de ce prince. C'étaient des mémoires qui attestaient qu'il avait empoisonné plusieurs personnes, entre autres son fils Ariarathe et Alcée de Sardis, qui avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Il y avait des explications des songes qu'il avait eus lui et ses femmes; enfin des lettres amoureuses de Monime à Mithridate

et de ce prince à Mónime. Théophane prétend qu'il y trouva aussi un discours de Rutilius, dont le but était d'engager Mithridate à faire massacrer tous les Romains qui étaient dans l'Asie; mais la plupart des auteurs soupçonnent, avec bien de la vraisemblance, que c'est une méchanceté de Théophane qui haïssait Rutilius, sans doute parce qu'il ne lui ressemblait en rien. Peut-être a-t-il inventé ce fait pour faire plaisir à Pompée, dont le père était représenté dans l'histoire de Rutilius, comme le plus méchant des hommes. Pompée s'étant remis en marche, gagna la ville d'Amisus, où son ambition lui fit tenir la conduite la plus blâmable : il avait repris Lucullus avec aigreur d'avoir, avant la fin de la guerre, disposé des gouvernemens, décerné des dons et des honneurs, ce que les vainqueurs ne font ordinairement que lorsque la guerre est terminée; et lui-même, lorsque Mithridate dominait encore dans le Bosphore, qu'il y avait rassemblé une puissante armée, il fit ce qu'il avait condamné dans Lucullus; et comme si la guerre eût été finie, il donna des commandemens de provinces et distribua des présens. Plusieurs capitaines et plusieurs princes, entre autres douze rois barbares, se rendirent auprès de lui, et pour leur faire plaisir, en écrivant au roi des Parthes il ne lui donna

pas dans ses lettres, comme les autres princes le faisaient, le titre de roi des rois.

XLI. Pendant son séjour dans cette ville, il conçut le plus violent désir de reconquérir la Syrie, et de pénétrer, par l'Arabie, jusqu'à la mer Rouge, afin d'avoir de tous côtés pour bornes de ses conquêtes l'Océan, qui environne la terre. En Afrique il était le premier qui se fût ouvert, par ses victoires, un chemin jusqu'à la mer extérieure (*); en Espagne il avait donné la mer Atlantique pour borne à l'empire romain; et tout récemment encore, en poursuivant les Albaniens, il s'était approché de bien près de la mer d'Hyrcanie. Il partit donc dans la résolution de faire le tour de la mer Rouge: car il voyait que Mithridate était difficile à suivre à main armée, et plus dangereux dans sa fuite que dans sa résistance. Ainsi, disait-il, pour lui laisser un ennemi plus fort que lui-même, c'est-à-dire la famine, il mit des vaisseaux en croisière sur le Pont-Euxin, afin d'enlever les marchands qui porteraient des provisions dans le Bosphore; la peine de mort était décernée contre tous ceux qui seraient pris. En poursuivant sa route avec la plus grande partie de son armée, il arriva sur le champ d

(*) L'Océan.

bataille où étaient les cadavres des soldats Romains qui, sous Triarius, avaient combattu malheureusement contre Mithridate, et dont les corps étaient restés sans sépulture. Il les fit tous enterrer avec autant de soin que de magnificence; ce devoir, négligé par Lucullus, fut, à ce qu'il paraît, une des principales causes de la haine que ses soldats conçurent contre lui. Pompée, après avoir soumis, par son lieutenant Afranius, les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, descendit dans la Syrie, et comme elle n'avait pas de rois légitimes, il en fit une province romaine. Il subjugea la Judée, et fit prisonnier le roi Aristobule; il y fonda quelques villes, rendit la liberté à d'autres, et punit les tyrans qui en avaient usurpé l'autorité. Mais il s'y occupa surtout de rendre la justice, de concilier les différens des villes et des rois; et quand il ne pouvait s'y transporter en personne, il y envoyait ses amis; c'est ce qu'il fit en particulier pour les Arméniens et les Parthes qui se disputaient quelques provinces; ils s'en rapportèrent à sa décision, et il leur envoya trois arbitres pour juger leurs prétentions respectives: car l'opinion qu'on avait de sa justice et de sa douceur égalait celle de sa puissance; c'était même par là qu'il couvrait la plupart des fautes de ses amis et de ceux qui

avaient sa confiance : trop faible pour les empêcher de les commettre, ou pour les en punir, il montrait une si grande douceur à ceux qui venaient se plaindre, qu'il leur faisait supporter patiemment l'avarice et la dureté de ses agens.

XLII. Démétrius son affranchi était, de tous ses domestiques, celui qui avait le plus de crédit auprès de son maître ; il était jeune et ne manquait pas d'esprit, mais il abusait de sa fortune. On raconte à ce sujet que Caton le philosophe, qui, dans sa jeunesse même, avait déjà une grande réputation de sagesse et de grandeur d'âme, alla voir la ville d'Antioche pendant que Pompée en était absent. Il marchait à pied, selon sa coutume, et ses amis le suivaient à cheval. En arrivant aux portes de la ville, il vit une foule de gens vêtus de robes blanches, et des deux côtés du chemin de jeunes garçons et des enfans rangés en haie. Caton, qui crut que tous ces préparatifs étaient faits pour lui, et qu'on venait, par honneur, au devant de lui, en fut très mécontent, car il ne voulait aucune cérémonie. Il ordonna donc à ses amis de descendre de cheval et de l'accompagner à pied. Lorsqu'ils eurent joint cette troupe, celui qui réglait la fête et qui avait placé tout le monde étant venu au devant d'eux,

avec une verge à la main et une couronne sur la tête, leur demanda où ils avaient laissé Démétrius, et à quelle heure il arriverait. Les amis de Caton éclatèrent de rire : « O malheureuse « ville ! » s'écria Caton ; et il continua sa route sans rien ajouter. Il est vrai que Pompée lui-même adoucissait la haine qu'on portait à son affranchi, par la patience avec laquelle il souffrait son audace sans jamais se fâcher. On assure que souvent Pompée attendait les convives qu'il avait priés à souper, afin de les recevoir, pendant que Démétrius était déjà assis à table, et qu'il avait son bonnet insolemment enfoncé dans sa tête jusqu'au-dessous des oreilles. Avant son retour en Italie, il avait acquis dans les environs de Rome les plus belles maisons de campagne, les plus beaux parcs pour les exercices ; il avait des jardins magnifiques qu'on appelait les jardins de Démétrius, tandis que Pompée, jusqu'à son troisième triomphe, était logé de la manière la plus simple et la plus modeste. Ce ne fut qu'après avoir construit ce théâtre si magnifique et si célèbre qui porte son nom qu'il se fit bâtir, comme une espèce d'accessoire, une maison plus belle que la première, mais qui n'était pas faite pour exciter l'envie. Aussi celui qui en fut le maître après Pompée, étonné, en y entrant, de sa simpli-

cité, demanda où était la salle à manger du grand Pompée : c'est du moins ce qu'on rapporte.

XLIII. Le roi de l'Arabie Pétrée, qui ne s'était pas fort inquiété jusqu'alors de la puissance romaine, effrayé à l'approche de Pompée, lui écrivit qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Pompée, pour l'affermir dans cette résolution, mena son armée devant Pétra ; mais cette expédition fut généralement blâmée : on crut que c'était un prétexte pour cesser de poursuivre Mithridate contre lequel il devait, disait-on, tourner toutes ses forces, parce que c'était l'ancien ennemi des Romains, qu'il commençait à rallumer la guerre, et que, d'après les nouvelles qu'on avait reçues du Bosphore, il se préparait à traverser la Scythie et la Péonie (23) pour entrer avec son armée en Italie. Pompée, persuadé qu'il était plus facile de ruiner sa puissance en lui laissant continuer la guerre, que de le prendre dans la fuite, ne voulut pas inutilement le poursuivre ; et pour gagner du temps, il chercha dans l'intervalle à faire d'autres expéditions. Mais la fortune trancha la difficulté ; il n'était pas loin de Pétra, et, après avoir assis son camp pour ce jour-là, il s'exerçait hors des retranchemens à faire manœuvrer un cheval, lorsqu'il vit arriver du royaume de Pont des courriers qui lu

apportaient d'heureuses nouvelles : on le reconnut aux lauriers, qui, en pareil cas, entourent, selon la coutume des Romains, la pointe de leurs javelines. Les soldats les ayant aperçus, accoururent auprès de Pompée ; il voulait, avant de donner audience aux courriers, achever son exercice ; mais les soldats l'ayant supplié à grands cris de lire ses lettres, il descendit de cheval, prit les dépêches, et rentra dans le camp. Il n'y avait point de tribunal dressé, et les soldats, aussi curieux qu'impatiens de savoir les nouvelles, ne se donnent pas le temps d'en élever un, tel qu'il est d'usage de le faire dans les camps ; ils coupent d'épaisses mottes de terre qu'ils entassent les unes sur les autres, mettent en un monceau les bâts des bêtes de somme et en font un tribunal. Pompée y monte et leur annonce que Mithridate est mort ; que la révolte de son fils Pharnace l'a porté à se tuer lui-même ; que Pharnace s'est emparé de tous les états de son père, et qu'il lui mande dans ses lettres qu'il en a pris possession pour lui et pour les Romains.

XLIV. Aussitôt l'armée, se livrant aux transports de joie que devait lui causer cette nouvelle, fit des sacrifices et des festins, comme si la mort de Mithridate l'eût délivrée d'un nombre infini d'ennemis. Pompée, ayant ainsi mis à

ses exploits une fin beaucoup plus facile qu'il n'avait pu l'espérer, partit de l'Arabie, et traversant d'une marche rapide les provinces qui la séparent de la Galatie, il se rendit à Amisus, où il trouva des présens magnifiques que Pharnace lui envoyait, et plusieurs corps morts des princes du sang royal, au nombre desquels était celui de Mithridate; ce dernier n'était pas facile à reconnaître aux traits du visage, parce que les esclaves qui l'avaient embaumé avaient oublié d'en dessécher la cervelle; mais ceux qui furent curieux de l'examiner le reconnurent à des cicatrices qu'il avait au visage. Pompée refusa de le voir, et, pour détourner de lui la vengeance céleste, il le renvoya à Sinope. Mais il admira la magnificence de son habillement, la grandeur et l'éclat de ses armes. Car un certain Publius avait volé le fourreau de son épée, qui avait coûté quatre cents talens (*), et qu'il vendit à Ariarathe; Caïus, qui avait été nourri avec Mithridate, prit le diadème de ce prince dont le travail était admirable, et qu'il donna secrètement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui avait demandé. Pompée ignora alors ces deux vols; mais dans la suite Pharnace les ayant découverts, en fit punir les auteurs. Pompée,

(*) Environ deux millions de notre monnaie.

après avoir tout réglé, tout affermi dans ces provinces, voyagea avec beaucoup de pompe, en célébrant sur sa route des fêtes et des réjouissances publiques. A Mitylène, il déclara la ville libre, par estime pour Théophane, et il assista aux combats des poètes, usités dans ce pays; ils avaient pris pour sujet de leurs ouvrages de poésie les exploits de Pompée. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en fit lever et dessiner le plan, pour en faire exécuter à Rome un pareil, mais plus grand et plus magnifique. De là passant à Rhodes, il y entendit discourir tous les sophistes, et leur donna à chacun un talent (*). Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça devant lui pour réfuter l'opinion d'Hermagoras sur la question générale (24). Dans Athènes, il traita les philosophes avec la même générosité qu'à Rhodes, et fit présent à la ville de cinquante talens (**) pour la réparer.

XLV. Il comptait arriver en Italie comblé de gloire, et aussi désiré dans sa maison qu'il désirait lui-même de s'y retrouver. Mais ce démon ennemi qui a toujours soin de mêler aux plus grands biens et aux plus éclatantes faveurs de

(*) 5000 liv.

(**) 250,000 liv.

la fortune cette portion de mal qui suffit pour les corrompre, lui préparait depuis long-temps un retour triste et affligeant. Sa femme, Mucia, avait tenu, depuis son départ, la conduite la plus scandaleuse. Tant qu'il fut éloigné, il ne tint aucun compte des bruits qui lui en revenaient; mais quand il se vit près de l'Italie, et qu'il eut réfléchi à loisir sur les rapports qu'on lui avait faits, il lui envoya l'acte de divorce, sans avoir fait connaître ni alors, ni depuis, les motifs de cette répudiation; mais on les trouve dans les lettres de Cicéron. Il avait été précédé à Rome par divers bruits qui couraient sur son compte; ils y causèrent même un grand trouble, parce qu'on avait répandu qu'il entrerait dans la ville avec son armée, et qu'il usurperait le pouvoir souverain. Crassus, soit qu'il le craignît réellement, ou, comme il est plus vraisemblable, pour accréditer ce bruit calomnieux, et aigrir encore l'envie qu'on portait à Pompée, sortit secrètement de Rome avec ses enfans et ce qu'il avait de plus précieux. Mais Pompée à peine entré en Italie, assembla ses soldats, et après leur avoir parlé selon que l'exigeaient les circonstances, et les avoir remerciés de leurs services, il leur ordonna de se disperser chacun dans sa ville, et de ne pas oublier de revenir à Rome pour son triomphe. Son armée se sépara

et la nouvelle s'en étant bientôt répandue partout, elle produisit un effet admirable. Les villes qu'il traversait dans sa route, voyant le grand Pompée sans aucune escorte de gens de guerre, accompagné seulement d'un petit nombre d'amis, comme au retour d'un simple voyage, entraînées par un vif sentiment d'affection, se répandirent en foule au devant de lui et le suivirent jusqu'à Rome, où il arriva avec de plus grandes forces que celles qu'il avait ramenées; et s'il avait eu envie de remuer et d'introduire des nouveautés dans le gouvernement, il n'aurait pas eu besoin de son armée.

XLVI. La loi ne lui permettant pas d'entrer dans Rome avant son triomphe, il envoya prier le sénat de différer l'élection des consuls, et de lui accorder la grâce de pouvoir solliciter en personne pour Pison. Mais, sur l'opposition de Caton, sa demande fut rejetée. La liberté de Caton et sa fermeté à soutenir ouvertement le parti de la justice inspiraient tant d'admiration à Pompée, qu'il désira vivement de l'acquérir à quelque prix que ce fût. Il résolut donc d'épouser une de ses deux nièces, et de donner l'autre à son fils. Caton, ayant soupçonné que cette demande était un moyen imaginé par Pompée pour le corrompre et le séduire, à la faveur de cette alliance, le refusa, au grand regret de

sa femme et de sa sœur, qui ne lui pardonnaient pas de rejeter l'alliance du grand Pompée. Cependant Pompée, qui voulait porter Afranius au consulat, répandit de l'argent parmi les tribus : et ce fut dans ses jardins même qu'on le distribua. On le sut bientôt dans toute la ville, et Pompée fut généralement blâmé de rendre vénale, pour des hommes qui ne pouvaient l'obtenir par leur vertu, une charge qu'il avait lui-même obtenue comme le prix de ses exploits : « Voilà, dit alors Caton à sa femme et à sa sœur. « voilà les reproches que notre alliance avec « Pompée nous aurait fait partager. » Elles convinrent qu'il avait mieux jugé qu'elles ce qu'il convenait de faire.

XLVII. Quoique le triomphe de Pompée eût occupé deux journées entières, ce temps ne suffit pas pour en étaler toute la magnificence Une grande partie de ce qu'on avait préparé ne put être exposé aux regards du public ; et ce qui resta était si considérable, qu'on aurait pu en orner un second triomphe. La pompe était précédée de plusieurs écriteaux qui portaient les noms des nations conquises : c'étaient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la Judée, l'Ara

bie, les pirates vaincus sur terre et sur mer. On y lisait que dans ces divers pays Pompée avait pris mille forteresses et près de trois cents villes, enlevé aux pirates huit cents vaisseaux et repeuplé trente-neuf villes, que leurs habitans avaient abandonnées. On y voyait que les revenus publics qui ne montaient avant Pompée qu'à cinq mille myriades ou cinquante millions de drachmes, avaient été portés par ses conquêtes à huit mille cinq cents myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes, qu'il avait versés dans le trésor public, tant en argent monnoyée qu'en meubles d'or et d'argent, vingt mille talens (61), outre ce qu'il avait donné à ses soldats, dont le moins récompensé avait reçu quinze cents drachmes (*). Les prisonniers menés en triomphe furent, outre les chefs des pirates, le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille: Zozime, femme du vieux Tigrane; Aristobule, roi des Juifs; la sœur de Mithridate, avec cinq de ses enfans; des femmes scythes; les otages des Albaniens et des Ibériens, et ceux du roi de Comagène: on y portait autant de trophées qu'il avait gagné de batailles, soit en personne, soit par ses lieute-

(*) Environ 1350 liv.

nans. Mais ce qui relevait encore plus sa gloire, et qui n'était arrivé à aucun autre Romain avant lui, c'est qu'après avoir déjà triomphé de deux parties du monde, il triomphait alors de la troisième. On avait bien vu déjà d'autres Romains honorés de trois triomphes; mais Pompée avait triomphé la première fois de l'Afrique, la seconde de l'Europe, et la troisième de l'Asie. Ainsi dans ses triomphes il avait triomphé de la terre entière. Il était pourtant encore assez jeune; et ceux qui, le comparant à Alexandre, veulent, à quelque prix que ce soit, qu'il ressemblât en tout à ce prince, disent qu'il n'avait pas tout-à-fait trente-quatre ans; mais, dans la vérité, il approchait de quarante.

XLVIII. Heureux s'il eût terminé sa vie à cette époque, et qu'il n'eût vécu qu'autant de temps qu'il conserva la fortune d'Alexandre! mais dans le reste de sa vie il n'eut plus ou que des prospérités qui lui attirèrent l'envie, ou que des adversités qui furent sans remède; en faisant servir à l'injustice d'autrui l'autorité qu'il avait acquise par des voies légitimes, il perdait de sa réputation autant qu'il augmentait la puissance de ceux qu'il favorisait. Ainsi, sans s'en apercevoir, il trouva sa perte dans sa force même et dans sa grandeur. Les

endroits les mieux fortifiés des villes assiégées communiquent aux ennemis qui s'en emparent ce qu'elles ont de force : de même César, agrandi par la puissance de Pompée, le ruina ensuite et le renversa par la force même qu'il avait reçue de lui contre ses concitoyens ; je dois dire comment arriva cette fatale catastrophe. Quand Lucullus revint d'Asie, où Pompée l'avait accablé d'outrages, le sénat le reçut de la manière la plus honorable, et le pressa vivement, après le retour de Pompée, de s'occuper des affaires du gouvernement. Mais le courage et l'activité de Lucullus étaient bien refroidis ; il s'était abandonné à l'oisiveté et à toutes les jouissances que donnent les richesses. Cependant, lorsque Pompée fut arrivé, il reprit de l'ardeur, et l'attaqua si vigoureusement sur l'injure qu'il lui avait faite en Asie, en cassant toutes ses ordonnances, que, soutenu de l'appui de Caton, il prenait déjà le dessus et l'emportait sur lui dans le sénat. Pompée, qui se sentait le plus faible et se voyait rebuté partout, fut forcé de recourir aux tribuns du peuple et de s'attacher une foule de jeunes gens. Le plus scélérat et le plus audacieux d'entre eux, nommé Clodius, s'étant emparé de lui, le jetait à la tête du peuple, et avilissait sa dignité en le traînant sans cesse après lui dans les as-

semblées publiques, où il le faisait servir à confirmer toutes les nouveautés qu'il proposait, dans la vue de flatter la populace et de s'insinuer dans sa faveur. Il alla plus loin encore; et comme s'il eût rendu à Pompée des services importans, tandis qu'il ne faisait que le déshonorer, il exigea et obtint de lui pour salaire le sacrifice de Cicéron, le meilleur ami de Pompée, et qui, dans le cours de son administration, avait tout fait pour lui. Cicéron, dans le danger dont il était menacé, eut recours à Pompée, qui ne voulut pas le voir; il fit même refuser l'entrée de sa maison à ceux qui venaient de sa part, et sortit par une porte de derrière. Cicéron, qui craignit l'issue du jugement, se déroba de la ville et s'en alla en exil. Quelque temps auparavant César, revenu de sa préture d'Espagne, avait formé une intrigue politique qui lui acquit dans ce moment une grande faveur et dans la suite une puissance considérable, mais qui devint funeste à Pompée et à Rome. Il demandait son premier consulat, et sentant bien que tant que Crassus et Pompée seraient mal ensemble il ne pourrait s'attacher à l'un sans avoir l'autre pour ennemi, il travailla à les réconcilier, action d'une sage politique, sans doute, mais faite par un mauvais motif, et aussi adroite qu'insidieuse. Cette puis

sance, divisée entre deux rivaux, conservait l'équilibre dans Rome, comme une cargaison également distribuée le maintient dans un vaisseau ; mais dès qu'elle fut réunie et qu'elle pesa tout entière sur un seul point, elle devint si forte, que, n'ayant plus de contrepoids, elle finit par renverser la république.

XLIX. On disait un jour devant Caton que les différens qui survinrent dans la suite entre César et Pompée avaient causé la ruine de la république : « Vous vous trompez, leur dit-il, « d'imputer ce malheur à ces derniers événe- « mens : ce n'est ni leur discorde, ni leur ini- « mitié, mais plutôt leur amitié et leur union « qui ont été la première et la plus funeste « cause de nos calamités. » Ce fut, en effet, cette liaison qui porta César au consulat, et il l'eut à peine obtenu, que, flattant la populace, les pauvres et les indigens, il proposa des lois pour établir de nouvelles colonies, et faire des partages de terres ; n'ayant pas honte d'avilir ainsi la dignité de faire dégénérer en un vrai tribunat, la puissance consulaire. Bibulus, son collègue, s'opposait fortement à ces entreprises ; et Caton se préparait à le soutenir de tout son pouvoir, lorsque César, amenant Pompée à la tribune, lui demande à haute voix s'il approuve ses lois. Sur sa réponse affirmative, il

lui demande encore : « Si quelqu'un veut s'op-
« poser par la force à leur autorisation, ne
« viendrez-vous pas auprès du peuple pour le
« soutenir ? J'y viendrai, répondit Pompée ; et
« contre ceux qui nous menacent de l'épée,
« j'apporterai l'epée et le bouclier. » Pompée
n'avait encore rien fait ni rien dit de si violent ;
et ses amis disaient, pour l'excuser, que cette
parole lui était échappée sans réflexion. Mais
tout ce qu'il fit depuis ne prouva que trop qu'il
s'était entièrement livré aux volontés de César.
Car peu de temps après, contre l'attente de
tout le monde, il épousa Julie, fille de César,
déjà promise à Cépion, qui devait l'épouser
bientôt ; et pour calmer le ressentiment de ce-
lui-ci, il lui donna sa fille, dont le mariage avec
Faustus, fils de Sylla, était arrêté. César épousa
Calpurnie, fille de Pison. Dès ce moment, Pom-
pée, remplissant la ville de soldats, s'empara
des affaires à force ouverte. Le consul Bibulus
étant descendu à la place publique avec Lu-
cullus et Caton, les soldats se jetèrent sur ce
premier magistrat, et brisèrent ses faisceaux
quelqu'un même d'entre eux osa lui jeter sur
la tête un panier plein de fumier, et deux tri-
buns du peuple qui l'accompagnaient furent
blessés. Par ces violences, ils chassèrent de la
place publique tous ceux qui voulurent leur

résister, ils firent passer la loi qui ordonnait un partage de terres. Le peuple, séduit par cet appât, se laissa conduire à leur gré, et ne songeant pas même à faire la moindre opposition, il donna son suffrage sans rien dire. Pompée fit confirmer toutes celles de ses ordonnances que Lucullus attaquait; César eut pour cinq ans le gouvernement des Gaules Cisalpine et Transalpine, et celui de l'Illyrie, avec quatre légions complètes; on désigna consuls pour l'année suivante, Pison, beau-père de César, et Gabinius, le plus outré des flatteurs de Pompée.

L. Bibulus, ne pouvant arrêter ces désordres, se tint renfermé dans sa maison, et n'en sortit pas les huit derniers mois de son consulat pour remplir les fonctions de sa charge : il les bornait à envoyer afficher des placards pleins d'invectives et d'accusations contre César et Pompée. Caton, comme inspiré par un esprit prophétique, annonçait dans le sénat les malheurs qui menaçaient Rome et Pompée lui-même. Lucullus, renonçant aux affaires auxquelles son âge le rendait peu propre, vivait tranquille dans la retraite; ce fut alors que Pompée lui dit qu'il était moins de saison pour un vieillard de s'abandonner aux délices que de s'occuper d'administration. Mais lui-même se laissa bientôt amollir par l'amour qu'il avait

pour sa jeune femme. Uniquement occupé de lui plaire, il passait les journées entières avec elle, dans ses maisons de campagnes ou dans ses jardins, et ne songeait plus aux affaires publiques. Aussi Clodius même, alors tribun du peuple, n'ayant plus pour lui que du mépris, osa se porter aux entreprises les plus audacieuses. Après qu'il eut chassé Cicéron de Rome, et relégué Caton en Cypre, sous prétexte d'une expédition militaire; qu'il eut vu César parti pour la Gaule, et qu'il fut assuré du dévouement du peuple, à qui il s'étudiait à complaire dans toute son administration, il entreprit de casser quelques ordonnances de Pompée; il lui enleva de force le jeune Tigrane son prisonnier, qu'il retint chez lui, et suscita des procès aux amis de Pompée, pour essayer, dans leurs personnes, jusqu'où allait la puissance de leur protecteur. Enfin, un jour que Pompée assistait à l'instruction d'un procès, Clodius, entouré d'une troupe de scélérats audacieux, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fit à haute voix les questions suivantes : « Quel « est le souverain intempérant? Quel est l'homme « qui cherche un homme? Qui est celui qui se « gratte la tête avec un doigt? » Après chacune de ces questions, Clodius secouait sa robe, et ses satellites, comme un chœur qui répond al-

ternativement à un des personnages, répétaient avec de grands cris : « C'est Pompée. »

LI. Ces outrages causaient un véritable chagrin à Pompée qui n'était pas accoutumé à se voir outragé publiquement, et qui n'était pas fait à ces sortes de combats ; il était encore plus affligé de la joie qu'en témoignait le sénat, qui regardait ces insultes comme la juste punition de la lâcheté qu'il avait eue de sacrifier Cicéron à Clodius. Mais lorsqu'on en fut venu aux mains sur la place publique même, et qu'il y eut eu plusieurs personnes de blessées ; qu'un esclave de Clodius, qui s'était glissé dans la foule jusqu'auprès de Pompée, eut été surpris avec un poignard, Pompée prit prétexte de la crainte que lui donnaient l'insolence et les calomnies de Clodius pour ne plus paraître aux assemblées tant que Clodius fut en charge ; et se tenant retiré dans sa maison, il s'occupait des moyens de calmer le ressentiment du sénat et des meilleurs citoyens. Il rejeta le conseil que lui donnait Calléon de répudier Julie et de renoncer à l'amitié de César, pour s'attacher au sénat ; mais il écouta ceux qui lui proposèrent de rappeler Cicéron, l'ennemi le plus déclaré de Clodius, et fort ami du sénat. Il mena lui-même, accompagné d'une troupe nombreuse, le frère de Cicéron sur la place publique.

pour faire au peuple la demande de son rappel. Il y eut encore en cette occasion un grand nombre de blessés et quelques morts de part et d'autre ; mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius.

LII. Cicéron, rappelé par un décret du peuple, ne fut pas plus tôt de retour à Rome, qu'il réconcilia Pompée avec le sénat ; il fit passer la loi qui le chargeait de faire venir des blés en Italie, et le rendit, en quelque sorte, une seconde fois maître de tout l'empire romain, et sur terre et sur mer. Cette loi mettait dans sa dépendance tous les ports, tous les marchés, toutes les ventes de fruits, en un mot tout le commerce maritime, et tout le trafic des laboureurs. Clodius blâmait cette loi ; il prétendait qu'elle n'avait pas été faite pour pourvoir à la disette des blés, mais qu'on avait fait exprès la disette pour avoir un prétexte de faire la loi, afin que, par cette nouvelle commission, Pompée pût ranimer sa puissance qui commençait à languir, et à tomber, pour ainsi dire, en pamoison. D'autres disent que ce fut une ruse du consul Spinther, qui, désirant d'être envoyé en Egypte au secours du roi Ptolémée, avait voulu comme renfermer Pompée dans un emploi plus important. Cependant le tribun Canidius proposa, par un décret, d'envoyer Pompée en Egypte sans troupes, et avec deux licteurs seu-

lement; pour remettre en paix le roi avec le peuple d'Alexandrie. Ce décret ne paraissait pas déplaire à Pompée; mais le sénat le rejeta sous le prétexte honnête qu'il craignait pour un si grand personnage; cependant on trouvait souvent sur la place, et devant le lieu où le sénat s'assemblait, des billets qui portaient que Ptolémée lui-même demandait pour général Pompée au lieu de Spinthyr. Suivant Timagène, Ptolémée quitta l'Egypte sans nécessité, et à l'instigation de Théophane qui voulait procurer à Pompée des moyens de s'enrichir, et de nouveaux sujets de faire la guerre; mais la méchanceté de Théophane ne saurait donner à ce conte autant de vraisemblance que le caractère de Pompée le rend incroyable : car jamais il ne fut méchant et ne souilla son ambition par aucune bassesse. Chargé donc de la commission de procurer des blés à Rome, il envoya de tous côtés ses lieutenans et ses amis; et s'étant embarqué lui-même pour la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, il en fit des provisions considérables. Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres, et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte; il ne l'est pas que je vive.»

téons, l'un fut déchiré par ses chiens, et l'autre par des hommes dont il était aimé ; des deux Scipions, le premier vainquit les Carthaginois, et le second les détruisit pour toujours : Ilium fut pris une première fois par Hercule pour punir Laomédon du refus qu'il faisait de lui donner des chevaux qu'il lui avait promis ; la seconde fois par Agamemnon, à la faveur d'un cheval de bois, et la troisième par Charidème (1), lorsqu'un cheval s'étant abattu sous la porte de la ville, les Troyens n'eurent pas le temps de la fermer; enfin, de deux villes qui portent les deux plantes odoriférantes, Ios et Smyrne (2), l'une, dit-on, fut le berceau d'Homère, et l'autre son tombeau. Ajoutons à tous ces exemples que les généraux les plus belliqueux, ceux qui, pour exécuter de grandes entreprises, ont employé la ruse autant que l'habileté, avaient tous perdu un œil: tels que Philippe, Antigonus, Annibal et Sertorius, celui de qui nous écrivons la Vie. Ce dernier, il est vrai, fut plus continent que Philippe, plus fidèle à ses amis qu'Antigone, et plus humain qu'Annibal envers ses ennemis ; il ne le cédait à aucun d'eux en silence; mais il fut moins favorisé de la fortune, qui se montra toujours plus cruelle à son égard que ses ennemis les plus déclarés. Cependant il sut égaler Métellus par son expérience, Pompée par son audace et

Sylla lui-même par ses succès. Tout banni qu'il était, et commandant à des barbares dans une terre étrangère, il tint tête à toute la puissance des Romains. Entre les capitaines grecs, je n'en vois point qu'on puisse mieux lui comparer qu'Eumène de Cardie (3) : ils furent tous deux d'habiles généraux, et joignirent la ruse à la valeur. Bannis de leur patrie et chefs de troupes étrangères, ils éprouvèrent également les rigueurs de la fortune dans la mort violente et injuste qu'ils reçurent l'un et l'autre des mains mêmes des compagnons de leurs victoires.

II. Sertorius, né d'une famille peu distinguée dans la ville de Nursie, au pays des Sabins, perdit son père en bas âge, et fut très bien élevé par sa mère, qu'il aima toujours avec une extrême tendresse; elle s'appelait Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider; et jeune encore, il y réussit assez pour se faire, par son éloquence, une grande réputation dans Rome; mais bientôt l'éclat de ses succès militaires tourna du côté des armes toute son ambition. Il fit sa première campagne sous Cépion, lorsque les Cimbres et les Teutons se répandirent dans les Gaules, et que les Romains furent entièrement défaits. Après la déroute, Sertorius, qui avait eu un cheval tué sous lui, et qui était lui-même blessé, traversa le Rhône à la nage, armé de sa cuirasse et de

et que peut-être aussi il ne le briguerait pas. Crassus, en politique plus habile, répondit qu'il ferait ce qui lui paraîtrait plus utile pour le bien public. Marcellinus donc, s'attachant à Pompée, lui parla avec un tel emportement, que Pompée lui reprocha d'être le plus injuste et le plus ingrat des hommes, d'avoir oublié que c'était lui qui, de muet et d'affamé qu'il était, lui avait rendu la parole, et lui avait donné les moyens de se rassasier jusqu'à rendre gorge.

LIV. Tous les autres prétendans au consulat s'étant désistés de leur poursuite, Lucius Domitius continua seul de le briguer, à la persuasion de Caton, qui, pour l'encourager à ne pas abandonner sa brigue, lui représenta que dans cette lutte il s'agissait moins du consulat que de la liberté publique, qu'il fallait défendre contre des tyrans. Les partisans de Pompée, redoutant la fermeté de Caton, et craignant qu'ayant déjà le sénat pour lui il ne fît changer la plus saine partie du peuple, et ne l'entraînât dans son parti, résolurent d'empêcher que Domitius ne descendît à la place publique pour solliciter les suffrages. Des gens armés qu'ils envoyèrent contre lui tuèrent l'esclave qui marchait devant son maître avec un flambeau, et obligèrent les autres de prendre la

fuite. Caton, blessé au bras droit en défendant Domitius, se retira le dernier. Parvenus au consulat par ces violences, Crassus et Pompée ne montrèrent pas plus de modération dans le reste de leur conduite; et d'abord voyant que le peuple, qui voulait élever Caton à la préture, commençait à lui donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte qu'il avait eu quelque augure défavorable (26). Ayant ensuite corrompu les tribus à prix d'argent, ils portèrent à la préture Antias et Vatinius, et firent proposer par le tribun du peuple Trébonius les décrets dont ils étaient convenus à Lucques : l'un continuait à César pour cinq ans les gouvernemens dont il était déjà pourvu; un second donnait à Crassus la Syrie et la conduite de la guerre contre les Parthes; le troisième attribuait à Pompée le gouvernement de toute l'Afrique et des deux Espagnes (27), avec quatre légions; il en prêta deux à César, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules. Crassus, à la fin de son consulat, partit pour son gouvernement. Pompée resta dans Rome pour la dédicace de son théâtre, et fit célébrer des jeux gymniques, des chœurs de musique, et des combats d'animaux où il y eut jusqu'à cinq cents lions de tués; ils furent terminés par un

pagne le nom de Sertorius. A peine de retour à Rome, il fut nommé questeur pour la Gaule des environs du Pô, et ce choix ne pouvait être fait plus à propos. La guerre des Marses venait de s'allumer ; Sertorius eut ordre de lever des troupes et de faire forger des armes. Le zèle et l'activité qu'il mit à cette double commission, comparés à la lenteur et à la mollesse des autres jeunes officiers, firent juger dès lors qu'il serait toute sa vie un homme prompt et expéditif. Parvenu au grade de capitaine, il ne relâcha rien de l'audace qu'il avait montrée étant simple soldat ; il fit des actions admirables, et en s'exposant sans ménagement dans les combats, il perdit un œil ; mais loin de rougir de cette difformité, il s'en fit toujours honneur. Il disait que les autres ne portaient pas continuellement les témoignages de leur valeur, et qu'ils quittaient souvent les colliers, les piques et les couronnes qu'ils avaient reçus, au lieu qu'il avait sans cesse sur lui les marques de son courage, et qu'on ne voyait point la perte qu'il avait faite sans être en même temps le spectateur de sa vertu. Aussi le peuple lui rendit-il un honneur digne de ses services. La première fois qu'il parut au théâtre, il fut reçu avec les applaudissemens et les acclamations de tous les spectateurs : distinction qu'on accordait diffi-

cilement aux plus vieux capitaines, à ceux mêmes qui avaient acquis le plus de gloire. Cependant, lorsqu'il demanda le consulat, la faction de Sylla le fit refuser, et de là sans doute vint sa haine contre le chef de ce parti. Après que Marius vaincu par Sylla eut pris la fuite, et que le vainqueur fut parti pour prendre la conduite de la guerre contre Mithridate, Octavius, l'un des consuls, étant resté dans le parti de Sylla; et Cinna, qui ne demandait que des changemens dans la république, ayant cherché à ranimer les restes du parti de Marius, Sertorius se joignit à Cinna avec d'autant plus d'empressement qu'il voyait Octavius agir lentement, et qu'il se défiait des amis de Marius. Il se livra, sur la place publique de Rome, un grand combat, dans lequel Octavius fut vainqueur, et Cinna prit la fuite avec Sertorius, en laissant près de dix mille hommes sur le champ de bataille. Mais ayant mis dans leurs intérêts la plupart des troupes qui étaient répandues dans l'Italie, ils furent bientôt en état de recommencer la guerre contre Octavius.

V. Marius ayant fait voile d'Afrique en Italie, pour venir se joindre à Cinna, comme un simple particulier à son consul, tous les autres officiers furent d'avis de le recevoir; Sertorius seul s'y opposa, soit qu'il pensât que Cinna n'aurait plus

la ville que de division et de rupture. Peu de temps après, on apprit que Crassus avait été défait et tué par les Parthes, et sa mort faisait tomber la plus forte barrière qui restât encore contre la guerre civile. La crainte que César et Pompée avaient de Crassus leur faisait observer l'un envers l'autre jusqu'à un certain point les lois de la justice; mais quand la fortune leur eut ôté cet athlète qui pouvait lutter contre celui des deux à qui la victoire serait restée, alors on put leur appliquer ces vers d'un poète comique :

> Je vois ces deux rivaux préparer leurs combats;
> L'huile couvre leurs corps, la poussière leurs bras;

tant la fortune a peu de pouvoir sur la nature dont elle ne saurait satisfaire les désirs! car une si grande autorité, une si vaste étendue de pays, ne purent assouvir l'ambition de ces deux hommes, qui cependant avaient souvent lu et entendu lire :

> Qu'en trois parts l'univers divisé par les dieux,
> Du sort qui leur échut les rendit tous heureux.

Ils n'étaient que deux à partager l'empire romain, et ils ne croyaient pas qu'il pût leur suffire. Cependant Pompée, en parlant au peuple, dit qu'il avait obtenu toutes les charges

beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et qu'il les avait toujours quittées plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Il avait en effet pour témoins de cette vérité les armées, qu'il avait toujours licenciées de bonne heure; mais alors, persuadé que César ne congédierait pas la sienne, il voulut, sans rien innover, sans paraître se défier de lui, mais plutôt le mépriser et n'en tenir aucun compte, il voulut, dis-je, se faire des principales dignités de la république un rempart contre lui; mais quand il vit que les citoyens, corrompus à prix d'argent, ne distribuaient pas les magistratures selon ses désirs, il laissa régner l'anarchie dans la ville.

LVII. D'abord on sema le bruit qu'il fallait nommer un dictateur. Le tribun Lucilius osa le premier en faire la proposition, et conseiller au peuple d'élire Pompée. Caton s'éleva contre le tribun avec tant de force, que ce magistrat fut en danger de perdre sa charge: plusieurs amis de Pompée se présentèrent pour le justifier, et assurèrent qu'il n'avait jamais ni demandé ni désiré la dictature. Caton donna de grands éloges à Pompée, et le pria de veiller à ce qu'on observât en tout l'ordre et la décence. Pompée alors eut honte de ne pas s'y prêter, et il veilla si bien, que Domitius et Messala furent nommés consuls; mais bientôt une nou-

velle anarchie ayant fait proposer par plusieurs personnes, avec encore plus d'audace, l'élection d'un dictateur, Caton, qui craignit d'être forcé, résolut d'abandonner à Pompée une grande autorité, mais limitée par les lois, afin de l'éloigner d'une magistrature dont la puissance tyrannique ne connaissait point de bornes. Bibulus lui-même, tout ennemi qu'il était de Pompée, proposa le premier dans le sénat de l'élire seul consul : « Par là, disait-il, la « ville sortira de la confusion où elle est, ou du « moins elle sera dans la servitude de l'homme « qui vaut le mieux. » Cet avis ayant paru fort extraordinaire de la part de Bibulus, Caton se leva ; et comme on ne douta point que ce ne fût pour le combattre, il se fit un grand silence : « Jamais, dit-il, je n'aurais ouvert l'a- « vis que vous venez d'entendre : mais puisqu'un « autre l'a fait, je crois que vous devez le sui- « vre : je préfère à l'anarchie un magistrat « quel qu'il puisse être, et je ne connais per- « sonne de plus propre que Pompée à comman- « der dans de si grands troubles. » Le sénat suivit son opinion, et décréta que Pompée serait nommé seul au consulat ; que s'il croyait avoir besoin d'un collègue, il le choisirait lui-même : mais que ce ne pourrait être avant deux mois. Pompée, déclaré seul consul par Sulpicius,

qui, ce jour-là, faisait pendant l'interrègne les fonctions de roi, alla embrasser Caton, et lui donna les plus grands témoignages d'amitié; il avoua qu'il ne devait qu'à lui l'honneur qu'il recevait, et le conjura de l'aider de ses conseils dans l'exercice de sa charge : « Vous ne me « devez aucune reconnaissance, lui répondit « Caton : en opinant je n'ai rien dit par con- « sidération pour vous, et je n'ai consulté que « l'intérêt de la république. Je vous aiderai en « particulier de mes conseils toutes les fois que « vous me les demanderez; si vous ne me les « demandez pas, je dirai toujours publique- « ment ce que je penserai. » Tel était Caton dans toute sa conduite.

LVIII. Pompée, étant rentré dans Rome, épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion (28), et depuis peu veuve de Publius, fils de Crassus, à qui elle avait été mariée fort jeune, et qui venait de périr chez les Parthes. Cette femme avait, outre sa beauté, bien des moyens de plaire : elle était versée dans la littérature, touchait très bien de la lyre, savait la géométrie, et lisait avec fruit les ouvrages de philosophie. Avec tant d'avantages, elle avait su se garantir de ces airs de fierté, de ces manières dédaigneuses que donnent ordinairement aux jeunes femmes ces sortes de connaissances : elle avait

d'ailleurs un père irréprochable dans sa naissance et dans sa réputation. Cependant ce mariage ne fut presque approuvé de personne : les uns y blâmaient la disproportion de l'âge; Cornélie était assez jeune pour avoir été mariée plus convenablement au fils de Pompée. Les plus honnêtes citoyens trouvaient que dans cette occasion il avait sacrifié les intérêts de la république, qui, dans l'extrémité où elle était réduite, l'avait choisi pour son médecin, et s'en était rapportée à lui seul de sa guérison. Au lieu de répondre à cette confiance, on le voyait couronné de fleurs, faire des sacrifices et célébrer des noces, tandis qu'il aurait dû regarder comme une calamité publique ce consulat qu'il n'aurait pas eu, contre les lois, seul et sans collègue, si Rome eût été plus heureuse.

LIX. Il s'occupa d'abord de faire procéder contre ceux qui avaient acheté les suffrages pour parvenir aux charges, et fit des lois pour régler les jugemens. Il mit dans tout le reste de sa conduite autant de dignité que d'intégrité et en présidant lui-même à ces jugemens avec des gens armés, il y rétablit l'ordre et la tranquillité. Mais Scipion, son beau-père, ayant été cité en justice, Pompée fit venir chez lui les trois cent soixante juges, et les pria d'être favorables à l'accusé. L'accusateur, voyant Sci

pion reconduit par les juges de la place publique jusqu'à sa maison, se désista de sa poursuite. Cette inconséquence fit tort à Pompée. Il fut encore plus blâmé lorsqu'au mépris d'une loi qui défendait de louer les accusés dans le cours de l'instruction du procès, et dont il était l'auteur, il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, en disant qu'il ne convenait pas d'entendre louer un accusé contre la disposition des lois. On en prit prétexte pour récuser Caton avant qu'il donnât son avis; mais à la honte de Pompée, Plancus n'en fut pas moins condamné par tous les autres juges. Peu de jours après, Hypséus, homme consulaire, appelé de même devant les tribunaux, attendit Pompée au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table, et se jetant à ses genoux, il implora sa protection. Pompée passa outre avec un air méprisant, et lui dit pour toute réponse qu'il ne gagnait, en le retenant, que de faire gâter son souper. Cette inégalité de conduite fut généralement blâmée. Il mit d'ailleurs dans tout le reste le plus grand ordre, et se donna, pour les cinq mois qu'il restait de son consulat, son beau-père pour collègue. On lui continua ses gouvernemens pour quatre autres années, et

on l'autorisa à prendre tous les ans dans le trésor public mille talens (*) pour l'entretien et la solde des troupes.

LX. Les amis de César se prévalurent de cet exemple pour demander qu'on eût égard à tous les combats qu'il livrait pour étendre l'empire romain; il méritait, disaient-ils, ou qu'on lui donnât un second consulat, ou qu'on lui continuât son gouvernement, afin qu'un successeur ne vînt pas lui enlever la gloire de tant de travaux; et que, commandant seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouît en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités. Cette demande ayant donné lieu à une grande discussion, Pompée, comme s'il eût voulu, par amitié, détourner l'envie qu'elle pouvait exciter contre César, dit qu'il avait des lettres de lui par lesquelles il demandait qu'on lui donnât un successeur, et qu'il fût déchargé de cette guerre; que pour le consulat, il lui paraissait juste qu'on lui permît de le demander, quoique absent ([29]). Caton s'opposa avec force à cette proposition; il exigea que César, réduit à l'état de simple particulier, après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens la récompense de ses services. Pompée n'insista

(*) Cinq millions.

plus; et comme vaincu par les raisons de Caton, il garda le silence, et fit soupçonner que ses dispositions pour César n'étaient pas sincères. Il lui fit même redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées, et allégua la guerre des Parthes dont il était chargé. César, qui ne se méprit point sur le motif de cette demande, les lui renvoya, comblées de présens.

LXI. Bientôt après Pompée tomba dangereusement malade à Naples. Il guérit cependant; et les Napolitains, par le conseil de Praxagoras, firent des sacrifices d'actions de grâces pour sa guérison. Les peuples voisins suivirent leur exemple; et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie, qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas d'endroits assez spacieux pour contenir tous ceux qui venaient au devant de lui; les grands chemins, les bourgs et les ports étaient pleins de gens qui faisaient des sacrifices et des banquets pour témoigner leur joie de son rétablissement. Un grand nombre, couronnés de fleurs, allaient le recevoir avec des flambeaux, et l'accompagnaient en lui jetant des fleurs. Le cortége dont il était suivi dans sa marche offrait le spectacle le plus agréable et le plus magnifique; mais aussi ce ne fut pas une des moindres

causes de la guerre civile. L'opinion présomptueuse qu'il conçut de lui-même, et l'extrême joie qu'il ressentit de tous ces honneurs, surmontèrent tous les raisonnemens que la nature même des affaires devait lui suggérer; oubliant cette sage prévoyance qui jusque là avait assuré ses prospérités et le succès de ses entreprises, il se laissa aller à une confiance audacieuse, à un mépris insensé de la puissance de César, jusqu'à croire qu'il n'avait besoin contre lui ni d'armes ni d'efforts, et qu'il le renverserait plus facilement qu'il ne l'avait élevé. Il était dans ces dispositions, lorsqu'Appius lui ramena des Gaules les troupes qu'il avait prêtées à César. Cet officier affecta de rabaisser les exploits qui s'étaient faits dans cette contrée, et de répandre des bruits injurieux à César. Il fallait, disait-il, que Pompée connût bien peu ses forces et sa réputation, pour vouloir se défendre contre César avec d'autres troupes que celles qu'il avait; il le vaincrait avec les légions mêmes de son ennemi aussitôt qu'il paraîtrait : tant les soldats haïssaient César et désiraient de revoir Pompée! Ces vains propos lui enflèrent si fort le cœur, et, en lui inspirant une confiance présomptueuse, le jetèrent dans une telle négligence, qu'il se moquait de ceux qui craignaient cette guerre: et quand on lui disait que si Cé

sar marchait contre Rome on ne voyait pas avec quelles troupes on pourrait lui résister, il répondait avec un air riant et un visage serein qu'il ne fallait pas s'en inquiéter : qu'en quelque endroit de l'Italie qu'il frappât du pied il en sortirait des légions.

LXII. César de son côté suivait ses propres affaires avec plus d'ardeur que jamais ; il s'approchait de l'Italie, et ne cessait d'envoyer des soldats à Rome pour se trouver aux élections. Il corrompait secrètement plusieurs des magistrats, entre autres Paulus, un des consuls, qu'il attira à son parti en lui donnant quinze cents talens (30); Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses, et Marc-Antoine qui, ami intime de Curion, s'était rendu caution pour ses dettes. Un des capitaines que César avait envoyés à Rome, et qui se tenait à la porte du sénat, ayant su que les sénateurs lui refusaient la prolongation de son gouvernement, frappa de sa main sur la garde de son épée, en disant : « Celle-ci la lui donnera. » C'était en effet le but vers lequel César dirigeait toutes ses démarches et tous ses préparatifs. Il est vrai que les propositions que Curion faisait pour lui paraissaient plus raisonnables et plus populaires : il demandait de deux choses l'une, ou que Pompée licenciât ses troupes, ou que

César retînt les siennes ; réduits à l'état de simples particuliers, disait-il, ils en viendront à des conditions équitables ; ou s'ils restent armés, ils se contenteront de ce qu'ils possèdent et se tiendront tranquilles : affaiblir l'un par l'autre, ce serait doubler la puissance qu'on craint. Le consul Marcellus, en répondant à Curion, traita César de brigand, et proposa, s'il ne voulait pas mettre bas les armes, de le déclarer ennemi de la patrie. Mais Curion, soutenu par Antoine et par Pison, parvint à faire mettre à l'épreuve l'opinion du sénat ; il ordonna que ceux qui voulaient que César seul posât les armes, et que Pompée retînt le commandement, se missent tous du même côté ; ce fut le plus grand nombre. Il dit ensuite à ceux qui étaient d'avis qu'ils posassent tous deux les armes, et qu'aucun ne conservât son armée, de passer du même côté ; il n'y en eut que vingt-deux qui restassent fidèles à Pompée ; tous les autres se rangèrent auprès de Curion qui, fier de sa victoire et transporté de joie, courut à l'assemblée du peuple qui le reçut avec de vifs applaudissemens, et le couvrit de bouquets de fleurs et de couronnes. Pompée n'était pas alors au sénat ; il n'est pas permis aux généraux qui reviennent à la tête de leur armées, d'entrer dans Rome ; mais Marcellus,

s'étant levé, dit qu'il ne resterait pas tranquillement assis à écouter de vaines paroles lorsqu'il voyait déjà dix légions s'avancer du sommet des Alpes vers la ville; qu'il allait envoyer contre elles un homme capable de les arrêter et de défendre la patrie.

LXIII. Dès ce moment on changea d'habit dans Rome, comme pour un deuil public. Et Marcellus, traversant la place, suivi de tout le sénat, alla trouver Pompée; et s'arrêtant devant lui : « Pompée, lui dit-il, je vous ordonne « de secourir la patrie, de vous servir pour cela « des forces que vous avez déjà, et d'en ras- « sembler de nouvelles. » Lentulus, l'un des consuls désignés pour l'année suivante, lui fit la même déclaration. Pompée commença donc à faire des levées; mais les uns refusèrent de donner leurs noms; d'autres, en petit nombre, y vinrent de mauvaise grâce, et la plupart demandèrent qu'on prît des voies de conciliation. Car Antoine, malgré le sénat, avait lu devant le peuple une lettre de César qui contenait des propositions très propres à attirer la multitude dans son parti : il demandait que Pompée et lui, après avoir quitté leurs gouvernemens et licencié leurs troupes, se présentassent devant le peuple pour y rendre compte de leurs actions. Lentulus, qui était déjà dans

l'exercice de sa charge, n'assemblait point le sénat; Cicéron, nouvellement arrivé de la Cilicie, proposait pour accommodement que César quittât la Gaule et licenciât son armée, dont il ne conserverait que deux légions, avec le gouvernement de l'Illyrie, où il attendrait son second consulat. Pompée, ayant désapprouvé ce moyen de conciliation, les amis de César consentirent à lui proposer de licencier une des deux légions; mais Lentulus s'étant encore opposé à cette proposition, et Caton criant de son côté que Pompée faisait une grande faute en se laissant ainsi tromper, la négociation fut rompue. On apprit en même temps que César s'était emparé d'Ariminium (31), ville considérable de l'Italie, et qu'il marchait droit à Rome avec toute son armée. Mais cette dernière circonstance était fausse : il n'avait avec lui que trois cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie; il était parti sans attendre le reste de ses troupes qui était encore au-delà des Alpes, parce qu'il voulait tomber brusquement sur des gens troublés et qui ne l'attendaient pas, au lieu de leur donner le temps de revenir de leur frayeur, et d'avoir à les combattre bien préparés. Arrivé sur les bords du Rubicon, qui faisait les limites de son gouvernement, il s'y arrêta, plongé dans un profond

silence; et réfléchissant en lui-même sur la grandeur et sur la témérité de son entreprise, il différa quelque temps de passer ce fleuve. Mais enfin, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme profond, il fit taire le raisonnement; et s'étourdissant sur le danger, il dit à haute voix, en langue grecque, à ceux qui l'environnaient : « Le sort en est « jeté »; et il fit passer le Rubicon à son armée.

LXIV. Cette nouvelle, portée à Rome, jeta toute la ville dans un étonnement, un trouble et une frayeur dont il n'y avait pas encore eu d'exemple. A l'instant, le sénat en corps et tous les magistrats se rendirent précipitamment auprès de Pompée. Tullus (32) lui ayant demandé quelles forces et quelle armée il avait à sa disposition, Pompée, après quelques momens de réflexion, lui répondit d'un ton mal assuré qu'il avait de prêtes les deux légions que César lui avait renvoyées, et que les nouvelles levées pourraient fournir promptement trente mille hommes : « Pompée, s'écria Tullus, vous nous « avez trompés; » et il conseilla d'envoyer des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui, sans être méchant, croyait, par une audace obstinée et souvent insultante, imiter la franchise de Caton, dit à Pompée de frapper du pied la terre, pour en faire sortir les légions

qu'il avait promises. Pompée souffrit avec douceur une raillerie si déplacée; et Caton lui ayant rappelé ce qu'il lui avait prédit dès le commencement au sujet de César : « Dans tout « ce que vous m'en avez dit, lui répondit Pom- « pée, vous avez mieux deviné que moi; dans « tout ce que j'ai fait, je me suis plus conduit « en ami. » Caton ouvrit l'avis de nommer Pompée général, avec un pouvoir absolu, en disant que ceux qui font les grands maux sont aussi ceux qui savent mieux y apporter des remèdes. Pompée partit aussitôt pour la Sicile, dont le gouvernement lui était échu par le sort, et tous les autres magistrats se rendirent de même dans les provinces qui leur avaient été assignées.

LXV. Cependant l'Italie était presque entièrement soulevée, et l'on était partout dans la plus grande perplexité. Ceux qui se trouvaient absens de Rome y accouraient de toutes parts, tandis que ceux qui l'habitaient se hâtaient d'en sortir et d'abandonner une ville où, dans une si grande tempête, dans un trouble si violent, les citoyens bien intentionnés étaient trop faibles, et ceux qui pouvaient nuire opposaient aux magistrats une force redoutable et difficile à réduire. Il était même impossible de calmer la frayeur générale; et Pompée n'avait pas la liberté de suivre ses propres conseils pour remé-

dier au désordre ; chacun voulait lui inspirer la passion dont il était le plus affecté, soit de crainte, de tristesse, d'agitation ou d'inquiétude : aussi prenait-il dans un même jour les résolutions les plus contraires. Il ne pouvait rien savoir de certain sur les ennemis ; on lui rapportait au hasard des choses opposées ; et s'il refusait de les croire, on s'irritait contre lui. Enfin, après avoir déclaré que dans la confusion où l'on était il ne pouvait rien résoudre, il ordonna à tous les sénateurs de le suivre ; protesta qu'il regarderait comme partisans de César tous ceux qui resteraient dans Rome, et en sortit lui-même sur le soir. Les consuls abandonnèrent aussi la ville, sans avoir fait aux dieux les sacrifices d'usage, avant de partir pour la guerre. Ainsi, dans une conjoncture si périlleuse, Pompée pouvait paraître encore digne d'envie pour l'affection que tout le monde lui témoignait. Si la plupart des Romains blâmaient cette guerre, personne ne haïssait le général ; et il en vit un grand nombre le suivre, moins par amour pour la liberté, que parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner lui-même.

LXVI. Peu de jours après César entra dans Rome, et s'en étant rendu maître, il traita avec douceur ceux qui étaient restés, et les rassura.

Seulement Métellus, un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, il le menaça de la mort; et à cette terrible menace il ajouta cette parole plus terrible encore, qu'il lui était moins difficile de le faire que de le dire. Ayant ainsi écarté Métellus, et pris tout l'argent dont il avait besoin, il se mit à la poursuite de Pompée, qu'il voulait éloigner promptement de l'Italie avant que les troupes qu'il attendait d'Espagne fussent arrivées. Pompée s'était emparé de Brunduse; et, après avoir ramassé un grand nombre de vaisseaux, il embarqua les consuls avec trente cohortes qu'il envoya devant lui à Dyrrachium (33). Il fit partir en même temps pour la Syrie Scipion, son beau-père, et Cnéius Pompéius son fils, qu'il chargea de lui équiper une flotte. Lui-même, après avoir barricadé les portes de la ville, et placé sur les murailles les soldats les plus agiles; après avoir ordonné aux Brundusiens de se tenir tranquillement renfermés dans leurs maisons, il fit couper toutes les rues par des tranchées qu'il remplit de pieux pointus, et qu'il couvrit de claies; il ne réserva que deux rues, par lesquelles il se rendait au port. Au bout de trois jours il eut paisiblement embarqué le reste de ses troupes; alors élevant tout à coup un s

gnal aux soldats qui gardaient les murailles, ils accoururent promptement ; il les prit dans ses vaisseaux, et traversa la mer.

LXVII. Dès que César vit les murailles désertes, il se douta de la fuite de Pompée ; et en se pressant de le suivre, il manqua d'aller s'enferrer dans les pieux qui bordaient les tranchées que Pompée avait fait creuser dans les rues ; mais averti par les Brundusiens, il évita de passer dans la ville, et ayant pris un détour pour aller au port, il trouva toute la flotte partie, à l'exception de deux vaisseaux montés de quelques soldats. On regarde cet embarquement comme un des meilleurs expédiens dont Pompée pût se servir ; mais César s'étonnait qu'ayant en son pouvoir une ville aussi forte que Rome, attendant des secours d'Espagne, et étant maître de la mer, il eût abandonné et livré l'Italie. Cicéron même le blâme d'avoir, dans une situation d'affaires plus semblable à celle où se trouvait Périclès, qu'à celle où était Thémistocle, imité ce dernier plutôt que l'autre. César lui-même fit voir par sa conduite combien il craignait les effets du temps : car ayant fait prisonnier Numérius, un des amis de Pompée, il l'envoya à Brunduse pour proposer un accommodement à des conditions raisonnables : mais Numérius s'embarqua avec Pompée.

César s'étant ainsi rendu, en soixante jours, maître de toute l'Italie, sans verser une goutte de sang, voulait sur-le-champ se mettre à la poursuite de Pompée; mais, faute de vaisseaux, il fut obligé de changer de dessein, et prit aussitôt la route d'Espagne pour attirer à son parti les troupes qui servaient dans cette province.

LXVIII. Cependant Pompée avait assemblé les forces les plus considérables; sa flotte pouvait passer pour invincible; elle était composée de cinq cents vaisseaux de guerre, avec un plus grand nombre de brigantins, et d'autres vaisseaux légers. Dans son armée de terre, la cavalerie était la fleur des chevaliers de Rome et de l'Italie; il en avait sept mille, tous distingués par leur naissance et par leur richesse autant que par leur courage. Son infanterie, formée de soldats ramassés de toutes parts, avait besoin d'être disciplinée : aussi l'exerça-t-il sans relâche pendant son séjour à Béroë (34); lui-même, toujours en activité, et comme s'il eût été dans la vigueur de l'âge, faisait les mêmes exercices que ses soldats. C'était pour ses troupes un grand motif d'encouragement que de voir le grand Pompée à l'âge de cinquante-huit ans s'exercer à pied tout armé, monter ensuite à cheval, tirer facilement son épée, en courant

à toute bride, et la remettre aussi aisément dans le fourreau, lancer le javelot, non seulement avec justesse, mais encore avec force, et à une distance que la plupart des jeunes gens ne pouvaient passer. Il voyait arriver chaque jour, à son camp, les rois et les princes des nations voisines; et le grand nombre des capitaines romains qui s'y rendaient de tous côtés présentaient l'image d'un sénat complet; on y vit aussi arriver Labiénus, qui avait abandonné César, dont il était l'ami intime, et avec qui il avait fait la guerre des Gaules. Brutus, fils de celui qui avait été tué dans la Gaule, homme d'un grand courage, qui jusque alors n'avait jamais voulu ni parler à Pompée, ni même le saluer, parce qu'il le regardait comme le meurtrier de son père, ne voyant plus en lui que le défenseur de la liberté de Rome, alla se ranger sous ses étendards. Cicéron même, qui avait donné de vive voix, et par écrit, des conseils tout opposés à ceux qu'on suivait, eut honte de n'être pas du nombre de ceux qui s'exposaient au danger pour la patrie. Tidius Sextilius, déjà dans l'extrême vieillesse, et boiteux d'une jambe, alla joindre l'armée en Macédoine; les autres officiers en le voyant se mirent à rire et à le plaisanter; Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, que se levant de son siége, il courut

au devant de lui, regardant comme un témoignage bien honorable à sa cause le concours de ces vieillards, qui, s'élevant au-dessus de leur âge et de leurs forces, préféraient à la sûreté qu'ils auraient trouvée ailleurs le danger qu'ils venaient courir auprès de lui; mais quand le sénat, sur la proposition de Caton, eut décrété qu'on ne ferait mourir aucun citoyen romain ailleurs que dans le combat, et qu'on ne pillerait aucune des villes soumises à la république, le parti de Pompée prit encore plus de faveur : ceux que leur éloignement ou leur faiblesse faisait négliger, et qui par là ne prenaient point de part à la guerre, le favorisaient par leurs désirs, et soutenaient du moins, par leurs discours, les intérêts de la justice; ils regardaient comme ennemi des dieux et des hommes quiconque ne souhaitait pas la victoire à Pompée.

LXIX. César de son côté se montra doux et modéré dans ses succès. En Espagne, où il vainquit et fit prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines, et retint les soldats. Repassant aussitôt les Alpes, et traversant l'Italie, il arrive à Brunduse vers le solstice d'hiver; il passe la mer, et va débarquer à Oricum (35), d'où il envoie à Pompée Vibius qu'il avait fait prisonnier, et qui était ami de

ce général, pour lui demander une conférence, lui proposer de licencier, au bout de trois jours, toutes leurs troupes, de renouer leur ancienne liaison, et après l'avoir confirmée par le serment, de retourner tous deux en Italie. Pompée, qui regarda ces propositions comme un nouveau piége, se hâta de descendre vers la mer, se saisit de tous les postes, de tous les lieux fortifiés, propres à loger une armée de terre, de tous les ports, de toutes les rades commodes pour les vaisseaux. Dans cette position, tous les vents le favorisaient pour faire venir aisément des vivres, des troupes et de l'argent. César, au contraire, environné de difficultés, et par terre et par mer, cherchait, par nécessité, tous les moyens de combattre. Chaque jour il attaquait Pompée dans ses retranchemens, et le provoquait à une action décisive ; il avait ordinairement l'avantage dans ces escarmouches ; mais dans une dernière attaque il fut sur le point d'être entièrement défait, et de perdre toute son armée. Pompée combattit avec un tel courage, qu'il mit ses troupes en fuite, et lui tua deux mille hommes ; mais il ne put, ou plutôt il n'osa pas le poursuivre, et entra avec les fuyards dans son camp. César avoua à ses amis que ce jour-là les ennemis avaient la victoire entre les mains, si leur général avait su vaincre.

LXX. Ce premier avantage inspira tant de confiance aux troupes de Pompée, qu'elles voulurent terminer promptement la guerre par une action générale. Pompée lui-même écrivit aux rois, aux officiers et aux villes de son parti, comme s'il était déjà vainqueur; il redoutait cependant l'issue d'une bataille, et penchait plutôt à miner par le temps et par les fatigues des hommes invincibles sous les armes, accoutumés depuis long-temps à toujours vaincre quand ils combattaient ensemble; mais qui, hors d'état par leur vieillesse de soutenir les autres travaux de la guerre, de faire de longues marches, de décamper tous les jours, de creuser des tranchées, d'élever des fortifications, devaient être pressés d'en venir aux mains, et de tout terminer par une bataille. Malgré tous ces motifs, Pompée eut bien de la peine à persuader à ses troupes de se tenir tranquilles; mais lorsque César, réduit par le dernier combat à une disette extrême, eut décampé pour gagner la Thessalie, par le pays des Athamanes (36), il ne fut plus possible à Pompée de contenir la fierté de ses soldats; ils se mirent à crier que César s'enfuyait, et demandèrent les uns qu'on se mît à sa poursuite, les autres qu'on retournât en Italie; quelques-uns même envoyèrent leurs amis ou leurs domestiques à

Rome, pour y retenir les maisons les plus voisines de la place, dans l'espoir de briguer bientôt les charges. Plusieurs enfin firent voile vers Lesbos, où Pompée avait fait passer Cornélie, afin de lui apprendre que la guerre était terminée.

LXXI. Le sénat s'étant assemblée pour délibérer sur ces différentes propositions, Afranius ouvrit l'avis de regagner l'Italie, dont la possession était le plus grand prix de cette guerre, et entraînerait celle de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne, et de toutes les Gaules; ce qui devait, ajouta-t-il, toucher encore plus Pompée, c'était que la patrie lui tendant de si près les mains, il serait honteux de la laisser en proie aux esclaves et aux flatteurs des tyrans qui l'accablaient d'outrages, et la réduisaient à la plus indigne servitude; mais Pompée eût cru flétrir sa réputation en fuyant une seconde fois, et s'exposant à être poursuivi par César, quand la fortune lui donnait le moyen de le poursuivre: d'un autre côté, il trouvait injuste d'abandonner Scipion, et les autres personnages consulaires, qui, répandus dans la Grèce et dans la Thessalie, tomberaient aussitôt au pouvoir de César, avec des trésors et des troupes considérables; que le plus grand soin qu'on pût prendre de

Rome, c'était de combattre pour elle, le plus loin de ses murs qu'il serait possible, et de la préserver des maux de la guerre, afin qu'éloignée même du bruit des armes, elle attendît paisiblement le vainqueur. Son avis ayant prévalu, il se mit à la poursuite de César, résolu d'éviter le combat, mais de le tenir assiégé, de le ruiner par la disette en s'attachant à le suivre de près : outre qu'il regardait ce parti comme le plus utile, on lui avait rapporté que les chevaliers avaient dit entre eux qu'il fallait se défaire promptement de César, pour se débarrasser tout de suite après de Pompée. Ce fut même, dit-on, pour cela qu'il ne donna à Caton aucune commission importante; lorsqu'il marcha contre César, il le laissa sur la côte pour garder les bagages, craignant qu'après que César serait vaincu Caton ne le forçât lui-même à déposer le commandement.

LXXII. Quand on le vit ainsi poursuivre tranquillement les ennemis, on se plaignit hautement de lui; on l'accusa de faire la guerre, non à César, mais à sa patrie et au sénat, afin de se perpétuer dans le commandement, et d'avoir toujours auprès de lui pour satellites et pour gardes ceux qui devaient commander à l'univers entier. Domitius Énobarbus, en ne l'appelant jamais qu'Agamemnon et roi des

rois, excitait contre lui l'envie. Favonius le blessait autant par ses plaisanteries que les autres par une trop grande liberté : « Mes amis, « criait-il à tout moment, vous ne mangerez « pas cette année des figues de Tusculum. » Lucius Afranius, celui qui avait perdu les troupes d'Espagne, et qui était accusé de trahison, voyant Pompée éviter le combat, s'étonnait que ses accusateurs n'osassent pas se présenter pour attaquer un homme qui trafiquait des provinces. Pompée, trop sensible à ces propos, dominé d'ailleurs par l'amour de la gloire, et par une honte ridicule qui le soumettait aux désirs de ses amis, se laissa entraîner par leurs espérances, et renonça aux vues sages qu'il avait suivies jusqu'alors : faiblesse qui eût été inexcusable dans un simple pilote, à plus forte raison dans un général qui commandait à tant de nations, et à de si grandes armées. Il louait ces médecins qui n'accordent jamais rien aux désirs déréglés de leurs malades : et lui-même cédait à la partie la moins saine de ses partisans, par la crainte de leur déplaire, dans une occasion où il s'agissait de leur vie. Peut-on regarder en effet comme des esprits sains, des hommes dont les uns, en se promenant dans le camp, songeaient à briguer les consulats et les prêtures ; les autres, tels que Spinther,

Domitius et Scipion, disputaient entre eux avec chaleur, et cabalaient pour la charge de souverain pontife, dont César était revêtu ? on eût dit qu'ils n'avaient à combattre que contre un Tigrane, roi d'Arménie, ou un roi des Nabathéens, et non pas contre ce César et contre cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents nations, gagné contre les Germains et les Gaulois, sans jamais avoir été vaincus, des batailles innombrables, fait un million de prisonniers, et tué un pareil nombre d'ennemis en bataille rangée.

LXXIII. Peu touchés de ces considérations, ils ne cessaient de presser et d'importuner Pompée ; à peine descendus dans la plaine de Pharsale, ils le forcèrent d'assembler un conseil, dans lequel Labiénus, commandant de la cavalerie, se levant le premier, jura qu'il ne cesserait de combattre qu'après avoir mis les ennemis en fuite; et ce serment fut répété par tous les autres. La nuit suivante Pompée crut voir en songe qu'il était reçu au théâtre par le peuple avec de vifs applaudissemens, et qu'il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Nicéphore (*). Si cette vision le rassurait d'un

(*) C'est-à-dire victorieuse.

côté, elle le troublait de l'autre, en lui faisant craindre que César, qui rapportait son origine à Vénus, ne tirât des dépouilles de son rival de l'éclat et de la gloire. Dans ce moment des terreurs paniques qui s'élevèrent dans son camp l'éveillèrent en sursaut; et le matin, comme on posait les gardes, on vit tout à coup sur le camp de César, où régnait la plus grande tranquillité, s'élever une vive lumière, à laquelle s'alluma un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même dit l'avoir vue en allant visiter ses gardes. A la pointe du jour César se disposait à décamper, et déjà les soldats, levant leurs tentes, faisaient partir devant eux les valets et les bêtes de somme, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter qu'ils avaient aperçu un grand mouvement d'armes dans le camp des ennemis; que le bruit et le tumulte qu'on y entendait annonçaient les préparatifs d'un combat; bientôt après il en arriva d'autres qui assurèrent que les premiers rangs s'étaient déjà mis en bataille.

LXXIV. A cette nouvelle, César s'écria qu'il arrivait ce jour attendu depuis si long-temps où ils allaient combattre, non contre la faim et la disette, mais contre des hommes; il ordonne en même temps qu'on place devant sa tente une cotte d'armes de pourpre, signal ordinaire de

la bataille chez les Romains. A peine les soldats l'ont aperçue, que poussant des cris de joie, ils laissent leurs tentes, et courent aux armes. Les officiers les conduisent aux postes qui leur étaient assignés, et chacun prend sa place avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'on n'eût arrangé qu'un chœur de tragédie. Pompée commandait l'aile droite, et avait Antoine en tête. Le centre était occupé par son beau-père Scipion, qui se trouvait opposé à Lucius Albinus; il plaça Domitius à l'aile gauche, qu'il fortifia par la cavalerie : car presque tous les chevaliers romains s'y étaient portés dans l'espoir de forcer César, et de tailler en pièces la dixième légion, qui était célèbre par sa valeur, et au milieu de laquelle César avait coutume de combattre. Mais quand il vit la gauche des ennemis soutenue par une cavalerie si nombreuse, craignant pour ses soldats l'éclat étincelant des armes des chevaliers de Pompée, il fit venir du corps de réserve six cohortes qu'il plaça derrière la dixième légion, avec ordre de se tenir tranquilles sans se montrer aux ennemis, et, lorsque leur cavalerie commencerait la charge, de s'avancer aux premiers rangs, et au lieu de lancer de loin leurs javelots, comme font ordinairement les plus braves qui sont pressés d'en venir à l'épée, de les porter droit à la

visière du casque, et de frapper les ennemis aux yeux et au visage : « Car, leur disait-il, « ces beaux danseurs si fleuris, jaloux de con- « server leur jolie figure, ne soutiendront pas « l'éclat du fer qui brillera de si près à leurs « yeux. » Telles furent les dispositions de César. Pompée, de son côté, étant monté à cheval, considérait l'ordonnance des deux armées, et voyant que celle des ennemis attendait tranquillement le signal de l'attaque, qu'au contraire la plus grande partie des siens au lieu de rester immobiles dans leurs rangs s'agitaient dans un grand désordre, faute d'expérience, il craignit que dès le commencement de l'action ils ne rompissent leur ordonnance : il envoya donc à ses premiers rangs l'ordre de rester fermes dans leurs postes, de se tenir serrés les uns contre les autres, et de soutenir ainsi le choc de l'ennemi. César blâme cette disposition : il prétend qu'elle affaiblit la vigueur que donne aux coups que les soldats portent l'impétuosité de leur course, qu'elle émousse cette ardeur d'où naissent l'enthousiasme et la fureur guerrière qui sont l'âme des combattans ; que les chocs mutuels enflamment de plus en plus les courages, échauffés encore par la course et les cris ; en leur ôtant ces avantages Pompée amortit et glaça pour ainsi dire le cœur de ses soldats.

César avait environ vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double.

LXXV. Dès que les trompettes eurent donné de part et d'autre le signal du combat, chacun, dans cette grande multitude, ne songea qu'à ce qu'il avait à faire personnellement; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs qui se trouvaient sur les lieux, hors du champ de bataille, en voyant arriver l'instant décisif, se mirent à réfléchir sur la situation affreuse où l'empire romain se trouvait réduit par l'avarice et l'ambition de ces deux rivaux. C'étaient des deux côtés les mêmes armes, la même ordonnance de bataille, des enseignes semblables, la fleur des guerriers d'une même ville; enfin, une seule puissance qui, prête à se heurter elle-même, allait donner le plus terrible exemple de l'aveuglement et de la fureur dont la nature humaine est capable quand la passion la maîtrise. Si, contens de jouir de leur gloire, ils avaient voulu commander au sein de la paix, n'auraient-ils pas eu, et sur terre et sur mer, la plus grande et la meilleure partie de l'univers soumise à leur autorité? ou, s'ils voulaient satisfaire cet amour des trophées et des triomphes, et en étancher la soif, n'avaient-ils pas à dompter les Parthes et les Germains? La Scythie et les Indes n'ouvraient-

elles pas un vaste champ à leurs exploits? N'avaient-ils pas un prétexte honnête de leur déclarer la guerre, en couvrant leur ambition du dessein de civiliser des nations barbares? Et quelle cavalerie scythe, quelles flèches des Parthes, quelles richesses des Indiens, auraient pu soutenir l'effort de soixante-dix mille Romains armés, commandés par César et Pompée, dont ces peuples avaient connu les noms avant celui des Romains? tant ces deux généraux avaient porté loin leurs victoires! tant ils avaient dompté de nations sauvages et barbares! Mais alors ils étaient sur le même champ de bataille pour combattre l'un contre l'autre, sans être touchés du danger de leur gloire, à laquelle ils sacrifiaient jusqu'à leur patrie, et qu'ils allaient déshonorer l'un où l'autre en perdant le titre d'invincible: car l'alliance qu'ils avaient contractée, les charmes de Julie et son mariage, vaient été plutôt les otages suspects et trompeurs d'une société dictée par l'intérêt que les liens d'une amitié véritable.

LXXVI. Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'hommes d'armes et de chevaux, et que dans les deux armées on eut donné le signal de la charge, on vit courir le premier à l'ennemi, du côté de César, Caïus Crassianus, qui, à la tête d'une compagnie de cent-vingt

hommes, se montrait jaloux de tenir tout ce qu'il avait promis à son général. César l'avait rencontré le premier en sortant du camp; et l'ayant salué par son nom, il lui demanda ce qu'il pensait de la bataille. Crassianus, lui tendant la main : « César, lui dit-il, vous la ga-« gnerez avec gloire, et vous me louerez au-« jourd'hui mort ou vif. » Il se souvenait de cette parole; et s'élançant le premier hors des rangs, il entraîne avec lui plusieurs de ses camarades, et se précipite au milieu des ennemis. On en vint là tout de suite aux épées, et le combat y fut sanglant. Crassianus poussait toujours en avant et faisait main-basse sur tous ceux qui lui résistaient; mais enfin un soldat ennemi, l'attendant de pied ferme, lui enfonce son épée dans la bouche avec tant de force, que la pointe sortit par la nuque du cou. Crassianus tomba mort, mais le combat se soutint en cet endroit avec un égal avantage. Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre, pour voir ce que ferait sa cavalerie, et par là il perdit un temps précieux. Déjà cette cavalerie étendait ses escadrons afin d'envelopper César, et de repousser sur son infanterie le peu de gens à cheval qu'il avait. Mais César ayant élevé le signal dont il était convenu, ses cavaliers s'ouvrent,

et les cohortes qu'il avait cachées derrière sa dixième légion, au nombre de trois mille hommes, courent au devant de la cavalerie de Pompée, pour l'empêcher de les tourner, la joignent de près, et dressant la pointe de leurs javelots, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils portent leurs coups au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat, et qui s'attendaient encore moins à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'ont pas le courage de soutenir les coups qu'on leur porte aux yeux ; ils détournent la tête, se couvrent le visage avec les mains, et prennent honteusement la fuite. Les soldats de César ne daignent pas même les poursuivre, et courent charger l'infanterie de cette aile qui, dénuée de sa cavalerie, était facile à envelopper : ils la prennent en flanc pendant que la dixième légion la chargeait de front. Elle ne soutint pas longtemps ce double choc ; et se voyant elle-même enveloppée, au lieu de tourner les ennemis, comme elle l'avait espéré, elle abandonna le champ de bataille. Pompée, voyant la poussière que cette fuite faisait élever, se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il n'est pas facile de conjecturer quelle fut sa pensée dans ce moment ; mais il eut l'air d'un homme frappé tout à coup de vertige et qui a perdu le sens :

oubliant qu'il était le grand Pompée, il se retire à petits pas dans son camp, sans rien dire à personne, parfaitement semblable à Ajax, de qui Homère dit :

> Mais dans ce même instant le souverain des dieux
> Au cœur du fier Ajax lance du haut des cieux
> La crainte et la terreur : tout à coup il s'arrête,
> S'éloigne, mais sans fuir, tourne souvent la tête;
> Et de son bouclier couvrant son large dos,
> Fixe les ennemis, se retire en héros.

LXXVII. Pompée entre de même dans sa tente, et s'y asseoit en silence, jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivaient les fuyards, étant arrivés à ses retranchemens, il s'écrie : « Quoi ! jusque dans mon camp ? » et, sans ajouter un mot de plus, il se lève, prend une robe convenable à sa fortune présente, et sort sans être vu de personne. Ses autres légions ayant aussi pris la fuite, les ennemis s'emparent du camp, où ils font un grand carnage des valets et des soldats qui étaient restés pour le garder. Car de ceux qui combattirent il n'y en eut, au rapport d'Asinius Pollion, qui était à cette bataille, dans l'armée de César, que six mille de tués. Après que le camp eut été forcé, on vit jusqu'à quel point les ennemis avaient porté la folie et la légèreté : toutes les tentes étaient couronnées de myrtes, les lits cou-

verts d'étoffes précieuses, les tables chargées de vaisselle d'argent et d'urnes pleines de vin; tout annonçait l'appareil d'une fête et les dispositions d'un sacrifice, plutôt que les préparatifs d'un combat : tant, en partant pour l'armée, ils avaient été séduits par les plus vaines espérances, et remplis d'une folle témérité! Quand Pompée, qui n'avait avec lui que très peu de personnes, se fut un peu éloigné du camp, il quitta son cheval; et ne se voyant pas poursuivi, il marcha lentement, tout entier aux réflexions qui devaient naturellement occuper un homme accoutumé depuis trente-quatre ans à tout subjuguer, et qui dans sa vieillesse faisait la première expérience de la déroute et de la fuite. Il se demandait à lui-même comment une gloire et une puissance qui s'étaient toujours accrues par tant de combats et de victoires avaient pu s'évanouir en une heure; comment, après s'être vu naguère environné de tant de milliers de gens de pied et de cavaliers, et escorté de flottes nombreuses, il était maintenant si faible, et réduit à un équipage si simple, que les ennemis mêmes qui le cherchaient ne pouvaient le reconnaître. Il passa la ville de Larisse sans s'y arrêter, et entra dans la vallée de Tempé, où, pressé par la soif, il se jeta le visage contre terre et but dans la rivière. Après

s'être relevé, il traversa la vallée, et se rendit au bord de la mer. Il passa la nuit dans une cabane de pêcheur, et dès le point du jour montant dans un bateau de rivière, avec les personnes de condition libre qui l'avaient accompagné, il ordonna aux esclaves de se rendre auprès de César et de ne rien craindre.

LXXVIII. Il cotoyait le rivage, lorsqu'il aperçut un grand vaisseau de charge prêt à lever l'ancre; il avait pour patron un Romain qui n'avait jamais eu de rapport avec Pompée, et qui ne le connaissait que de vue; il s'appelait Péticius. La nuit précédente Pompée lui avait apparu en songe, non tel qu'il l'avait souvent vu, mais s'entretenant avec lui dans un état d'humiliation et d'abattement. Péticius, comme il est ordinaire à des gens désœuvrés, quand ils ont eu des songes sur quelques objets importans, racontait le sien aux passagers, et tout à coup un des matelots lui dit qu'il apercevait un bateau de rivière qui venait à eux en forçant de rames, et des hommes qui faisaient signe avec leurs robes en leur tendant les mains. Péticius s'étant levé, reconnut d'abord Pompée, tel qu'il l'avait vu en songe, et se frappant la tête de douleur, il ordonna aux matelots de descendre l'esquif; en même temps il tendit la main à Pompée, en l'appelant par son nom; et conjec-

tura, par l'état dans lequel il le voyait, le changement de sa fortune. Aussi, sans attendre de sa part ni prière, ni discours, le reçut-il dans son vaisseau, et avec lui tous ceux que voulut Pompée, entre autres les deux Lentulus et Favonius. Il mit aussitôt à la voile. Peu de temps après ils virent sur le rivage le roi Déjotarus, qui faisait des signes pour être aperçu d'eux; et ils le reçurent dans leur vaisseau. Quand l'heure du repas fut venue, le patron lui-même l'apprêta avec les provisions qu'il avait; et Favonius, voyant que Pompée, faute de domestiques, ôtait lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le mit dans le bain et le frotta d'huile. Depuis ce moment il ne cessa d'en avoir soin et de lui rendre tous les services qu'un esclave rend à son maître, jusqu'à lui laver les pieds et lui préparer ses repas. Quelqu'un voyant avec quelle noblesse et quelle simplicité éloignée de toute affectation il s'acquittait de ce service, s'écria :

Grands Dieux! comme tout sied aux âmes généreuses!

LXXIX. Pompée ayant passé devant Amphipolis, fit voile de là vers Mitylène (37) pour y prendre Cornélie et son fils. Lorsqu'il eut jeté l'ancre devant l'île, il envoya à la ville un cour

rier, non tel que Cornélie l'attendait, après les nouvelles agréables qui lui avaient été annoncées de vive voix et par écrit, et qui lui faisaient espérer que la victoire de Dyrrachium ayant terminé la guerre, Pompée n'aurait plus eu qu'à poursuivre César. Le courrier la trouvant toute pleine de cette espérance, n'eut pas la force de la saluer ; mais lui faisant connaître l'excès de ses malheurs, plus par ses larmes que par ses paroles, il lui dit de se hâter, si elle voulait voir Pompée sur un seul vaisseau, qui même ne lui appartenait pas. A cette nouvelle, Cornélie se jette à terre et y reste longtemps, l'esprit égaré, sans proférer une seule parole. Revenue à elle-même avec peine, et sentant que ce n'était pas le moment des gémissemens et des larmes, elle traverse la ville et court au rivage. Pompée alla au devant d'elle et la reçut dans ses bras prête à s'évanouir : « O mon époux ! lui dit-elle, ce n'est pas ta « mauvaise fortune, c'est la mienne qui t'a ré- « duit à une seule barque ; toi qui, avant que « d'épouser Cornélie, voguais sur cette mer « avec cinq cents voiles ! Pourquoi venir me « chercher ? Que ne m'abandonnais-tu à ce fu- « neste destin, qui seul attire sur toi tant de « calamités ? Quel bonheur pour moi si j'avais « pu mourir avant que d'apprendre la mort de

« Publius Crassus, mon premier mari, qui a « péri par la main des Parthes ! ou que j'aurais « été sage si, après sa mort, j'avais quitté la « vie, comme j'en avais d'abord le dessein ! Je « ne l'ai donc conservée que pour faire le mal- « heur du grand Pompée ! » Telles furent, dit-on, les paroles de Cornélie à son mari. « Cor- « nélie, lui répondit Pompée, tu n'avais connu « encore que les faveurs de la fortune; et c'est « sans doute leur durée au delà du terme ordi- « naire, qui fait aujourd'hui ton erreur. Mais « puisque nous sommes nés mortels, il faut sa- « voir supporter les disgraces et tenter encore « la fortune ; ne désespérons pas de revenir de « mon état présent à ma grandeur passée, com- « me de ma grandeur je suis tombé dans l'état « où tu me vois. »

LXXX. Cornélie fit venir de Mitylène ses domestiques et ses effets les plus précieux; les Mityléniens vinrent saluer Pompée, et le prièrent d'entrer dans leur ville; mais il le refusa et leur dit de se soumettre au vainqueur avec confiance : « Car, ajouta-t-il, César est bon et « clément. » Se tournant ensuite vers le philosophe Cratippe, qui était descendu de Mitylène pour le voir, il se plaignit de la Providence divine, et témoigna quelques doutes sur son existence. Cratippe, en paraissant entrer

dans ses raisons, tâchait de le ramener à de meilleures espérances; il craignait sans doute de se rendre importun en le contredisant mal à propos. Car, aux doutes que Pompée élevait sur la Providence, Cratippe pouvait répondre, en lui montrant que dans le désordre où la république était tombée elle avait besoin d'un gouvernement monarchique. Il aurait pu lui dire encore : « Comment et à quelle marque « pourrions-nous croire, Pompée, que si la « victoire s'était déclarée en votre faveur vous « auriez usé mieux que César de votre fortune? » Mais laissons-là ces questions comme toutes celles qui regardent les dieux.

LXXXI. Pompée ayant pris sur son vaisseau sa femme et ses amis, continua sa route sans s'arrêter ailleurs que dans les ports, quand le besoin de faire de l'eau et de prendre des vivres le forçait de relâcher. La première ville où il descendit fut Attalie (38) dans la Pamphylie. Il y arriva quelques galères qui venaient de Cilicie, et il parvint à rassembler quelques troupes; il eut même bientôt auprès de lui jusqu'à soixante sénateurs; et ayant appris que sa flotte n'avait reçu aucun échec; que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats de la déroute de Pharsale, était passé en Afrique, il se plaignit à ses amis, et se fit à lui-même les plus

vifs reproches, de s'être laissé forcer à combattre avec sa seule armée de terre, sans employer ses troupes de mer, qui faisaient ses principales forces, ou du moins de ne s'être pas fait comme un rempart de sa flotte, qui, en cas d'une défaite sur terre, lui aurait fourni une autre armée si puissante, si capable de résister à l'ennemi. Il est vrai que la plus grande faute de Pompée, comme la ruse la plus habile de César, fut d'avoir placé le lieu du combat si loin du secours que Pompée pouvait tirer de sa flotte. Cependant celui-ci, forcé de tenter quelque entreprise avec les faibles ressources qui lui restaient, envoya ses amis dans quelques villes, alla lui-même dans d'autres, pour demander de l'argent et équiper des vaisseaux; mais craignant qu'un ennemi aussi prompt et aussi actif que César ne vînt subitement lui enlever tous les préparatifs qu'il aurait pu faire, il examinait quelle retraite, quel asile, il pouvait espérer dans sa fortune présente.

LXXXII. Après en avoir délibéré avec ses amis, il ne vit aucune province de l'empire où il pût se retirer en sûreté. Entre les royaumes étrangers, il ne voyait que celui des Parthes, qui, pour le moment, fût le plus propre à les recevoir, à protéger d'abord leur faiblesse, en-

suite à les remettre en pied, et à les renvoyer avec des forces considérables. La plupart de ses amis penchaient pour l'Afrique et pour le roi Juba; mais Théophane de Lesbos représenta que ce serait la plus grande folie de laisser là l'Égypte, qui n'était qu'à trois journées de navigation, dont, à la vérité, le roi Ptolémée sortait à peine de l'enfance, mais devait à Pompée tant de reconnaissance pour les services et les témoignages d'amitié que son père en avait reçus, et d'aller se jeter entre les mains des Parthes, la plus perfide de toutes les nations : « Serait-il raisonnable, ajouta-t-il, que Pompée, « qui refuse d'être le second après un Romain « dont il a été le gendre, pour être le premier « de tous les autres, qui ne veut pas faire l'é- « preuve de la modération de César, allât livrer « sa personne à un Arsace (39), qui n'a jamais « pu avoir en sa puissance Crassus vivant? mè- « nerait-il une jeune femme du sang des Sci- « pion au milieu de ces barbares qui ne me- « surent leur pouvoir que sur la licence qu'ils « prennent d'assouvir leurs passions brutales? « et quand elle ne devrait en recevoir aucun « outrage, ne serait-il pas indigne d'elle d'être « seulement exposée au soupçon d'en avoir « souffert, par cela seule qu'elle aurait été avec « des hommes capables de le faire? » Cette der-

nière raison fut, dit-on, la seule qui détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate, si toutefois ce fut la réflexion de Pompée, et non pas son mauvais génie, qui lui fit prendre l'autre route. L'avis de se retirer en Égypte ayant donc prévalu, il partit de Cypre avec sa femme sur une galère de Séleucie; les autres personnes de sa suite montaient, ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands; la traversée fut heureuse. En arrivant en Égypte, il apprit que Ptolémée était à Péluse (40) avec son armée, et qu'il faisait la guerre à sa sœur; il se mit en chemin pour s'y rendre, et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée, et de lui demander un asile dans ses états.

LXXXIII. Ptolémée était extrêmement jeune; mais Pothin (41) qui exerçait sous son nom toute l'autorité, assembla sur-le-champ un conseil des principaux courtisans, qui tous n'avaient d'autre pouvoir que celui qu'il voulait bien leur communiquer, et leur ordonna de dire chacun son avis. Il était déjà bien humiliant pour le grand Pompée que son sort dépendît de la délibération d'un Pothin, valet-de-chambre du roi, d'un Théodote de Chio, gagé par le prince pour lui enseigner la réthorique, et de l'Égyptien Achillas : car ces trois hom-

mes, pris entre les valets-de-chambre du roi, et parmi ceux qui l'avaient élevé, étaient ses principaux ministres : voilà le conseil dont Pompée, arrêté à l'ancre loin du rivage, attendait la décision, lui qui n'avait pas cru qu'il fût de sa dignité de devoir sa vie à César. Les opinions furent tellement opposées, que les uns voulaient qu'on renvoyât Pompée, les autres qu'on le reçût; mais Théodote, pour faire parade de son art de rhéteur, soutint qu'il n'y avait de sûreté dans aucun de ces deux avis; que recevoir Pompée, c'était se donner César pour ennemi, et Pompée pour maître; que si on le renvoyait, il pourrait le faire repentir un jour de l'avoir chassé, et César de l'avoir obligé de le poursuivre; le meilleur parti était donc de le recevoir et de le faire périr : par là ils obligeraient César, sans avoir à craindre Pompée : « Car, ajouta-t-il en souriant, un mort « ne mord pas. »

LXXXIV. Tout le conseil adopta cet avis, et Achillas ayant été chargé de l'exécution, prit avec lui deux Romains nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois, l'un chef de bande, et l'autre centurion sous Pompée. Il y joignit trois ou quatre esclaves et se rendit avec cette suite à la galère de Pompée, où les principaux d'entre ceux qui l'avaient accompagné

s'étaient rassemblés pour voir quel serait le succès de son message. Lorsque au lieu d'une réception magnifique et digne d'un roi, tel que Théophane en avait donné l'espérance, ils ne virent que ce petit nombre d'hommes qui venaient dans un bateau de pêcheurs, ce mépris affecté leur parut suspect, et ils conseillèrent à Pompée de gagner le large pendant qu'ils étaient encore hors de la portée du trait. Cependant le bateau s'étant approché, Septimius se leva le premier, et saluant Pompée en sa langue, il lui donna le titre d'impérator. Achillas l'ayant salué en langue grecque, l'invita à passer dans sa barque, parce que la côte était trop vaseuse, et que la mer, hérissée de bancs de sable, n'avait pas de profondeur pour sa galère. On voyait en même temps armer des vaisseaux du roi, et des soldats se répandre sur le rivage : ainsi la fuite devenait impossible à Pompée, quand même il aurait changé d'avis; d'ailleurs, montrer de la défiance, c'était fournir aux assassins l'excuse de leur crime. Après avoir embrassé Cornélie, qui pleurait déjà sa mort, il ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Seyné, de monter les premiers dans la barque; et voyant Achillas lui tendre la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son

son fils, et leur dit ces vers de Sophocle :

> Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
> Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque.

LXXXV. Il y avait loin de sa galère au rivage ; et comme dans le trajet aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon ami, lui dit-il, me trompé-« je, ou n'as-tu pas fait autrefois la guerre « avec moi ? » Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence, et Pompée prenant des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarquement de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe son affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps; et

aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage; et, sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et fut tué le lendemain du jour de sa naissance. A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage; et levant les ancres, ils prirent précipitamment la fuite, poussés par un vent fort qui les prit en poupe; les Egyptiens qui se disposaient à les poursuivre renoncèrent à leur dessein. Les assassins coupèrent la tête à Pompée, et jetèrent hors de la barque le corps tout nu, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

LXXXVI. Après qu'ils s'en furent rassasiés, Philippe, qui ne l'avait point quitté, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute d'autre vêtement, de sa propre tunique, et ramassa sur le rivage quelques débris d'un bateau de pêcheur, presque pourris de vétusté, mais qui suffirent pour composer un bûcher à un corps nu qui n'était pas même entier. Pendant qu'il rassemblait ces restes pour les porter

sur le bûcher, un Romain déjà vieux, qui dans sa jeunesse avait fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : « Qui es-tu, « mon ami, lui dit-il, toi qui te disposes à faire « les obsèques du grand Pompée? » Philippe lui ayant répondu qu'il était son affranchi : « Tu n'auras pas seul cet honneur, reprit le « vieillard : conduit ici par un hasard favorable, « je m'associerai à cette pieuse cérémonie. Je « n'aurai pas à me plaindre en tout de mon sé- « jour dans une terre étrangère, puisque après « tant de malheurs j'éprouve la consolation « de toucher et d'enterrer le corps du plus grand « capitaine que les Romains aient eus. » Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain Lucius Lentulus, qui ignorait ce qui s'était passé, et qui, venant de Cypre, rangeait la côte d'Egypte, vit le feu du bûcher, et tout auprès Philippe qu'il ne reconnut pas : « Quel « est celui, dit-il en lui-même, qui est venu « terminer ici sa destinée, et s'y reposer de ses « travaux? » Un moment après jetant un profond soupir : « Hélas! dit-il, c'est peut-être « toi, grand Pompée! » Lentulus ayant débarqué bientôt après, fut pris et tué. Ainsi finit le grand Pompée.

LXXXVII. César ne fut pas long-temps sans se rendre en Egypte, et trouva ce royaume

agité des plus grands troubles; quand il vit la tête de Pompée, il ne put soutenir la vue du scélérat qui la lui présentait, et se détourna avec horreur. On lui remit son cachet qu'il reçut en pleurant; il avait pour empreinte un lion qui tient une épée. Il fit mettre à mort Achillas et Pothin : le roi Ptolémée, défait dans un combat près du Nil, disparut et ne fut pas retrouvé depuis. Théodote le sophiste se déroba à la vengeance de César : ayant trouvé moyen de s'enfuir d'Egypte, il fut long-temps errant, réduit à la dernière misère et détesté de tout le monde. Mais dans la suite, Marcus Brutus, après avoir tué César, et s'être rendu le maître en Asie, y découvrit Théodote, et le fit expirer au milieu des tourmens les plus cruels. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans un tombeau à sa maison d'Albe.

---

## PARALLÈLE

# D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.

I. Après avoir écrit les vies d'Agésilas et de Pompée, faisons le parallèle de ces deux grands hommes, et parcourons rapidement les différences qu'ils ont entre eux. La première, c'est que Pompée parvint à la puissance et à la gloire par les voies les plus légitimes ; il s'éleva de lui-même, et par ses exploits il fut d'un grand secours à Sylla pour délivrer l'Italie des tyrans qui l'opprimaient; Agésilas au contraire employa, pour parvenir au trône, des moyens également réprouvés des dieux et des hommes : il fit déclarer bâtard Léothychidas, qu'Agis, frère d'Agésilas, avait reconnu pour son fils légitime ; et il tourna en plaisanterie l'oracle de la Pythie, sur le règne boiteux de Sparte (42). La seconde différence, c'est que Pompée ne cessa point d'honorer Sylla pendant sa vie; après sa mort, il lui fit rendre, malgré l'opposition de Lépidus, les honneurs de la sépulture, et maria sa propre fille à Fautus, fils de Sylla ; au contraire, Agé-

silas, sur le plus frivole prétexte, rompit avec Lysandre, et le traita indignement. Cependant Pompée n'avait pas moins fait pour Sylla que Sylla n'avait fait pour Pompée; au lieu que Lysandre avait mis Agésilas sur le trône de Sparte, et lui avait procuré le commandement de toute la Grèce. La troisième différence, c'est que Pompée ne commit d'injustice dans le gouvernement que par une suite des alliances qu'il avait contractées : il ne le fit le plus souvent que pour les intérêts de ses beau-pères, Scipion et César. Agésilas, en sauvant Sphodrias qui méritait la mort pour son entreprise contre Athènes, n'eut d'autre motif que de favoriser la passion de son fils. Quand il mit tant de zèle à défendre Phébidas qui avait violé la paix faite avec les Thébains, il le fit évidemment en faveur du crime même. En un mot, tous les maux que Pompée fut accusé d'avoir fait aux Romains par mauvaise honte, ou par ignorance, Agésilas les fit aux Lacédémoniens par une suite de sa colère et de son opiniâtreté, qui seules le portèrent à allumer la guerre contre les Thébains.

II. S'il faut attribuer à la fortune les fautes de l'un et de l'autre, on peut dire que les Romains ne devaient pas s'attendre à celles de Pompée; et qu'Agésilas ne permit pas aux Lacédémoniens d'éviter celles dont les menaçait ce rè-

gne boiteux contre lequel ils avaient été prévenus. En effet, Léothychidas eût-il été mille fois plus étranger et bâtard, la famille des Eurytionides aurait pu facilement donner à Sparte un roi légitime et ferme sur ses deux pieds, si Lysandre, pour favoriser Agésilas, n'eût jeté à dessein de l'obscurité sur le sens de l'oracle. Le remède qu'Agésilas suggéra, après la bataille de Leuctres, en conseillant aux Spartiates, qui ne savaient comment punir les fuyards, de laisser dormir les lois ce jour-là, est, il faut l'avouer, une invention politique toute nouvelle, et la vie de Pompée n'a point d'action qu'on puisse lui comparer. Au contraire, ce dernier, pour montrer à ses amis toute l'étendue de son pouvoir, viole les lois qu'il avait lui-même établies. Mais Agésilas, réduit à la nécessité de les violer pour sauver ses concitoyens, sait trouver un moyen de conserver les lois sans sévir contre les coupables. Je mets encore au nombre des vertus politiques d'Agésilas, cette preuve incomparable de soumission qu'il donne aux éphores, lorsque, sur une scytale de ces magistrats, il abandonne à l'instant même ses conquêtes en Asie, loin d'imiter Pompée, qui fait des services qu'il avait rendus à son pays, les instrumens de sa propre grandeur. Agésilas, pour l'intérêt de sa patrie, sacrifie une puissance et une gloire que

personne, avant et après lui, n'égala jamais, si l'on excepte Alexandre-le-Grand.

III. Mais pour considérer ce parallèle sous un autre rapport, celui de leurs expéditions et de leurs exploits, je ne crois pas que Xénophon lui-même voulût mettre en comparaison les faits militaires d'Agésilas avec la grandeur des armées que Pompée a conduites, avec le grand nombre de batailles qu'il a gagnées et des trophées qu'il a dressés; quoique d'ailleurs on ait permis à cet historien, comme une récompense singulière de toutes ses belles qualités, de dire et d'écrire tout ce qu'il a voulu sur le compte de ce prince. Je crois encore que, sous le rapport de la générosité envers les ennemis, ces deux personnages ont entre eux une grande différence : l'un, pour asservir Thèbes, la métropole de la Béotie, et détruire Messène, une des principales villes de son pays, manqua de ruiner Sparte; du moins il lui fit perdre sa prééminence sur la Grèce. Pompée, après avoir défait les pirates, donna des villes à habiter à ceux qui voulurent changer de profession: et lorsqu'il eut en sa puissance le roi Tigrane, qu'il pouvait attacher à son char de triomphe, il aima mieux en faire un allié du peuple romain, et dit à cette occasion qu'il préférait à la gloire d'un jour la gloire de tous les siècles.

IV. S'il faut adjuger le prix de la vertu guerrière au général qui a fait les plus grands et les plus importans exploits, et qui a donné les conseils les plus utiles, le Spartiate, à cet égard, l'emporte de beaucoup sur le Romain. Il n'abandonna pas Lacédémone, il ne la livra point à l'ennemi, quoiqu'elle fût attaquée par soixante-dix mille hommes, et qu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre de troupes, qui même venaient d'être battues à la journée de Leuctres. Pompée n'a pas plus tôt vu César avec cinq mille trois cents hommes seulement, maître d'une ville d'Italie, que la frayeur le fait sortir de Rome, soit qu'il ait fui honteusement devant une poignée de soldats, ou qu'il s'en soit exagéré le nombre. Il emmène sa femme et ses enfans, et laisse ceux des autres citoyens privés de toute défense, tandis qu'il devait ou vaincre en combattant pour sa patrie, ou recevoir la loi d'un vainqueur, son concitoyen et son allié. Ainsi ce même homme à qui il n'avait pu se résoudre de prolonger le commandement dans les Gaules, et d'accorder un second consulat, il lui donne lieu, en le laissant maître de Rome, de dire à Métellus qu'il le regardait comme son prisonnier de guerre, lui et tous les autres Romains.

V. Un des premiers talens d'un général d'armée, c'est de savoir forcer les ennemis à com-

battre quand il est le plus fort, et de ne jamais s'y laisser forcer quand il est le plus faible; Agésilas, qui sut pratiquer également l'un et l'autre, fut toujours invincible. César ne risqua jamais non plus contre Pompée un genre de combat où il était inférieur en forces; il sut le contraindre à combattre sur terre, où il était lui-même supérieur, et à mettre toute sa fortune au hasard d'une bataille, qui en un instant rendit César maître de tout l'argent de son ennemi, de ses provisions et de la mer, dont Pompée eût conservé l'empire s'il eût évité le combat. La justification qu'on croit la meilleure en faveur d'un si grand général est précisément la plus grave accusation qu'on puisse faire contre lui. Qu'un jeune chef d'armée sans expérience, troublé par les plaintes et les clameurs de ses troupes, par les reproches de mollesse et de lâcheté qu'on lui fait, se laisse entraîner hors des résolutions les plus sages et les plus sûres qu'il a formées, cette faiblesse est possible et même pardonnable; mais le grand Pompée, dont les Romains appelaient le camp leur patrie, et la tente leur sénat, regardant comme des déserteurs et des traîtres les préteurs et les consuls qui étaient restés à Rome à la tête du gouvernement; ce Pompée, qu'on n'avait jamais soumis au commandement d'un autre, qui n'avait ja-

mais eu dans ses campagnes d'autre chef que lui-même, et qui les avait toutes faites avec succès, peut-on lui pardonner d'avoir cédé aux railleries d'un Favonius et d'un Domitius? d'avoir été vaincu par la honte d'être appelé un nouvel Agamemnon? de s'être laissé presque forcer par des motifs si frivoles à hasarder une bataille qui devait décider de l'empire et de la liberté de Rome?

VI. S'il ne considérait que la honte du moment il devait dès le commencement de la guerre faire tête à César, et combattre pour la défense de Rome; ou après avoir prétendu imiter dans sa fuite le stratagème de Thémistocle, il ne fallait pas ensuite se croire déshonoré, en différant de livrer bataille dans la Thessalie. La plaine de Pharsale n'était pas un théâtre ou une arène que les dieux eussent fixée à ces deux rivaux; il n'y avait pas été appelé par un héraut, pour descendre dans la lice, sous peine, s'il refusait, d'abandonner la couronne à un autre. Il avait assez d'autres plaines; il avait des milliers de villes, ou plutôt la terre entière; et l'empire de la mer, que lui assurait sa flotte, lui laissait la liberté du choix, s'il avait voulu imiter Fabius Maximus, Marius ou Lucullus, ou Agésilas lui-même, qui n'eut pas de moindres assauts à soutenir à Sparte lorsqu'on vou-

lait le forcer d'aller combattre contre les Thébains pour la défense de son pays ; ni moins de reproches et de calomnies à essuyer en Égypte, par la folie du roi, lorsqu'il conseillait à ce prince de ne rien entreprendre. En suivant ainsi les résolutions sages qu'il avait prises dès son arrivée en Égypte, non seulement il sauva les Égyptiens malgré eux-mêmes, et conserva seule la ville de Sparte dans une secousse si violente, mais encore il éleva dans sa patrie un trophée de sa victoire sur les Thébains ; et en ne se laissant pas contraindre de courir à une perte certaine, il fit gagner aux Spartiates une seconde bataille. Aussi, Agésilas fut-il enfin loué par ceux mêmes qu'il n'avait sauvés qu'en leur résistant avec force ; et Pompée, qui fit une si grande faute en cédant à la volonté d'autrui, eut pour accusateurs ceux dont il avait suivi les conseils. On dit, il est vrai, qu'il fut trompé par Scipion son beau-père, qui, pour s'approprier les sommes immenses qu'il avait apportées d'Égypte les cacha, et pressa Pompée de donner la bataille, en lui disant qu'il manquait d'argent. Mais quand cela serait vrai, un général devait-il se laisser ainsi induire en erreur, ou, après avoir été trompé si facilement, exposer au plus grand danger la fortune publique ?

Ces divers traits font assez connaître le caractère de l'un et de l'autre.

VII. Maintenant, pour parler de leur voyage d'Égypte, Pompée fut forcé de le faire pour se dérober à ses ennemis par la fuite. Agésilas le fit sans nécessité, par le motif peu honnête d'y amasser de l'argent, et d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs avec celui qu'il gagnerait en servant les barbares. D'ailleurs, le reproche que nous faisons aux Égyptiens, par rapport à Pompée, les Égyptiens le font de leur côté à Agésilas : car Pompée fut cruellement trompé pour s'être fié aux Égyptiens, et Agésilas, à qui les Égyptiens avaient donné toute leur confiance, les abandonna et passa dans le parti opposé à ceux qu'il était venu secourir.

---

# NOTES

# SUR POMPÉE.

---

(1) Lucius Marcius Philippus, beau-père d'Auguste, dont il avait épousé la mère, Attia, fut un des meilleurs orateurs de son temps.

(2) Le Picenum, en latin *ager picenus*, et aujourd'hui la Marche d'Ancône, est au nord-est de Rome, sur la côte de la mer Adriatique.

(3) Oppius est regardé par quelques critiques comme l'auteur des guerres d'Alexandrie, d'Afrique, d'Espagne, et des derniers livres de la guerre des Gaules, qui sont attribués par d'autres à Hirtius; mais on convient assez généralement que la guerre d'Espagne est d'Oppius. Il fut lieutenant de César, et écrivit aussi des Vies des grands hommes, entre autres celles de Marius, de Pompée et du premier Scipion l'Africain; Aulugelle rapporte plusieurs choses de cette dernière. Suétone, dans la Vie de César, le compte parmi les principaux amis du dictateur; et pour montrer combien il était porté pour lui, il dit qu'Oppius avait composé un traité exprès pour prouver que Césarion n'était pas fils de César, comme Cléopâtre l'assurait.

(4) Utique, ville de la Libye, ou Afrique Mineure, aujourd'hui Bizerte, ville maritime de l'Afrique méridionale, est fameuse par la mort volontaire que s'y donna Caton, qui de là reçut le nom d'Utique.

(5) Marcus Emilius Lépidus, que Pompée fit nom-

mer consul avec Q. Lutatius Catulus, l'an de Rome 676.

(6) Mutine, ville située entre les fleuves Scultenna, à droite, et Gabellus à gauche, dans la partie de l'Italie appelée Gaule Cispadane, c'est-à-dire en de-çà du Pô, par rapport à Rome.

(7) Lauron, ville de l'Espagne Tarraconnaise.

(8) Le fleuve Sucron, aujourd'hui le Xucar, arrose la Castille et l'Aragon, autrefois occupés par les Celtibériens.

(9) Ce fut Lucius Aurélius Cotta qui, dans sa préture, porta cette loi. Plutarque dit que les jugemens furent de nouveau transférés aux chevaliers, parce que, cinquante-trois ans auparavant, Caïus Gracchus avait déjà transporté ce droit au second ordre de l'état, qui en fut ensuite dépouillé par Sylla.

(10) Didyme est un canton du territoire de Milet, ville située sur la côte de l'Asie, appelée Ionie, où était un temple fameux consacré à Jupiter et à Apollon; et, à cause de cela peut-être, nommé Didyméen, parce que Didyme, en grec, signifie deux. Claros, île de la mer Ionienne, fameuse par son temple d'Apollon. Samothrace est une île de la mer Egée, au-dessous de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Ebre.

(11) Hermione et Epidaure sont deux villes de l'Argolide. L'isthme dont il est parlé tout de suite est celui de Corinthe. Ténare était un promontoire du Péloponèse, entre ceux de Malée et de Coryphase, c'est-là que les anciens plaçaient un des gouffres par où l'on descendait aux enfers. Calaurie, petite île à environ trente stades (une lieue et demie) de celle de Crète. Actium, sur le golfe d'Ambracie, au nord-ouest de l'Acarnanie. Leucade est une petite île le long des côtes de l'Acarnanie, très connue par son promontoire. Samos, ville célèbre sur les côtes de

l'Ionie. Au lieu de Lacinie, on lit dans le texte Lucanie ; c'est une altération de copiste : aucun ancien ne fait mention d'un temple de Junon en Lucanie, et tous parlent d'un temple fameux de Junon surnommée Lacinienne à cause du promontoire Lacinium, où elle était en grande vénération. Sur ce côté de l'Italie qui regarde la mer Ionienne, il y a trois promontoires fameux : au midi est le Zephyrien, au nord l'Iapigyen, dans le milieu le Lacinium.

(12) Il ne s'agit point ici du mont Olympe entre la Thessalie et la Macédoine, montagne si célèbre chez les poètes qui en avaient fait le séjour des dieux. Il y a eu plusieurs autres montagnes et villes de ce nom. Comme ces pirates habitaient la Cilicie, il est probable que c'est celle dont parle Strabon, et qu'il place dans la Lycie.

(13) Le culte de Mithrès, qu'on croit communément être le soleil, paraît avoir pris son origine en Perse, d'où il se répandit dans le reste du monde.

(14) M. Antonius, envoyé proconsul en Cilicie, l'an de Rome 652, fut consul trois ans après avec A. Posthumius Albinus ; c'était l'aïeul de Marc-Antoine le triumvir, et un des plus célèbres orateurs que Rome eût encore eus.

(15) Ville maritime de la Cilicie, à l'entrée de la Pamphilie, sur un roc escarpé.

(16) Soli, ville de la Cilicie, près de l'embouchure du Cydnus, fut appelée depuis Pompéiopolis.

(17) La Sophène, située au nord de la Comagène et de la Mésopotamie, était enfermée par une partie du mont Taurus, appelée l'Anti-Taurus.

(18) Les monts Moschiques sont une longue chaîne de montagnes situées au delà de l'Euphrate, à la

suite de l'Anti-Taurus, et qui embrasse toute l'Arménie jusqu'à l'Ibérie et l'Albanie.

(19) Ce Bosphore n'est pas celui de Thrace, mais le Bosphore Cimmérien qui réunit les Palus-Méotides avec le Pont-Euxin, et sépare la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée, de la Sarmatie d'Asie, maintenant la Circassie, et les pays voisins.

(20) Le fleuve Abas coule des montagnes d'Albanie, et se jette dans la mer Caspienne.

(21) Les Elymiens ou Elyméens étaient des peuples d'une province d'Assyrie, voisins des Mèdes.

(22) C'était l'usage des rois d'Orient de donner à ceux de leurs amis qu'ils voulaient honorer, un des plus beaux chevaux de leur écurie, aussi richement enharnachés que ceux qu'ils montaient eux-mêmes. L'histoire de Mardochée, dans le livre d'Esther, en est une preuve.

(23) La Péonie faisait partie de la Macédoine; quelques critiques proposent de lire la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie.

(24) Hermagoras, suivant Quintilien, florissait quelque temps après Aristote et Théophraste, dont il suivit l'école. Il avait écrit sur la rhétorique, et avait réduit l'invention à quelques chefs généraux; ce que Posidonius n'approuvait pas. Posidonius était d'Apamée en Syrie, et fut maître de Cicéron; il faut le distinguer de Posidonius d'Alexandrie, disciple de Zénon, et qui était mort long-temps auparavant.

(25) Les Belges occupaient ce qu'on a appelé depuis les Pays-Bas; les Suèves, qui du temps de César étaient les peuples les plus considérables de la Germanie, habitaient au-delà de l'Elbe. Les Bretons sont ici les Anglais : ce nom n'avait pas encore été donné à la partie de la France appelée Bretagne.

(26) On sait qu'à Rome, toutes les fois que le peuple était assemblé pour donner ses suffrages, il suffisait que le consul ou un autre magistrat dît qu'il avait vu une augure défavorable, pour faire rompre aussitôt l'assemblée; ainsi on avait toujours un prétexte pour empêcher tout ce qui déplaisait.

(27) Les Romains divisaient l'Espagne en citérieure et ultérieure; c'était le fleuve de l'Ebre qui faisait ce partage.

(28) Ce Scipion était fils de Scipion Nasica; mais il était passé par adoption dans la famille des Métellus, d'où il fut appelé Métellus Scipion.

(29) Une loi défendait aux absens de demander le consulat. Pompée y avait fait ajouter une exception pour ceux à qui on le permettrait nommement, ce qui était rendre la loi inutile.

(30) Paulus était consul avec Claudius Marcellus, l'an de Rome 704. Les 1500 talens que César lui donna valaient sept millions et demi.

(31) Ariminium, aujourd'hui Rimini, ville située sur la mer Adriatique, dans la province d'Ombrie, à l'embouchure de la rivière du même nom, à 58 lieues de Rome. Le Rubicon, dont il est parlé tout de suite, était un peu au-dessus du fleuve Ariminium.

(32) Lucius Volcatius Tullus avait été consul l'an de Rome 688.

(33) Dyrrachium, nommée aussi Epidamne, était dans l'Illyrie; c'est aujourd'hui Durazzo, ville de la Turquie européenne, dans l'Albanie.

(34) Ville de la Macédoine, au pied du mont Bermius.

(35) Oricum, ville d'Epire, sur la mer Ionienne, suivant Etienne de Bysance.

(36) Les Athamanes habitaient un canton de l'Epire

voisin du Pinde. Lesbos, dont il est parlé un peu plus bas, était une île de la mer Egée, près les côtes de la partie d'Asie appelée Eolie, au-dessus de la Troade.

(37) Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Amphipolis, près de l'embouchure du fleuve Strymon.

(38) Ville maritime de la Pamphylie, sur la côte méridionale de l'Asie, regardant presque l'île de Cypre, quoiqu'un peu plus occidentale.

(39) Ce nom d'Arsace était commun à tous les rois des Parthes.

(40) Péluse, sur la mer Méditerranée, à l'embouchure la plus orientale du Nil. Cette sœur, à qui Ptolémée faisait la guerre, était la fameuse Cléopâtre qui devint reine d'Egypte.

(41) Il est appelé ailleurs Photin ; Théodote était un rhéteur plus connu par sa perfidie envers Pompée que par ses talens.

(42) Agésilas était boiteux, et un oracle défendait à Sparte de prendre un roi boiteux. Agésilas, soutenu par Lysandre, prétendait que cet oracle ne devait pas être pris à la lettre, mais dans un sens figuré, et s'entendre d'un roi dont la naissance serait illégitime.

# ALEXANDRE.

## SOMMAIRE.

I. Objet que Plutarque se propose en écrivant les Vies d'Alexandre et de César. II. Premières traditions sur la naissance d'Alexandre. III. Autres traditions. IV. Alexandre vient au monde le jour que le temple d'Éphèse est brûlé. V. Constitution physique d'Alexandre. VI. Qualités morales qu'il montre dans son enfance. VII. Sa première education. VIII. Il dompte le cheval Bucéphale. IX. Aristote est chargé de son éducation. X. Son estime particulière pour les ouvrages d'Homère. XI. Ses premiers exploits. XII. Il se brouille avec son père. XIII. Démarate les réconcilie. Philippe s'oppose au mariage d'Alexandre avec la fille de Pexodorus. XIV. Pausanias assassine Philippe. Conduite d'Alexandre en montant sur le trône. XV. Il soumet les Triballiens et ruine la ville de Thèbes. XVI. Il pardonne à Timoclée et admire sa générosité. XVII. Il se repent d'avoir traité si cruellement les Thébains. XVIII. Son entrevue avec Diogène. XIX. Présages qui précèdent son expédition en Asie. Etat de ses forces à son départ. XX. Sacrifices qu'il fait à Ilium. XXI. Il entreprend le passage du Granique à la vue de Darius. XXII. Clitus lui sauve la vie. Victoire d'Alexandre. XXIII. Suite de cette victoire. Il soumet la Cilicie, la Phénicie et la Pamphylie. XXIV. Il coupe le nœud gordien. Songe de Darius. XXV. Maladie d'Alexandre. Sa confiance en son médecin Philippe.

XXVI. Conversation de Darius avec Amyntas. Bataille d'Issus. XXVII. Mot d'Alexandre en voyant le luxe de Darius. XXVIII. Conduite d'Alexandre envers la mère, la femme et les enfans de Darius. XXIX. Sa continence. XXX. Sa sobriété. Sa manière de vivre ordinaire. XXXI. Il aimait à se vanter et à s'entendre louer. Dépense de sa table. XXXII. Il envoie prendre les richesses que les Perses avaient laissées à Damas, et met le siége devant Tyr. XXXIII. Pendant ce siége il va faire la guerre aux Arabes. XXXIV. Il prend la ville de Tyr. XXXV. Il s'empare de Gaza, et met l'Iliade d'Homère dans un coffre très précieux. XXXVI. Il bâtit Alexandrie. XXXVII. Il va consulter l'oracle de Jupiter-Ammon. XXXVIII. Réponse de l'oracle. XXXIX. Ce qu'il pensait lui-même de sa filiation divine. XL. Il fait celébrer des fêtes et des jeux. XLI. Il refuse les propositions de Darius. XLII. Récit de Tirée à Darius sur la manière dont Alexandre avait traité les princesses captives. XLIII. Combat de deux valets de l'armée, sous les noms d'Alexandre et de Darius. Le dernier combat est livré à Gaugamèle et non à Arbèles. XLIV. Alexandre rejette le conseil de combattre la nuit. Son profond sommeil avant la bataille. XLV. Sa réponse à Parménion, qui lui demandait un renfort pour défendre le bagage. XLVI. Il range ses troupes en bataille. XLVII. Il remporte une victoire complète. XLVIII. Il fait rétablir la ville de Platée. XLIX. Gouffre de naphte auprès d'Ecbatane. L. Digression sur la nature et les propriétés du naphte. LI. Alexandre se rend maître de Suse et de la Perse. LII. Le palais de Xerxès brûlé à l'instigation de la courtisane Thaïs. LIII. Libéralités d'Alexandre. LIV. Avis de sa mère à ce sujet. LV. Il reprend ses officiers sur l'excès de leur luxe. LVI. Amitié affectueuse d'Alexandre. LVII. Tendre intérêt qu'il montre pour ses amis. LVIII. Il poursuit Darius avec la plus grande célérité. LIX. Mort de Darius. LX. Il perd Bucéphale et le retrouve. LXI. Alexandre bat les Scythes. Fable des Amazones. LXII. Il engage ses troupes à poursuivre la con

quête de l'Asie. LXIII. Il s'accommode aux mœurs des barbares, et épouse Roxane. LXIV. Il apaise une querelle d'Héphestion et de Cratère. LXV. Philotas se rend suspect à Alexandre. LXVI. Il recèle la conjuration formée contre Alexandre par Lymnus. LXVII. Mort de Philotas et de Parménion. LXVIII. Présages de la mort de Clitus. LXIX. Propos libres de Clitus contre Alexandre dans l'ivresse. LXX. Meurtre de Clitus. LXXI. Douleur d'Alexandre. Anaxarque le console. LXXII. Dispute entre Anaxarque et Callisthène. LXXIII. Callisthène se rend odieux au roi par son indiscrétion. LXXIV. Les courtisans d'Alexandre l'irritent contre Callisthène. LXXV. Mort de Callisthène et de Démarate. LXXVI. Alexandre, avant de partir pour l'Inde, fait brûler tout le bagage inutile. LXXVII. Divers présages de son expédition. LXXVIII. Il prend la roche de Sisiméthrès. Sa réception aux ambassadeurs des villes du pays. LXXIX. Entrevue d'Alexandre et de Taxile. Cruauté d'Alexandre envers une troupe d'Indiens. LXXX. Il passe l'Hydaspe pour aller attaquer Porus. LXXXI. Il remporte la victoire. LXXXII. Il traite bien Porus. LXXXIII. Les Macédoniens refusent d'aller plus avant dans l'Inde. Monument qu'Alexandre y laisse de son expédition. LXXXIV. Il prend la ville des Malliens. LXXXV. Il fait des présens aux Gymnosophistes, les sages du pays. LXXXVI. Il envoie Onésicritus vers les Brachmanes. LXXXVII. Il va voir l'Océan. LXXXVIII. Pompe bachique avec laquelle il en revient. LXXXIX. Soulèvement dans l'empire d'Alexandre. XC. Il fait mourir celui qui avait violé le tombeau de Cyrus. XCI. Mort de Calanus. XCII. Alexandre épouse Statira. XCIII. Il renvoie, avec de grands présens les Macédoniens hors de service. XCIV. Mort et sépulture d'Héphestion. XCV. Présages qui avertissent Alexandre de ne pas entrer dans Babylone. XCVI. Il devient triste et méfiant. XCVII. Sa superstition. Il tombe malade. XCVIII. Sa mort. XCIX. S'il est vrai qu'il fut empoisonné. . Roxane fait mourir Statira.

I. La vie d'Alexandre, roi de Macédoine, et celle de César, le vainqueur de Pompée, m'offrent un si grand nombre de faits importans, que, pour toute préface à cet ouvrage, je prierai mes lecteurs de ne pas me faire un crime si, au lieu de raconter en détail toutes ces actions célèbres, je me contente d'en rapporter en abrégé la plus grande partie. Je n'écris pas des histoires, mais des Vies; d'ailleurs ce n'est pas toujours dans les actions les plus éclatantes que se montrent davantage les vertus ou les vices des hommes. Une action ordinaire, une parole, un badinage, font souvent mieux connaître le caractère d'un homme que des batailles sanglantes, des siéges et des actions mémorables. Les peintres prennent la ressemblance de leurs portraits dans les yeux et les traits du visage, où le naturel et les mœurs éclatent plus sensiblement; ils soignent beaucoup moins les autres parties du corps. Qu'il me soit de même permis de pénétrer dans les plus secrets replis de l'âme, afin d'y saisir les traits les plus marqués du caractère, et de peindre d'après ces signes la vie de ces deux grands hommes, en laissant à d'autres le détail des combats et des actions les plus éclatantes.

II. Il passe pour constant que du côté pa-

ternel Alexandre descendait d'Hercule par Caranus, et que du côté de sa mère il remontait par Néoptolème jusqu'à Achille. (1) On dit que Philippe étant à Samothrace dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères (2) avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint amoureux. Et après avoir obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un grand coup de tonnerre la foudre était tombée sur elle et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. Philippe, de son côté, quelque temps après son mariage, songea qu'il scellait le sein de sa femme, et que le cachet portait l'empreinte d'un lion (3). Les devins, regardant ce songe comme suspect, conseillèrent à Philippe de veiller avec soin sur sa femme; mais Aristandre de Telmisse (4) dit que ce songe marquait la grossesse de la reine: « car, ajouta-t-il, on ne scelle point des vais-« seaux vides, et Olympias porte dans son sein « un fils qui aura le courage d'un lion. » On vit aussi, pendant qu'Olympias dormait, un dragon étendu auprès d'elle; et l'on prétend que ce fut surtout cette vision qui refroidit l'a-

mour et les témoignages de Philippe, qui depuis n'alla plus si souvent passer la nuit avec elle, soit qu'il craignît de sa part quelques maléfices ou quelques charmes magiques, soit que par respect il s'éloignât de sa couche qu'il croyait occupée par un être divin.

III. On rapporte à ce sujet une autre tradition : les femmes de cette contrée sont, dit-on, sujettes de toute ancienneté à être possédées de l'esprit d'Orphée, et de la fureur divine qu'inspire le dieu Bacchus, d'où leur vient le nom de Clodones et de Mimallones (5) ; elles ont à peu près les mêmes pratiques que les femmes Edoniennes et Thraciennes qui habitent les invirons du mont Hémus. Il semble même que c'est des cérémonies qu'observent ces dernières femmes qu'est dérivé le mot grec Thresculein (*), qui signifie exercer un culte superstitieux. Olympias, plus livrée que les autres femmes à ces superstitions fanatiques, y mêlait des usages encore plus barbares, et traînait souvent après elle, dans les chœurs de danses, des serpens privés, qui, se glissant hors des corbeilles et des vans mystiques (6) où on les portait, et s'entortillant autour des thyrses de ces bacchantes, jetaient l'effroi parmi les assi-

(*) Imiter les Thraces.

stans. Cependant Chéron de Mégalopolis, que Philippe envoya consulter l'oracle de Delphes après le songe qu'il avait eu, lui rapporta un ordre du dieu de sacrifier à Jupiter Ammon, et de rendre à ce dieu des honneurs particuliers. On ajoute qu'il perdit un de ses yeux, celui qu'il avait mis au trou de la porte d'où il avait vu Jupiter couché auprès de sa femme, sous la forme d'un serpent. Olympias, au rapport d'Eratosthène, ne découvrit qu'à Alexandre seul, lorsqu'il partit pour l'armée, le secret de sa naissance, et l'exhorta à n'avoir que des sentimens dignes de cette auguste origine. D'autres, au contraire, prétendent qu'elle avait horreur de cette fable, et que la regardant comme une impiété, elle disait à cette occasion : « Alexandre ne cessera-t-il pas de me « susciter des querelles avec Junon ? »

IV. Alexandre naquit le 6 du mois d'Hécatombéon (*), que les Macédoniens appellent Loüs, le même jour que le temple de Diane fut brûlé à Ephèse. Hégésias de Magnésie fait sur cet événement une réflexion si froide, qu'elle aurait pu éteindre cet incendie : « Il ne faut « pas s'étonner, dit-il, que ce temple ait été « brûlé, Diane étant occupée ce jour-là auprès

(*) Le mois de juillet.

« d'Olympias, pour la naissance d'Alexandre. » Tous les mages qui se trouvaient alors à Éphèse, persuadés que l'embrasement du temple était le présage d'un plus grand malheur, couraient dans les rues en se frappant le visage, en criant que ce jour avait enfanté pour l'Asie le fléau le plus redoutable. Philippe, qui venait de se rendre maître de Polidée, reçut vers ce même temps trois heureuses nouvelles : la première, que Parménion avait défait les Illyriens dans une grande bataille; la seconde, qu'il avait remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques; la troisième, qu'Alexandre était né. La joie que ces trois nouvelles devaient naturellement lui causer fut encore augmentée par les devins, qui l'assurèrent qu'un enfant dont la naissance concourait avec trois victoires serait lui-même invincible.

V. La forme de son corps n'est nulle part mieux représentée que dans les statues de Lysippe, le seul statuaire auquel Alexandre eût permis de le jeter en fonte. Plusieurs de ses successeurs et de ses amis affectèrent bien dans la suite d'imiter les manières de ce héros; mais Lysippe fut le seul qui rendit parfaitement l'attitude de son cou qu'il penchait un peu sur l'épaule gauche, et la douceur qui paraissait dans ses yeux. Apelle, qui le peignit sous la forme de

Jupiter, armé de la foudre, ne sut pas saisir la couleur de son teint : il la fit plus brune et plus sombre qu'elle n'était naturellement, car Alexandre avait la peau très blanche, et cette blancheur était relevée par une teinte d'incarnat plus marquée sur son visage et sur sa poitrine que sur le reste du corps. J'ai lu dans les Mémoires d'Aristoxène que sa peau sentait bon ; qu'il s'exhalait de sa bouche et de tout son corps une odeur agréable qui parfumait ses vêtemens. Cela venait peut-être de la chaleur de son tempérament qui était tout de feu : car, selon Théophraste, la bonne odeur est la suite de l'élaboration parfaite que la chaleur naturelle donne aux humeurs. Aussi les pays les plus secs et les plus chauds sont ceux qui produisent avec plus d'abondance les meilleurs aromates, parce que le soleil y pompe toute l'humidité qui, répandue sur la surface des corps, est un principe de corruption. C'était sans doute de cette chaleur naturelle que venait le courage d'Alexandre et son goût pour le vin.

VI. Il fit connaître dès son enfance qu'il serait tempérant dans les plaisirs. Impétueux et ardent pour tout le reste, il était peu sensible aux voluptés, et n'en usait qu'avec modération ; au contraire, l'amour de la gloire éclatait déjà en lui avec une force et une élévation de sen-

timens bien supérieures à son âge. Mais il n'aimait pas toute espèce de gloire, et ne la cherchait pas indifféremment en tout, comme son père Philippe, qui ambitionnait, avec une vanité de sophiste, celle de l'éloquence, et faisait graver sur sa monnaie les victoires qu'il avait remportées aux jeux olympiques. Les amis d'Alexandre lui demandèrent un jour s'il n'irait pas disputer à ces jeux le prix de la course, à laquelle il était très léger : « Je m'y présenterais, leur dit-il, si je de-« vais avoir des rois pour rivaux. » En général il eut de l'éloignement pour les exercices des athlètes; et quoiqu'il eût souvent fait célébrer des jeux où il proposait des prix pour les poètes tragiques, pour les joueurs de flûte et de lyre, et même pour les rhapsodes (7); quoiqu'il eût donné des combats de gladiateurs et de toute espèce d'animaux, jamais il ne proposa, du moins avec plaisir, les combats du ceste et du pancratium (8). Il reçut un jour des ambassadeurs du roi de Perse (*), qui vinrent en Macédoine pendant que Philippe était absent; il ne les quitta pas un instant, et les charma par sa politesse; au lieu de leur faire des questions frivoles ou puériles, il s'informa de la di-

(*) Ochus.

stance où la Macédoine était de la Perse, et des chemins qui conduisaient aux provinces de la Haute-Asie; il leur demanda comment leur roi se comportait envers ses ennemis; enfin, quelles étaient la force et la puissance des Perses. Les ambassadeurs, pleins d'admiration, ne purent s'empêcher de dire que cette habileté de Philippe qu'on vantait si fort n'était rien en comparaison de la vivacité d'esprit et des grandes vues de son fils. Aussi toutes les fois qu'on venait lui apprendre que Philippe avait pris quelques villes considérables, ou qu'il avait remporté une grande victoire, loin d'en montrer de la joie, il disait à ses compagnons : « Mes amis, mon père prendra tout; il ne me « laissera rien de grand et de glorieux à faire « un jour avec vous. » Passionné comme il l'était, non pour les voluptés et les richesses, mais pour la gloire et la vertu, il pensait que plus l'empire que son père lui laisserait aurait d'étendue, moins il aurait d'occasions de s'illustrer par lui-même; et dans l'idée que Philippe, en augmentant chaque jour ses conquêtes, lui consumerait, pour ainsi dire, les belles actions qu'il aurait pu faire, il désirait, non d'avoir de la richesse, du luxe et des plaisirs, mais de recevoir des mains de son père un royaume où il

eût à faire des guerres, à livrer des batailles, à recueillir une vaste moisson de gloire.

VII. Il avait auprès de lui, comme il convenait à son rang, un grand nombre de maîtres et de gouverneurs qui veillaient à son éducation; mais elle était dirigée par Léonidas, homme de mœurs austères et parent de la reine Olympias. Comme il refusait le titre de pédagogue, dont les fonctions sont aussi nobles qu'honorables, les autres, par égard pour sa dignité et pour sa parenté avec la reine, l'appelaient le précepteur, le gouverneur d'Alexandre. Le titre et les fonctions de pédagogue étaient attribués à Lysimaque d'Acarnanie, qui n'avait aucun agrément dans l'esprit; mais comme il se nommait lui-même Phénix, qu'il donnait à Alexandre et à Philippe les noms d'Achille et de Pélée, il savait plaire et occupait la seconde place auprès du jeune prince.

VIII. Un Thessalien, nommé Philonicus, amena un jour à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il voulait vendre treize talens (*). On descendit dans la plaine pour l'essayer; mais on le trouva difficile, farouche et impossible à manier; il ne souffrait pas que personne le montât; il ne pouvait supporter la voix d'au-

(*) Environ 65,000 liv.

cun des écuyers de Philippe, et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe, mécontent, et croyant qu'un cheval si sauvage ne pourrait jamais être dompté, ordonna qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : « Quel « cheval ils perdent là par leur inexpérience « et leur timidité ! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord ; mais Alexandre ayant répété plusieurs fois la même chose et témoigné sa peine de ce qu'on renvoyait le cheval, Philippe lui dit enfin : « Tu blâmes des gens plus « âgés que toi, comme si tu étais plus habile « qu'eux et que tu fusses plus capable de con- « duire ce cheval.—Sans doute, reprit Alexan- « dre, je le conduirais mieux qu'eux. — Mais « si tu n'en viens pas à bout, quelle sera la « peine de ta présomption ? — Je paierai le « prix du cheval, » repartit Alexandre. Cette réponse fit rire tout le monde ; et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrait paierait les treize talens. Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes et lui tourne la tête en face du soleil, parce qu'il avait apparemment observé qu'il était effarouché par son ombre qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvemens. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main ;

ensuite laissant couler son manteau à terre, d'un saut léger il s'élance sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper ni le harceler: mais quand il vit que sa férocité était diminuée, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baisse la main, lui parle d'une voix plus rude, et lui appuyant les talons, il le pousse à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence; mais quand on le vit tourner bride et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissemens. Philippe en versa des larmes de joie: et lorsque Alexandre fut descendu de cheval, il le serra étroitement dans ses bras : « Mon fils, « lui dit-il, cherche ailleurs un royaume qui soit « digne de toi : la Macédoine ne peut te suffire. »

IX. Philippe avait observé que le caractère de son fils était difficile à manier et qu'il résistait toujours à la force, mais que la raison le ramenait aisément à son devoir : il s'appliqua donc lui-même à le gagner par la persuasion, plutôt que d'employer l'autorité. Et comme il ne trouvait pas dans les maîtres qu'il avait chargés de lui enseigner la musique et les belles-lettres les talens nécessaires pour diriger et perfectionner son éducation, travail si important, et qui, selon Sophocle,

Exige plus d'un frein et plus d'un gouvernail,

il appela auprès de lui Aristote, le plus savant et le plus célèbre des philosophes de son temps, et lui donna, pour prix de cette éducation, la récompense la plus flatteuse et la plus honorable. Il rétablit la ville de Stagire, patrie de ce philosophe, qu'il avait lui-même ruinée, et la repeupla en y rappelant ses habitans qui s'étaient enfuis, ou qui avaient été réduits en esclavage. Il assigna, pour les études et les exercices de son fils, un lieu appelé Nymphéum, près de Miéza (9), où l'on montre encore des bancs de pierre qu'Aristote y avait fait placer, et des allées couvertes pour se promener à l'ombre. Il paraît qu'Alexandre apprit de ce philosophe non seulement la morale et la politique, mais encore les sciences plus secrètes et plus profondes que ses disciples appelaient particulièrement acroamatiques et époptiques (10), et qu'ils avaient soin de cacher au vulgaire. Alexandre, après qu'il fut passé en Asie, ayant appris qu'Aristote avait publié des ouvrages où il traitait de ces sciences, lui écrivit une lettre pleine de liberté, dans laquelle il se plaignait au nom de la philosophie; elle était conçue en ces termes : « Alexandre à Aristote, salut. Je « n'approuve pas que vous ayez donné au pu-

« blic vos livres des sciences acroamatiques. En « quoi donc serons-nous supérieurs au reste des « hommes, si les sciences que vous m'avez appri- « ses deviennent communes à tout le monde? « J'aimerais mieux encore les surpasser par les « connaissances sublimes que par la puissan- « ce. Adieu. » Aristote, pour consoler cette âme ambitieuse, et pour se justifier lui-même, lui répondit que ces ouvrages étaient publiés et qu'ils ne l'étaient pas. Il est vrai que ses traités de métaphysique sont écrits de manière qu'on ne peut ni les apprendre seul, ni les enseigner aux autres, et qu'ils ne sont intelligibles que pour les personnes déjà instruites. Il me semble aussi que ce fut Aristote qui lui donna, plus qu'aucun autre de ses maîtres, le goût de la médecine : car ce prince ne se borna pas seulement à la théorie de cette science, il secourait ses amis dans leurs maladies, et leur prescrivait un régime et des remèdes, comme il paraît par ses lettres.

X. Il avait aussi un goût naturel pour les belles-lettres, et portait jusqu'à la passion l'amour de la lecture et de l'étude. Il faisait le plus grand cas de l'Iliade, qu'il appelait la meilleure provision pour l'art militaire. Aristote lui donna l'édition de ce poème qu'il avait corrigée, et qu'on nommait l'édition de la cassette. Alexan-

dre, au rapport d'Onésicritus, la mettait la nuit sous son chevet avec son épée. Comme dans les provinces de la Haute-Asie il ne lui était pas facile de se procurer des livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer, et se procura par son moyen les œuvres de Philistus, un grand nombre de tragédies d'Euridipe, de Sophocle et d'Eschyle, avec les Dithyrambes de Téleste et de Philoxène. Il eut pendant long-temps la plus grande admiration pour Aristote; il ne l'aimait pas moins, disait-il, que son père, parce qu'il n'avait reçu de celui-ci que la vie, au lieu qu'Aristote lui avait appris à mener une bonne vie. mais dans la suite ce philosophe lui devint suspect; et son élève, sans lui faire d'ailleurs aucun mal, cessa de lui donner ces témoignages d'une vive affection qu'il lui avait prodigués jusqu'alors: signe certain de l'éloignement qu'il avait conçu pour lui. Mais ce changement de disposition ne bannit point de son âme ce goût inné, cet amour ardent de la philosophie, dans lequel il avait été élevé. Les honneurs qu'il rendit à Anaxarque, le don de cinquante talens (*) qu'il envoya au philosophe Xénocrate, son estime constante pour Dandamis et pour Calanus ([11]), en sont autant de preuves.

(*) Environ 250,000 liv.

XI. Pendant que Philippe faisait la guerre aux Bizantins, Alexandre, qu'il avait laissé en Macédoine, chargé seul du gouvernement, et dépositaire du sceau royal, quoiqu'il n'eût alors que seize ans, soumit les Médares ([12]) qui s'étaient révoltés, prit leur ville capitale, les en chassa, mit à leur place de nouveaux habitans, tirés de divers peuples, et donna à la ville le nom d'Alexandropolis. Il se trouva à la bataille que Philippe livra contre les Grecs à Chéronée; et ce fut lui, dit-on, qui chargea le premier le bataillon sacré des Thébains. On voyait encore de mon temps, près du Céphise ([13]), un vieux chêne, près duquel on avait tendu son pavillon, et qu'on appelait le chêne d'Alexandre. Ce fut dans le voisinage de ce lieu qu'on enterra les Macédoniens qui avaient péri à cette bataille. Tous ces exploits ne pouvaient qu'inspirer à Philippe un grand amour pour son fils; et il était ravi d'entendre les Macédoniens donner à Alexandre le nom de roi, et à Philippe celui de général.

XII. Mais les troubles que causèrent à la cour les amours de Philippe, et les nouveaux mariages qu'il contracta, la jalousie de ses femmes entre elles, maladie qui se communiqua en quelque sorte à tout le royaume, excitèrent entre lui et son fils de fréquens débats et des di-

visions violentes, que l'humeur hautaine d'Olympias, naturellement jalouse et vindicative, fomentait encore en aigrissant Alexandre. Attalus lui donna lieu de faire éclater son ressentiment aux noces de Cléopâtre, dont Philippe était devenu passionnément amoureux, et qu'il épousa toute jeune, malgré la disproportion de l'âge. Attalus, oncle de cette princesse, ayant bu, dans le festin, avec excès, exhorta les Macédoniens à demander aux dieux qu'il naquît de Philippe et de Cléopâtre un héritier légitime du trône de Macédoine : « Scélérat, lui « dit Alexandre, furieux de cet outrage, me « prends-tu donc pour un bâtard ? » Et en même temps il lui jette sa coupe à la tête. Philippe, se levant de table, alla sur lui l'épée nue à la main ; mais, par bonheur pour l'un et pour l'autre, la colère et l'ivresse le firent tomber. Alexandre, insultant à sa chute : « Macédo- « niens, s'écria-t-il, voilà cet homme qui se « préparait à passer d'Europe en Asie, et qui, « en passant d'une table à une autre, se laisse « tomber. » Après cette insulte faite dans la chaleur du vin, il prit sa mère Olympias, qu'il conduisit en Épire, et se retira lui-même chez les Illyriens.

XIII. Dans ce même temps Démarate le Corinthien, qui, lié d'hospitalité avec Philippe,

lui parlait ordinairement avec beaucoup de liberté, étant venu en Macédoine, Philippe, après les premiers témoignages d'amitié, lui demanda si les Grecs vivaient entre eux en bonne intelligence : « Vraiment, Philippe, lui « répondit Démarate, c'est bien à vous à vous « inquiéter de la Grèce quand vous avez rempli « votre maison de dissensions et de troubles. » Philippe, que ce reproche fit rentrer en lui-même, envoya Démarate auprès d'Alexandre, qui, à sa persuasion, retourna chez son père. Cependant Pexodore, satrape de Carie, qui voulait, à la faveur d'un mariage, faire secrètement une ligue offensive et défensive avec Philippe, envoya Aristocrite en Macédoine, proposer au roi l'aînée de ses filles pour son fils Aridée. Aussitôt les amis d'Alexandre et sa mère Olympias, recommençant leurs propos et leurs accusations contre Philippe, insinuent au jeune prince que son père, en procurant à Aridée, par ce mariage brillant, l'appui d'une alliance si puissante, le destine visiblement à lui succéder au royaume de Macédoine. Alexandre, troublé par ces soupçons, envoie en Carie le comédien Thessalus, pour représenter au satrape de laisser là ce fils bâtard, qui, outre le défaut de sa naissance, avait l'esprit aliéné, et de rechercher plutôt l'alliance d'Alexandre.

Cette nouvelle proposition fut bien plus du goût de Pexodore que la première; mais Philippe, instruit de cette intrigue, va, accompagné de Philotas, fils de Parménion, l'un des amis et des confidens de son fils, trouver Alexandre dans son appartement, et lui reproche, dans les termes les plus vifs et les plus amers, de montrer tant de lâcheté, de se rendre indigne des grands biens qui lui sont destinés, en recherchant l'alliance d'un Carien, de l'esclave d'un roi barbare. Il écrivit aux Corinthiens de lui renvoyer Thessalus chargé de chaînes, et bannit de la Macédoine quatre des amis de son fils : Harpalus, Néarque, Phrygius et Ptolémée, qui, rappelés dans la suite par Alexandre, furent comblés d'honneurs.

XIV. Peu de temps après, Pausanias ayant reçu, à l'instigation d'Attalus et de Cléopâtre, le plus sanglant outrage, sans avoir pu en obtenir justice de Philippe, assassina ce prince. Olympias fut soupçonnée d'avoir eu la plus grande part à ce meurtre, et d'y avoir excité ce jeune homme, déjà si irrité contre le roi. Alexandre lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon : Pausanias, dit-on, après l'injure qu'il avait reçue, s'en étant plaint à lui, ce jeune prince lui cita ce vers d'Euripide où Médée dit qu'elle punira

Et l'époux et l'épouse, et l'auteur de l'hymen.

Cependant il rechercha et punit sévèrement les complices de la conspiration, et témoigna son indignation à Olympias, qui, pendant son absence, avait exercé sur Cléopâtre la vengeance la plus cruelle. Alexandre n'avait que vingt ans quand il parvint au trône; il trouva le royaume déchiré par des haines et des jalousies, et exposé de toutes parts aux plus grands dangers. Les nations barbares voisines de la Macédoine, soulevées contre le joug qu'on leur avait imposé, regrettaient leurs rois naturels. Philippe, après avoir subjugué la Grèce, n'avait pas eu le temps de l'apprivoiser et de l'accoutumer à sa domination; il n'avait fait que troubler, que changer l'état des affaires, et les avait laissées dans une agitation violente. Les Macédoniens, qui redoutaient cette situation critique, conseillaient à Alexandre d'abandonner entièrement la Grèce, sans chercher à la soumettre par la force; de ramener par la douceur les barbares qui s'étaient révoltés, et de pacifier avec prudence ces dissensions naissantes. Mais Alexandre, suivant des conseils tout opposés, résolut de ne chercher que dans son audace et dans sa grandeur d'âme la sûreté de son empire, persuadé que pour peu qu'il laissât affaiblir son courage, il exciterait contre lui un soulèvement général.

XV. Il se porta donc précipitamment avec

son armée sur les bords de l'Ister (*), apaisa promptement les mouvemens des barbares, étouffa les germes de guerre qui commençaient à se développer, et défit dans un grand combat Syrmus, roi des Triballes. Sur la nouvelle qu'il eut que les Thébains s'étaient révoltés, et que les Athéniens étaient d'intelligence avec eux, il voulut leur prouver ce qu'il était en état de faire. Après avoir passé le détroit des Thermopyles, il dit à ses officiers : « Démos-« thène m'a traité d'enfant lors de mon expé-« dition contre les Illyriens et les Triballes; il « m'a appelé jeune homme quand j'étais en « Thessalie ; je lui ferai voir, aux pieds des mu-« railles d'Athènes, que je suis homme fait. » Quand il fut devant Thèbes, il voulut laisser à cette ville le temps du repentir ; il demanda seulement qu'on lui livrât Phénia et Prothutes, les auteurs de la révolte, et fit publier une entière sûreté pour ceux qui retourneraient à lui. Les Thébains, de leur côté, ayant demandé qu'il leur livrât Philotas et Antipater, et fait proclamer que ceux qui voulaient concourir à mettre la Grèce en liberté vinssent s'unir à eux, il ne pensa plus qu'à la guerre, et tourna contre eux toutes ses forces. Les Thébains se défendirent

(*) Aujourd'hui le Danube.

contre des ennemis si supérieurs en nombre avec un courage et une ardeur au-dessus de leurs forces; mais quand la garnison macédonienne qui occupait la Cadmée (*) fut venue les charger par derrière, alors, enveloppés de toutes parts, ils périrent presque tous en combattant; la ville fut prise, livrée au pillage et détruite de fond en comble. Alexandre crut que cet exemple de rigueur jetterait l'étonnement et l'effroi parmi les autres peuples de la Grèce, et les obligerait à vivre en paix; mais aussi, pour donner un prétexte spécieux à cette cruelle exécution, il dit qu'il n'avait pu la refuser aux plaintes de ses alliés; il est vrai que les peuples de la Phocide et de Platée faisaient de grands reproches aux Thébains. Alexandre n'excepta de la proscription générale que les prêtres, ceux des Thébains qui étaient unis avec les Macédoniens par les nœuds de l'hospitalité, les descendans de Pindare, et ceux qui s'étaient opposés à la rébellion. Il vendit tous les autres au nombre de trente mille, et il en avait péri plus de six mille dans le combat.

XVI. On raconte que dans les horribles calamités que les Thébains eurent à essuyer quelques soldats thraces ayant rasé la maison de

(*) La citadelle de Thèbes.

Timoclée, femme aussi distinguée par sa naissance que par sa vertu, pillèrent tout ce qu'elle avait; leur capitaine, après l'avoir traitée avec le dernier outrage, lui demanda si elle avait de l'or et de l'argent caché. Timoclée lui dit qu'elle en avait, et le menant seul dans son jardin, elle lui montre un puits, où, disait-elle, au moment de la prise de Thèbes, elle avait caché tout ce qu'elle avait de plus précieux. Le Thrace s'approche du puits, et se baisse pour y regarder; Timoclée, qui était restée derrière lui, le poussant avec force, le précipite dans le puits, et l'y assomme à coups de pierre. Les soldats thraces l'ayant menée à Alexandre, chargée de chaînes, ce prince jugea d'abord, à son air et à sa démarche, que c'était une femme d'une haute naissance et d'un grand courage; car elle suivait les soldats sans montrer ni étonnement ni crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle était : « Je suis, lui répondit-elle, la « sœur de Théagène, celui qui combattit con- « tre Philippe pour la liberté de la Grèce, et « qui périt à la bataille de Chéronée, où il com- « mandait. » Alexandre, admirant sa réponse et l'action qu'elle avait faite, ordonna qu'on la laissât aller en liberté, elle et ses enfans.

XVII. Il pardonna aux Athéniens, quelque affectés qu'ils parussent du malheur des Thé-

bains. Leur affliction fut si vive, qu'ils ne voulurent pas célébrer les grands mystères (14), quoiqu'ils fussent à la veille de cette fête. Ils traitèrent avec toute sorte d'humanité ceux des Thébains qui se réfugièrent dans leur ville. Mais soit que la colère d'Alexandre, comme celle des lions, se fût éteinte dans le sang qu'il avait fait couler; soit qu'il voulût opposer à une action si atroce et si barbare un acte éclatant de douceur, non content d'oublier tous les sujets de plainte qu'il pouvait avoir contre les Athéniens, il les invita à s'occuper sérieusement des affaires communes, parce que leur ville, s'il venait lui-même à manquer, était faite pour donner la loi au reste de la Grèce. Dans la suite, il témoigna souvent, à ce qu'on assure, un vif repentir de la rigueur avec laquelle il avait traité les Thébains, et ce souvenir le rendit plus doux en plusieurs occasions. Il attribua même à la colère et à la vengeance de Bacchus (*) le meurtre de Clitus qu'il tua dans l'ivresse, et la lâcheté des Macédoniens, qui, en refusant de le suivre dans les Indes, laissèrent son expédition et sa gloire imparfaites. Dans la suite, aucun des Thébains qui survécurent au désastre de leur patrie ne s'adressa inu-

(*) Bacchus était né à Thèbes.

tilement à lui, quelque grâce qu'il lui demandât. Mais c'en est assez sur ce qui regarde la ville de Thèbes.

XVIII. Les Grecs assemblés dans l'Isthme (*) ayant arrêté par un décret qu'ils se joindraient à Alexandre pour faire la guerre aux Perses, il fut nommé chef de cette expédition, et reçut la visite d'un grand nombre d'hommes d'état et de philosophes, qui vinrent le féliciter de cette élection. Il se flatta que Diogène, qui était alors à Corinthe, lui rendrait aussi sa visite; mais voyant que ce philosophe faisait peu de cas de lui, et qu'il se tenait tranquillement dans son faubourg, il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil, et lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu, et fixa ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : « Oui, lui ré-« pondit Diogène. ôte-toi un peu de mon so-« leil. » Alexandre, frappé de cette réponse et du mépris que Diogène lui témoignait, admira sa grandeur d'âme : et comme ses officiers, en s'en retournant, se moquaient de Diogène: « Pour « moi, leur dit ce prince, si je n'étais pas Alexan-« dre, je voudrais être Diogène. »

(*) De Corinthe.

XIX. De là, il se rendit à Delphes pour consulter le dieu sur son expédition d'Asie; mais on était alors dans ces jours malheureux où il n'est pas permis à la prêtresse de rendre des oracles. Il fit d'abord prier la prophétesse de venir au temple; mais elle le refusa, en alléguant la loi qui le défendait. Alexandre y étant allé lui-même, la traîna de force au temple. La prophétesse, comme vaincue par cette violence, s'écria : « O mon fils, tu es invincible. » A cette parole, Alexandre lui dit qu'il n'avait pas besoin d'autre oracle : qu'il avait celui qu'il désirait d'elle. Au moment de son départ, les dieux lui envoyèrent plusieurs autres présages; dans la ville de Libethres ([15]), une statue d'Orphée, faite de bois de cyprès, fut, dans ces mêmes jours-là couverte de sueur; et comme ce signe paraissait menaçant, le devin Aristandre assura qu'il était de bon augure : qu'il annonçait qu'Alexandre ferait des exploits dignes d'être célébrés partout, et qui feraient suer les poètes et les musiciens, par la peine qu'ils auraient à les chanter. Les historiens qui lui donnent le moins de troupes à son départ pour l'Asie, les font monter à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux; ceux qui lui en donnent le plus, les portent à trente-quatre mille fantassins, et à quatre mille cavaliers.

Aristobule prétend qu'il n'avait pas pour l'entretien de son armée plus de soixante-dix talens (*); selon Duris, il n'avait des vivres que pour un mois; mais Onésicritus assure qu'il avait emprunté deux cents talens (**) pour cette expédition. Quoiqu'il l'entreprît avec de si faibles moyens, il ne voulut s'embarquer qu'après avoir examiné où en étaient les affaires domestiques de ses amis, et donné à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les octrois sur un port. Comme ces largesses avaient absorbé tous les revenus de son domaine : « Prince, lui demanda Perdiccas, que vous êtes-vous donc réservé? « L'espérance, lui répondit Alexandre. Eh « bien, reprit Perdiccas, nous la partagerons « avec vous, puisque nous devons partager vos « travaux, » et il refusa le don que le roi lui faisait. Quelques autres de ses amis suivirent l'exemple de Perdiccas; Alexandre se montra également généreux envers ceux qui voulurent accepter ses présens, et pour ceux qui lui en demandèrent; il employa à ces libéralités la plus grande partie des domaines qu'il avait en Macédoine.

(*) Environ 350,000 liv.

(**) 1,000,000 liv.

XX. Ce fut dans ces dispositions et avec ces préparatifs qu'il traversa l'Hellespont. Arrivé à Ilium, il monta au temple de Minerve, où il fit un sacrifice à la déesse, et des libations aux héros ; il arrosa d'huile la colonne qui surmontait le tombeau d'Achille, fit tout nu, suivant l'usage, des courses avec ses compagnons, mit une couronne sur le tombeau de ce héros, et le félicita d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un grand chantre de ses exploits. Il parcourut ensuite la ville, pour voir ce qu'elle avait de curieux; et quelqu'un lui ayant demandé s'il voulait voir la lyre de Pâris : « Je me soucie peu de celle-là, répon-« dit-il; mais j'aimerais à voir la lyre sur la-« quelle Achille chantait les exploits et la gloire « des grands guerriers. »

XXI. Cependant les généraux de Darius avaient assemblé une armée nombreuse; et campés sur les bords du Granique (*), ils se préparaient à lui en disputer le passage. Étant là aux portes de l'Asie, il fallait nécessairement combattre pour s'en ouvrir l'entrée. La plupart de ses officiers craignaient la profondeur du fleuve, la hauteur et l'inégalité de la rive op-

(*) Il coule à travers la Phrygie et la Mysie-Mineure, et se jette dans la Propontide.

posée qu'on ne pouvait franchir que les armes à la main. D'autres voulaient qu'on observât religieusement, par rapport aux mois, les usages anciens qui ne permettaient pas aux rois de Macédoine de faire marcher leurs armées dans le mois Daésius (*). Alexandre, pour réformer cet usage superstitieux, dit qu'à l'avenir ce mois serait appelé le second Artémisius (**). Parménion lui conseillait de ne pas risquer le passage ce jour-là, parce qu'il était déjà tard. Alexandre lui répondit que ce serait déshonorer l'Hellespont que de craindre, après l'avoir traversé, de passer le Granique. En même temps il s'élance dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie, et s'avance au milieu d'une grêle de traits vers l'autre bord, qui était très escarpé et couvert d'armes et de chevaux. Il luttait avec effort contre le courant, qui souvent l'entraînait et était prêt à le submerger, conduisant ses troupes plutôt en furieux qu'en général prudent. Malgré ces difficultés, il s'obstine au passage, et gagne enfin le bord avec beaucoup de peine et de fatigue, parce que la fange dont le rivage était couvert le rendait humide et glissant. A peine il eut

(*) Mai.
(**) Avril.

passé le fleuve, qu'il fut obligé de combattre pêle-mêle, et d'homme à homme, avec des ennemis, qui, chargeant ses troupes à mesure qu'elles arrivaient sur le rivage, ne lui laissaient pas le temps de les mettre en bataille. Les Perses tombèrent sur sa cavalerie en jetant de grands cris; et la serrant de près, ils combattirent d'abord à coups de lances, et ensuite à coups d'épée, quand les lances furent rompues.

XXII. Alexandre, que l'éclat de son bouclier et le panache de son casque surmonté de deux ailes d'une grandeur et d'une blancheur admirables font remarquer de tout le monde, est personnellement assailli par un grand nombre d'ennemis, et atteint au défaut de la cuirasse d'un javelot qui ne lui fit point de blessure. Résacès et Spithridate, deux généraux de Darius, viennent ensemble l'attaquer; mais il évite le dernier, et portant à Résacès un coup de sa javeline, il lui fait voler la cuirasse en éclats: il met sur-le-champ l'épée à la main, et pendant qu'ils se chargent avec fureur, Spithridate s'approche pour le prendre en flanc, et, se dressant sur son cheval, il lui décharge sur la tête un coup de hache qui lui abat le panache avec une des ailes. Le casque eut peine à soutenir la violence du coup, et le tranchant de la hache

pénétra jusqu'aux cheveux. Spithridate allait lui porter un second coup, lorsqu'il fut prévenu par Clitus le Noir, qui le perça de sa javeline en même temps que Résacès tombait mort d'un coup d'épée qu'Alexandre lui avait porté. Pendant ce combat si périlleux que livrait la cavalerie, la phalange macédonienne traversa le fleuve, et les deux corps d'infanterie commencèrent l'attaque; celle des Perses montra peu de vigueur, et ne fit pas une longue résistance; elle tourna bientôt le dos, et prit ouvertement la fuite, excepté les mercenaires grecs, qui, s'étant retirés sur une colline, demandaient qu'Alexandre les reçût à composition; mais écoutant plus sa colère que sa raison, il se jeta le premier au milieu d'eux, et eut son cheval tué sous lui d'un coup d'épée que cet animal reçut dans les flancs; c'était un autre que Bucéphale. Ce fut dans ce seul endroit qu'il y eut des morts et des blessés, parce qu'on y avait affaire à des hommes pleins de bravoure, et qui se battaient en désespérés. On dit que dans cette première bataille les barbares perdirent vingt mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Suivant Aristobule, il n'y eut du côté d'Alexandre que trente-quatre morts, dont neuf fantassins; ce prince leur fit ériger à tous des statues de bronze, qui

furent jetées en fonte par Lysippe. Comme il voulut associer les Grecs à cette victoire, il envoya en particulier aux Athéniens trois cents boucliers de ceux qu'il avait pris sur les ennemis, et fit graver sur le reste des dépouilles cette inscription ambitieuse : « Alexandre, fils « de Philippe, et les Grecs, à l'exception des « seuls Lacédémoniens, ont remporté ces dé- « pouilles sur les barbares qui habitent l'Asie. » Il envoya à sa mère la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre et les autres meubles de ce genre pris sur les Perses, dont il ne se réserva qu'une très petite partie.

XXIII. Cette victoire opéra un changement si heureux et si subit dans les affaires d'Alexandre, que la ville de Sardes, capitale des provinces maritimes de l'empire des Perses, se rendit à lui, et que les autres villes suivirent bientôt son exemple; celles d'Halicarnasse et de Milet, qui seules firent résistance, furent prises de force. Alexandre, après avoir soumis tout le pays des environs, balança sur le parti qu'il devait prendre. Tantôt il voulait, sans aucun délai, marcher contre Darius, et tout mettre au hasard d'une bataille; tantôt il croyait plus sûr de subjuguer d'abord les pays maritimes; et, après s'être fortifié et enrichi par ces premières conquêtes, d'aller attaquer ce prince avec plus

d'avantage. On trouve près de la ville de Xanthe, en Lycie, une fontaine qui, ayant alors débordé et détourné son cours, sans aucune cause visible, jeta, dit-on, du fond de son lit, une table de cuivre sur laquelle étaient gravés d'anciens caractères qui portaient que l'empire des Perses allait finir, et qu'il serait détruit par les Grecs ([16]). Excité par cette prédiction, Alexandre se hâta de nétoyer toutes les côtes maritimes jusqu'à la Phénicie et la Cilicie. Sa course en Pamphylie a donné lieu à l'exagération de plusieurs historiens, qui, supposant des faits extraordinaires, ont débité que, par une faveur divine, la mer s'était retirée devant Alexandre, quoiqu'elle soit ordinairement très orageuse sur cette côte toujours battue des vagues, et qu'elle laisse rarement à découvert des pointes de rocher qui sont le long du rivage, au pied des sommets escarpés des montagnes qui le bordent. C'est sur ce prétendu prodige que Ménandre plaisante dans une de ses pièces :

J'ai cela d'Alexandre; ai-je un besoin extrême
De rencontrer quelqu'un? Il s'offre de lui-même.
Veux-je passer la mer? elle abaisse ses eaux,
Et s'empresse à l'instant de retirer ses flots.

Mais Alexandre lui-même, dans une de ses lettres, sans parler d'aucun prodige, dit simple-

ment qu'au sortir de la ville de Phaselis il traversa le pas de l'Echelle, et séjourna plusieurs jours dans cette ville; qu'ayant vu sur la place publique la statue de Théodecte le Phaséli-te ([17]), qui était déjà mort, il alla après souper, en partie de débauche, danser autour de cette statue, et lui jeter des couronnes; il honorait ainsi, d'une manière agréable, par ce divertissement la mémoire de ce philosophe et le commerce qu'il avait eu avec lui par l'entremise d'Aristote et de la philosophie.

XXIV. Il soumit ensuite les Pisidiens, qui avaient osé lui résister, et fit la conquête de la Phrygie. Il se rendit maître de Gordyum ([18]), capitale des états de l'ancien Midas, où il vit ce char si fameux, dont le joug était lié avec une écorce de cormier; on lui fit connaître une ancienne tradition que les barbares regardaient comme certaine, et qui portait que les destins promettaient l'empire de l'univers à celui qui délierait ce nœud. Il était fait avec tant d'adresse, et replié tant de fois sur lui-même, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts. Alexandre, désespérant de le délier, le coupa avec son épée, et l'on découvrit alors les différens bouts qu'il avait. Aristobule prétend qu'Alexandre le délia avec la plus grande facilité, après qu'il eut ôté la cheville qui tenait le joug attaché au

timon, et qu'il eut retiré le joug à lui. Il partit de Gordyum pour aller soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce ; et ayant appris la mort de Memnon, le seul des généraux de Darius qui, du côté de la mer, pût lui susciter le plus d'affaires et le plus d'obstacles, il se confirma dans le dessein qu'il avait formé de conduire son armée vers les hautes provinces de l'Asie. Darius était déjà parti de Suse, plein de confiance dans la multitude de ses troupes qui montaient à plus de six cent mille combattans ; il était surtout encouragé par un songe dont les mages lui avaient donné une interprétation dictée plutôt par le désir de lui plaire que par la vraisemblance. Il avait songé que la phalange Macédonienne était tout environnée de flammes ; qu'Alexandre, vêtu de la même robe qu'il avait autrefois portée lui-même, lorsqu'il était ustande (*) du roi de Perse, le servait comme un de ses officiers ; et qu'après être entré dans e temple de Bélus, il avait subitement disparu. Le dieu, par cette vision, paraissait annoncer assez clairement que la puissance des Macédoniens parviendrait au plus grand éclat, que eur roi serait un jour maître de l'Asie, comme Darius l'était alors, après être devenu roi de

(*) Messager.

Perse d'astande qu'il était auparavant; mais qu'Alexandre mourrait bientôt comblé de gloire.

XXV. La confiance de Darius s'accrut bien plus encore lorsqu'il se fut persuadé que c'était la crainte qu'Alexandre avait de lui qui le retenait si long-temps dans la Cicilie; mais ce long séjour était causé par une maladie que les uns attribuaient à ses fatigues, et d'autres à un bain qu'il avait pris dans le Cydnus, dont l'eau est aussi froide que la glace. Ses médecins persuadés que le mal était au-dessus de tous les remèdes, n'osaient lui administrer les secours nécessaires de peur que, s'ils ne réussissaient pas, les Macédoniens ne les en rendissent responsables; mais Philippe d'Acarnanie, son premier médecin, le voyant dans un danger extrême, et se confiant en l'amitié qu'Alexandre avait pour lui, se serait cru coupable de lâcheté s'il ne s'était pas exposé à quelque péril, en essayant pour sa guérison les derniers remèdes, au risque de tout pour lui-même; il lui proposa donc une médecine qu'il lui persuada de prendre avec confiance, en l'assurant qu'elle le guérirait bientôt, et le mettrait en état de continuer la guerre. Dans ce moment Alexandre reçut une lettre que Parménion lui écrivait du camp, pour l'avertir de se tenir en garde contre Philippe, qu'séduit par les riches présens de Darius, et par l

promesse d'épouser sa fille, s'était engagé à faire périr Alexandre. Ce prince, après avoir lu cette lettre, ne la montra à aucun de ses amis, et la mit sous son chevet. Quand il en fut temps, Philippe, suivi de tous les autres médecins, entra dans la chambre du roi, avec la médecine qu'il portait dans une coupe. Alexandre lui donna d'une main la lettre de Parménion, et prenant de l'autre la coupe, il avala la médecine tout d'un trait, sans laisser paraître le moindre soupçon. C'était un spectacle vraiment admirable, et pour ainsi dire un coup de théâtre, que de voir en même temps Philippe lire la lettre et Alexandre boire la médecine, tous deux ensuite se regarder, mais d'un air bien différent. Alexandre, avec un visage riant et satisfait, témoignait à son médecin la confiance qu'il avait en lui; et Philippe, s'indignant contre cette calomnie, tantôt prenait les dieux à témoin de son innocence, et tendait les mains au ciel; tantôt il se jetait sur le lit d'Alexandre, le conjurant d'avoir bonne espérance, et de s'abandonner à lui sans rien craindre. Le remède, en se rendant maître de la maladie, abattit tellement les forces du prince, qu'il perdit la parole, et tomba dans une si grande faiblesse, qu'il n'avait plus de sentiment; mais promptement secouru par Philippe, il eut bientôt re-

pris ses forces, et se montra aux Macédoniens, dont l'inquiétude et la frayeur ne cessèrent qu'après qu'il l'eurent vu.

XXVI. Darius avait dans son armée un homme nommé Amyntas, qui s'était enfui de Macédoine, et qui connaissait le caractère d'Alexandre. Quand il vit Darius se disposer à passer les défilés des montagnes pour marcher contre ce prince, il le conjura de l'attendre dans le lieu où il se trouvait, afin de combattre dans des plaines spacieuses et découvertes un ennemi qui lui était si inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu qu'il craignait que les ennemis ne prissent subitement la fuite et qu'Alexandre ne lui échappât : « Ah Seigneur « repartit Amyntas, rassurez-vous sur ce point « Alexandre ne manquera pas de venir à vous « et sûrement il est déjà en marche. » Darius loin d'être persuadé par ce que lui disait Amyntas, leva son camp et marcha vers la Cilicie pendant qu'Alexandre allait en Syrie au devant de lui ; mais ils se manquèrent dans la nuit, et revinrent chacun sur leurs pas; Alexandre, charmé de cet heureux hasard, se hâtait de joindre son ennemi dans les défilés, tandis que Darius cherchait à reprendre son ancien camp, et retirer ses troupes des détroits où elles étaient engagées : il commençait à reconnaître le to

qu'il avait eu de se jeter dans des lieux resserrés par la mer, par les montagnes et par le fleuve Pinarus, peu propres par conséquent à la cavalerie; d'ailleurs très coupés, et d'une assiette favorable à un ennemi inférieur en nombre. La fortune donnait à Alexandre le poste le plus avantageux; mais il surpassa ce bienfait de la fortune, en s'assurant la victoire par son habileté à ranger ses troupes en bataille. Quoique l'armée des ennemis fût très supérieure en nombre, il ne lui laissa pas la facilité d'envelopper la sienne : il fit déborder son aile droite sur la gauche des ennemis, et s'étant réservé le commandement de cette aile, il mit en fuite les barbares qu'il avait en tête, combattit toujours aux premiers rangs, et fut blessé à la cuisse d'un coup d'épée; suivant Charès (*), ce fut de la main de Darius même, avec qui Alexandre s'était mesuré; mais ce prince, en écrivant à Antipater les détails de cette bataille, ne nomme point celui qui le blessa; il dit seulement qu'il reçut à la cuisse un coup d'épée, et que sa blessure n'eut point de suite fâcheuse.

XXVII. Malgré cette victoire brillante, qui

(*) De Mitylène, historien qui paraît avoir été contemporain d'Alexandre.

coûta plus de cent dix mille hommes aux ennemis, Alexandre ne put se rendre maître de la personne de Darius qui, ayant pris la fuite, avait sur lui quatre ou cinq stades (*) d'avance; il ne prit que son char et son arc, et revint joindre son armée. Il trouva les Macédoniens occupés à piller le camp des barbares, d'où ils emportaient des richesses immenses, quoique Darius, pour rendre ses troupes plus propres au combat, leur eût donné peu de bagages et en eût laissé à Damas (**) la plus grande partie. Ils avaient réservé à leur roi la tente de Darius, qu'il trouva remplie d'officiers de sa maison richement vêtus, de meubles précieux et d'une grande quantité d'or et d'argent. En arrivant il quitta ses armes et se mit au bain : « Allons « laver, dit-il, dans le bain de Darius, la sueur « de la bataille. Dites plus tôt dans le bain d'A- « lexandre, repartit un de ses courtisans : car les « biens des vaincus appartiennent aux vain- « queurs et doivent en prendre le nom. » Quand Alexandre vit les bassins, les baignoires, les urnes, les boîtes à parfums, le tout d'or massif et d'un travail parfait; quand il respira l'o-

(*) Environ un quart de lieue.

(**) Une des villes les plus célèbres de l'Asie, dans la Célésyrie, près du mont Lyban.

deur délicieuse des aromates et des essences dont la chambre était embeaumée; quand de là il fut passé dans la tente même et qu'il eut admiré son élévation et sa grandeur, la magnificence des lits et des tables, la somptuosité et la délicatesse du souper, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Voilà ce qu'on appe-« lait être roi. »

XXVIII. Il allait se mettre à table, lorsqu'on vint lui dire qu'on avait amené parmi les captifs la mère et la femme de Darius avec ses deux filles; qu'à la vue de l'arc et du char de Darius, elles avaient poussé des cris lamentables et s'étaient déchiré le sein, ne doutant pas que ce prince ne fût mort. Alexandre, plus sensible à leur infortune qu'à son propre bonheur, après être resté quelque temps en silence, envoya Léonatus leur apprendre que Darius n'était point mort, et qu'elles n'avaient rien à craindre d'Alexandre; qu'il ne faisait la guerre à Darius que pour l'empire; et qu'elles trouveraient auprès de lui tout ce qu'elles recevaient de ce prince dans sa plus grande fortune. Ces paroles si douces, si consolantes pour des princesses captives, furent suivies d'effets pleins de bonté : il leur permit d'enterrer autant de Perses qu'elles voudraient, et de prendre dans les dépouilles, pour ces funérailles, tous les ha-

bits et tous les ornemens dont elles auraient besoin. Il leur conserva tous les officiers qu'elles avaient à leur service, et tous les honneurs qu'on leur rendait; il leur assigna même des pensions plus fortes que celles dont elles jouissaient à la cour de Perse. Mais la faveur la plus belle et la plus honorable pour des princesses qui, ayant toujours vécu dans la plus grande sagesse, étaient tombées dans la captivité, c'est que jamais elles n'entendirent proférer un seul mot déshonnête, et n'eurent pas lieu de craindre ni même de soupçonner rien qui fût contraire à la pudeur. Renfermées, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans des asiles consacrés à des vierges, elles y vécurent dans une retraite profonde et sans être vues de personne. Cependant la femme de Darius était, à ce qu'on assure, la plus belle princesse du monde, comme Darius était le plus beau et le mieux fait de tous les princes, et leurs filles leur ressemblaient.

XXIX. Mais Alexandre, jugeant avec raison qu'il est plus digne d'un roi de se vaincre soi-même que de triompher de ses ennemis, ne s'approcha jamais d'elles, et ne connut même avant son mariage d'autre femme que Barsine, qui, devenue veuve par la mort de Memnon, fut prise près de Damas. Comme elle était in-

struite dans les lettres grecques ; qu'elle avait des mœurs douces et une naissance illustre, étant fille d'Artabaze, née d'une fille du roi, Alexandre s'attacha à elle par le conseil de Parménion qui, suivant Aristobule, lui persuada de ne pas négliger une princesse si belle et si aimable. Mais en voyant les autres captives, qui toutes étaient d'une taille et d'une beauté singulières, il disait en badinant que les femmes de Perse étaient le tourment des yeux. Opposant donc à la beauté de leurs traits celle de sa continence et de sa sagesse, il passait auprès d'elles comme devant de belles statues inanimées. Philoxène, qui commandait pour lui dans les provinces maritimes, lui écrivit qu'un Tarentin nommé Théodore, qui était auprès de lui, avait deux jeunes gens à vendre d'une grande beauté; il demandait au roi s'il voulait qu'il les achetât pour lui. Alexandre, indigné de cette proposition, s'écria plusieurs fois devant ses amis : « Quelle action infâme m'a donc « vu faire Philoxène pour m'en proposer une « pareille? » Il lui fit, dans sa réponse, les plus vifs reproches, et lui ordonna de renvoyer au plus tôt ce Théodore, avec son indigne marchandise. Il ne réprimanda pas moins fortement un jeune homme, nommé Agnon, qui lui écrivit qu'il y avait à Corinthe un jeune garçon d'une

beauté merveilleuse, et qu'il l'acheterait pour le lui amener. Informé que Damon et Théodore, deux Macédoniens qui servaient dans l'armée de Parménion, avaient violé les femmes de quelques soldats mercenaires, il écrivit à ce général que si ces deux hommes étaient convaincus de ce crime il les fît punir de mort comme des bêtes féroces nées pour être le fléau de l'humanité. Et dans cette lettre il disait de lui en propres termes : « Pour moi on ne me « reprochera pas d'avoir vu ou voulu voir la « femme de Darius : je n'ai pas même souffert « qu'on parlât de sa beauté devant moi. » C'était surtout à deux choses qu'il se reconnaissait mortel, au sommeil, et à l'amour, parce qu'il regardait la lassitude et la volupté comme deux effets de la faiblesse de la nature.

XXX. Sobre par tempérament, il donna plusieurs fois des preuves de sa frugalité, et en particulier dans sa réponse à la reine Ada (*), qu'il avait en quelque sorte adoptée pour sa mère, et rétablie dans le royaume de Carie. Cette princesse crut lui faire plaisir en lui envoyant tous les jours les viandes les mieux préparées, les pâtisseries les plus délicates, avec les meilleurs cuisiniers et les pâtissiers les plus habiles ; mais il

(*) Fille d'Hécatomnus, roi de Carie.

lui fit dire qu'il n'avait aucun besoin de tous ces gens-là; que son gouverneur Léonidas lui en avait donné de bien meilleurs : l'un pour le dîner, c'était une promenade avant le jour; et l'autre pour le souper, un dîner frugal. « Ce « gouverneur, ajouta-t-il, allait souvent visi- « ter les coffres où l'on serrait mes lits et mes « vêtemens, pour voir si ma mère n'y avait rien « mis de mou ou de superflu. » Il fut aussi moins sujet au vin qu'on ne l'a cru : il en eut la réputation, parce qu'il restait long-temps à table; mais c'était moins pour boire que pour discourir. Chaque fois qu'il buvait, il proposait quelque question à traiter d'une assez longue étendue, et ne prolongeait ainsi ses repas que lorsqu'il avait beaucoup de loisir. Mais quand il fallait s'occuper des affaires, jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le jeu, ni l'amour même le plus légitime, ni le plus beau spectacle, rien enfin ne pouvait le retenir et lui enlever un temps précieux, comme il est arrivé à tant d'autres capitaines. La première preuve qu'on peut en donner, c'est sa vie même, qui, malgré sa courte durée, fut remplie des actions les plus glorieuses. Dans ses jours de loisir, il sacrifiait aux dieux dès qu'il était levé; il dînait ensuite toujours assis (19), et passait le reste du jour à chasser, à juger les différens qui survenaient

entre les soldats, ou bien à lire. Dans ses marches, lorsqu'il n'était pas pressé, il s'exerçait, chemin faisant, à tirer de l'arc, à monter sur un char, à en descendre en courant avec la plus grande rapidité. Souvent il s'amusait à chasser au renard ou aux oiseaux, comme on le voit dans le journal de sa vie ([20]). Rentré chez lui, il se baignait ou se faisait frotter d'huile, et s'informait de ses cuisiniers s'ils lui avaient préparé un bon souper. Il ne commençait son repas qu'à la nuit fermée; il avait un soin merveilleux de sa table, et veillait lui-même à ce que tous les convives fussent servis également; que rien n'y fût négligé; et, comme je viens de le dire, il tenait table long-temps, parce qu'il aimait la conversation.

XXXI. Pour tout le reste, c'était le plus aimable des rois dans le commerce de la vie; il ne manquait d'aucun moyen de plaire; mais il se rendait importun à force de se vanter, et ressemblait en cela à un soldat fanfaron. Outre qu'il se portait de lui-même à exalter ses propres exploits, il se livrait aux flatteurs, qui, par ce moyen, le maîtrisaient à leur gré, et mettaient à la gêne les convives plus honnêtes qui ne voulaient ni lutter avec ses adulateurs, ni rester en défaut sur ses louanges : ils auraient rougi de l'un, et l'autre les exposait aux plus

grands dangers. Après le souper il prenait un second bain, et se couchait; il dormait souvent jusqu'à midi, quelquefois tout le jour. Il était d'ailleurs si tempérant dans l'usage des viandes recherchées, que lorsqu'on lui apportait les poissons de mer les plus rares et les fruits les plus délicieux, il en envoyait à ses amis, et souvent il ne s'en réservait rien. Cependant sa table était toujours somptueuse; il augmenta sa dépense avec sa fortune; elle fut enfin fixée à dix mille drachmes ([21]), et n'alla jamais au-delà. C'était la règle pour tous ceux qui lui donnaient à souper.

XXXII. Après la bataille d'Issus, il envoya des troupes à Damas, et fit enlever l'argent que Darius y avait déposé, avec les équipages, les enfans et les femmes des Perses. Les cavaliers thessaliens y firent un gain considérable: comme ils s'étaient distingués dans le combat, Alexandre les y envoya exprès, pour leur donner une occasion de s'enrichir. Le reste de son armée y amassa aussi de grandes richesses; et les Macédoniens, qui goûtaient pour la première fois de l'or, de l'argent, des femmes et du luxe des barbares, firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée: ils allaient avec ardeur sur toutes les voies, pour découvrir à la piste les richesses des Perses. Cependant Alexandre,

ayant cru devoir s'assurer d'abord des places maritimes, les rois de Cypre et de Phénicie vinrent aussitôt les lui remettre entre les mains. La seule ville de Tyr ayant refusé de se soumettre, il en fit le siége, qui le retint sept mois; et pendant tout ce temps il ne cessa de la battre avec des machines de toute espèce. Pendant qu'elle était investie du côté de la mer par deux cents galères, il éleva du côté de la terre une forte digue. Durant ce siége, il vit en songe Hercule qui lui tendait la main, et l'appelait du haut des murailles. Plusieurs Tyriens crurent aussi, pendant leur sommeil, entendre Apollon leur dire qu'il s'en allait vers Alexandre, parce qu'il était mécontent de ce qu'on avait fait dans la ville. Les Tyriens, traitant ce dieu comme un transfuge pris sur le fait, chargèrent de chaînes son colosse et le clouèrent sur sa base, en l'appelant Alexandriste. Alexandre eut, en dormant, une seconde vision; il lui sembla voir un satyre qui jouait de loin avec lui, et qui s'était échappé lorsqu'il s'approcha pour le prendre. Enfin, après l'avoir vivement pressé, après avoir long-temps couru après lui, il était venu se livrer entre ses mains. Les devins donnèrent de ce songe une interprétation assez vraisemblable: ils partagèrent le mot satyre en deux, sa Tyros, qui signifiaient alors

Tyr sera à toi. On montre encore la fontaine près de laquelle il vit en songe ce satyre.

XXXIII. Vers le milieu du siége, il alla faire la guerre aux Arabes qui habitaient l'Antiliban. Il y courut risque de la vie, pour avoir attendu son précepteur Lysimachus, qui avait voulu le suivre à cette expédition, en disant qu'il n'était ni plus vieux, ni moins courageux que Phénix, qui avait accompagné Achille au siége de Troie. Quand on fut au pied de la montagne, Alexandre quitta les chevaux pour la monter à pied. Ses troupes le devancèrent de beaucoup; et comme il était déjà tard, que les ennemis n'étaient pas loin, il ne voulut pas abandonner Lysimachus, à qui la pesanteur de son corps rendait la marche difficile; mais, en l'encourageant et le portant à moitié, il ne s'aperçut pas qu'il s'était séparé de son armée; qu'il n'avait avec lui que très peu de monde; et que, par une nuit obscure et un froid très piquant, il était engagé dans des lieux difficiles. Il vit de loin un grand nombre de feux que les ennemis avaient allumés de côté et d'autre. Se confiant à sa légèreté naturelle, accoutumé, en travaillant lui-même, à soutenir les Macédoniens dans leurs peines, il courut à ceux des barbares dont les feux étaient le plus proche, en perça de son épée deux qui étaient assis auprès du feu; et

prenant un tison allumé, il revint trouver les siens, qui allumèrent de grands feux, dont les barbares furent si effrayés, que les uns s'enfuirent précipitamment; les autres ayant osé les attaquer, furent mis en déroute; et les Macédoniens passèrent la nuit sans danger. Tel est le récit de l'historien Charès.

XXXIV. Au siége de Tyr les troupes d'Alexandre étaient si fatiguées des combats fréquens qu'elles avaient livrés, qu'il en laissait reposer la plus grande partie et n'en envoyait qu'un petit nombre à l'assaut, pour ne pas donner aux ennemis le temps de respirer. Un jour que le devin Aristandre faisait des sacrifices, après avoir considéré les signes que donnaient les victimes, il déclara d'un ton affirmatif à ceux qui étaient présens que la ville serait certainement prise dans ce mois-là. Tout le monde fit de grands éclats de rire et se moqua d'Aristandre : car c'était le dernier jour du mois. Le roi, qui favorisait toujours les prédictions des devins, voyant son embarras, ordonna qu'on ne comptât plus ce jour-là pour le trente du mois, mais pour le vingt-huit; et ayant fait sonner les trompettes, il donna un assaut beaucoup plus vigoureux qu'il n'avait d'abord résolu. L'attaque fut très vive, et les troupes restées dans le camp, ne pouvant se contenir, cou-

rurent au secours de leurs camarades; les Tyriens perdirent courage, et la ville fut emportée ce jour-là même.

XXXV. Il partit de Tyr pour aller assiéger Gaza (*), capitale de la Syrie. Pendant ce siége, un oiseau qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre laissa tomber sur son épaule une motte de terre, et s'étant allé poser sur une des batteries, il se prit dans les réseaux des nerfs qui servaient à faire tourner les cordages. L'interprétation qu'Aristandre donna de ce signe fut vérifiée par l'événement. Alexandre reçut une blessure à l'épaule et prit la ville. Il envoya la plus grande partie du butin à Olympias, à Cléopâtre et à ses amis, en y joignant en particulier, pour Léonidas, cinq cents talens (**) d'encens et cent talens de myrrhe; c'était par ressouvenir d'un espoir que ce gouverneur lui avait donné dans son enfance. Il vit un jour, dans un sacrifice, Alexandre prendre de l'encens à pleines mains et le jeter dans le feu. « Alexandre, lui dit-il, quand vous au-« rez fait la conquête du pays qui porte ces « aromates, vous pourrez prodiguer ainsi l'en-

(*) Sur la mer Méditerranée, dans la Palestine.

(**) C'était ordinairement un poids de 60 liv.; il y en avait de plus considérables.

« cens; maintenant il faut en user avec plus « de réserve. Je vous envoie, lui écrivit alors « Alexandre, une abondante provision d'en- « cens et de myrrhe, afin que vous ne soyez « plus si économe envers les dieux. » Quelqu'un lui ayant apporté une cassette qui fut regardée comme ce qu'il y avait de plus précieux dans tous les trésors et tous les meubles de Darius, il demanda à ses courtisans ce qu'ils croyaient le plus digne d'y être renfermé. Chacun ayant proposé ce qu'il estimait le plus beau : « Et moi, dit-il, j'y renfermerai l'I- « liade. » C'est du moins ce qu'ont écrit les historiens qui méritent le plus de confiance. Si le récit que font les Alexandrins, sur la foi d'Héraclide, est vrai, il paraît qu'Homère ne lui fut pas inutile dans cette expédition, et qu'il prit même conseil de ce poète. Alexandre, disent-ils, après avoir conquis l'Égypte, forma le dessein d'y bâtir une grande ville, de la peupler de Grecs, et de lui donner son nom. Déjà, sur l'avis des architectes, il en avait mesuré et tracé l'enceinte, lorsque la nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision singulière : il crut voir un vieillard à cheveux blancs, et d'une mine vénérable, qui, s'approchant de lui, prononça ces vers :

Au sein des vastes mers dont l'Égypte est baignée
Est l'île de Pharos, dès long-temps renommée.

XXXVI. Aussitôt il se lève et va voir cette île de Pharos, qui alors était un peu au-dessus de l'embouchure canopique du Nil, et qui aujourd'hui tient au continent par une chaussée qu'on y a construite. Il admira la position de cette île, qui, semblable à un isthme, est de la forme d'une langue de terre plus longue que large, et qui, séparant de la mer un étang considérable, se termine en un grand port (22). Il dit qu'Homère, admirable en tout, était aussi un habile architecte, et il ordonna qu'on traçât un plan de la nouvelle ville, conforme à la position du lieu. Comme les architectes n'avaient pas de craie, ils prirent de la farine, et tracèrent sur le terrain, dont la couleur est noirâtre, une enceinte en forme de croissant, dont les bases, droites et de grandeur égale, renfermaient tout l'espace compris dans cette enceinte, semblable à un manteau macédonien, qui va en se rétrécissant. Le roi considérait ce plan avec plaisir, lorsque tout à coup un nombre infini de grands oiseaux de toute espèce vinrent fondre comme des nuées sur cette enceinte, et mangèrent toute la farine. Alexandre était troublé de ce prodige; mais les devins le

rassurèrent, en lui disant que la ville qu'il bâtirait serait abondante en toutes sortes de fruits et nourrirait un grand nombre d'habitans divers. Il ordonna donc aux architectes de commencer sur-le-champ l'ouvrage.

XXXVII. Cependant il partit pour aller au temple de Jupiter Ammon. Le chemin était long et fatigant; il offrait partout les plus grandes difficultés. Il y avait deux dangers à courir, la disette d'eau, qui rend le pays désert pendant plusieurs journées de marche; l'autre, d'être surpris, en traversant ces plaines immenses d'un sable profond, par un vent violent du midi, comme il arriva à l'armée de Cambyse. Ce vent ayant élevé de vastes monceaux de sable, et fait de cette plaine comme une mer orageuse, engloutit, dit-on, en un instant cinquante mille hommes, dont il ne s'en sauva pas un seul. Tout le monde prévoyait ce double danger; mais il n'était pas facile de détourner Alexandre d'une résolution qu'il avait prise. La fortune, qui cédait à toutes ses volontés, le rendait ferme dans ses desseins; et son courage lui donnait dans toutes ses entreprises une obstination invincible, qui forçait non-seulement ses ennemis, mais les lieux et les temps même. Les secours que le dieu lui envoya dans ce voyage pour surmonter les diffi-

cultés du chemin ont paru plus croyables que les oracles qu'il lui donna depuis, ou plutôt ces secours firent ajouter foi aux oracles. Jupiter fit d'abord tomber des pluies abondantes, qui dissipèrent la crainte de la soif, et qui, tempérant la sécheresse brûlante du sable que l'eau affaissa en le pénétrant, rendirent l'air plus pur et plus facile à respirer. En second lieu, comme les bornes qui servaient d'indices aux guides étaient confondues, et que les soldats d'Alexandre, errant de tous côtés, se séparaient les uns des autres, il parut tout à coup une troupe de corbeaux qui vinrent se mettre à leur tête pour être leurs conducteurs. Ces oiseaux les précédaient dans leur marche; ils les attendaient lorsqu'ils étaient arrêtés ou qu'ils ralentissaient leurs pas; et ce qui est bien plus admirable encore, la nuit, au rapport de Callisthène, ils les rappelaient par leurs cris lorsqu'ils s'étaient égarés, et les remettaient sur leur route.

XXXVIII. Quand il eut traversé le désert et qu'il fut arrivé à la ville où était le temple, le prophète d'Ammon le salua au nom du dieu comme son fils. Alexandre lui demanda si quelqu'un des meurtriers de son père ne s'était pas dérobé à sa vengeance : « Que dites-vous là? « repartit le prophète; votre père n'est pas mor-

tel. » Il se reprit alors et demanda s'il avait puni tous les meurtriers de Philippe. Il l'interrogea ensuite sur l'empire qui lui était destiné, et demanda si le dieu lui accorderait de régner sur tous les hommes. Le dieu lui répondit par la bouche du prophète qu'il le lui accordait, et que la mort de Philippe avait été pleinement vengée. Alors il fit à Jupiter les offrandes les plus magnifiques, et aux prêtres de riches présens. Voilà ce que disent sur les oracles qu'il reçut la plupart des historiens. Mais Alexandre lui-même, dans une lettre à sa mère, lui dit qu'il avait eu de l'oracle des réponses secrètes qu'il ne communiquerait qu'à elle seule à son retour. Quelques écrivains prétendent que le prophète ayant voulu saluer Alexandre en Grec, se servit d'un terme d'amitié qui veut dire mon fils; mais comme ce n'était pas sa langue, il se trompa sur la dernière lettre, et mit une S au lieu d'une N (*), ce qui signifia fils de Jupiter. Ce défaut de prononciation fit grand plaisir à Alexandre, et donna lieu à ce bruit si généralement répandu, que le dieu l'avait appelé son fils. Dans un entretien qu'il eut en Égypte avec le philosophe Psammon, il applaudit surtout à cette maxime : Que Dieu est le roi de tous les

(*) *O Paidion*, mon fils! *O Pai dios*, fils de Jupiter!

hommes; que partout l'être qui commande et qui domine est divin. Mais il avait lui-même sur ce point une maxime plus philosophique encore : Dieu, disait-il, est le père commun de tous les hommes, mais il avoue particulièrement pour ses enfans les hommes les plus vertueux.

XXXIX. En général, il était très fier avec les barbares, et voulait devant eux paraître persuadé qu'il avait une origine divine; à l'égard des Grecs, il se montrait plus réservé, et ne se déifiait qu'avec beaucoup de retenue. Il s'oublia pourtant un jour en écrivant aux Athéniens, au sujet de Samos : « Ce n'est pas moi, « leur disait-il, qui vous ai donné cette ville li- « bre et célèbre; vous la tenez de celui qu'on « appelait alors mon seigneur et mon père : » c'était Philippe qu'il désignait. Dans la suite, blessé d'un trait qui lui causait une vive douleur, il dit à ses officiers : « Mes amis, c'est un « sang véritable qui coule dans ma plaie, et « non cette liqueur subtile

« Que l'on dit circuler dans les veines des dieux. »

Un jour qu'il faisait un tonnerre affreux et que tout le monde en était effrayé : « Fils de Ju- « piter, lui dit le sophiste Anaxarque, n'est- « ce pas toi qui cause tout ce bruit ? Non, lui

« répondit Alexandre, je ne cherche pas à me « faire craindre de mes amis comme tu le vou- « drais, toi qui méprises ma table parce qu'on « n'y sert que des poissons et non pas des têtes « de satrapes. » On dit en effet qu'Alexandre ayant envoyé quelques petits poissons à Héphestion, Anaxarque avait tenu le propos que Alexandre lui reprochait; mais que ce philosophe n'avait voulu que témoigner son mépris pour ceux qui poursuivent les grandes fortunes à travers mille peines et mille dangers, et tourner en ridicule ces hommes qui, malgré tous leurs plaisirs et toutes leurs jouissances, n'ont rien ou presque rien au-dessus des autres mortels. Il paraît, par les différens traits que nous venons de rapporter, qu'Alexandre, loin de s'abuser lui-même et de s'enfler de cette prétendue divinité, se servait seulement de l'opinion que les autres en avaient pour les assujettir.

XL. A son retour d'Égypte en Phénicie il fit des sacrifices et des pompes solennelles en l'honneur des dieux; il célébra des chœurs de musique et des jeux où l'on disputa le prix de la tragédie, et qui furent remarquables non seulement par la magnificence de leur appareil, mais encore par l'émulation de ceux qui en firent les préparatifs. Les rois de Cypre avaient fourni à

cette dépense, comme le font à Athènes ceux qui, dans chaque tribu, sont désignés par le sort, et il y eut entre eux une ardeur merveilleuse à se surpasser les uns les autres. Mais personne ne se piqua plus de magnificence que Nicocréon, roi de Salamine, et Pasicratès, roi de Soli (*). Le premier paya l'habillement de Thessalus, et le second celui d'Athénodore, les deux acteurs qui avaient le plus de célébrité. Alexandre favorisait Thessalus, mais il ne montra son intérêt pour lui qu'après qu'Athénodore eut été proclamé vainqueur : le roi dit en sortant du théâtre qu'il approuvait le jugement, mais qu'il aurait donné avec plaisir la moitié de son royaume pour ne pas voir Thessalus vaincu. Athénodore ayant été condamné à l'amende par les Athéniens pour ne s'être pas trouvé aux fêtes de Bacchus, pria le roi d'écrire en sa faveur ; Alexandre n'écrivit pas, mais il paya l'amende pour lui. Un autre acteur nommé Lycon, de la ville de Scarphium (**), ayant eu le plus grand succès sur le théâtre, inséra dans son rôle un vers par lequel il de-

(*) Deux villes de Cypre.

(**) Ville de la Locride Épicnémidienne, sur le golfe Maliaque, au haut de la Phocide.

mandait à Alexandre dix talens (*); ce prince sourit et les lui fit donner.

XLI. Il était encore en Phénicie lorsque Darius lui écrivit par plusieurs de ses amis, et lui fit proposer dix mille talens (**) pour la rançon des prisonniers, avec tous les pays situés en deçà de l'Euphrate; il lui faisait offrir aussi une de ses filles en mariage; à ces conditions il lui promettait son alliance et son amitié. Alexandre communiqua ces propositions à ses courtisans, et Parménion, prenant la parole, dit qu'il les accepterait s'il était Alexandre : « Et moi aussi, repartit le roi, si j'étais Parménion. » Il répondit à Darius que s'il venait se rendre à lui, il serait traité avec tous les égards dus à son rang; qu'autrement il marcherait au premier jour contre lui. Mais il eut bientôt du regret de lui avoir écrit en ces termes, parce que la femme de Darius mourut en couche; il donna toutes les marques d'une véritable douleur, et regretta d'avoir perdu une si grande occasion de faire connaître toute sa douceur. Il n'épargna rien pour faire à cette reine les funérailles les plus magnifiques. Un des eunuques de la chambre, nommé Tirée, qui avait été fait prisonnier avec

(*) Environ 50,000 livres.

(**) Environ 50 millions de notre monnaie.

les princesses, s'étant enfui du camp, courut à toute bride apprendre à Darius la mort de la reine.

XLII. A cette nouvelle Darius se frappant la tête de douleur et versant un torrent de larmes : « Hélas ! s'écria-t-il, à quelle destinée les Perses « sont réduits ! La femme et la sœur de leur roi, « prisonnière pendant sa vie, est après sa mort « privée des obsèques dues à son rang.—Pour « ses obsèques, reprit l'eunuque, pour tous les « honneurs que méritait une reine, vous n'avez « pas, Seigneur, à accuser le destin des Perses : « ni ma maîtresse Statira, tant qu'elle a vécu, « ni la reine votre mère, ni les princesses vos « filles, n'ont eu à regretter aucun des biens et « des honneurs dont elles jouissaient avant leur « captivité, excepté celui de voir la lumière de « vos yeux, que notre souverain seigneur Oros- « made (*) rétablira dans tout son éclat. Après « sa mort, Statira n'a été privée d'aucune des « distinctions qui pouvaient accompagner ses « funérailles; elle a même été honorée des larmes « de ses ennemis, car Alexandre n'est pas moins « généreux après la victoire que vaillant dans « les combats. » Ces paroles portèrent le trouble

(*) Orosmade ou Oromaze était chez les Perses le génie du bien, comme Arimane était celui du mal.

dans l'esprit de Darius, et la douleur dont il était pénétré ouvrit son âme aux soupçons les moins fondés; il emmena l'eunuque dans le lieu le plus retiré de sa tente : « Si tu n'es pas, lui « dit-il, devenu Macédonien, comme la fortune « des Perses; si Darius est encore ton maître, « dis-moi, par le respect que tu dois à la « grande lumière de Mithrès ([23]), et à cette « main que ton roi te tend; dis-moi si la mort « de Statira n'est pas le moindre de ses maux « que j'aie à pleurer; si, pendant sa vie, nous « n'en avons pas souffert de plus déplorables, « et si nous n'aurions pas été moins malheureux « en tombant dans les fers d'un ennemi cruel « et barbare. Quelle liaison honnête eût pu por- « ter un jeune prince à rendre de si grands « honneurs à la femme de son ennemi? » Il parlait encore, lorsque Tirée, se précipitant à ses pieds, le conjure de tenir un autre langage, de ne pas faire à Alexandre une telle injustice, de ne pas déshonorer après sa mort sa femme et sa sœur, de ne pas s'enlever à lui-même la plus grande consolation qu'il pût avoir dans son malheur, l'assurance d'avoir été vaincu par un homme supérieur à la nature humaine, et qui méritait toute son admiration pour avoir donné aux femmes des Perses plus de preuves de sa continence qu'il n'en avait donné aux

Perses de sa valeur. L'eunuque ajouta à ce discours des sermens horribles, et lui rapporta plusieurs autres traits de la tempérance et de la grandeur d'âme d'Alexandre. Alors Darius, allant retrouver ses courtisans, leva les mains au ciel, et fit aux dieux cette prière : « Dieux « qui présidez à la naissance des hommes et à « la destinée des empires accordez-moi la grâce « de voir rétablir la fortune des Perses et de la « transmettre à mes successeurs aussi brillante « que je l'ai reçue, afin qu'après avoir triom- « phé de mes ennemis je puisse reconnaître les « bienfaits dont Alexandre m'a comblé dans « mon malheur, par sa conduite envers les per- « sonnes qui me sont les plus chères! Mais si le « temps marqué par les destins est enfin arrivé, « s'il faut que la vengeance céleste ou la vicis- « situde des choses humaines mette fin à l'em- « pire des Perses, ne permettez pas qu'un autre « qu'Alexandre soit assis sur le trône de Cyrus. » Tel est le récit de la plupart des historiens.

XLIII. Alexandre s'étant rendu maître de tous les pays situés en-deçà de l'Euphrate, alla au devant de Darius qui venait à lui avec une armée d'un million de combattans. Pendant sa marche, un de ses courtisans lui raconta, comme une plaisanterie qui pouvait l'amuser, que les valets de l'armée, voulant se divertir, s'étaient

partagés en deux bandes; qu'à la tête de chaque bande ils avaient mis un chef, et nommé l'un Alexandre, l'autre Darius; que leur escarmouche avait commencé par des mottes de terre qu'ils se jetaient les uns aux autres; qu'ensuite ils en étaient venus aux coups de poings; qu'enfin le combat s'étant échauffé de plus en plus, ils s'étaient battus à coups de pierres et de bâtons, et qu'on ne pouvait plus les séparer. Alexandre ordonna que les deux chefs combattissent l'un contre l'autre; celui qui portait le nom d'Alexandre fut armé par le roi lui-même, et son adversaire par Philotas. Toute l'armée, spectatrice de ce combat, en regardait l'issue comme un présage de ce qui arriverait aux deux armées. Après un combat très rude, le champion qui représentait Alexandre resta vainqueur, et reçut de ce prince, pour prix de sa victoire, douze villages, et le privilége de porter l'habit des Perses. Voilà ce que raconte Ératosthène. Le grand combat qu'Alexandre livra contre Darius n'eut pas lieu à Arbèles, comme la plupart des historiens l'ont dit, mais à Gaugamèles, nom qui, en langue persane, signifie maison du chameau, et qui fut donné à ce bourg en mémoire du bonheur qu'eut un ancien roi des Perses d'échapper à ses ennemis sur un chameau fort vite à la course, qu'il fit depuis

nourrir à Gaugamèles, et à l'entretien duquel il assigna quelques villages et des revenus particuliers. Il y eut au mois de Boëdromion (*), vers le commencement de la fête des mystères à Athènes, une éclipse de lune, et la onzième nuit après l'éclipse, les deux armées étant en présence, Darius tint la sienne sous les armes et parcourut les rangs à la clarté des flambeaux. Pendant que les Macédoniens reposaient, Alexandre fit avec Aristandre, son devin, des sacrifices secrets devant sa tente, et immola des victimes à la Peur.

XLIV. Ses plus anciens officiers, et en particulier Parménion, en voyant la plaine située entre le mont Niphate et les monts Gordyens (21) tout éclairée par les flambeaux des barbares, étonnés de la multitude innombrable des ennemis, et frappés de ce mélange confus de voix inarticulées, de ce tumulte, de ce bruit effroyable qui se faisait entendre de leur camp, comme du sein d'une mer agitée, s'entretenaient entre eux de la difficulté qu'il y aurait à repousser en plein jour une armée si formidable. Ils allèrent donc trouver Alexandre après qu'il eut fini ses sacrifices, et lui conseillèrent d'attaquer les ennemis pendant la nuit, pour

(*) Septembre.

dérober aux Macédoniens, à la faveur des ténèbres, ce que le combat aurait de plus effrayant. Alexandre leur répondit ce mot devenu depuis si célèbre : « Je ne dérobe pas la vic-« toire. » Quelques personnes ont trouvé cette réponse vaine et puérile, et n'approuvent pas qu'Alexandre se soit joué d'un danger si grand; d'autres y ont vu une noble confiance sur le présent et une sage prévoyance de l'avenir, qui ôtait à Darius, après sa défaite, le prétexte de reprendre courage et de tenter encore la fortune, en accusant de cette seconde déroute la nuit et les ténèbres, comme il avait attribué la première aux montagnes, aux défilés, et au voisinage de la mer. Il sentait bien que ce ne serait jamais le défaut d'armes et de soldats qui obligerait Darius, maître d'une si grande puissance et d'un empire si vaste, à ne plus faire la guerre, et qu'il n'y renoncerait que lorsqu'une victoire remportée sur lui par la force seule et en plein jour, en le convainquant de sa faiblesse, aurait abattu sa fierté et détruit ses espérances. Quand ses officiers se furent retirés, il se coucha dans sa tente; et, contre sa coutume, il dormit, dit-on, toute la nuit, du sommeil le plus profond. Lorsque ses capitaines se rendirent le lendemain de très bonne heure à sa tente, ils furent fort surpris de le trouver

endormi, et donnèrent d'eux-mêmes aux troupes l'ordre de prendre leur repas. Enfin, comme le temps pressait, Parménion entra, et s'étant approché de son lit, il l'appela deux ou trois fois par son nom; et après l'avoir réveillé, il lui demanda comment il pouvait dormir si tard, comme s'il avait déjà vaincu, et qu'il ne fût pas sur le point de donner la plus grande bataille qu'il eût jamais livrée. « Eh quoi! lui répondit Alexandre en souriant, ne regardez-vous pas déjà comme une victoire de n'avoir plus à courir de côté et d'autre à la poursuite de Darius, comme lorsqu'il fuyait à travers de vastes campagnes qu'il ravageait sous nos yeux? »

XLV. Cette grandeur d'âme qu'il fit paraître avant le combat n'éclata pas moins au fort du danger, où sa présence d'esprit et sa confiance ne se démentirent point. La victoire fut quelque temps douteuse à l'aile gauche, que Parménion commandait : chargée par la cavalerie des Bactriens avec autant d'impétuosité que de violence, elle fut ébranlée, et lâcha le pied. D'un autre côté, Mazéus, ayant détaché du corps de l'armée un certain nombre de gens de cheval pour aller prendre par derrière ceux qui gardaient les bagages, Parménion, troublé de cette double attaque, dépêche promptement à

Alexandre pour l'avertir que son camp et ses bagages sont perdus s'il n'y envoie sur-le-champ un puissant secours du front de la bataille. Alexandre venait de donner au corps qu'il commandait le signal de la charge : « Dites à Parménion, répon-
« dit-il au courrier, que son trouble l'empêche de
« juger sainement des choses, et lui fait sans
« doute oublier que si nous remportons la vic-
« toire nous aurons, outre notre bagage, celui de
« l'ennemi, et que vaincus nous n'aurons plus
« à songer aux bagages et aux prisonniers, mais
« à mourir honorablement en faisant les plus
« grands efforts de courage. »

XLVI. Après cette réponse à Parménion, il se couvrit de son casque ; il avait déjà mis dans sa tente le reste de son armure : elle consistait en un sayon de Sicile qui s'attachait avec une ceinture, et sur lequel il mettait une double cuirasse de lin trouvée dans le butin qu'on avait fait à Issus. Son casque, ouvrage de l'armurier Théophile, était de fer ; mais il brillait autant que l'argent le plus pur. Le hausse-col, de même métal, était garni de pierres précieuses. Il avait une épée très légère et d'une trempe admirable, dont le roi des Citiens lui avait fait présent : c'était l'arme dont il faisait le plus d'usage dans les combats. Il portait une cotte-d'armes d'un travail et d'une magnificence bien au-

dessus du reste de son armure : c'était l'ouvrage de l'ancien Hélicon ([25]). La ville de Rhodes en avait fait présent à Alexandre pour honorer sa valeur, et il la portait toujours en combattant. Quand il rangeait ses troupes en bataille, qu'il donnait des ordres ou des avis, et qu'il parcourait les rangs, il se servait d'un autre cheval que Bucéphale, qu'il ménageait, parce qu'il était déjà vieux, ne le prenant qu'au moment de combattre. Dès qu'il l'avait monté, il faisait donner le signal de la charge. Ce jour-là, il parla assez long-temps aux Thessaliens et aux autres Grecs, qui tous augmentèrent sa confiance en lui criant qu'il les menât à l'ennemi. Alors, passant sa javeline à la main gauche, il éleva sa main droite vers le ciel, et pria les dieux que, s'il était véritablement fils de Jupiter, ils daignassent défendre et fortifier les Grecs. Le devin Aristandre, qui, vêtu de blanc et une couronne d'or sur la tête, marchait à cheval à côté de lui, fit remarquer aux soldats un aigle qui volait au-dessus de la tête du roi, et dont le vol le menait droit à l'ennemi.

XLVII. Cet augure remplit de courage tous ceux qui le virent; ils s'exhortent, ils s'animent les uns les autres; la cavalerie court à l'ennemi, et la phalange se déploie dans la plaine, comme les vagues d'une mer agitée.

Les premiers rangs n'avaient pu encore en venir aux mains que déjà les barbares étaient en fuite. Ils furent poursuivis très vivement. Alexandre poussait les fuyards jusqu'au centre de leur bataille, où il avait aperçu de loin Darius pardessus les premiers bataillons. Placé au milieu de son escadron royal, ce prince s'y faisait distinguer par sa bonne mine et sa taille avantageuse. Il était assis sur un char très élevé, défendu par l'élite de la cavalerie, qui, répandue autour du char, paraissait disposée à bien recevoir l'ennemi. Mais quand ils virent de près Alexandre, qui, d'un air terrible, renversait les fuyards sur ceux qui tenaient encore ferme, ils furent si effrayés, que la plupart se débandèrent. Les plus braves et les plus attachés au roi se firent tuer devant lui; et en tombant les uns sur les autres, ils arrêtèrent la poursuite de l'ennemi : car dans leur chute ils saisissaient les Macédoniens, et s'attachaient même aux pieds des chevaux. Darius se vit dans ce moment menacé des plus affreux dangers : ses cavaliers, rangés devant son char, se renversaient sur lui; il ne pouvait faire tourner le char pour se retirer : les roues étaient retenues par le grand nombre des morts, et les chevaux, embarrassés, cachés presque par ces monceaux de cadavres, se cabraient et n'obéissaient plus au frein. Il aban-

donne donc son char et ses armes, monte sur une jument qui venait de mettre bas, et prend précipitamment la fuite. Il est vraisemblable qu'il n'aurait pas échappé à la poursuite d'Alexandre, si dans le même instant il ne fût arrivé de nouveaux courriers de Parménion demander du secours au roi, parce qu'une grande partie des ennemis tenait encore ferme, et ne paraissait pas devoir si tôt céder. En général, on reproche à Parménion d'avoir montré dans cette bataille de la lenteur et de la lâcheté, soit que la vieillesse eût affaibli son audace, soit, comme le prétend Callisthène, qu'il ne pût plus supporter la puissance et l'orgueil d'Alexandre, et qu'il fût jaloux de sa gloire. Alexandre, affligé de ce second message, qui l'appelait d'un autre côté, fit sonner la retraite; mais il n'en dit pas à ses soldats la véritable cause; il feignit qu'il était las de carnage, et que la nuit l'obligeait de cesser le combat. Pendant qu'il courait à son aile gauche qu'il croyait en danger, il apprit en chemin que les ennemis avaient été entièrement défaits, et qu'ils étaient en fuite.

XLVIII. On ne douta plus, après cette grande victoire, que l'empire des Perses ne fût détruit sans ressource. Alexandre, reconnu roi de toute l'Asie, offrit aux dieux des sacrifices magnifi-

ques ; il fit à tous ses amis de riches présens, et leur donna des maisons et des gouvernemens ; mais jaloux surtout de se montrer généreux envers les Grecs, il leur écrivit que toutes les tyrannies étaient dès ce moment abolies dans la Grèce, et que les peuples se gouverneraient désormais par leurs lois. Il manda en particulier aux Platéens qu'il ferait rebâtir leur ville, parce que leurs ancêtres avaient cédé leur territoire aux Grecs, afin d'y combattre pour la liberté commune. Il envoya aux habitans de Crotone, en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer le souvenir du zèle et de la valeur de l'athlète Phayllus ([26]), qui, dans la guerre des Mèdes, quand les autres Grecs d'Italie abandonnaient les véritables Grecs, qu'ils croyaient perdus sans retour, équipa une galère à ses frais, et se rendit à Salamine pour partager le péril de la Grèce : tant Alexandre favorisait toute espèce de vertu, et gardait fidèlement le souvenir des belles actions !

XLIX. Il eut bientôt soumis toute la Babylonie, et en la parcourant il admira surtout, dans la province d'Ecbatane, un gouffre d'où sortaient continuellement, comme d'une source inépuisable, des ruisseaux de feu. Il vit avec le même étonnement une source de naphte ([27]) si abondante, qu'en se débordant elle formait

non loin de ce gouffre, un lac considérable. Le naphte ressemble au bitume ; il a aussi une telle analogie avec le feu, qu'avant même de toucher à la flamme il s'allume à l'éclat seul qu'elle jette, et embrase l'air qui se trouve entre deux. Les barbares, pour faire connaître au roi la nature et la force de cette matière, en arrosèrent la rue qui menait au palais ; et se plaçant à un des bouts, à l'entrée de la nuit, ils approchèrent leurs flambeaux des gouttes de ce fluide qu'ils y avaient répandues. A peine les premières gouttes eurent pris feu, que la flamme se communiqua à l'autre bout avec une rapidité que la pensée pouvait à peine suivre, et la rue parut embrasée dans toute sa longueur. Alexandre avait alors auprès de lui un Athénien nommé Athénophane, qui, accoutumé à le servir au bain et à lui frotter le corps d'huile, s'entendait mieux qu'aucun de ceux qui lui rendaient le même service à l'amuser et à le divertir de ses affaires. Un jour qu'un jeune garçon, nommé Stéphanus, mal fait et d'une figure ridicule mais qui chantait agréablement, se trouvait dans la chambre du bain : « Seigneur, dit au roi « Athénophane, voulez-vous que nous fassions « sur Stéphanus l'essai du naphte? Si le feu s'al- « lume sur lui et qu'il ne s'éteigne pas, a- « vouerai que sa force est admirable, et que

« rien ne peut la surmonter. » Le jeune homme s'offrit volontiers pour faire cette épreuve; et à peine il eut été frotté de naphte, à peine cette matière eut touché son corps, qu'il fut environné de flamme et qu'il parut tout en feu. Alexandre en eut une frayeur extrême; et si par bonheur il ne s'était pas trouvé là plusieurs garçons de service qui avaient sous la main des vases pleins d'eau pour le bain du roi, le secours n'aurait pu prévenir la rapidité de la flamme, ni empêcher que Stéphanus ne fût entièrement brûlé : encore eut-on beaucoup de peine à éteindre le feu qui avait gagné tout son corps; et ce jeune homme en fut malade le reste de sa vie.

L. Ce n'est donc pas sans vraisemblance que quelques auteurs, voulant ramener la fable à la vérité, prétendent que le naphte est la drogue dont Médée se servit pour frotter la couronne et le voile dont il est si fort question dans les tragédies : car le feu n'en sortit pas naturellement et de lui-même; mais dès qu'on l'eut approché la flamme par une sorte d'attraction, elle s'y communiqua avec tant de rapidité, que l'œil pouvait à peine l'apercevoir. Quand les rayons du feu et ses émanations partent de loin, les corps qu'ils touchent ne reçoivent que la lumière et la chaleur; mais quand

ils rencontrent des corps qui, avec une extrême sécheresse, contiennent un air subtil, une substance onctueuse et abondante, alors ils s'attachent à la faculté ignée qui réside dans ces corps, l'attirent facilement, et enflamment subitement la matière qu'ils trouvent disposée à recevoir leur action. On n'est pas certain encore comment le naphte est produit; on ignore si c'est une sorte de bitume liquide, ou plutôt si ce n'est pas un fluide d'une nature différente, qui, coulant de ce sol naturellement gras et pénétré de feu, sert d'aliment à la flamme : car le terrain de la Babylonie est imprégné de feu, et souvent on voit les grains d'orge sauter et bondir plusieurs fois dans l'air; on dirait que le sol, agité par les substances ignées qu'il recèle dans son sein, a une sorte de pouls qui le fait tressaillir : aussi, dans les grandes chaleurs les habitans sont-ils obligés de coucher sur de outres remplies d'eau. Harpalus, qu'Alexand laissa pour gouverner ce pays, curieux d'orn le palais du roi et les promenades publiques plantes de la Grèce, parvint à les y natura toutes, excepté le lierre, que le sol repoussa stamment, et qu'il fut impossible d'y acc ter : car le terrain est brûlant, et le lierre le froid. Ces sortes de digressions, renf dans de justes bornes, ne déplairont p

doute aux lecteurs, même les plus difficiles.

LI. Alexandre s'étant rendu maître de Suse, trouva dans le château de cette ville quarante mille talens d'argent monnoyé (*), et une quantité innombrable de meubles et d'effets précieux de toute espèce; entre autres cinq mille talens (**) de pourpre d'Hermione (28) qu'on y avait amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans, et qui conservait encore toute sa fleur et tout son éclat; cela vient, dit-on, de ce que la teinture en écarlate s'y faisait avec du miel, et la teinture en blanc avec l'huile la lus blanche; on en voit aujourd'hui d'aussi ciennes qui ont encore toute leur fraîcheur ute leur vivacité. Dinon (***) rapporte que bis de Perse faisaient venir de l'eau du Nil l'Ister (****), qu'ils mettaient en dépôt à avec leurs autres trésors, pour montrer étendue de leur empire embrassait presoute la terre. La Perse est un pays très t d'un abord difficile; d'ailleurs, depuis arius s'y était retiré après sa fuite, elle

nviron 200,000,000 liv.; d'autres portent la somme triple.

était un poids de 60 livres.

ère de Clitarque, qui accompagna Alexandre dans ions.

Le Danube.

était gardée par les plus vaillans des Perses. Un homme qui, né d'un père Lycien et d'une mère Persane, parlait fort bien les deux langues, servit de guide à Alexandre, et l'y fit entrer par un détour peu considérable ; on dit que ce guide lui avait été prédit dans son enfance par la Pythie, qui lui annonça qu'un Lycien le conduirait en Perse. Il se fit là un carnage horrible des prisonniers. Alexandre, qui, d'après ce qu'il a écrit lui-même, crut que son intérêt exigeait cette mesure rigoureuse, donna l'ordre de passer tous les hommes au fil de l'épée. Il trouva dans la Perse autant d'or et d'argent monnoyé qu'à Suse; il le fit emporter, avec toutes les autres richesses, sur vingt mille mulets et cinq mille chameaux. Alexandre, en entrant dans le palais de Persépolis, vit une grande statue de Xerxès, que la foule, qui se pressait pour l'accompagner, avait renversée ; il s'arrêta, et lui adressant la parole comme si elle eût été animée : « Dois-je passer outre, et « te laisser étendu par terre, pour te punir de « la guerre que tu as faite aux Grecs? ou te « releverai-je par estime pour ta grandeur d'âme « et pour tes autres qualités ? » Après être resté long-temps pensif, sans rien dire, il passa outre. Comme ses troupes avaient besoin de se refaire, et qu'on était dans l'hiver, il y séjourna

quatre mois. La première fois qu'il s'assit sur le trône des rois de Perse, sous un dais d'or, Démarathe de Corinthe, qui avait été l'intime ami de Philippe, et qui aimait tendrement Alexandre, se mit à pleurer comme un bon vieillard, et donna des regrets à ceux des Grecs qui, ayant péri dans les combats, avaient été privés du plus grand plaisir dont ils eussent pu jouir, celui de voir Alexandre assis sur le trône de Darius.

LII. Ce prince, avant de marcher contre Darius, qu'il se disposait à poursuivre, donna à ses courtisans un grand festin, dans lequel il s'abandonna tellement à la débauche, que les femmes mêmes y vinrent boire, et se réjouir avec leurs amans. La plus célèbre de ces femmes était la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, et alors maîtresse de Ptolémée, celui qui fut depuis roi d'Égypte. Après avoir loué finement Alexandre, et s'être permis même quelques plaisanteries, elle s'avança, dans la chaleur du vin, jusqu'à lui tenir un discours assez conforme à l'esprit de sa patrie, mais bien au-dessus de son état « Je suis, lui dit-elle, bien payée des peines « que j'ai souffertes en errant par toute l'Asie « lorsque j'ai la satisfaction d'insulter aujour- « d'hui à l'orgueil des rois de Perse; mais ma « joie serait bien plus grande si je pouvais

« en masque, brûler le palais de ce Xerxès qui « brûla la ville d'Athènes, et y mettre moi-« même le feu en présence du roi, pour faire « dire partout que les femmes qui étaient dans « le camp d'Alexandre avaient mieux vengé la « Grèce de tant de maux qu'elle avait essuyés de « la part des Perses que tous les généraux qui « ont combattu pour elle et sur terre et sur « mer. » Ce discours fut accueilli avec des cris et des applaudissemens redoublés; tous les courtisans s'excitèrent les uns les autres; et le roi lui-même, entraîné par leur invitation et par leur exemple, se lève de table avec précipitation, et la couronne de fleurs sur la tête, une torche à la main, il marche à la tête de tous les convives, qui, en dansant et poussant de grands cris, vont environner le palais. Tous les autres Macédoniens, informés de ce qu'on allait faire, accourent avec des flambeaux, pleins de joie, dans la pensée qu'ils eurent qu'Alexandre avait le projet de retourner en Macédoine, et ne voulait plus rester parmi les barbares, puisqu'il brûlait et détruisait lui-même le palais de leurs rois. Voilà comment les uns racontent que cet incendie eut lieu; d'autres disent qu'Alexandre mit le feu à ce palais de dessein formé; mais tous

convienne qu'il s'en repentit promptement, et qu'il ordonna de l'éteindre (*).

LIII. Alexandre, né généreux, donna toujours avec plus de libéralité, à mesure que sa puissance et ses richesses augmentèrent; il accompagnait ses présens de ces témoignages de bienveillance qui seuls font le véritable prix du bienfait. J'en rapporterai quelques exemples. Ariston, qui commandait les Péoniens, ayant tué un ennemi, en apporta la tête aux pieds du roi, en lui disant : « Seigneur, cette sorte « de présent est récompensée parmi nous d'une « coupe d'or : Oui, d'une coupe vide, repartit « Alexandre; mais moi je vous la donne pleine « de vin, et je vous porte la santé. » Un Macédonien qui conduisait un mulet chargé de l'or du roi voyant cet animal si fatigué qu'il ne pouvait plus se soutenir, mit la charge sur son dos; Alexandre qui le vit plier sous le poids, et prêt à jeter le fardeau, apprenant ce qu'il avait fait : « Mon ami, lui dit-il, ne te fatigue « pas plus qu'il ne faut; fais seulement en sorte « de porter cet argent jusque chez toi, car je « te le donne. » En général il savait plus mauvais gré à ceux qui refusaient ses présens qu'à

(*) Les ruines de ce fameux palais subsistent encore.

ceux qui lui en demandaient. Il écrivit à Phocion qu'il ne le regarderait plus comme son ami s'il continuait à refuser ses bienfaits. Un jeune homme, nommé Sérapion, lui amassait les balles au jeu de paume; et comme il ne demandait jamais rien, Alexandre ne pensait pas à lui donner. Un jour que le roi jouait, Sérapion jetait toujours la balle aux autres joueurs : « Tu ne me la donnes donc pas? lui « dit Alexandre; Seigneur, lui répondit Séra- « pion, vous ne me la demandez pas. » Le roi se mit à rire, et lui fit depuis beaucoup de présens. Un certain Protéas, homme plaisant, et qui à table divertissait le roi par ses railleries, avait encouru son indignation. Les courtisans ayant sollicité son pardon, et lui-même le demandant avec larmes, Alexandre dit qu'il lui rendait ses bonnes grâces : « Seigneur, lui « répondit Protéas, daignez d'abord m'en don- « ner un gage. » Alexandre lui fit donner cinq talens (*).

LIV. On peut juger à quel excès il portait sa libéralité envers ses amis et ses gardes, par une lettre qu'Olympias lui écrivit à ce sujet : « J'approuve fort, lui disait-elle, que vous « fassiez du bien à vos amis; ces libéralités vous

(*) Environ 25,000 livres.

« honoreu; mais vous les égalez à des rois, et « vous leur donnez ainsi le moyen de se faire « beaucoup de partisans, en vous les ôtant à « vous-même. » Comme Olympias lui donnait souvent cet avis dans ses lettres, il ne les communiqua plus à personne; une fois seulement qu'il venait d'en ouvrir une, Héphestion s'approcha et la lut avec lui, comme il avait coutume de faire; Alexandre ne l'en empêcha point, mais il tira son anneau du doigt, et en mit le cachet sur la bouche d'Héphestion. Mazée, qui avait joui de la plus grande faveur auprès de Darius, avait un fils pourvu d'un grand gouvernement; Alexandre lui en donna un second plus considérable, que ce jeune homme refusa: « Seigneur, lui dit-il, nous n'avions autrefois « qu'un Darius, et vous faites aujourd'hui plu- « sieurs Alexandres. » Il fit présent à Parménion de la maison de Bagoas, dans laquelle ce général trouva, dit-on, pour mille talens (*) des meubles de Suse. Il écrivit à Antipater de prendre des gardes, parce qu'on voulait attenter à sa vie. Il combla sa mère des plus riches présens; mais il ne souffrit jamais qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle gouvernât. Lorsqu'elle s'en plaignit, il supporta douce-

(*) Cinq millions.

ment sa mauvaise humeur. Antipater lui ayant écrit une longue lettre contre Olympias, il dit, après l'avoir lue : « Antipater ne sait pas que « dix mille lettres pareilles sont effacées par « une larme d'une mère. »

LV. Il voyait ses courtisans livrés à un luxe excessif, mener la vie la plus voluptueuse et la plus recherchée. Agnon de Téos avait des clous d'argent à ses pantouffles; Léonatus faisait venir, sur plusieurs chameaux, de la poussière d'Égypte, pour s'en servir à ses exercices; Philotas avait pour la chasse des toiles qui embrassaient un espace de cent stades (*); le plus grand nombre d'entre eux employait pour les bains et les étuves les essences les plus précieuses, et très peu se servaient d'huile; ils traînaient à leur suite des troupes de baigneurs et de valets-de-chambre pour faire leurs lits. Il les en reprit avec autant de douceur que de sagesse : « Je m'étonne, leur dit-il, qu'après » avoir livré tant et de si grands combats, vous » ayez oublié que ceux qui se sont fatigués dor- » ment d'un sommeil plus doux que ceux qui » vivent dans l'inaction. Ne voyez-vous pas, » en comparant votre genre de vie avec celui « des Perses, que rien n'est plus servile que

(*) Cinq de nos lieues.

« de vivre dans le luxe ; rien de plus digne d'un « roi que le travail : et comment un officier « pourrait-il s'assujettir à panser lui-même son « cheval, à fourbir sa lance ou son casque, lors- « qu'il aura perdu l'habitude d'employer ses « mains au soin de son propre corps, qui est « ce qui le touche de plus près ? Ignorez-vous « que le moyen de rendre nos victoires dura- « bles, c'est de ne pas imiter les vaincus ? » Dès ce moment, il se livra plus qu'il n'avait fait encore aux fatigues de la guerre et de la chasse, et s'exposa sans ménagement aux plus grands dangers; aussi, un ambassadeur de Sparte l'ayant vu terrasser un lion énorme : « Alexan- « dre, lui dit-il, vous avez combattu avec beau- « coup de gloire contre ce lion pour la royau- « té. » Cratère consacra dans la suite cette chasse au temple de Delphes ; il y fit placer les statues du lion et des chiens, celle d'Alexandre qui terrassait le lion, et la sienne, où il était représenté allant à son secours. Elles étaient toutes de bronze, et avaient été jetées en fonte, les unes par Lysippe, et les autres par Léocharès.

LVI. C'est ainsi qu'Alexandre, pour s'animer lui-même à la vertu, et y exciter les autres, bravait les plus grands périls ; mais ses courtisans, à qui leur faste et leurs richesses faisaient

désirer une vie oisive et voluptueuse, ne pouvaient plus supporter la fatigue des voyages et des expéditions militaires; ils en vinrent même jusqu'à murmurer contre Alexandre, et à mal parler de lui. Il souffrit d'abord ces plaintes avec beaucoup de douceur : il est d'un roi, disait-il, d'entendre dire du mal de soi par ceux mêmes qu'il a comblés de biens. Il continua cependant à faire éclater, jusque dans ses moindres bienfaits, sa bienveillance et son estime pour ses amis; en voici quelques traits. Il écrivit à Peucestas pour se plaindre de ce qu'ayant été mordu par un ours il avait fait part à ses amis de son accident, et ne lui en avait rien mandé : « Maintenant du moins, ajoutait-il, « faites-moi savoir comment vous êtes, et si « quelqu'un de ceux qui chassaient avec vous « ne vous a pas abandonné dans ce péril, afin « que je l'en punisse. » Héphestion était absent pour quelques affaires; Alexandre lui écrivit que pendant qu'il s'amusait avec ses amis à la chasse de l'ichneumon (29). Cratère, qui s'était trouvé devant la javeline de Perdiccas, avait eu les deux cuisses percées. Peucestas ayant été guéri d'une grande maladie, Alexandre écrivit à son médecin Alexippe pour l'en remercier. Dans une maladie de Cratère, le roi, pendant son sommeil, eut une vision, d'après laquelle

il fit des sacrifices pour sa guérison, et lui ordonna d'en faire de son côté. Il écrivit en même temps à Pausanias, médecin de Cratère, qui voulait purger le malade avec de l'ellébore, pour lui témoigner son inquiétude, et lui recommander de prendre bien garde à la médecine qu'il lui donnerait. Il fit mettre en prison Éphialte et Cissus, qui les premiers lui apprirent la fuite d'Harpalus, parce qu'il les regarda comme des calomniateurs. On avait dressé par son ordre une liste des vieillards et des infirmes, pour les renvoyer en Grèce. Un certain Eurylochus d'Égée s'était fait inscrire sur le rôle des invalides; mais ensuite, convaincu de n'avoir aucune infirmité, il avoua qu'ayant du goût pour une femme nommée Télésilla, qui s'en retournait, il avait voulu l'accompagner jusqu'à la mer. Alexandre lui demanda de quelle condition était cette femme; et Eurylochus lui ayant répondu que c'était une courtisane de condition libre : « Mon ami, lui dit Alexandre, « je désire de favoriser ton amour; mais puis- « que Télésilla est de condition libre, vois com- « ment nous pourrons, ou par des présens ou « par des prières, lui persuader de rester. »

LVII. On ne saurait refuser son admiration à un prince qui porte jusqu'à de si petits détails son affection pour ses amis. Par exemple,

il ordonna de faire la recherche la plus exacte d'un esclave de Séleucus qui s'était enfui en Cilicie; il loua Peucestas d'avoir fait arrêter Nicon, un des esclaves de Cratère; il écrivit à Mégabyse de faire son possible pour prendre un esclave qui s'était réfugié dans un temple, en l'obligeant, s'il le pouvait, de sortir de son asile, mais lui défendant de mettre la main sur lui tant qu'il y serait. Dans les commencemens de son règne, quand il jugeait des affaires criminelles, il bouchait une de ses oreilles pendant que l'accusateur parlait, afin de la conserver libre de toute prévention pour entendre l'accusé. Dans la suite, il fut aigri par le grand nombre d'accusations qu'on portait devant lui : il en trouva tant de vraies, qu'elles lui firent croire celles même qui étaient fausses; mais rien ne le mettait plus hors de lui-même, et ne le rendait plus inexorable, que d'apprendre qu'on avait mal parlé de lui; il faisait voir alors qu'il préférait sa réputation à sa vie, et à l'empire même.

LVIII. Cependant il se mit à la poursuite de Darius, dans l'intention de le combattre encore; mais informé que Bessus était maître de sa personne, il renvoya les Thessaliens dans leur pays, et leur donna, outre leur solde, une

gratification de deux mille talens (*). En poursuivant Bessus, il fit à cheval, en onze jours, trois mille trois cents stades (**). Cette marche forcée, et surtout la disette d'eau, accablèrent et fatigue la plupart de ceux qui le suivaient. Un jour il rencontra des Macédoniens qui portaient de l'eau dans des outres sur des mulets, et qui le voyant à l'heure de midi cruellement tourmenté par la soif, remplirent d'eau un casque, et la lui apportèrent. Alexandre leur demanda à qui ils portaient cette eau : « A nos « enfans, répondirent-ils; mais si nous per- « dons ceux-ci, nous en aurons assez d'autres « tant que vous serez en vie. » Il prit le casque de leurs mains, et regardant autour de lui tous ses cavaliers, qui, la tête penchée, avaient les yeux fixés sur cette boisson, il la rendit à ceux qui l'avaient apportée, sans en boire une goutte, et les remercia de leur zèle : « Si j'en « buvais seul, ajouta-t-il, ces gens-ci per- « draient courage. » Les cavaliers, admirant sa tempérance et sa grandeur d'âme, lui crièrent de les mener partout où il voudrait, et piquèrent leurs chevaux, en disant qu'ils n'avaient pas ni lassitude ni soif, et qu'ils ne se croi-

(*) Dix millions de notre monnaie.

(**) Cent soixante-cinq lieues.

raient pas mortels tant qu'ils auraient un tel roi à leur tête.

LIX. Ils avaient tous le même désir de le suivre; mais il n'y en eut que soixante qui purent arriver avec lui au camp des ennemis. Là, ayant passé sur des tas d'or et d'argent répandus à terre, et à travers une grande quantité de chariots remplis de femmes et d'enfans, qui n'avaient pas de conducteurs, ils couraient à toute bride vers les escadrons les plus avancés, où ils pensaient que devait être Darius. Ils le trouvèrent enfin, couché dans son char, le corps percé de javelots, et sur le point d'expirer. Dans cet état il demanda à boire, et ayant bu de l'eau fraîche que Polystrate lui donna : « Mon ami, « lui dit-il, c'est pour moi le comble du mal- « heur que d'avoir reçu de toi un tel bienfait « sans pouvoir le reconnaître; mais Alexandre « t'en donnera la récompense, et les dieux ré- « compenseront Alexandre de la douceur qu'il « a témoignée à ma mère, à ma femme et à mes « enfans; mets pour moi ta main dans la sienne, « comme un gage de ma reconnaissance. » En finissant ces mots, il mit sa main dans celle de Polystrate, et il expira. Alexandre arriva dans ce moment, et donna toutes les marques de la douleur la plus vive; il détacha son manteau, le jeta sur le corps de Darius, et l'enveloppa.

Dans la suite étant saisi de Bessus, il le punit du dernier supplice; il fit courber avec effort des arbres très droits l'un vers l'autre; on attacha à chacun des arbres un membre de son corps; et on laissa reprendre leur situation naturelle à ces arbres qui, en se redressant avec violence, emportèrent chacun le membre qui y était attaché; il ordonna ensuite qu'on embaumât le corps de Darius avec toute la magnificence due à son rang; après quoi il le renvoya à sa mère, et reçut son frère Oxathrès au nombre de ses amis.

LX. De là il descendit dans l'Hyrcanie avec l'élite de son armée, et vit la mer Caspienne, qu'il jugea aussi grande que le Pont-Euxin, mais dont l'eau est plus douce que celle des autres mers. Il ne put acquérir aucune connaissance certaine sur la nature de cette mer; il conjectura seulement que c'était un lac formé par l'écoulement des Palus Méotides (30). Cependant les physiciens savaient à cet égard la vérité: car, bien avant l'expédition d'Alexandre dans ces contrées, ils avaient dit que des quatre golfes qui de la mer extérieure entrent dans les terres le plus septentrional est la mer d'Hyrcanie, qu'on appelle aussi mer Caspienne. Ce fut là que quelques barbares ayant rencontré ceux qui conduisaient son cheval Bucéphale,

le leur enlevèrent. Cette perte l'affecta vivement; il envoya sur-le-champ un héraut à ces barbares, et les fit menacer, s'ils ne lui renvoyaient pas son cheval, de les passer tous au fil de l'épée, avec leurs femmes et leurs enfans. Les barbares, en le lui ramenant, lui livrèrent toutes leurs villes; Alexandre les traita avec beaucoup de douceur, et paya la rançon de son cheval à ceux qui l'avaient pris.

LXI. De l'Hyrcanie il alla dans la Parthienne, et comme il y jouissait d'un grand loisir, il prit pour la première fois l'habillement des barbares, soit qu'il crût que cette conformité aux lois et aux coutumes du pays serait le plus puissant moyen d'en apprivoiser les habitans, soit qu'il cherchât à sonder les Macédoniens sur l'usage de l'adoration qu'il voulait introduire parmi eux, en les accoutumant peu à peu à ce changement d'habit, et aux manières des barbares. Cependant il n'adopta pas tout le costume des Mèdes, qui lui parut trop étrange et trop barbare : il ne prit ni le caleçon ni la robe traînante, ni la tiare, mais un habillement qui tenait le milieu entre celui des Perses et celui des Mèdes, et qui, moins fastueux que ce dernier, était plus majestueux que l'habit des Perses. Il ne s'en servit d'abord que lorsqu'il parlait aux barbares, ou quand il était en particulier

avec ses plus intimes amis. Il le porta ensuite en public, et dans son palais lorsqu'il donnait ses audiences. Ce changement déplaisait fort aux Macédoniens; mais l'admiration dont ils étaient remplis pour ses autres vertus les rendait indulgens sur ce qu'il donnait au plaisir et à la vanité : lui qui, déjà couvert de cicatrices, venait encore d'être blessé d'une flèche qui lui avait cassé et fait tomber le petit os de la jambe; qui dans une autre occasion avait été frappé au cou d'une pierre, dont le coup lui avait causé un long éblouissement; et malgré tous ses accidens, il ne cessait de s'exposer sans ménagement aux plus grands dangers. Tout récemment encore, il venait de passer le fleuve Orexartes (31), qu'il prenait pour le Tanaïs; et après avoir mis en fuite les Scythes, il les avait poursuivis pendant plus de cent stades (*), quoiqu'il fût très affaibli par la dyssenterie. Ce fut là que la reine des Amazones vint le trouver, suivant le rapport de la plupart des historiens, entre autres de Clitarque, de Polycrite, d'Antigone, d'Onésicritus et d'Ister; mais Aristobule, Charès de la ville de Théangèle, Ptolémée, Anticlides, Philon le Thébain, Philippe de Théangèle, et outre ceux là Hécatée d'Érétrie, Phi-

(*) Environ cinq lieues.

lippe de Chalcis, et Duris de Samos, assurent tous que cette visite est une pure fable : Alexandre lui-même semble autoriser leur sentiment dans une de ses lettres à Antipater, qui contenait un récit exact de tout ce qui s'était passé dans cette expédition ; il lui dit que le roi des Scythes lui avait offert sa fille en mariage : mais il ne dit pas un mot de l'Amazone. On ajoute que plusieurs années après, Onésicritus lisant à Lysimaque, qui était déjà roi, le quatrième livre de son histoire d'Alexandre, dans lequel il racontait la visite de l'Amazone, Lysimaque lui dit en souriant : « Et moi, où étais-je donc « alors ? » Au reste, qu'on croie ce fait ou qu'on le rejette, on n'en aura ni plus ni moins d'admiration pour Alexandre.

LXII. Comme il craignait que les Macédoniens n'eussent pas le courage de le suivre dans ce qui lui restait à faire de son expédition, il laissa dans le pays la plus grande partie de son armée : et avec l'élite de ses troupes, qui montaient à vingt mille hommes de pied et à trois mille chevaux, il se jeta dans l'Hyrcanie. Mais avant le départ, il leur représenta que jusqu'alors les barbares ne les avaient, pour ainsi dire, vus qu'en songe : que si, contens d'avoir jeté l'alarme dans l'Asie, ils s'en retournaient en Macédoine, les mêmes barbares tom-

beraient sur eux dans leur retraite comme sur des femmes. « Cependant, ajouta-t-il, je per-« mets de se retirer à tous ceux qui le voudront; « mais je prendrai contre eux les dieux à té-« moin, que, lorsque je pouvais soumettre « la terre entière aux Macédoniens, ils m'ont « abandonné, moi, mes amis, et quelques sol-« dats qui avaient voulu partager ma fortune.» Il rapportait ce discours, presque dans les mêmes termes, en écrivant à Antipater, et il y ajoutait qu'aussitôt qu'il eut fini de parler, ils s'écrièrent tous qu'il pouvait les mener en quelque lieu que ce fût de la terre habitable.

LXIII. Dès que cet essai eut réussi sur ces premiers, il ne fut pas difficle d'entraîner la multitude, qui suivit sans peine leur exemple. Alors Alexandre se rapprocha davantage des mœurs et des manières des barbares; il s'appliqua aussi à les lier eux-mêmes aux usages des Macédoniens, dans la pensée que ce mélange et cette communication réciproque des mœurs des deux peuples, en cimentant leur bienveillance mutuelle, contribueraient plus que la force à affermir sa puissance, quand il se serait éloigné des barbares. Il choisit donc parmi eux trente mille jeunes gens, qu'il fit instruire dans les lettres grecques et former aux exercices militaires des Macédoniens; il leur donna

plusieurs maîtres chargés de diriger leur éducation. Pour son mariage avec Roxane, l'amour seul en forma le lien. Il la vit dans un festin chez le satrape Cohortanus, et il la trouva si belle, si aimable, qu'il se détermina à l'épouser. Cependant cette alliance parut assez convenable à l'état présent de ses affaires; elle inspira aux barbares beaucoup plus de confiance en lui, et ils conçurent la plus vive affection pour un prince qui portait si loin la continence que la seule femme dont il fût devenu amoureux, il n'avait voulu se l'unir que par un mariage légitime.

LXIV. Des deux meilleurs amis qu'il avait, Héphestion et Cratère, le premier l'approuvait en tout, et se conformait aux nouvelles manières qu'il avait adoptées; l'autre restait toujours attaché aux usages de son pays. Alexandre donc se servait d'Héphestion pour faire connaître ses volontés aux barbares, et de Crater pour traiter avec les Grecs et les Macédoniens. En général, il avait plus d'amitié pour le premier et plus d'estime pour le second : persuadé comme il le disait souvent, qu'Héphestion aimait Alexandre, et que Cratère aimait le roi. Aussi ces deux courtisans avaient-ils l'un contre l'autre une jalousie secrète, qui dégénérait souvent en des querelles très vives. Un jour, dans

l'Inde, ils en vinrent aux mains et tirèrent l'épée; leurs amis respectifs venaient pour les soutenir; mais Alexandre y étant accouru, réprimanda publiquement Héphestion, le traita d'imprudent et d'étourdi qui ne sentait pas que si on lui ôtait Alexandre, il ne serait plus rien. Il fit aussi en particulier des reproches amers à Cratère et après les avoir réconciliés ensemble, il leur jura par Jupiter-Ammon et par les autres dieux, que quoiqu'ils fussent les deux hommes qu'il chérissait le plus, s'il apprenait qu'ils eussent encore eu quelque querelle, il les tuerait tous deux, ou du moins celui qui aurait commencé la dispute. On assure que depuis cette menace ils ne firent et ne dirent plus rien l'un contre l'autre, même en plaisantant.

LXV. Philotas, fils de Parménion, était, de tous ses officiers, celui qui avait la plus grande considération parmi les Macédoniens; il la devait à son courage et à sa patience dans les travaux; après Alexandre seul, personne n'était si libéral, ni si tendrement attaché à ses amis. Un d'entre eux lui ayant un jour demandé de l'argent, il commanda qu'on le lui donnât. Son intendant répondit qu'il n'en avait pas : « Eh « quoi, repartit brusquement Philotas, n'as-tu « donc à moi ni vaisselle d'argent, ni aucun « autre meuble? » Mais plein de faste et de

hauteur, il faisait dans ses habits et dans son équipage beaucoup plus de dépense qu'il ne convenait à un particulier. Alors même affectant dans toutes ses manières une grandeur et une magnificence bien au-dessus de son état, sans y mettre ni mesure ni grâce, d'un air gauche et déplacé, il se rendit suspect et excita contre lui l'envie. Aussi son père Parménion lui disait-il quelquefois : « Mon fils, fais-toi plus « petit. » Depuis long-temps on le décriait auprès d'Alexandre. Lorsqu'après la défaite de Darius en Cilicie on s'empara de toutes les richesses qui étaient à Damas, il se trouva parmi les prisonniers qu'on amena dans le camp une jeune femme de Pydne, nommée Antigone, remarquable par sa beauté; Philotas l'avait eue en partage; jeune et amoureux, il se permettait devant elle, lorsqu'il était pris de vin, des propos ambitieux et des fanfaronnades de soldat : il s'attribuait à lui-même et à son père les plus belles actions de toute cette guerre, et disait qu'Alexandre n'était qu'un jeune homme qui devait à leurs services le titre de roi. Cette femme rapporta ces propos à un de ses amis, celui-ci à un autre, comme il arrive toujours et ils parvinrent jusqu'à Cratère, qui, prenant aussitôt Antigone, la mena secrètement à Alexandre. Ce prince ayant tout su d'elle-même, lui

ordonna de continuer ses liaisons avec Philotas, et de venir lui rendre compte de tout ce qu'elle aurait entendu. Philotas, qui ne se doutait pas du piége qu'on lui avait tendu, vivait avec Antigone dans la même intimité, et par ressentiment ou par vaine gloire, il tenait tous les jours sur le compte du roi les propos les plus indiscrets. Alexandre, quoiqu'il eût de fortes délations contre Philotas, attendit cependant encore avec patience sans rien dire, soit par la confiance qu'il avait dans l'attachement de Parménion pour son roi, soit qu'il craignît la réputation et la puissance de l'un et de l'autre.

LXVI. Vers ce même temps, un Macédonien nommé Lymnus, de la ville de Chalestra, forma contre Alexandre une conspiration dans laquelle il voulut faire entrer un jeune homme appelé Nicomachus, qu'il aimait avec passion. Ce jeune homme s'y étant refusé, fit part de ce complot à son frère Balinus, qui sur-le-champ alla trouver Philotas, et le pressa de les introduire auprès d'Alexandre, à qui ils avaient à communiquer des choses importantes dont il fallait qu'il fût promptement instruit. Philotas, je ne sais pourquoi, car on n'a sur cela rien de certain, refusa de les y conduire, sous prétexte que le roi avait des affaires de plus grande importance. Un second refus leur rendit Phi-

lotas suspect, et ils s'adressèrent à un autre officier d'Alexandre qui les introduisit chez le prince. Ils lui découvrirent d'abord la conjuration de Lymnus, et lui parlèrent ensuite comme en passant du peu d'attention que Philotas avait donné aux instances qu'ils lui avaient faites par deux fois de les présenter au roi. Alexandre fut très irrité de ce double refus : mais quand on vint lui dire que l'officier chargé d'arrêter Lymnus l'avait tué parce qu'il s'était mis en défense, il fut encore plus troublé par la pensée que cette mort lui enlevait les preuves de la conspiration. Son ressentiment contre Philotas enhardit ceux qui haïssaient depuis long-temps cet officier; ils commencèrent à dire ouvertement que c'était de la part du roi une négligence étonnante de croire qu'un Lymnus, un misérable Chalestrien, eût formé seul une entreprise si hardie ; qu'il n'était que le ministre, ou plutôt l'instrument passif d'une main plus puissante; qu'il fallait, pour trouver la source de la conjuration, remonter à ceux qui avaient eu tant d'intérêt à la tenir secrète.

---

# TABLE

## DU TOME DIXIÈME.


| | Pag. |
|---|---|
| Vie de Pompée | 5 |
| Parallèle d'Agésilas et de Pompée | 154 |
| Notes sur Pompée | 165 |
| Vie d'Alexandre | 169 |

Author Plutarch. Vitae parallelae (Lives) P737v
.Fr
Title Les vies des hommes illustres (Ricard) New ed.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU